

Forsaken

**Oliver Bowden - Assassin's
Creed - 5**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ASSASSIN'S CREED FORSAKEN



OLIVER BOWDEN



Oliver Bowden



FORSAKEN

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Claire Jouanneau

Milady

PROLOGUE

Je ne l'ai jamais vraiment connu. Je le croyais pourtant, mais lorsque j'ai lu son journal, je me suis rendu compte que je ne savais rien de lui. Et aujourd'hui, il est trop tard... Trop tard pour lui dire que je m'étais fourvoyé à son sujet. Trop tard pour lui présenter mes excuses.

EXTRAITS DU JOURNAL
DE HAYTHAM E. KENWAY

PREMIÈRE PARTIE

Il y a deux jours, j'aurais dû fêter mon dixième anniversaire chez moi, à Queen Anne's Square. Mais la fête tant attendue a cédé sa place à de tristes funérailles, et notre foyer n'est plus qu'une ruine noire et calcinée, canine cariée au milieu des riches demeures de briques blanches qui ceignent la place.

Pour l'heure, nous demeurons dans l'une des propriétés de Père, à Bloomsbury. La maison est accueillante, et si le chagrin nous accable, si nos vies ont été détruites par les récents événements, au moins avons-nous eu la chance d'avoir trouvé ici asile. Nous resterons là, abattus, nos esprits errant entre ces murs tels des spectres égarés, jusqu'à ce que nous sachions de quoi sera fait notre avenir.

Les flammes ayant dévoré mon journal, j'ai l'impression, devant ces feuilles blanches, d'un nouveau commencement. Aussi, le mieux est-il peut-être de me présenter en couchant mon nom sur cette première page. Je m'appelle Haytham ; un nom arabe pour un petit Anglais de Londres dont, jusqu'à avant-hier, la vie avait été épargnée par les maux et la crasse qui couvrent d'un limbe misérable le reste de la capitale. Si depuis Queen Anne's Square, nous apercevions le brouillard et la fumée sur les eaux du fleuve et, comme tout un chacun, étions agressés par la puanteur de bête humide de la cité, jamais nous n'avions à fouler les coulées de déchets que vomissaient les tanneries, les boucheries autant que les arrière-trains des animaux et des hommes ; ces mêmes rus puants qui répandaient partout la maladie : dysenterie, choléra, polio...

— Couvrez-vous, Maître Haytham, ou vous allez attraper la mort...

Lorsque nous étions forcés de traverser les champs jusqu'à Hampstead, mes nourrices m'empêchaient d'approcher les miséreux agités de terribles quintes de toux, et me couvraient les yeux dès qu'apparaissait un enfant accablé par quelque difformité. Plus que toute autre chose, c'était la maladie qu'elles craignaient ; probablement parce que la maladie n'entend rien à la raison et aux choses des hommes : nul ne peut la soudoyer, nul ne peut prendre contre elle les armes, et elle ne respecte ni la richesse, ni le rang de celui qu'elle afflige. Elle est, de loin, la plus implacable des ennemies.

Qui plus est, elle attaque sans crier gare. Aussi, chaque soir, mes nourrices s'affairaient-elles à m'examiner de haut en bas pour s'assurer que rougeole et variole m'avaient épargné, puis s'en allaient informer Mère de ma bonne santé. Cette dernière, alors, venait me souhaiter bonne nuit. Je faisais, de fait, partie des bien lotis. De ceux qui avaient une mère pour les baiser sur le front le soir ; un père également, qui nous aimait, ma demi-sœur Jenny et moi. Ce père qui avait su me faire comprendre quelle chance était la mienne, qui m'avait enseigné, en toutes circonstances, à penser à autrui, et qui avait employé tuteurs

et nourrices pour veiller sur moi et m'éduquer afin que je devienne un homme bienveillant, un homme de principes. J'étais, en somme, un enfant béni par la chance, contrairement à tous ceux qui peinaient dans les champs, s'acharnaient dans les usines et récuraient les cheminées.

Parfois, je me demandais s'ils avaient des amis, ces autres enfants. S'ils en avaient, j'avoue que sans envier leur existence misérable – la mienne était ô combien plus confortable ! –, en cela, cependant, je les jalousais. Personnellement, je n'en avais aucun, pas plus que je n'avais de frère ou de sœur d'un âge proche du mien ; qui plus est, j'étais un garçon bien trop timide. Et puis, il y avait autre chose... quelque chose que j'avais découvert lorsque je n'avais que cinq ans.

Nous étions l'après-midi. Les demeures de Queen Anne's Square avaient été construites très proches les unes des autres, aussi, nous voyions souvent nos voisins, qu'ils soient sur la place elle-même ou dans leur propre jardin, à l'arrière de leur maison. L'une des bâtisses attenantes à la nôtre était occupée par une famille qui comptait quatre filles dont deux étaient à peu près de mon âge. Elles passaient des heures et des heures à s'amuser sur leur pelouse, à sauter à la corde ou à jouer à colin-maillard, et j'avais pris l'habitude de les écouter depuis ma salle d'étude, sous l'œil attentif de mon précepteur, le vieux Fayling, un bougre aux sourcils broussailleux et gris qui avait l'indécrottable habitude de se curer le nez, puis d'étudier avec application ce qu'il y trouvait avant de l'engloutir discrètement.

Ce fameux après-midi, le vieux Fayling ayant quitté la pièce, j'attendis de ne plus entendre ses pas pour abandonner mes calculs, me rendre à la fenêtre et épier les joueuses du jardin voisin, les Dawson.

M. Dawson était député, m'avait un jour appris mon père d'un air renfrogné. Si le jardin de sa famille était ceint de hauts murets et dissimulé par des remparts de troncs et de feuillages en fleurs, je parvenais tout de même, depuis la fenêtre de ma salle d'étude, à en distinguer quelques îlots où apparaissaient parfois les jeunes filles. Une fois n'est pas coutume, elles s'amusaient à la marelle, et avaient sorti leur jeu de mail, activité à laquelle elles ne semblaient pas s'adonner avec grand sérieux ; peut-être les deux aînées cherchaient-elles à enseigner aux plus jeunes les rudiments de la discipline. Joyeuses volutes insaisissables de nattes et de robes roses et dentelées, elles criaient et riaient, interrompues parfois par la voix d'une adulte, une nourrice sûrement, dissimulée à ma vue par la canopée.

Mes calculs attendaient plus bas sur mon bureau lorsque tout à coup, tandis que je regardais jouer les fillettes, l'une des deux plus jeunes, comme si elle avait senti mon regard posé sur elle, leva les yeux et m'aperçut à la fenêtre. Nous échangeâmes alors un long

regard.

Je déglutis, puis, luttant contre ma timidité, je lui adressai un signe de la main. À ma grande surprise, elle me sourit... Quelques secondes plus tard, elle appela ses sœurs qui s'étaient réunies autour d'elle, puis toutes quatre tendirent le cou, excitées, se couvrant les yeux d'une main pour mieux m'apercevoir à la fenêtre de la salle d'étude, telle une pièce de musée ; une pièce de musée animée et intimidée dont les pommettes rosissaient, mais qui crut percevoir alors l'éclat chaleureux de ce qui était peut-être une étincelle d'amitié.

Une amitié dont la flamme fut aussitôt soufflée lorsque, sortie de l'ombre de la canopée, une nourrice tourna la tête vers la fenêtre, me fusilla d'un regard qui ne laissait aucun doute sur ce qu'elle pensait de moi – je n'étais, au mieux, qu'un vilain voyeur – avant d'imposer aux jeunes filles de se soustraire à ma vue.

Ce regard que m'adressa la nourrice, ce n'était pas la première fois que j'en étais le témoin ou la cible, et je le revis souvent, jusqu'à aujourd'hui, sur Queen Anne's Square ou dans les champs. J'ai déjà écrit à propos de mes nourrices qui me tenaient à l'écart des autres enfants et les sanctionnaient de cette même sévérité. Eh bien, d'autres nourrices agissaient de la même façon à mon égard pour protéger ceux dont elles avaient la garde. Je ne m'étais jamais vraiment demandé pourquoi un tel comportement. Je ne m'étais jamais posé la question car... je ne sais pas ; peut-être, simplement, parce que je n'avais aucune raison valable de le faire. Ces choses-là se produisaient, et elles n'avaient alors pour moi rien d'anormal.

L'année de mes six ans, Edith me donna un ballot de vêtements élégants et une paire de chaussures serties chacune d'une belle boucle d'argent.

Lorsque je me présentai à elle, arborant souliers étincelants, gilet et veston, Edith appela l'une de mes nourrices qui déclara aussitôt que j'étais ainsi le portrait craché de mon père ; ce qui, bien entendu, était l'indubitable but de cet habillement.

Un peu plus tard, mes parents vinrent me rendre visite et, je l'aurais juré, les yeux de Père s'embuèrent discrètement, tandis que Mère, elle, sans la moindre fierté, mais animée simplement par une joie sincère, fondit en larmes, agitant une main jusqu'à ce qu'Edith lui ait passé un mouchoir.

Là, debout devant eux, je me sentis grandi, empreint d'une certaine sagesse, même, et une chaleur étrange, une fois encore, rosit mes joues. Gentleman poupon, je me demandai ce qu'auraient pensé les filles Dawson si elles m'avaient aperçu ainsi vêtu. Je songeais alors souvent à elles. Parfois, je les épiais depuis ma fenêtre, tandis qu'elles couraient d'un bout à l'autre du jardin ou qu'on les guidait jusqu'à un

équipage à l'entrée. Je me plais encore aujourd'hui à imaginer qu'une fois, l'une d'elles avait risqué un regard vers moi, mais si tel fut le cas, il n'y avait eu cette fois ni sourire, ni salut, seulement l'ombre glaciale de cette scrutation accusatrice que maîtrisaient si bien leurs nourrices et qu'elles leur avaient transmise comme un précieux savoir familial.

D'un côté, donc, vivaient les Dawson, insaisissables, sautillantes, aux nattes dansantes, tandis que de l'autre côté se trouvaient les Barrett, famille de huit enfants, filles et garçons, que je n'apercevais également que lorsqu'ils montaient en voiture ou au loin dans les champs. Un jour, la veille de mon huitième anniversaire, j'arpentais le jardin au pas de course en caressant de la pointe d'un bâton la brique rouge et friable de notre haut mur d'enceinte, m'arrêtant de temps à autre pour retourner une pierre à l'aide de mon outil de fortune afin d'examiner les insectes qui grouillaient au-dessous – cloportes, mille-pattes, lombrics au corps élastique –, lorsque je tombai sur une porte qui ouvrait sur un passage reliant notre maison à celle des Barrett.

Le lourd battant était condamné par un énorme cadenas métallique vérolé par la rouille, qui laissait supposer que le passage n'avait pas été emprunté depuis des années. Je le contemplai un instant, en soupesai le verrou et, tout à coup, entendis la voix pressante d'un jeune garçon qui me chuchotait :

— Hé, toi ! C'est vrai c'qu'on dit sur ton père ?

Cela venait de l'autre côté du passage, mais il me fallut quelques secondes pour m'en rendre compte ; quelques secondes pendant lesquelles je me raidis, tétanisé par cette interpellation inattendue. Soudain, je remarquai, dans un trou de la porte, un œil qui m'épiait, impassible, et mon sang ne fit qu'un tour.

Le garçon, lui, m'interrogea de plus belle.

— Allez, grouille, j'veais finir par me faire prendre ! C'est vrai c'qu'on dit sur ton père ?

Recouvrant mon calme, je me penchai pour présenter moi aussi un œil à travers le trou.

— Qui es-tu ? demandai-je.

— Ben c'est moi, Tom, celui qui vit à côté.

Je connaissais ce nom ; Tom était le plus jeune de leur fratrie, il devait avoir mon âge.

— Et toi t'es qui ? Enfin, c'est quoi ton nom ? me demanda-t-il en retour.

— Haytham.

J'ignorais alors si je pouvais considérer Tom comme un nouvel ami, mais son œil, en tout cas, me semblait bienveillant.

— C'est bizarre comme nom.

— C'est arabe. Ça veut dire « aiglon ».

— Ah ben, ça explique tout, ça...

— Comment ça, « ça explique tout » ?

— J'sais pas, c'est juste que ça semble coller. Y'a que toi dans la maison ?

— Moi et ma sœur. Et Père et Mère, bien sûr.

— C'est pas bien grand comme famille, ça.

J'acquiesçai devant l'évidence.

— Bon alors, c'est vrai ou c'est pas vrai ? Ton père, il est comme on dit qu'il est ? Et essaie pas d'mentir, j'peux voir ta mirette, j'te rappelle. Si tu mens, j'vais l'savoir tout de suite !

— Pourquoi je mentirais ? Et puis, je sais même pas de qui tu parles quand tu dis « on », ni même ce qu'« on » peut bien dire sur Père.

La conversation durant, j'avais cet étrange pressentiment, fort désagréable en l'occurrence, qu'il existait en ce monde une notion de normalité à laquelle nous autres, les Kenway, étions tristement étrangers.

Peut-être le propriétaire du globe oculaire intrus perçut-il soudain quelque chose dans ma voix, puisqu'il se hâta d'ajouter :

— Pardon, pardon... Désolé si j'ai dit quelque chose qui t'a ennuyé. C'est juste que ça m'rend curieux cette histoire. Avec cette rumeur, j'suis excité comme une puce...

— Quelle rumeur ?

— Tu vas trouver ça dingue !

Mû par un accès de courage, je m'approchai du trou et le regardai droit dans l'œil.

— De quoi tu parles, au juste ? Qu'est-ce que les gens disent sur Père ?

Il cligna de la paupière.

— Ils disent qu'il faisait partie des...

Soudain, il fut distrait par un bruit, et une puissante voix d'homme tonna derrière lui : « Thomas ! »

Apeuré, il bondit en arrière.

— Rooh, mince ! murmura-t-il en hâte. Faut que je file ! À bientôt, j'espère !

Et aussitôt il disparut, m'abandonnant à l'interprétation de cette mystérieuse rencontre. De quelle rumeur avait parlé ce garçonnet ? Que disaient les gens à notre propos ? Sur notre « petite » famille ?

Et puis, je me souvins soudain que je n'avais pas de temps à perdre en rêveries. Il était presque midi, et sonnerait bientôt l'heure de mon entraînement martial.

J'ai le sentiment d'échapper au monde tangible...

Comme si j'étais pris au piège dans des limbes flottant entre passé et avenir. Autour de moi, les adultes s'agitent : leurs conversations s'enflamment, leur visage se rembrunit et les femmes pleurent. Des torches flambent ici, bien sûr, mais à part nous et ce que nous avons conservé de notre demeure calcinée, la maison est vide. Vide et froide. Au-dehors, la neige a commencé à tomber et au-dedans, le chagrin glace jusqu'à nos propres os.

N'ayant rien d'autre à faire que de rédiger ce journal, j'espérais rattraper rapidement mon retard et continuer ensuite le récit de ma vie actuelle. Seulement, je n'imaginai pas qu'il y aurait tant à dire. Sans compter les obligations auxquelles je ne peux me soustraire ; comme les funérailles. Celles d'Edith, aujourd'hui.

— En êtes-vous sûr, Maître Haytham ? m'a demandé Betty un peu plus tôt, le front ridé par l'inquiétude, et les yeux las.

Cela faisait des années – aussi loin que remonte ma mémoire, à dire vrai – qu'elle secondait Edith, et je l'ai trouvée, à cet instant, aussi effondrée que moi.

— Oui, lui ai-je répondu.

Je portais ma tenue habituelle, agrémentée d'une cravate noire. Edith n'ayant pas de famille, nous avons été, les derniers Kenway et leurs serviteurs, bien peu à célébrer, sous l'escalier, le banquet funéraire composé de jambon, de bière et d'un gâteau. Une fois le repas terminé, les messieurs des pompes funèbres, déjà bien ivres, ont chargé son corps à bord du corbillard pour le porter jusqu'à la chapelle, puis nous avons pris place dans des voitures, derrière le véhicule mortuaire. Deux ont suffi. Une fois les obsèques terminées, je m'en suis retourné à ma chambre et j'ai continué à rédiger mon histoire...

Quelques jours après ma conversation avec l'œil de Tom Barrett, ses sous-entendus curieux trottaient encore dans mon esprit. Aussi, un matin où Jenny et moi nous retrouvâmes seuls dans la salle de réception, je décidai de lui en parler.

Jenny. J'allais bientôt avoir huit ans, elle en avait déjà vingt et un, si bien que nous avions autant de points communs que j'en avais avec le livreur de charbon. Peut-être moins, même, tout bien considéré, en cela que ce gaillard et moi aimions rire, alors que Jenny n'esquissait que rarement le moindre sourire.

Ses cheveux noirs ont toujours joliment lui. Ses yeux, également, sont noirs ; noirs et... somnolents, d'après moi, même si bien souvent, j'ai entendu ses prétendants les qualifier d'orageux, l'un d'entre eux

n'ayant pas hésité, même, à déclarer qu'ils fumaient comme la gueule d'un dragon. Quoi qu'il en soit, le regard de Jenny a toujours été un sujet de conversation bien populaire. Elle est d'une grande beauté, si j'en crois ce que l'on m'en dit.

Je ne l'aurais jamais deviné. Pour moi, elle n'a toujours été que Jenny ; cette même Jenny qui a refusé de jouer avec moi de si nombreuses fois que j'en suis arrivé à cesser de le lui demander. Cette Jenny que j'ai toujours vue assise dans un fauteuil, la tête penchée sur une pièce de couture ou de broderie – j'ignore, à la vérité, à quoi pouvaient bien lui servir cette aiguille et ce fil –, le regard sévère. Ce regard légendaire tant prisé de ses admirateurs, pour moi, n'était rien d'autre que cela : de la sévérité.

Pourtant, le fait est que, bien que nous ne soyons rien d'autre que de simples hôtes dans nos vies respectives, tels deux navires navigant sur les eaux du même port exigu sans jamais se frôler, nous partagions le même père. Qui plus est et en bonne logique, étant de douze ans mon aînée, elle en savait bien plus que moi à son sujet. Aussi, même si durant des années elle m'avait répété que j'étais trop jeune ou trop stupide pour comprendre quoi que ce soit – voire trop jeune « et » trop stupide ; une fois même « trop nabot », quoi qu'elle ait pu vouloir me signifier par là –, je tentais régulièrement d'engager avec elle la conversation. Pourquoi ? Je l'ignore, puisque comme je le disais, elle me repoussait chaque fois. Pour l'agacer, peut-être. Ce jour-ci, toutefois, je m'approchai d'elle, sincèrement désireux de comprendre ce que notre voisin avait bien pu vouloir dire.

Je lui demandai donc :

— Que disent les gens sur nous ?

Elle soupira avec emphase et leva les yeux de ses travaux manuels.

— Qu'est-ce que tu racontes, morveux ?

— Les gens, qu'est-ce qu'ils disent, sur nous ?

— Dans le genre racontars ?

— Appelle ça comme tu veux.

— Parce que tu t'intéresses aux rumeurs, toi ? T'es pas un peu...

— Oui, ça m'intéresse, l'interrompis-je avant qu'elle me traite de jeunot, de crétin ou de nabot.

— Ah oui ? Et pourquoi donc ?

— Quelqu'un m'a dit quelque chose de bizarre.

Elle coinça le tissu entre le coussin de son fauteuil et sa jambe, puis plissa les lèvres.

— Qui ? Qui t'a parlé et qu'a-t-il dit ?

— Un garçon, dans le passage du jardin. Il a dit que notre famille était bizarre et que Père était un...

— Un quoi ?

— Eh bien justement, je n'en sais trop rien...

Elle sourit alors et reprit aiguille et tissu.

— Et c'est ce qui te chiffonne ?

— Parce que ça ne te chiffonne pas, toi ?

— Tout ce que j'ai besoin de savoir, je le sais déjà, dit-elle, plus hautaine que jamais. Qui plus est, et ouvre grand tes esgourdes : ce qu'ils disent dans la maison d'à côté, je m'en contrefiche.

— Si tu le sais, dis-le-moi, alors, ce que Père faisait avant ma naissance...

Jenny souriait bel et bien quelquefois. Quand elle avait le dessus, notamment. Dès qu'elle pouvait asseoir sa domination sur celui qui lui faisait face, et tout particulièrement lorsqu'il s'agissait de moi.

— Tu le sauras bien assez tôt.

— Quand ?

— Quand l'heure sera venue. Après tout, tu es son fils. Son seul successeur valable.

— Comment ça, son seul successeur valable ? Et toi, alors ? Quelle différence ?

— Aucune, selon moi. Si ce n'est que tu t'exerces aux armes, et moi à la broderie.

— Tu ne t'entraînes pas à te battre, toi ?

J'avais parlé sans réfléchir, puisque je savais bien que j'étais le seul à bénéficier de ces leçons d'armes blanches, alors qu'elle ne manipulait que son aiguille.

— Non, Haytham. Je ne m'entraîne pas, moi. Aucun enfant ne s'entraîne au maniement des armes à Bloomsbury ; même dans tout Londres, peut-être. Aucun à part toi. Tu as pourtant été prévenu.

— De quoi ?

— De n'en parler à personne.

— Défait, mais...

— Et tu ne t'es jamais demandé pourquoi ? Pourquoi tu devais garder cela pour toi ?

Peut-être me l'étais-je déjà demandé. Peut-être savais-je déjà pourquoi, à la vérité. Quoi qu'il en soit, je ne partageai pas cette dernière pensée avec Jenny.

— Tu sauras bientôt ce que l'avenir te réserve. Nos vies sont planifiées jusqu'au dernier plongeon. Crois-moi sur parole...

— Et toi, alors ? Qu'est-ce qu'il te réserve, l'avenir ?

— Ce qu'il me réserve ? grogna-t-elle. « Qui » il me réserve, plutôt !

Ce que je perçus alors dans sa voix, je ne le compris que bien plus tard. En attendant, je la regardai et ne me risquai pas à poser davantage de questions. Je craignais trop une vilaine piqure d'aiguille. Quoi qu'il en soit, lorsque je posai le livre que j'étais en train de lire et que je quittai le salon, je sus que si je n'avais rien appris de plus à

propos de ma famille en général ou de Père, je venais d'apprendre quelque chose à propos de Jenny. Pourquoi elle ne souriait jamais. Pourquoi elle se montrait toujours aussi froide avec moi.

Elle connaissait notre avenir et savait que j'y occupais une place de choix pour la simple raison que le hasard m'avait fait homme.

J'aurais pu ressentir une certaine compassion à son égard, alors... J'aurais pu, si elle n'avait pas été aussi amère.

À la lumière de cette conversation, l'entraînement du lendemain me parut bien plus excitant. Ainsi, personne d'autre que moi n'était ici formé au maniement des armes. C'était, soudain, comme si je goûtais un fruit défendu ; un fruit d'autant plus succulent que j'étais le seul et unique élève de Père. Si Jenny avait raison et qu'on m'avait ouvert la voie des armes comme on ouvrait pour d'autres celle des évêchés, des forges, des boucheries ou des menuiseries, alors tant mieux. Je m'en accommoderais sans mal aucun, bien au contraire. Il n'existait personne en ce monde que j'estimais plus que Père : qu'il me fasse ainsi l'héritier de son savoir me semblait alors à la fois réconfortant et terriblement excitant.

Qui plus est, ce savoir impliquait la maîtrise des lames. Pouvait-il exister quelque chose de plus stimulant pour un jeune garçon ? Quand je regarde en arrière, je constate qu'à partir de ce jour, je devins un élève bien plus assidu et enthousiaste. Chaque jour, après le déjeuner ou le dîner, selon l'emploi du temps de Père, nous nous retrouvions dans ce que nous appelions la salle d'entraînement, mais qui était en réalité notre salle de jeu. C'est dans cette pièce que naquit, timidement d'abord, ma maîtrise de l'acier.

Depuis l'attaque, je ne me suis pas entraîné. Je n'ai pas eu le cœur à cela, mais je sais que lorsque je reposerai ma main sur la poignée d'une arme, je repenserai à cette pièce aux murs sombres lambrissés de chêne et meublée de quelques pans de bibliothèque ainsi que d'une table de billard couverte et mise à l'écart pour gagner quelques mètres d'espace. Et dans cette pièce, je reverrai Père et son regard vivant, affûté et aimable ; Père, toujours souriant, toujours encourageant. Parade, esquive, jeu de jambes, équilibre, vigilance, anticipation : il répétait ces mots comme un mantra, ne prononçant parfois rien d'autre jusqu'au terme de l'entraînement. Il rugissait ses instructions, acquiesçant à chaque réussite, secouant la tête dans le cas contraire, marquant parfois une pause, passant brièvement sa main dans ses cheveux avant de venir derrière moi pour positionner correctement mes bras et mes jambes.

Voilà ce qu'étaient pour moi les images et les sons de ma formation martiale : les bibliothèques, la table de billard, les mantras de Père, et le choc des épées...

Le bois contre le bois.

Oui, le bois.

À mon grand regret, les lames d'acier ne seraient tirées que plus tard. Il me le répétait sitôt que je m'en plaignais.

Le matin de mon anniversaire, Edith se montra particulièrement plaisante avec moi, et Mère fit en sorte qu'on me serve mon petit déjeuner favori : sardines à la moutarde et pain frais tartiné de confiture de cerises du jardin. Si je remarquai le regard accusateur de Jenny à mon arrivée, je l'ignorai tout bonnement. Depuis notre conversation dans le salon, l'ascendant qu'elle avait pris sur moi, quel qu'il ait été, se délitait peu à peu. Avant notre discussion, j'aurais peut-être été affecté par son air hautain, tout en me sentant, de façon presque absurde, mis en avant par ce repas de fête. Mais pas ce jour-là. En y repensant, je me demande si mon huitième anniversaire n'a pas été celui de la maturité. Celui qui a vu le jeune garçon que j'étais devenir un homme.

Alors non, je n'avais que faire des lèvres crispées de Jenny ou des grimaces subreptices qui tordirent bien souvent son visage ce jour-là. Je n'avais d'yeux que pour Père et Mère qui eux-mêmes n'en avaient que pour moi. Je me doutais d'ailleurs, à leurs gestes que j'avais appris à interpréter, que d'autres plaisirs m'attendaient en ce jour de fête. J'avais vu juste. En fin de repas, Père annonça que le soir venu, nous nous rendrions chez *White's* pour déguster un chocolat chaud fait à partir de blocs de cacao importés directement d'Espagne.

Plus tard ce même jour, Edith et Betty s'affairèrent autour de moi, m'aidant à enfiler ma plus belle tenue. Enfin, nous montâmes tous les quatre dans un attelage garé le long du trottoir, et je me demandai si, plus haut, les filles Dawson ou Tom et ses frères nous épiaient, le visage pressé contre leurs fenêtres. Je l'espérais. J'espérais qu'ils me voyaient. Qu'ils nous voyaient ; et qu'ils se disaient : « Tiens, les Kenway sortent ce soir, comme tout un chacun. »

Les environs de Chesterfield Street étaient pour le moins animés. Nous pûmes nous garer juste devant chez *White's* et, une fois la voiture arrêtée, on vint nous ouvrir la porte pour nous guider rapidement à travers la foule, jusque dans l'établissement.

Bien que la marche jusqu'au sanctuaire que représentait le salon de thé soit assez courte, je ne pus m'empêcher de jeter des coups d'œil à droite et à gauche, et j'eus ainsi quelques visions fugitives de la Londres écorchée vive : la dépouille d'un bâtard dans le caniveau, une loque échouée qui baignait dans son vomi, des marchands de fleurs à la sauvette, des mendiants, des ivrognes et des gamins des rues qui pataugeaient dans le tapis de boue souillée qui recouvrait la rue entière.

Et puis, nous fûmes à l'intérieur, accueillis par une odeur presque agressive de fumée, de parfum, et de chocolat bien sûr, ainsi que par le bruit d'un piano presque étouffé par les voix animées des clients. Tous étaient penchés sur des tables de jeu. Hommes et femmes hurlaient et brandissaient des chopes de bière, des chocolats chauds et parts de gâteaux. Partout régnait l'excitation.

Père s'arrêta. Je le regardai, sentis qu'il était mal à l'aise et, pendant quelques secondes, craignis qu'il ne décide de partir. C'est à ce moment qu'un gentilhomme qui levait haut sa canne attira mon attention.

Plus jeune que Père, un sourire avenant sur le visage et des yeux pétillants, il agita sa canne dans notre direction. Aussitôt, Père, visiblement soulagé, lui adressa un ample signe de la main et nous guida à travers la pièce, entre les tables pressées les unes contre les autres, enjambant chiens et enfants qui grouillaient parfois au sol dans l'espoir de voir tomber des tables de jeu piécettes ou bouts de gâteau.

Nous finîmes par arriver à la hauteur de l'homme à la canne. Contrairement à Père dont les cheveux hirsutes étaient à peine retenus par un ruban noué, il portait une perruque poudrée et protégée à l'arrière par une pièce de soie noire. Sa redingote était d'un rouge sombre et luxueux. Il accueillit Père d'un signe de tête, puis se tourna vers moi, exécutant alors une révérence théâtrale.

— Bonsoir, Maître Haytham. M'est avis que ce jour très spécial vous voit aller de surprise en surprise. Puis-je me permettre de vous demander votre âge, monsieur ? Je gage, à votre port, que la maturité n'est pas la moindre de vos qualités. Je parierais sans crainte pour onze ou douze printemps. Ai-je vu juste ?

Il avait dit tout cela en lançant de temps à autre des regards complices à Père et Mère qui, derrière moi, se laissaient aller à de petits rires amusés.

— J'ai huit ans, monsieur, lançai-je fièrement en bombant le torse, tandis que mon père terminait les présentations.

Le gentilhomme se nommait Reginald Birch. Il gérait les biens de Père. Il se disait comblé de faire ma connaissance, et il salua Mère d'une courbette élégante avant de baiser le dos de sa main.

Il se tourna ensuite vers Jenny, saisit délicatement les doigts de ma sœur, puis posa son menton sur le dos de sa main. J'en savais assez, même à mon jeune âge, pour comprendre qu'il s'essayait là au jeu de la séduction, et je lançai aussitôt un regard vers Père, m'attendant à ce qu'il intervienne.

Il n'en fut rien. Mère et lui, visiblement ravis malgré le regard glacial de Jenny, ne dirent rien. Nous fûmes ensuite guidés jusqu'à une salle privée de l'établissement où nous nous installâmes, Jenny et M. Birch côte à côte, tandis que les employés de chez *White's*

s'affairaient autour de nous.

J'aurais pu rester là toute la nuit à engloutir gâteaux et chocolats chauds apportés sans faiblir à notre table. Père et M. Birch, eux, semblaient des plus comblés par les délices de la bière. Finalement, ce fut Mère qui décida qu'il était temps de partir avant qu'eux ou moi tombions malades, et nous sortîmes de l'établissement, nous enfonçant dans une nuit qui avait vu la rue s'animer bien plus qu'à notre arrivée.

La puanteur et les bruits du dehors m'étourdirent quelques secondes. Jenny se rembrunit, et je vis une inquiétude soudaine barrer le front de Mère. Mû par l'instinct, Père se rapprocha de nous, comme pour nous protéger du chaos.

On tendit brusquement une main noirâtre devant mon visage ; c'était un miséreux, le regard suppliant, mendiant quelques pièces. Ses yeux d'un blanc éclatant juraient avec sa peau et ses cheveux crasseux. Un vendeur de fleurs tenta de se frayer un passage devant Père pour atteindre Jenny, mais il lâcha un cri de surprise lorsque M. Birch interposa sa canne entre elle et lui. Me sentant bousculé, je tournai la tête pour voir deux enfants des rues tendre à leur tour les mains vers moi.

Soudain, Mère poussa un cri : un homme en haillons, noir de crasse, les dents serrées, venait de jaillir vers elle et tentait, la main avide, d'attraper son collier.

Un dixième de seconde plus tard, je compris pourquoi la canne de père cliquetait parfois : une lame se cachait à l'intérieur du bois. S'apercevant que l'homme n'était pas armé, mon père rengaina le peu d'acier qui avait commencé à jaillir, et tapa de sa canne le poignet de l'assaillant.

Le voleur poussa un cri aigu de surprise et de douleur mêlées et percuta M. Birch qui le repoussa sans ménagement, le plaqua au sol, se mit à peser sur lui de tout son poids, les genoux sur son torse, une dague pressée contre sa jugulaire. J'en eus le souffle coupé.

Derrière Père, Mère avait les yeux écarquillés.

— Reginald ! rugit Père. Arrête !

— Ce n'est qu'une vermine, Edward ! cria M. Birch sans se retourner.

Le voleur sanglotait. Les veines du poignet de M. Birch semblaient prêtes à éclater, et ses phalanges étaient exsangues sur la poignée de l'arme.

— Ce n'est pas la peine d'en arriver là, Reginald, lui dit Père d'une voix calme tout en embrassant Mère qui se pressait, apeurée, contre son torse.

Jenny flanquait père d'un côté, moi de l'autre, et nous étions tous deux collés à lui. Autour de nous, les vagabonds et mendiants qui nous avaient fait obstacle se tenaient désormais à distance raisonnable,

manifestement effrayés.

— Je suis sérieux, Reginald. Range cette dague et laisse-le partir.

— Tu veux me couvrir de déshonneur, Edward ? Devant cette foule de miséreux ? Tu n'es pas sérieux. Nous savons tous les deux que cet homme doit payer pour ce qu'il a fait. Si ce n'est la vie, il doit au moins lui en coûter un doigt ou deux.

Je retins une fois de plus mon souffle.

— Assez ! ordonna Père. Le sang ne coulera pas aujourd'hui, Reginald. Si tu ne rengaines pas immédiatement cette lame, tu peux tirer un trait sur nos affaires.

Un silence de mort tomba sur la rue entière. Seules s'élevaient les infimes supplications incessantes du vagabond cloué au sol, les bras plaqués à terre, les jambes battant en vain la boue.

Puis, enfin, M. Birch abdiqua : il retira sa dague de sous la gorge du voleur, y laissant une fine coupure écarlate. En se relevant, il assena un coup de pied au miséreux qui n'eut pas besoin d'avertissement supplémentaire pour se remettre tant bien que mal sur ses jambes et disparaître dans Chesterfield Street, remerciant le ciel d'être encore en vie.

Notre cocher avait maintenant recouvert ses esprits et se tenait près de la porte, nous pressant de rejoindre la voiture et la relative sécurité qu'elle avait à nous offrir.

Devant l'attelage, Père et M. Birch se tinrent l'un en face de l'autre, se défiant du regard. Alors que Mère me guidait en hâte vers la voiture, je vis les yeux de M. Birch s'embraser et, aussitôt, mon père lui adressa un signe d'apaisement.

— Merci, Reginald. Nous te sommes tous redevables de t'être montré si vif à réagir.

Je sentis les doigts de Mère dans mon dos, tandis qu'elle m'aidait à monter dans le véhicule, puis je me retournai pour apercevoir Père, la main tendue vers M. Birch qui le dévisageait, refusant de faire table rase de l'affront qu'il estimait avoir subi.

Et puis, au moment où je m'installais, il accepta enfin de répondre au salut, et son regard furieux laissa place à un sourire gêné, presque honteux, comme s'il se rendait compte de la violence excessive dont il venait de faire preuve. Ils se serrèrent donc la main, et Père adressa à M. Birch ce hochement de tête que je ne connaissais que trop bien. Il signifiait que l'affaire était réglée ; le sujet était clos. À jamais.

Enfin, nous fûmes de retour à Queen Anne's Square. Nous verrouillâmes la porte et respirâmes avec joie cet air qu'aucune odeur de fumée ou de cheval ne venait entacher. J'assurai à Père et Mère que la soirée avait été pour moi fantastique, les remerciai cent fois, et leur promis que les événements malheureux qui avaient suivi notre

sortie de chez *White's* n'avaient en rien terni l'événement. Et c'était vrai, j'avais surtout vécu cela comme l'apothéose d'une remarquable soirée...

Pour autant, ce jour de fête n'était vraisemblablement pas terminé, puisqu'alors que je me rendais dans ma chambre, mon père m'invita à le suivre jusque dans la salle de jeu où il avait allumé une lampe à huile.

— Alors, Haytham ? J'ai l'impression que ta soirée t'a plu.

— Énormément, monsieur.

— Qu'as-tu pensé de M. Birch ?

— Je l'ai beaucoup apprécié.

Père rit.

— Reginald attache une grande importance au savoir-être et au savoir-vivre. Il n'est pas de ceux qui ne dégagent l'étiquette que lorsque cela les arrange. C'est un homme d'honneur.

— Bien compris, monsieur, répondis-je d'une façon apparemment peu convaincante au vu du regard scrutateur que me jeta Père.

— Ah ! Tu souhaiterais évoquer ce qui est arrivé à la sortie de chez *White's*.

— Oui, monsieur.

— Qu'as-tu pensé de tout cela ?

Il me guida jusqu'à l'une des bibliothèques comme s'il voulait, à la lueur des lampes, ne rien manquer de mes réactions. La lumière illumina son visage, et sa chevelure noire luisit brièvement. Si son regard était toujours bienveillant, il n'en était pas moins intense à l'occasion. Comme ce soir-là. Mes yeux s'attardèrent sur l'une de ses cicatrices, rendue plus brillante encore par l'éclat de la lampe.

— Pour tout dire, monsieur, j'ai trouvé cela très stimulant... Mais bien sûr, je me suis beaucoup inquiété pour Mère, m'empressai-je d'ajouter. La rapidité avec laquelle vous avez réagi... Jamais je n'avais vu quelqu'un se mouvoir si vite.

— C'est l'un des dons qu'accorde l'amour aux hommes, plaisanta-t-il. Tu découvriras cela un jour. Mais qu'en est-il de M. Birch ? Sa réaction à lui, qu'en as-tu pensé, Haytham ?

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre, monsieur...

— M. Birch s'app préparait à punir sévèrement le détrousseur, Haytham. Penses-tu que cet homme méritait de se voir ainsi traiter ?

Avant de répondre, je pris le temps d'y réfléchir. Je devinais, au regard attentif et affûté que Père posait sur moi, que la réponse avait son importance.

Pour tout dire, sur le moment, dans un accès de colère, j'avais estimé que le voleur méritait un sort terrible, une punition impitoyable pour avoir osé s'en prendre à Mère ; mais à la lueur de la lampe et sous le regard bienveillant de Père, la situation m'apparut

soudain dans toute sa complexité.

— Sois honnête, Haytham, me pressa mon père comme s'il avait lu dans mes pensées. Reginald possède un sens de la justice certes sincère, mais bien à lui. Au regard des principes qu'il définit lui-même comme vertueux, il est aussi inflexible que le serait le plus fervent des dévots. Mais toi, qu'en as-tu pensé ?

— Sur le moment, la première chose que j'ai ressentie, c'est une... une envie de vengeance, monsieur. Mais la colère a vite été soufflée, et j'ai été soulagé de voir que le voleur s'en sortait sans plus de heurts. Soulagé que M. Birch fasse finalement preuve de clémence...

Père sourit et acquiesça, puis se tourna soudain vers le pan de bibliothèque à côté duquel nous nous trouvions. D'un vif mouvement du poignet, il actionna un mécanisme invisible, et plusieurs livres pivotèrent alors pour révéler un compartiment secret. Mon sang ne fit qu'un tour lorsqu'il en sortit une boîte qu'il me tendit, m'indiquant d'un hochement de tête de l'ouvrir devant lui.

— Ton cadeau d'anniversaire, Haytham.

Je m'agenouillai, posai la boîte à mes pieds et l'ouvris : il s'y trouvait une ceinture de cuir que je mis aussitôt de côté, conscient que derrière devait se dissimuler une lame ; et de fait, il s'agissait d'une véritable lame d'acier et non d'une épée de bois. J'en saisis la poignée délicatement ornée et sortis l'arme du coffret. C'était une épée courte, et bien que m'en sentant un peu coupable, je fus légèrement déçu. Mais je me rendis aussitôt compte que c'était une magnifique épée courte et que, plus que toute autre chose, elle était à moi. Je décidai sur-le-champ qu'elle ne quitterait jamais ma taille et tendis la main vers la ceinture lorsque Père intervint.

— Non, Haytham. Elle reste ici, et tu ne l'en sortiras ni ne l'utiliseras jamais sans ma permission. Est-ce clair ? (Déjà, il m'avait repris l'épée des mains, avant de la replacer dans la boîte, de la recouvrir de la ceinture de cuir, puis de refermer le coffret.) Bientôt, tu commenceras à t'entraîner avec cette lame. Tu as énormément à apprendre, Haytham : à propos de l'acier de cette arme, de fait, mais également à propos de l'acier dont doit être fait ton cœur.

— Oui, Père, répondis-je en essayant de ne rien montrer de ma surprise et de ma déception.

Je le regardai se tourner et ranger la boîte dans le compartiment secret. J'ignore encore s'il avait tenté de me dissimuler quel était le livre qui permettait d'activer le mécanisme d'ouverture, mais si c'était le cas, il avait échoué.

C'était la Bible du roi Jacques.

Deux autres enterrements ont eu lieu aujourd'hui. Ceux des soldats qui montaient la garde dans la propriété au moment des faits. Il me semble que M. Digweed a représenté Père aux funérailles du capitaine – dont je n'ai jamais su le nom –, mais personne de notre maison ne s'est déplacé pour le deuxième homme. Le deuil nous accable à ce point ces temps-ci qu'aussi glacial que cela puisse paraître, j'ai l'impression étrange que nous n'avons tout simplement pas assez de place en nos cœurs pour supporter tant de chagrin.

Après mon huitième anniversaire, M. Birch devint un invité régulier. Lorsqu'il ne se promenait pas avec Jenny, qu'il ne l'emmenait pas en ville dans sa propre voiture ou qu'il ne s'installait pas dans la salle de réception où il buvait thé et sherry en régaland les dames présentes de récits militaires, il s'entretenait avec Père. Nul ici ne doutait qu'il épouserait Jenny et que leur union avait l'aval de Père, mais il se disait également que M. Birch avait demandé à repousser la date des noces. Il voulait, semblait-il, devenir le plus riche possible avant d'épouser ma sœur, afin qu'elle ait l'époux quelle méritait. On disait aussi qu'il lorgnait sur une grande maison de Southwark qui permettrait à Jenny de vivre dans le même confort que celui qu'elle connaissait ici.

Bien entendu, Père et Mère s'en trouvaient comblés. Jenny beaucoup moins. De temps à autre, je lui voyais les yeux rouges, et elle avait pris l'habitude de sortir brutalement des pièces où elle se trouvait, tantôt furieuse, tantôt la main sur la bouche, tentant de retenir ses larmes. Plus d'une fois, j'entendis Père affirmer : « Elle finira par s'y faire », ce qui ne l'empêchait pas de m'adresser parfois un regard en coin que je sentais embarrassé.

Alors qu'elle semblait dépérir face à son avenir, je m'épanouissais en attendant impatiemment le mien. En sus, je vénérâis à ce point Père que l'admiration que j'éprouvais à son égard menaçait chaque jour de me submerger : je ne l'aimais pas, je l'idolâtrais. J'avais parfois l'impression que nous partagions un savoir connu de nous seuls en ce monde. Souvent, il m'interrogeait à propos de ce que mon précepteur m'enseignait, puis il me demandait : « Pourquoi ? » Que nous abordions la religion, l'éthique ou la morale, chaque fois que je récitais ma leçon comme un ara docile, il me disait : « Cela, c'est ce que pense le vieux Fayling » ou « Nous savons tous deux ce que pense cet auteur plusieurs fois centenaire. Ce qui m'intéresse, ce sont les réponses qui viennent d'ici... », puis il posait la main sur ma poitrine.

Je comprends aujourd'hui ce qu'il faisait : là où le vieux Fayling m'apprenait faits et théories, Père m'enseignait l'esprit critique. Ce savoir que me livrait le vieux Fayling, d'où venait-il ? Qui tenait la

plume de l'Histoire, et devais-je lui faire confiance ?

Père disait toujours : « Pour voir le monde autrement, il faut commencer par penser autrement. » Cela peut sembler idiot, voire prêter à rire ; peut-être même qu'un jour, en relisant ceci, c'est moi qui en rirai, mais ce que je sais, c'est que parfois, j'avais l'impression d'essayer de multiplier les perspectives, espérant voir un jour le monde comme le voyait Père. Il me semblait que personne d'autre que lui n'en avait une telle vision : dans son esprit, rien n'était figé. Tout ce qui semblait vrai pouvait être remis en question, à chaque seconde.

Bien entendu, je tentai un jour, durant l'étude des Écritures, d'éprouver l'esprit critique du vieux Fayling. Tout ce que j'y gagnai, ce fut un violent coup de canne sur le bout des doigts, ainsi que la promesse que mon père serait informé de mon insolence. Et de fait, ce dernier en fut informé. Un peu plus tard, Père m'invita dans son bureau et, après avoir fermé la porte, me sourit avant de tapoter sa tempe.

— Il est souvent préférable, Haytham, de garder pour soi ce que l'on pense. « Montre-toi, mais reste invisible. »

J'écoutai son conseil et, peu à peu, je me rendis compte que je commençais à observer les gens comme si je tentais de pénétrer dans leur esprit pour y découvrir la façon dont ils percevaient le monde. Le vieux Fayling, Père...

Aujourd'hui que j'écris cela, bien sûr, je vois combien j'étais présomptueux, un défaut qui n'est pas moins répréhensible et dommageable à huit ou neuf ans qu'à dix, mon âge aujourd'hui. Peut-être faisais-je alors preuve d'une certaine arrogance. Peut-être avais-je l'impression d'être le petit baron de la maisonnée. Le jour de mes neuf ans, Père m'offrit un arc et des flèches, et lorsque je m'entraînais dans le jardin, j'espérais secrètement que les enfants Dawson et Barrett me regardaient, le nez collé à leur fenêtre.

Cela faisait désormais un an que j'avais parlé à Tom près du passage entre nos maisons, et parfois, je traînais à proximité dans l'espoir de l'y retrouver. Père était toujours prêt à discuter de tout, longuement et en détail, à l'exception de son propre passé. Jamais il n'en parlait ou n'acceptait de mentionner sa vie avant Londres, ou l'identité de la mère de Jenny. Aussi, j'entretenais toujours l'espoir que Tom pourrait soulever en partie le voile du mystère. De plus, indubitablement, j'étais ardemment en quête d'amitié. Je ne recherchais ni parent, ni nourrice, ni précepteur, ni mentor ; j'en avais déjà bien assez. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'un ami, et j'espérais que Tom pourrait être celui-là.

Mais cet espoir est mort, lui aussi, depuis.

Tom...

Ils l'enterrent demain.

M. Digweed est venu me voir ce matin. Il a toqué, a attendu ma réponse, puis a dû baisser la tête pour entrer ; en effet, en plus d'avoir une calvitie avancée, des yeux légèrement globuleux et des paupières veinées d'écarlate, l'homme est grand et filiforme, et les portes de notre résidence d'appoint sont bien plus basses que celles de notre ancienne demeure. Sa façon d'avancer ainsi, voûté, ajoute à sa gaucherie manifeste : ici, M. Digweed me fait l'effet d'un poisson se tortillant sur une berge. Il était le majordome de mon père bien avant ma naissance, déjà – au moins depuis que les Kenway s'étaient installés à Londres –, et comme tous, peut-être même plus que nous autres, c'est un homme de Queen Anne's Square. Ce qui lui rend la douleur de la perte plus insupportable encore est cette culpabilité de ne pas avoir été présent la nuit de l'attaque : il se trouvait alors dans le Herefordshire pour régler des histoires de famille, et notre cocher et lui ne sont rentrés qu'au petit matin.

— J'espère que vous trouverez la force de me pardonner, Maître Haytham, m'avait-il dit quelques jours après la catastrophe, les traits tirés et le visage livide.

— Bien sûr, Digweed, lui avais-je répondu sans trop savoir quoi ajouter. (Je n'avais jamais été à l'aise avec le fait de l'appeler par son nom ; cela sonnait faux dans ma bouche.) Merci.

Ce matin, son visage cadavérique portait cette même solennité tragique, et je me suis douté que quelle que soit la nouvelle, elle serait douloureuse.

— Maître Haytham, m'a-t-il dit, debout devant moi.

— Oui... Digweed ?

— Je suis terriblement désolé, Maître Haytham, mais nous venons de recevoir un message de Queen Anne's Square ; un message des Barrett. Ils nous font savoir qu'ils refusent catégoriquement que tout membre de la famille Kenway assiste aux funérailles du jeune Maître Thomas. Ils ont respectueusement demandé à ce que nous ne les approchions d'aucune manière.

— Merci, Digweed, lui ai-je dit, avant de le regarder exécuter une révérence aussi brève qu'affligée, puis baisser la tête pour ne pas heurter en sortant le chambranle de la porte.

Je suis ensuite resté là les bras ballants, posant un regard vide sur le sol déserté, et ce jusqu'à ce que Betty entre et m'aide à troquer ma tenue d'enterrement pour mes vêtements habituels.

Un après-midi, il y a quelques semaines, j'étais dans les quartiers de nos serviteurs et je jouais dans l'étroit couloir qui relie la salle à manger des domestiques à un réduit. C'était dans cette dernière pièce que la famille entreposait ses biens les plus chers : l'argenterie qui ne

voyait la lumière que lorsque Père et Mère – et cela était bien rare – recevaient des invités, les objets de famille, les bijoux de Mère et certains des plus précieux livres de la collection de Père, inestimables selon lui. Père gardait la clé de cette pièce jour et nuit à une boucle accrochée à sa ceinture, et je ne l'ai vu la confier à Digweed qu'en de très rares occasions et pour quelques minutes seulement.

J'aimais jouer dans ce couloir, non loin de cette pièce. J'aimais cela, car personne n'y venait jamais, ce qui fait que je ne risquais pas d'être dérangé par des nourrices qui m'ordonneraient de ne pas me rouler dans la poussière sous peine de trouver mes pantalons, ou par tout autre domestique bien intentionné qui aurait aussitôt engagé poliment la conversation, m'interrogeant sur mes dernières leçons et sur mes amis imaginaires. Mieux encore, je ne risquais pas d'être dérangé par Père et Mère, qui eux m'auraient aussitôt ordonné de ne pas me rouler dans la poussière et m'auraient interrogé sur mes dernières leçons et sur mes amis imaginaires. La rencontre que je redoutais le plus demeurerait néanmoins celle de Jenny qui en plus de m'adresser un soupir méprisant, ne se privait jamais, lorsque je jouais aux soldats, d'envoyer voler d'un pied rancunier jusqu'au dernier de mes petits hommes.

En résumé, ce passage étant l'un des seuls endroits de Queen Anne's Square à m'offrir un réel espoir d'éviter ces malheureuses rencontres, je m'y rendais dès que j'étais en quête d'un peu de solitude.

Mais voilà qu'un jour apparut M. Birch, au moment même où je m'apprêtais à disposer mes troupes de fer-blanc sur le sol. J'avais alors avec moi une lanterne, posée par terre sur la pierre, dont la flamme vacilla à l'ouverture de la porte du passage. D'où je me tenais, je voyais l'ourlet de la redingote de mon visiteur et le bout de sa canne, et lorsque mon regard s'éleva peu à peu vers son visage dont les yeux s'étaient posés sur moi, je me demandai si sa canne à lui aussi recélait une lame secrète et si, le cas échéant, j'allais l'entendre cliqueter comme celle de mon père.

— Maître Haytham, j'espérais justement vous trouver ici, me dit-il en souriant. Excusez-moi, mais, auriez-vous quelques minutes à m'accorder ?

Je me levai maladroitement.

— Bien sûr ! Je jouais, juste..., balbutiai-je. Quelque chose ne va pas ?

— Oh, pas d'inquiétude ! Je suis d'ailleurs bien ennuyé d'avoir interrompu vos jeux. Simplement, j'aurais aimé discuter un instant avec vous d'un sujet bien particulier.

— Je vous en prie, lui dis-je en opinant du chef, inquiet à l'idée que l'on m'interroge de nouveau sur mes dernières prouesses en

arithmétique.

Oui, j'aimais le calcul. Oui, j'aimais les Lettres. Oui, j'espérais devenir un jour aussi cultivé que mon père, et oui, j'espérais un jour suivre sa trace et prendre la relève.

D'un geste de la main, M. Birch m'invita à continuer mon activité, posa sa canne contre le mur, et releva les jambes de son pantalon pour mieux s'accroupir à côté de moi.

— Que faites-vous, dites-moi ? me demanda-t-il en désignant les petites figurines.

— Oh, c'est juste un jeu, comme ça...

— Ce sont des soldats, n'est-ce pas ? Qui donc commande à cette armée ?

— Personne, monsieur.

Il rit un peu sèchement.

— Vos hommes ont besoin d'un général, Haytham. Comment sauront-ils remporter leurs batailles ? Qui donc leur insufflera le sens du devoir et de la discipline ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Tenez, regardez... (Il saisit l'un des soldats de fer-blanc, le frotta sur sa manche, puis le mit de côté.) Que diriez-vous de faire de ce gentilhomme le commandant de votre armée ?

— Si vous voulez, oui.

— Il s'agit de votre jeu, Maître Haytham, et non du mien. Je ne suis guère qu'un intrus qui espère que vous aurez l'amabilité de lui en expliquer les règles.

— Très bien. Alors dans ce cas, oui, je pense qu'un commandant, ce serait une bonne idée.

Soudain, la porte du passage s'ouvrit de nouveau. Je levai les yeux et vis cette fois M. Digweed s'avancer dans le couloir. Dans le halo vacillant de ma lanterne, les deux hommes échangèrent un regard.

— Je gage que ce que vous avez à faire ici peut attendre, Digweed, n'est-ce pas ? lança M. Birch d'un ton sec et presque agacé.

— Bien sûr, monsieur, répondit Digweed en s'inclinant avant de repartir et de refermer la porte derrière lui.

— Parfait, poursuivit M. Birch en reportant son attention sur mon jeu. Dans ce cas, plaçons ce grand homme de façon qu'il puisse exalter le moral de ses troupes et les pousser à accomplir autant d'exploits légendaires que faire se peut, qu'il leur montre l'exemple et qu'il leur inculque ordre, discipline et loyauté. Que dites-vous de cela, Maître Haytham ?

— Très bien, répondis-je, docile.

— Excellent ! Voyons ceci, maintenant, Maître Haytham... (Il saisit un nouveau soldat de fer-blanc entre ses pieds et le posa à côté du général.) Tout commandant a besoin de fidèles lieutenants, vous ne

croyez pas ?

— Pour sûr, monsieur, acquiesçai-je.

Il y eut une longue pause durant laquelle j'observai M. Birch qui, avec d'infinies précautions, plaçait deux autres figurines aux côtés du général ; une pause qui, chaque seconde, devenait de plus en plus pesante, à tel point que, pour briser le silence plus que par réel souci de discuter avec lui, je pris moi-même la parole.

— Peut-être vouliez-vous me parler de ma sœur, monsieur ?

— Vous lisez en moi comme dans un livre ouvert, Maître Haytham ! rit M. Birch sans retenue. Votre père est instructeur de grand talent : je vois qu'il vous a déjà enseigné les rouages de la duplicité et de la ruse... Entre autres choses, je n'en doute pas. (N'étant pas sûr de bien comprendre ce qu'il voulait dire par là, je restai silencieux.) Comment se passe votre apprentissage du maniement des armes, si je puis me permettre ?

— Très bien, monsieur. Selon Père, je progresse tous les jours, déclarai-je en gonflant la poitrine de fierté.

— Excellent, excellent ! Et votre père vous a-t-il expliqué ce pour quoi vous vous entraînez ainsi ?

— Père m'a dit que mon véritable entraînement débiterait le jour de mon dixième anniversaire.

— Eh bien, je me demande ce qu'il vous réserve, commenta-t-il, les sourcils froncés. N'avez-vous pas quelque hypothèse sur la question ? Même la plus farfelue ?

— Non, monsieur, pas la moindre. Tout ce que je sais, c'est que j'hériterai de lui des principes d'une grande importance. Un credo.

— Je vois. Voilà qui doit être excitant. Et jamais il ne vous a donné plus de détails sur ce que pouvait être ce credo ?

— Non, monsieur.

— Fascinant. M'est avis que vous êtes impatient de découvrir de quoi il en retourne ! Et en attendant, votre père vous a-t-il confié une lame d'homme pour parfaire vos compétences, ou utilisez-vous encore les épées d'entraînement ? Celles en bois ?

Je levai fièrement le menton.

— J'ai ma propre épée, maintenant, monsieur !

— Je serais très honoré que vous me la montriez, Maître Haytham.

— Elle se trouve dans la salle de jeu, monsieur. Elle est bien à l'abri dans une cache dont seuls Père et moi connaissons l'emplacement.

— Seuls votre père et vous-même ? Vous voulez dire que vous aussi y avez accès ?

Je rougis, embarrassé, et remerciai en silence la faible lueur de la lanterne de dissimuler ma gêne.

— Disons que, comme je vous l'ai dit, je sais où elle se trouve,

mais... je n'y ai pas vraiment accès, non.

— Je vois, dit M. Birch en souriant. Une cache secrète... Ne serait-ce pas un renforcement dissimulé derrière un pan de bibliothèque, par hasard ?

Il dut lire sur mon visage plus qu'il ne lui en fallait, car il éclata aussitôt de rire.

— Ne craignez rien, Maître Haytham, ce n'est pas moi qui irais trahir votre secret.

— Merci, répondis-je en le regardant droit dans les yeux.

— Rien de plus naturel.

Il se leva alors, récupéra sa canne, épousseta son pantalon – à tort ou à raison, je n'aurais su le dire –, puis se retourna vers la porte.

— Et ma sœur, monsieur ? Vous ne m'avez rien demandé à son propos, en fin de compte.

Il s'arrêta, gloussa doucement, puis ébouriffa mes cheveux de la main. Cela me plut, d'ailleurs ; peut-être parce que Père me gratifiait parfois de ce même geste affectueux.

— Nul besoin, Maître Haytham. Vous m'avez déjà appris tout ce que je souhaitais. Vous en savez aussi peu sur Jennifer que moi-même, et peut-être est-ce mieux ainsi. N'est-il pas mieux que les femmes restent pour nous un mystère ?

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il sous-entendait, mais je lui souris tout de même. Cependant, lorsque la porte se referma derrière lui, me laissant de nouveau seul dans le couloir, je poussai aussitôt un profond soupir de soulagement.

Peu de temps après cette conversation avec M. Birch, alors que je prenais le chemin de ma chambre, j'entendis, en passant près du bureau de Père, deux voix qui s'emportaient : Père lui-même et M. Birch.

J'avais si peur d'être remarqué que je me cachai aussitôt, si loin d'ailleurs que je ne saisisais pas un traître mot de ce qu'ils se disaient. Mais je louai aussitôt ma prudence lorsque, quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit violemment, et que je vis M. Birch sortir du bureau. Il était hors de lui, comme je pouvais le déceler à la couleur de ses joues et aux flammes dans ses yeux, mais dès qu'il me vit, il s'efforça visiblement de reprendre son calme.

— J'ai essayé, Maître Haytham, me confia-t-il, toujours tendu, en boutonnant sa redingote. J'ai essayé de le prévenir.

Et sur ces mots, il coiffa son tricorne et quitta les lieux à grands pas. Père se tenait dans l'encadrement de la porte, observant le départ de son hôte. De toute évidence, leur entrevue n'avait pas été des plus plaisantes, mais cela n'en demeurerait pas moins des histoires d'adultes dont je n'avais que faire. Aussi, je passai mon chemin...

L'attaque survint un ou deux jours plus tard.

C'est arrivé la veille de mon anniversaire. Je parle de l'attaque. J'étais réveillé cette nuit-là, probablement excité par les belles promesses de la journée à venir, mais également parce que j'avais pris l'habitude d'attendre le départ de Betty pour me poster à ma fenêtre et observer un temps le monde extérieur. Depuis ma chambre, il m'arrivait de distinguer des chats, des chiens, voire quelques renards courant sur l'herbe à la pâle lumière de la lune. Et lorsque je ne traquais pas la vie sauvage qui animait les ténèbres, je contemplais la nuit elle-même et la teinte argentée que donnait l'astre nocturne à la végétation. Au début, je crus que ce que je voyais au loin n'était rien d'autre qu'une volée de lucioles ; j'avais entendu parler de ces vers étranges, sans jamais en avoir vu. Tout ce que je savais sur eux était qu'ils se rassemblaient en nuée et émettaient une lueur étouffée. Toutefois, je me rendis vite compte que cette lueur apparaissait puis disparaissait par intermittence. Ce n'était pas là des lucioles. Il s'agissait d'un signal.

J'en eus le souffle coupé. Le scintillement clignotait non loin de la vieille porte de bois depuis laquelle Tom m'avait interpellé des mois auparavant, et je pensai d'abord que c'était lui qui essayait de me contacter. Cela me paraît saugrenu aujourd'hui, mais sur le moment, je n'imaginai pas une seule seconde que ce signal pouvait s'adresser à qui que ce soit d'autre que moi. J'enfilai aussitôt un pantalon, rentrai dedans ma chemise de nuit, puis passai mes bretelles à mes épaules avant de jeter un manteau par-dessus. Je ne pensais plus qu'à l'aventure terriblement excitante qui m'attendait.

Je me dis aujourd'hui que dans la maison voisine, à la nuit tombée, Tom aussi devait aimer contempler depuis sa fenêtre la vie nocturne qui s'agitait dans son jardin, et que lui aussi avait dû voir le signal. Peut-être même que Tom avait eu la même réaction que moi : croyant que j'essayais de le contacter, il s'était hâté de descendre tant bien que mal de son perchoir pour s'emparer des premiers vêtements qui lui tombaient sous la main. L'instant, pour lui aussi peut-être, avait été magique...

Depuis la veille, nous avions deux nouveaux invités dans la maison de Queen Anne's Square ; d'anciens soldats à la solde de Père. Des bougres aux visages durs. Nous avions besoin d'eux, disait Père, parce qu'on lui avait rapporté « quelque chose ».

Et voilà tout ce que j'en savais. « Quelque chose. » Il n'en avait pas dit plus, et je me demande aujourd'hui, comme je me le demandais déjà alors, de quoi il parlait, et si cela avait un rapport avec la discussion animée qu'il avait eue avec M. Birch. Quoi qu'il en soit, je ne croisais jamais ni l'un ni l'autre des deux hommes. Tout ce que je

savais d'eux était que l'un était posté dans le salon, et l'autre près du feu dans les quartiers des domestiques ; pour garder la salle de copie, je suppose. Je n'eus aucun mal à esquiver l'un comme l'autre : je descendis les escaliers pour me glisser dans la cuisine silencieuse qu'éclairait faiblement la lune. Jamais je ne l'avais trouvée si sombre et déserte.

Et froide. Je haletai soudain, nerveux peut-être, et me mis à trembler, surpris par ce froid mordant. Et moi qui trouvais ma chambre mal chauffée !

Il y avait une bougie près de la porte. Je l'allumai et, protégeant de la paume la flamme naissante, je m'avançai jusque dans l'écurie. En comparaison du froid de la cuisine, celui de l'extérieur me donna l'impression que le monde alentour, tout entier fait de glace, risquait à tout moment de voler en éclats. Je parvenais à peine à respirer, et commençai à me demander si je n'allais pas rebrousser chemin.

Soudain l'un des chevaux hennit, frappa du sabot et, étrangement, ces bruits me poussèrent à poursuivre ma route, sur la pointe des pieds, le long des box, avant de franchir une arche qui menait au verger. Je passai entre les pommiers nus et, une fois sous le ciel nocturne, pris pleinement conscience de la maison derrière moi, imaginant à ses fenêtres les visages d'Edith, Betty, Père et Mère me découvrant dehors, courant à toutes jambes dans le jardin. Non que j'aie couru réellement à toutes jambes, mais à n'en pas douter, c'est là ce qu'ils m'auraient dit s'ils m'avaient vu ; ce qu'Edith me reprocherait en me grondant, et Père en me corrigeant.

Mais voilà, si je m'attendais à entendre hurler derrière moi, il n'en fut rien. Au lieu de cela, je poursuivis mon chemin sans mal jusqu'au mur d'enceinte, puis le longai au pas de course jusqu'à la porte. Je tremblais encore, mais je tâchai de me rasséréner en me demandant si Tom aurait apporté avec lui quelque nourriture pour un petit festin nocturne : jambon, gâteau, biscuits... Oh ! Et une boisson chaude, me disais-je ! Voilà qui aurait été merveilleux...

Un chien se mit à aboyer – Thatch, le limier irlandais de Père – depuis sa niche dans l'écurie. Je m'arrêtai net et m'agenouillai sous la branche basse d'un saule jusqu'à ce que les aboiements cessent, aussi soudainement qu'ils avaient éclaté. Bien entendu, j'allais découvrir plus tard pourquoi le chien s'était tu ainsi. Cela dit, comment aurais-je pu penser, sur le moment, que Thatch avait eu la gorge tranchée par un intrus ? Aujourd'hui, nous pensons qu'ils furent cinq à nous attaquer, armés de couteaux et d'épées ; cinq hommes qui avançaient vers la maison, et moi dans le jardin, totalement inconscient du danger.

Mais comment aurais-je pu savoir ? Je n'étais qu'un enfant grisé par la magie de cette aventure inattendue et l'espoir de me régaler de

jambon et de gâteau. Et c'est ainsi que je poursuivis ma route jusqu'à la porte.

Elle était ouverte.

À quoi m'étais-je attendu ? Probablement à ce qu'elle soit fermée et à ce que Tom se trouve de l'autre côté. Peut-être l'un d'entre nous aurait-il escaladé le mur. Peut-être nous serions-nous contentés d'échanger les dernières rumeurs de part et d'autre de la porte. Mais le battant était ouvert, et je commençais à craindre que quelque chose d'inquiétant ne soit en train de se produire. Ce n'est qu'à ce moment que je me demandai si le signal que j'avais aperçu depuis ma fenêtre m'était effectivement destiné.

— Tom ? murmurai-je.

Pas de réponse. La nuit s'était comme figée et je n'entendais ni oiseau, ni animal terrestre. Inquiet, je m'apprêtais à rebrousser chemin et à m'en retourner à la sécurité de ma chambre lorsque j'aperçus quelque chose. Un pied. Je me faufilai un peu plus loin, là où la lumière macabre de la lune caressait d'une main sinistre tout ce qu'elle touchait, y compris la chair du garçon qui gisait sur le sol.

Il était avachi, mi-couché, mi-assis, contre le mur opposé, vêtu comme moi ou presque : un pantalon, une chemise de nuit qu'il n'avait, lui, pas pris la peine de passer sous sa ceinture, et qui s'enroulait ici autour de ses jambes, toutes deux tordues selon des angles grotesques.

Il s'agissait de Tom, bien entendu. Tom dont les yeux morts, que j'apercevais sous la coiffe qui était posée de guingois sur sa tête, semblaient peser sur moi. Tom dont la lune faisait scintiller le ruisseau de sang qui avait roulé sur son corps depuis l'entaille de sa gorge.

Je me mis soudain à claquer des dents. J'entendis des gémissements, et mis quelques secondes à me rendre compte qu'il s'agissait des miens. La panique m'envahit aussitôt.

À partir de ce moment, les choses s'enchaînèrent trop rapidement pour que je me souvienne dans quel ordre elles arrivèrent exactement, mais je crois que tout commença par un bruit de verre brisé, puis un cri en provenance de la maison.

Cours.

J'ai honte d'avouer que les voix et les pensées qui hurlaient dans ma tête semblaient ne plus connaître que ce mot.

Cours.

Et j'obéis. Mais je ne me précipitai pas dans la direction quelles m'indiquaient. Appliquais-je là les leçons de Père, en écoutant mon instinct ? Ou faisais-je le contraire ? Je l'ignorais. Je savais seulement que même si tout mon être désirait plus que toute autre chose fuir un terrible danger, je me ruais en réalité à sa rencontre...

Je traversai l'écurie en courant, puis fis irruption dans la cuisine

sans plus m'interroger sur le fait que la porte en était ouverte. Quelque part dans la pièce résonnaient d'autres cris. Le sol était taché de sang. Je me dirigeai vers les escaliers... et découvris un autre corps. C'était l'un des deux soldats. Dans le couloir, les mains posées sur l'estomac, les paupières qui papillonnaient frénétiquement, et un filet de sang dégoulinant de sa bouche, il glissait peu à peu jusqu'au sol, mort.

Lorsque je passai à côté de lui pour emprunter les escaliers, je ne pensais plus qu'à une chose : rejoindre mes parents. L'entrée, plongée dans l'obscurité, résonnait de hurlements et de bruits de course, et je pouvais même distinguer la première colonne de fumée. Je tentai de recouvrer mes esprits. Un nouveau cri résonna à l'étage, et je levai la tête pour apercevoir deux ombres qui dansaient sur le balcon, ainsi que le scintillement de l'acier dans les mains de l'un de nos attaquants. L'homme affrontait l'un des valets de Père, et le manque de lumière m'empêcha d'assister à la fin du malheureux. Je l'entendis en revanche : un hurlement suivi du bruit molasse d'un corps s'écrasant sur le plancher à quelques mètres de moi. Son assassin poussa un rugissement triomphant, puis j'entendis le bruit de ses pas, tandis qu'il se dirigeait en hâte vers les chambres...

— Mère ! hurlai-je, avant de monter les marches quatre à quatre.

Je vis la porte de la chambre de mes parents s'ouvrir soudain, et mon père en surgir pour intercepter l'assaillant. Il portait un pantalon, et ses bretelles reposaient sur ses épaules nues. Ses cheveux, libres, flottaient au gré de ses mouvements. Il tenait une lanterne dans une main, et une épée dans l'autre.

— Haytham ! hurla-t-il au moment où j'atteignais l'étage.

L'intrus se trouvait entre nous : il se tourna vers moi, et à la lumière de la lanterne de Père, je pus le voir pour la première fois. Il était vêtu d'un pantalon et d'un gilet de cuir noir, et un petit masque lui couvrait la moitié du visage, un peu comme ceux que l'on porte lors d'un bal masqué. Au lieu de se ruer sur Père comme il en avait d'abord eu l'intention, il fonça droit sur moi, le sourire aux lèvres.

— Haytham ! hurla Père de nouveau.

Il se dégagea de l'étreinte de Mère et se précipita vers l'intrus, si vite que l'écart entre eux sembla fondre en l'espace d'une seconde. Malheureusement, l'homme avait trop d'avance, et je me tournai pour m'enfuir, mais en bas des escaliers, un autre homme me barrait le passage, une épée à la main. Il était vêtu de la même façon que le premier, mais une chose les différenciait : leurs oreilles. Les siennes étaient pointues, et avec le masque, elles lui donnaient les airs d'un Polichinelle difforme. Pendant un court instant, je me figeai, puis me retournai pour m'apercevoir que l'assassin qui m'avait souri croisait désormais le fer avec Père. Père ayant abandonné sa lanterne derrière

lui, les deux hommes combattaient dans une demi-obscurité qui donnait au duel un aspect irréel. La bataille fut brève et ponctuée de grognements et de tintements de métal. Malgré l'urgence et la dangerosité de l'instant, je regrettais de ne pas avoir suffisamment de lumière pour mieux voir Père combattre.

Lorsque la lutte fut terminée, l'assassin à l'expression malsaine ne souriait plus : il lâcha son arme, trébucha, passa par-dessus la balustrade et vint s'écraser sur le sol en dessous. L'attaquant aux oreilles pointues, qui avait atteint le milieu de l'escalier, sembla perdre tout courage, se retourna et commença à se ruer vers l'entrée.

Un hurlement résonna en bas, et par-dessus la rampe, je vis un troisième homme masqué faire signe au fuyard, avant qu'ils disparaissent tous deux sous le palier. Je levai les yeux vers Père, et lus sur son visage son inquiétude.

— La salle de jeu, dit-il.

Une seconde plus tard, avant que Mère et moi-même puissions l'en empêcher, il sauta par-dessus la balustrade, atterrissant dans le hall d'entrée. Ma mère hurla un « Edward ! » qui n'aurait pu faire plus écho à mes craintes. Non, à « ma » crainte, en réalité : il nous abandonnait.

Pourquoi nous abandonne-t-il ?

Les vêtements de nuit de Mère voletèrent autour d'elle de façon désordonnée lorsqu'elle courut le long du palier pour me rejoindre en haut des escaliers. Elle était terrifiée. Derrière elle, un nouvel attaquant apparut alors, venu des escaliers situés à l'autre extrémité. Il la saisit à l'instant même où elle arrivait à mon niveau. Il empoigna l'un de ses bras et éleva sa lame vers sa gorge nue.

Je ne pris pas le temps de réfléchir, et à la vérité, je n'ai repensé à tout cela que bien plus tard : en un mouvement fluide, je m'avançai, ramassai la lame de l'assassin défait, la brandis au-dessus de ma tête, puis des deux mains, l'enfonçai dans le visage de notre attaquant avant qu'il ait pu égorger Mère.

J'avais visé juste et, à travers le masque, l'acier avait transpercé l'œil avant de se ficher dans l'orbite. Son cri déchira la nuit, et il s'éloigna de Mère en titubant, la lame toujours enfoncée dans le crâne. L'acier glissa sur l'os, retrouvant sa liberté, tandis que l'homme percutait la balustrade, tombait à genoux, puis basculait en avant. Lorsque sa tête heurta le sol, il était déjà mort.

Mère se rua dans mes bras et enfouit sa tête dans mon épaule. Je lui pris la main, récupérai l'épée, puis guidai Mère en bas des escaliers. Combien de fois mon père m'avait-il dit avant de partir travailler : « C'est toi qui t'occupes de la maison, aujourd'hui, Haytham : prends soin de ta mère pour moi. » Et ce jour-là, j'honorais sa requête.

Lorsque nous atteignîmes le bas des marches, un calme angoissant semblait s'être emparé des lieux. Le hall d'entrée était vide et silencieux, mais éclairé par une inquiétante lueur orangée et scintillante qui précéda l'arrivée d'une épaisse fumée. À travers les bouffées noires, j'aperçus des corps : l'assassin, le valet mort un peu plus tôt... et Edith qui gisait, la gorge tranchée, dans une mare de sang.

Mère, elle aussi, vit Edith. Elle tira sur mon bras pour m'entraîner vers la porte d'entrée, mais celle de la salle de jeu était ouverte, et j'entendais y résonner des bruits de combat. Trois hommes, dont Père, s'affrontaient là.

— Père a besoin de moi, lâchai-je en essayant de me défaire de l'emprise de Mère qui, comprenant ce que j'avais en tête, tentait de me retenir par le bras.

D'un coup sec, je me libérai avec une telle force qu'elle en tomba sur le sol.

L'espace d'une seconde, je me retrouvai dans une position étrange, partagé entre l'envie d'aider Mère à se relever, et celle de simplement m'excuser avant de me ruer vers la salle de jeu. Soudain, un hurlement venu de la pièce où la bataille faisait rage décida pour moi de la marche à suivre : aussitôt, je me précipitai à l'intérieur.

La première chose que je vis fut le compartiment secret ouvert, révélant la boîte où se trouvait mon épée. Autrement, la pièce n'avait pas changé depuis ma dernière leçon : le billard couvert était toujours à l'écart, offrant assez d'espace pour les passes d'armes. Cet espace où, plus tôt ce matin-là, mon père m'avait donné ma leçon.

Cet espace où à présent, Père se tenait à genoux, à l'agonie.

Un homme pesait sur lui, son épée enfoncée jusqu'à la garde dans la poitrine de Père, la lame sanguinolente jaillissant dans son dos. Non loin de lui se tenait l'individu aux oreilles pointues, une longue estafilade sur le visage. Il avait fallu deux assassins pour vaincre Père, et ils n'avaient pas été loin d'échouer.

Sans plus y réfléchir, je fondis sur le meurtrier qui, pris par surprise, abandonna son épée dans la chair de Père et pivota pour esquiver ma lame. Père s'écroula sur le sol.

Bêtement, je me focalisai sur l'assassin, oubliant de protéger mon flanc et, du coin de l'œil, je vis l'homme aux oreilles pointues se jeter sur moi. J'ignore s'il le fit exprès ou s'il manqua son coup, mais au lieu de me frapper avec la lame de son arme, il m'étourdit avec le pommeau. Ma vision s'obscurcit aussitôt, et ma tête vint heurter ce que je devinai être l'un des pieds de la table de billard. Je me retrouvai sur le sol, désorienté, à quelques mètres de Père qui gisait là sur le flanc, la poignée de l'arme toujours enfoncée dans son torse. Une étincelle de vie luisait encore dans ses yeux, et ses paupières

papillonnèrent mollement comme s'il essayait de concentrer sur moi ce qui lui restait d'attention. Pendant quelques secondes, nous restâmes ainsi, l'un en face de l'autre, vaincus. Il bougeait les lèvres. Malgré la douleur indicible qui devait noyer ses forces et sa raison, il tendit une main vers moi comme pour m'atteindre.

— Père...

La seconde suivante, l'assassin était sur lui et, sans la moindre once de pitié, arracha sa lame au corps de Père qui convulsa une dernière fois, son dos s'arquant sous le coup de cet ultime supplice. Il serra ses dents tachées d'écarlate et mourut sous mes yeux.

Un coup de botte brutal me fit rouler sur le dos, et je me retrouvai face à l'assassin de mon père. Nos regards se croisèrent. J'allais être sa prochaine victime, et le sourire aux lèvres, il brandit à deux mains son épée au-dessus de sa tête.

Si j'ai ressenti une certaine honte à vous avouer que mon instinct m'avait, quelques minutes auparavant, hurlé de fuir le danger, c'est avec fierté que j'écris désormais qu'à cet instant précis, ce même instinct s'était apaisé : j'affrontai mon dernier voyage avec dignité en sachant que j'avais fait mon possible pour protéger ma famille, et avec la satisfaction de savoir que j'allais rejoindre Père.

Mais, bien entendu, ce ne fut pas le cas. Un spectre ne pourrait tenir cette plume. Le fait est que quelque chose, à ce moment précis, attira mon regard : la pointe d'une lame entre les jambes de l'assassin ; une lame qui s'éleva soudain et fendit l'homme de l'aîne jusqu'à l'estomac. Malgré la violence du coup porté, je compris vite que la frappe avait été davantage motivée par la nécessité d'éloigner mon assaillant de moi que par une quelconque sauvagerie. Il n'en demeure pas moins que l'attaque fut sanglante : le meurtrier poussa un hurlement suraigu, son sang gicla en tous sens, et ses tripes se dévidèrent sur le plancher, recouvertes bientôt par sa dépouille mortelle.

Derrière lui se tenait M. Birch.

— Êtes-vous blessé, Haytham ?

— Non, monsieur, répondis-je, haletant.

— Bien, bien..., dit-il avant de pivoter vivement pour faire face à Oreilles Pointues qui se ruait sur lui, l'épée menaçante.

Je me mis à genoux, récupérai une lame perdue, puis me relevai, prêt à combattre aux côtés de M. Birch qui était parvenu à repousser son adversaire jusqu'à la porte de la salle de jeu. Tout à coup, le criminel vit quelque chose du coin de l'œil, et pivota avant de disparaître dans le hall. M. Birch recula d'un pas et, d'une main, me fit signe de ne pas bouger. Lorsqu'Oreilles Pointues réapparut, il avait un otage. Je pensai d'abord à ma mère, mais il s'agissait en fait de Jenny.

— Reculez ! nous lança Oreilles Pointues.

Jenny, le souffle court et les yeux tremblants, battit des paupières lorsque l'acier vint se poser sur sa gorge nue.

Comment avouer sans honte qu'à cet instant, j'étais bien plus soucieux de venger mon père que de protéger Jenny ?

— Restez où vous êtes ! lâcha Oreilles Pointues qui reculait lentement, Jenny contre lui.

L'ourlet de la robe de chambre de ma sœur pressait ses chevilles, et ses talons essuyaient gauchement le sol. Tout à coup apparut un autre homme masqué qui brandissait une torche enflammée. La fumée avait envahi le hall d'entrée tout entier, et j'apercevais des flammes danser plus loin dans la maison, passant leurs doigts avides et insaisissables sous les portes qui ouvraient sur la salle de réception. L'homme à la torche fila jusqu'aux rideaux de l'entrée, les enflamma, et autour de nous, notre demeure se changea un peu plus en brasier, sans que M. Birch et moi-même ne puissions rien y faire.

Je vis Mère du coin de l'œil et remerciai le Ciel qu'elle soit indemne. Jenny, en revanche, était toujours captive de ces vermines et, tandis qu'Oreilles Pointues la tirait en se dirigeant vers la porte, elle riva sur nous son regard apeuré.

Je voyais bien dans ses yeux qu'elle nous considérait comme son dernier espoir. L'homme à la torche rejoignit alors son comparse, ouvrit la porte, puis courut en direction d'un attelage garé au loin, juste devant la maison.

Je crus un instant qu'ils laisseraient filer Jenny, mais ce ne fut pas le cas : ils la tirèrent, hurlante, jusqu'à la voiture à l'intérieur de laquelle ils la jetèrent sans ménagement. Elle criait encore lorsqu'un troisième homme masqué, le cocher, fit claquer les rênes de l'attelage, abattit sa cravache, et que la voiture disparut dans la nuit, nous abandonnant à la bâtisse en flammes que nous ne pûmes que fuir, impuissants, sitôt que nous eûmes extirpé les dépouilles des nôtres de la géhenne.

C'était l'enterrement de Père aujourd'hui, mais mes premières pensées au réveil ne furent ni pour lui, ni pour ses funérailles, mais pour le réduit de Queen Anne's Square.

Les criminels n'avaient même pas essayé d'y pénétrer. Père avait engagé deux soldats par crainte d'un éventuel larcin, mais les vermines s'étaient ruées à l'étage sans s'attarder une minute sur cette pièce-là.

Probablement sont-ils venus pour Jenny. Et pour tuer Père, peut-être ? Cela faisait-il partie de leur plan ?

Voilà à quoi j'ai pensé en premier lieu, ce matin, tandis que je me réveillais dans cette chambre gelée... Non que le fait qu'il y fasse froid soit surprenant, d'ailleurs. Il y faisait toujours froid. Mais aujourd'hui, cela me paraissait plus mordant qu'à l'accoutumée, me faisant claquer des dents et me glaçant jusqu'à la moelle des os. Je jetai un coup d'œil vers l'âtre, me demandant pourquoi le feu se faisait si timide, et n'y vis que des cendres.

Je quittai péniblement mon lit, puis me rendis à la fenêtre. Elle était recouverte d'un épais voile de givre qui rendait impossible de voir au travers. Haletant, je m'habillai et quittai la pièce. Immédiatement, je fus frappé par le silence qui régnait dans la maison. Je descendis lentement les escaliers et, arrivé devant la chambre de Betty, y toquai doucement d'abord, puis avec un peu plus d'insistance. Comme elle ne répondait pas, je restai planté là, inquiet pour elle. Au bout de plusieurs longues secondes, je m'agenouillai et m'aventurai à regarder par le trou de la serrure, priant pour ne rien voir que je n'aurais pas dû.

Elle dormait dans l'un des deux lits de sa chambre. L'autre était vide ; vide et impeccable, même si je vis sur le plancher une paire de bottes d'homme aux talons ornés d'argent. Je reposai le regard sur Betty et, lorsque la couverture qui la recouvrait bougea et commença à glisser sur son flanc, je décidai de la laisser dormir et me redressai.

Je me dirigeai d'un pas lent vers la cuisine. Mme Searle sursauta presque en me voyant entrer, puis me dévisagea avant de retourner à sa planche à découper. Non que ma présence lui déplaise, mais elle posait toujours sur tout et sur tout le monde un regard suspicieux, et plus encore depuis l'attaque.

« Elle ne compte pas parmi les personnes les moins rancunières de la Création, pour sûr », m'avait dit un jour Betty à son sujet.

Voilà une autre chose qui avait changé depuis l'attaque : Betty était devenue moins stricte, et laissait parfois échapper quelque intime commentaire sur ce qu'elle ressentait. Par exemple, je n'avais jamais remarqué avant cela qu'elle et Mme Searle ne s'appréciaient guère, ni même qu'elle se méfiait de M. Birch. Pourtant, c'était bel et bien le

cas. « Je ne comprendrai jamais pourquoi il se fait ainsi la voix des Kenway » m'a-t-elle avoué hier d'un ton empreint de dégoût. « Il n'est pas de la famille, et je doute qu'il le devienne un jour. »

Étrangement, le fait que Betty n'appréciait guère Mme Searle rendait à mes yeux la gouvernante moins sévère.

Du coup, si auparavant j'y réfléchissais à deux fois avant de me rendre sans prévenir dans la cuisine pour y demander quelque chose à manger, je ne m'encombrais plus désormais du moindre scrupule.

— Bonjour, Mme Searle.

Elle m'adressa une rapide révérence. La cuisine était froide, et il n'y avait personne d'autre. Dans notre demeure de Queen Anne's Square, Mme Searle était toujours entourée d'au moins trois servantes, sans compter le personnel qui empruntait sans cesse la double porte ouvrant sur son domaine. Mais cela, c'était avant l'attaque, lorsque la maisonnée était au complet. De toute évidence, rien de tel qu'une invasion d'hommes armés et masqués pour effrayer les domestiques. Le lendemain de ce jour tragique, bien peu avaient accepté de reprendre leur service chez nous.

Au final, ne restaient plus que Mme Searle, Betty, M. Digweed, une femme de chambre du nom d'Emily, ainsi que Mlle Davy, qui était au service exclusif de Mère. Ils étaient les seuls, désormais, à prendre soin des Kenway. Des Kenway restants, devrais-je dire ; Mère et moi-même, en d'autres termes.

Lorsque je quittai la cuisine, j'avais un morceau de gâteau enroulé dans un linge. Mme Searle me l'avait cédé à contrecœur, le regard noir, sans nul doute choquée que je me promène ainsi dans la maison à une heure matinale, quémendant de la nourriture juste avant le petit déjeuner qu'elle s'efforçait de préparer. J'apprécie Mme Searle, à dire vrai, et le fait qu'elle soit l'une des rares domestiques à être encore des nôtres après ces événements renforce ce sentiment ; cela dit, j'estime tout de même qu'il y a plus terrible qu'un en-cas déplacé. Les funérailles de Père, par exemple. Et le bien-être de Mère, évidemment.

Je me rendis ensuite dans le hall d'entrée et posai les yeux sur la porte fermée de la maison. Sans y réfléchir – sans trop y réfléchir, en tout cas –, je l'ouvris et m'aventurai au-dehors, dans un monde envahi par le givre.

— Que Diable comptez-vous faire dehors par une matinée si glaciale, Maître Haytham ?

Une voiture venait de se garer devant la maison, et M. Birch était apparu à sa fenêtre. Il portait une coiffe plus chaude que d'ordinaire et, hissée sur son nez, une écharpe qui lui donnait des airs de bandit de grand chemin.

— Pas grand-chose, monsieur, lui répondis-je depuis les marches

sur lesquelles j'étais assis.

Il baissa son écharpe et s'efforça de sourire. Auparavant, lorsqu'il souriait, ses yeux pétillaient presque. Aujourd'hui, ils me faisaient l'impression de braises poussives incapables d'offrir aux corps transis la moindre chaleur. Sa voix, elle aussi, était lasse et éprouvée.

— M'est avis, si je puis me permettre, que vous cherchez quelque chose, Maître Haytham.

— Quoi donc, monsieur ?

— La direction de votre maison, peut-être ?

J'y réfléchis et me rendis compte qu'il avait raison. Le fait est que j'avais vécu les premières années de ma vie sous la guidance de mes parents et de mes nourrices. Je savais que Queen Anne's Square se trouvait non loin d'ici, que je pourrais d'ailleurs sûrement m'y rendre à pied, mais je n'avais pas la moindre idée de l'endroit exact de cette place.

— Peut-être avez-vous dans l'idée d'y retourner ? me demanda-t-il. (Je haussai les épaules, mais il avait vu juste. Oui, je m'imaginais rejoindre mon ancien foyer. La salle de jeu, plus exactement. Pour y récupérer mon...) Pour votre épée ? (J'acquiesçai.) Entrer dans la maison même serait bien trop dangereux. Cela dit, peut-être aimeriez-vous vous rendre sur les lieux ? Pour les revoir, simplement. Montez donc... Il fait plus froid ici que dans le cœur d'un meurtrier.

Je ne vis, alors, aucune raison de décliner son offre, d'autant qu'il sortait une cape et un chapeau pour moi de l'intérieur de la voiture.

Lorsqu'un peu plus tard, nous arrivâmes enfin à la maison de Queen Anne's Square, elle s'avéra bien différente de ce que je m'étais imaginé. Non, elle était en réalité en bien pire état. On aurait dit qu'un titan l'avait piétinée, laissant jusqu'aux fondations une béance calcinée. Le doux foyer n'était plus que ruines.

À travers les fenêtres brisées se distinguait le hall d'entrée, dévasté, autant que les trois étages désormais envahis par la cendre. Je repérai quelques meubles familiers, noircis et brisés, et des portraits, de guingois, défigurés par les flammes.

— Je suis navré, Maître Haytham, mais il est bel et bien trop dangereux de s'aventurer à l'intérieur.

Quelques instants plus tard, il me reconduisit à la voiture, m'y fit monter, puis tapa deux fois le plafond de sa canne, enjoignant au cocher de repartir.

— Toutefois, je me suis permis, hier, de récupérer votre épée, m'annonça-t-il en sortant un coffret de sous son siège.

Il était, lui aussi, couvert de cendres, et lorsqu'il l'ouvrit, l'épée y était qui attendait, aussi brillante et superbe que le jour où Père me l'avait offerte.

— Merci, M. Birch.

Je ne parvins à articuler rien d'autre, tandis qu'il refermait le coffret et le plaçait entre nous.

— C'est une arme magnifique, Haytham. Je ne doute pas que vous saurez la chérir comme il se doit.

— Je le ferai, monsieur.

— Et quand goûtera-t-elle le sang pour la première fois, dites-moi ?

— Je l'ignore, monsieur.

Nous restâmes silencieux quelques secondes, puis M. Birch posa sa canne entre ses genoux.

— La nuit de l'attaque, vous avez tué un homme, me dit-il en tournant la tête pour regarder au-dehors.

Les seules maisons visibles étaient distantes et flottaient sur l'horizon cotonneux et givré. Les rues étaient muettes.

— Quel effet cela vous fait-il ?

— Je ne faisais que protéger Mère.

— De fait, vous n'aviez pas d'autre choix, acquiesça-t-il, et vous avez fait ce qu'il fallait. N'en doutez jamais. Toutefois, qu'il se soit agi ou non de votre seule possibilité, il n'en demeure pas moins que prendre la vie d'un homme n'est pas chose sans importance. Pour quiconque. Ce ne l'était pas pour votre père, et ce ne l'est pas pour moi. Et jamais, je vous le dis, ce ne le sera pour un garçon aussi jeune que vous l'êtes.

— Cela ne m'a pas attristé d'agir ainsi. Je l'ai fait, et voilà tout.

— Et y avez-vous repensé depuis ?

— Non, monsieur. Je n'ai pensé qu'à Père et Mère.

— Et à Jenny... ? ajouta M. Birch.

— Oh... Oui, bien sûr.

Il marqua une nouvelle pause, et lorsqu'il m'adressa de nouveau la parole, ce fut d'un ton solennel.

— Nous devons la retrouver, Haytham. (Je restai silencieux.) Je compte embarquer pour l'Europe où nous pensons qu'elle est retenue prisonnière.

— Comment savez-vous qu'elle est en Europe, monsieur ?

— Je suis membre d'une organisation majeure qui a une grande influence, Haytham. Une sorte de club ou de société, si vous préférez. L'un des avantages de cette organisation est qu'elle a des yeux et des oreilles aux quatre coins du monde.

— Et comment s'appelle-t-elle, monsieur ? lui demandai-je.

— Les Templiers, Maître Haytham. Je fais partie des Templiers.

— Comme les chevaliers ?

Il avait lâché un petit rire.

— Peut-être pas le genre de chevaliers auxquels vous pensez, Haytham. Les chevaliers n'existent plus depuis le Moyen Âge. Cela étant, nos idéaux n'ont pas changé depuis cette époque. Tout comme il

y a des siècles, où nos aïeux cherchaient à pacifier la Terre sainte, nous œuvrons dans l'ombre pour que règne la paix en notre temps. (Il désigna d'un geste de la main les rues au-dehors, plus animées désormais.) Tout ceci, Haytham, s'est construit sur des fondations solides à force de discipline, et les ouvriers d'un tel grand œuvre ont besoin d'une lumière pour les guider. L'Ordre des Templiers est ce phare, Haytham.

J'étais intrigué.

— Et où vous réunissez-vous ? Qu'accomplissez-vous, exactement ? Avez-vous des armures ?

— Plus tard, Haytham. Plus tard, je vous en dirai davantage.

— Père était-il templier, lui aussi ? C'était un chevalier, comme vous ? (Mon cœur battait la chamade.) Est-ce qu'il m'entraînait pour que je le devienne moi aussi ?

— Non, Maître Haytham. Votre père n'était pas templier, et je crains qu'il ne vous entraînait pour... Bref, disons simplement que le fait que votre mère soit encore en vie aujourd'hui prouve combien ces leçons avaient leur raison d'être. Quoi qu'il en soit, les rapports que j'entretenais avec votre père n'avaient rien à voir avec la cause que je sers. Je suis heureux de dire qu'il m'employait pour ma compétence à gérer ses biens, et non pour les accointances dont je jouis. Mais il savait que j'appartenais aux Templiers. Après tout, les Templiers bénéficient du soutien d'alliés puissants et riches, et si votre père n'était pas membre de notre Ordre, il était suffisamment avisé pour comprendre l'utilité de ces connexions : un mot amical, l'échange de quelque information d'importance... (Il prit une profonde inspiration.) Par exemple l'attaque probable de la maison de Queen Anne's Square. Je l'en ai averti, bien entendu. Je lui ai demandé pourquoi il avait été pris pour cible, mais il n'a pas voulu me croire. À moins, bien sûr, qu'il en ait su déjà autant que moi. Quoi qu'il en soit, la discussion s'est envenimée, Haytham. Nous avons tous deux haussé le ton, et j'avoue aujourd'hui que j'aimerais avoir été plus ferme que je ne l'ai été alors.

— C'est le jour où je vous ai entendus vous disputer ?

Il me lança un regard en coin.

— Vous nous avez bel et bien entendus, alors... Vous n'écoutez pas aux portes, rassurez-moi ?

Au ton de sa voix, je me félicitai de ne pas m'être montré curieux.

— Non, monsieur Birch. J'ai entendu que vous vous disputiez, et c'est bien tout.

Il posa sur moi un regard scrutateur. Puis, visiblement convaincu que je disais la vérité, il se détourna de moi.

— Votre père était aussi entêté que mystérieux.

— Pas tant que cela, monsieur, puisqu'il vous a écouté après tout.

Il a employé deux gardes, vous savez.

M. Birch soupira.

— Votre père a pris la menace à la légère, et cela n'aurait tenu qu'à lui, il ne l'aurait même pas fait. Comme il ne voulait rien entendre, je suis allé voir votre mère pour l'informer à son tour. C'est parce qu'elle s'est montrée insistante qu'il a engagé ces deux soldats. J'aurais dû substituer à ces gardes deux de nos Templiers ; ils n'auraient pas été vaincus si facilement. Tout ce que je peux faire, à présent, est de retrouver sa fille et de punir les responsables de ces horreurs. Or, pour cela, j'ai besoin de savoir pourquoi... pourquoi vous avez été attaqués. Dites-moi, Maître Haytham, que savez-vous du passé de votre père avant qu'il s'établisse à Londres ?

— Rien, monsieur, répondis-je.

Il ricana, dépité.

— Nous sommes deux, alors. Plus de deux, d'ailleurs, car votre mère n'en sait guère plus que nous.

— Et Jenny, monsieur ?

— Ah, Jenny ! Tout aussi mystérieuse que son père. Aussi contrariante qu'elle était superbe, et aussi énigmatique qu'elle était envoûtante.

— « Était », monsieur ?

— Façon de parler, Maître Haytham... J'espère de tout cœur qu'elle est encore des nôtres. Je le pense d'ailleurs : morte, elle ne serait d'aucune utilité à ses ravisseurs.

— Pensez-vous que ce soit une rançon qu'ils espèrent ?

— Votre père était extrêmement riche. Il est fort possible que les crapules en aient voulu à son argent seulement, et que sa mort n'ait été qu'un mauvais hasard. Certains de nos membres enquêtent d'ailleurs sur cette éventualité. Cela étant, il est tout aussi probable que la mission ait été d'assassiner votre père ; nous enquêtons également en ce sens. Quand je dis « nous », je parle de moi, aussi, puisque je le connaissais bien et que j'étais le plus à même de savoir s'il avait des ennemis, qui plus est désireux et capables d'organiser une telle attaque.

» Malheureusement, je n'ai pu en identifier aucun ; aussi, je pense qu'il s'agissait peut-être de représailles. Mais dans ce cas, ce doit être lié à des faits qui remontent à avant son installation à Londres. Jenny étant la seule à l'avoir connu à cette période, elle a peut-être quelques éléments de réponse ; cela dit, si elle sait quelque chose, ses ravisseurs ont plus de chances que nous de le découvrir, à présent. Dans tous les cas, Haytham, nous devons la retrouver. (La façon dont il appuya sur le « nous » n'était pas innocente.) Comme je l'ai déjà dit, nous pensons qu'elle a été emmenée en Europe. C'est donc là-bas que nous conduirons nos recherches. Et par « nous », j'entends vous et moi,

Haytham.

Je tressaillis. J'avais vu juste.

— Monsieur ?

— Vous m'avez bien entendu. Vous venez avec moi.

— Mère a besoin de moi, monsieur. Je ne peux pas l'abandonner.

M. Birch posa de nouveau les yeux sur moi, et je ne lus dans son regard ni bienveillance ni mesquinerie.

— Je crains, Haytham, que ce ne soit pas à vous d'en décider.

— Non, c'est à Mère, insistai-je pour le convaincre.

— En partie, oui.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

Il soupira.

— Avez-vous parlé à votre mère depuis la nuit de l'attaque ?

— Elle est trop angoissée pourvoir qui que ce soit d'autre que Mlle Davy et Emily. Elle reste cloîtrée dans sa chambre, et Emily m'a dit que lorsqu'elle serait prête à me voir, j'en serais informé.

— Lorsque vous la reverrez, vous risquez de la trouver changée.

— Comment cela ?

— La nuit de l'attaque, Tessa a vu son mari succomber et son fils tuer un homme. Elle en gardera de profondes séquelles, Haytham, et elle ne sera peut-être plus celle que vous avez connue.

— Dans ce cas, elle aura d'autant plus besoin de moi, monsieur.

— Et si ce dont elle avait besoin, c'était simplement d'aller mieux, Haytham ? Ne pensez-vous pas qu'elle se remettrait plus facilement de cette tragédie si vous n'étiez pas là, près d'elle, pour la lui rappeler ?

— Oh... Je comprends, monsieur.

— Je suis désolé que cela vous perturbe, Haytham. (Il fronça les sourcils.) Nul n'est infaillible, bien sûr, mais je gère les affaires de votre père depuis son décès et j'ai ainsi été, plus que quiconque, en contact avec votre mère. Je me suis arrangé avec elle et, quoi qu'il en soit, je ne crois pas me tromper à son sujet. Faites-moi confiance. Qui plus est, j'ai déjà commis une erreur, terrible, Haytham, et je n'ai aucunement envie d'en commettre une seconde.

Mère me fit appeler peu avant les funérailles.

Lorsque Betty, rouge de honte de s'être assoupie un peu plus tôt, vint m'en avertir, je pensai tout d'abord qu'elle avait changé d'avis à propos de mon départ pour l'Europe avec M. Birch, mais il n'en était rien. Je filai à toutes jambes vers sa chambre et, une fois arrivé, je toquai à la porte. La voix qui m'invita à entrer était faible et aiguë, presque plaintive, bien différente de sa musicalité habituelle, douce et déterminée. À l'intérieur, je trouvai Mère assise près de la fenêtre, tandis que Mlle Davy battait les rideaux. Il faisait jour, mais la lumière peinait à s'imposer au-dehors ; malgré tout, Mère se protégeait les

yeux de la main, comme agressée par un soleil d'été. Lorsque Mlle Davy en eut terminé avec l'époussetage des rideaux, à la grande satisfaction de sa maîtresse, Mère m'invita à m'asseoir. Elle tourna la tête dans ma direction, lentement, très lentement, me regarda, puis m'adressa un sourire douloureux.

L'attaque l'avait dévastée. C'était comme si la tragédie avait aspiré toute sa joie de vivre, soufflé cette flamme qui toujours chez elle avait brillé, qu'elle soit enjouée, contrariée ou, comme le disait Père, qu'elle dise ce qu'elle avait sur le cœur. Déjà, son sourire s'effaçait et cédait la place à une expression absente. Elle n'avait plus la force de faire bonne figure.

— Tu sais que je n'assisterai pas aux funérailles, Haytham, n'est-ce pas ? me dit-elle d'une voix égale.

— Oui, Mère.

— J'en suis navrée, Haytham, navrée, mais je n'en ai simplement pas la force.

Jamais elle ne m'appelait Haytham. Elle avait toujours préféré « trésor ».

— Oui, Mère, répondis-je, personnellement convaincu du contraire.

« *Ta mère a plus de cran que n'importe quel homme que j'ai pu croiser dans ma vie* », disait souvent mon père.

Père et Mère s'étaient rencontrés peu de temps après qu'ils se furent tous deux installés à Londres. C'est elle qui l'avait repéré, puis « *traqué telle une lionne* », plaisantait Père ; « *c'était à la fois terrifiant de sauvagerie et impressionnant de courage*. » Cette gentille pique lui avait d'ailleurs valu les remontrances de Mère ; de toute évidence, la métaphore n'enlevait rien à la véracité du récit.

Mère n'aimait pas parler de sa famille. Ils étaient « des nantis » ; c'est tout ce que nous en savions. Un jour, Jenny avait révélé qu'ils l'avaient reniée pour s'être rapprochée de Père. Pour quelle raison, bien entendu, je ne le découvris jamais. Un jour que j'enquiquinais Mère en la harcelant de questions à propos de la vie de Père avant Londres, elle m'avait souri mystérieusement et m'avait dit qu'il m'en parlerait lui-même lorsqu'il serait prêt. Assis dans sa chambre, je me rendis compte qu'une des choses qui me chagrinaient était que jamais je ne saurais ce que Père comptait me dire le jour de mon anniversaire. Bien entendu, cette peine-là était infime, insignifiante, en comparaison de celle que j'éprouvais à avoir perdu mon père et à voir ainsi ma mère souffrir de son absence.

Peut-être avait-il été la source de toutes ces qualités de courage qu'il lui prêtait. Peut-être le carnage survenu lors de cette terrible nuit avait été impossible pour elle à supporter. On dit que cela arrive parfois aux soldats... comme un traumatisme. La barbarie des combats les transformait. Était-ce ce qui était arrivé à Mère ? Je me le

demandais.

— Je suis navrée, Haytham.

— Ce n'est rien, Mère.

— Je parle du fait que tu doives te rendre en Europe avec M. Birch.

— Mais, Mère, vous avez besoin de moi, ici. Qui veillera sur vous ?

Elle partit d'un rire désinvolte.

— Oh, tu es mon petit ange gardien, j'oubliais..., dit-elle en posant sur moi un regard absent.

Je sus aussitôt où vagabondait son esprit : elle repensait à ce qui s'était passé près des escaliers. Elle me revoyait enfoncer ma lame dans l'orbite de l'homme masqué.

Enfin, elle détourna les yeux, le regard dans le vide ; d'une manière si vertigineuse que j'en haletais presque.

— Mlle Davy et Emily sauront prendre soin de moi, Haytham, poursuivit-elle. Lorsque les réparations seront terminées, nous pourrons nous réinstaller dans la maison de Queen Anne's Square, et j'emploierai davantage de domestiques. Non, c'est à moi de m'assurer de ton bien-être, et c'est pour cette raison que j'ai demandé à M. Birch, l'administrateur de nos biens et ton nouveau tuteur, de veiller sur toi. C'est ce que ton père aurait voulu. (Elle posa un regard intrigué sur les rideaux, comme si elle se demandait pourquoi ils étaient tirés.) Si je ne me trompe pas, M. Birch t'a informé tout à l'heure de votre départ.

— Il l'a fait, oui, mais...

— Très bien.

Elle posa les yeux sur moi et, une fois encore, son regard me mit mal à l'aise. Je me rendis compte soudain qu'elle n'était plus la mère que j'avais eue. À moins que ce ne soit moi qui n'étais plus le même ?

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, Haytham.

— Mais, Mère...

— Tu pars pour l'Europe, Haytham, m'interrompt-elle en détournant les yeux. C'est ainsi.

Je me tournai vers Mlle Davy comme en quête de soutien, mais n'en trouvai aucun. La servante m'adressa simplement un sourire compatissant, un haussement de sourcils, et je lus dans ses yeux ce qu'elle aurait voulu dire tout haut : « Je suis désolée, Haytham, mais il n'y a rien que je puisse faire : sa décision est prise. »

Le silence envahit la pièce quelques instants, jusqu'à ce que des bruits de sabots lointains résonnent au-dehors, émergeant d'un monde étranger totalement inconscient du fait que le mien venait de voler en éclats.

— Tu peux disposer, Haytham, me lança Mère en accompagnant son injonction indirecte d'un geste de la main.

Auparavant – avant l’attaque, j’entends –, jamais elle ne m’aurait « convoqué » ou invité à « disposer ». Auparavant, jamais elle ne m’avait quitté sans un baiser sur la joue et, une fois par jour au moins, elle me disait qu’elle m’aimait.

En me levant, je me rendis compte que jamais elle n’avait parlé de ce qui s’était passé cette nuit-là en haut des escaliers. Jamais elle ne m’avait remercié de lui avoir sauvé la vie. Arrivé à la porte, je me retournai pour la regarder et me demandai si elle aurait véritablement souhaité que cela se passe autrement.

M. Birch m’accompagna aux funérailles. La cérémonie, modeste, se déroula dans la même chapelle que pour celle donnée en l’honneur d’Edith, et y assistèrent, peu ou prou, autant de personnes : la maisonnée, le vieux Fayling et une poignée d’hommes avec lesquels travaillait Père, et avec qui M. Birch échangea quelques mots une fois la mise en terre achevée. Il me présenta à l’un d’entre eux, M. Simpkin, un homme à la trentaine bien passée qui, m’avait-on dit, se chargerait de gérer les affaires familiales en notre absence. Il m’adressa une courte révérence, ainsi qu’un regard que je commence à identifier comme un mélange d’embarras et de sympathie, chacun des deux sentiments luttant pour prendre le dessus.

— Je m’occuperai de votre mère durant votre voyage en Europe, Maître Haytham.

Soudain, je pris conscience que j’allais véritablement partir, et que l’on ne m’en avait aucunement laissé le choix. Pas une seconde je n’avais eu mon mot à dire dans cette histoire. Bon, j’ai bien un choix au final : celui de partir ou de fuir, mais cette dernière possibilité n’a rien de très vertueux, ni de très concret dans mon esprit.

Nous rentrâmes à la maison en voiture après la cérémonie. Une fois arrivé dans ma chambre, j’aperçus Betty qui me sourit tristement. Apparemment, les nouvelles à mon sujet se répandaient aussi vite qu’une traînée de poudre. Lorsque je lui demandai ce qu’elle pensait faire après mon départ, elle me dit que M. Digweed lui avait déjà trouvé un autre emploi. Ses yeux brillaient, prêts à verser des larmes, et lorsqu’elle quitta la pièce, je m’assis à mon bureau pour poursuivre la rédaction de mon journal. Le cœur lourd.

Nous partirons pour l'Europe demain matin. Je suis étonné du peu de préparation qu'un tel voyage nécessite. C'est comme si l'incendie en avait terminé de consumer tout ce qui me rattachait à mon ancienne vie : deux coffres ont suffi à entreposer le peu d'affaires qu'il me reste, et on les a emportés ce matin. Aujourd'hui, je vais écrire quelques lettres, puis m'entretenir avec M. Birch. J'aimerais lui parler d'un événement qui est survenu hier au soir, alors que j'étais couché.

Je dormais presque lorsque j'entendis quelqu'un toquer discrètement à la porte. Je m'assis sur mon lit et invitai la personne à entrer, m'attendant à ce que ce soit Betty.

Ce n'était pas le cas. Au lieu de ma nourrice, je distinguai la silhouette d'une fille qui entra en hâte dans ma chambre avant de refermer la porte derrière elle. Elle leva ensuite sa chandelle, afin que je puisse voir son visage et le doigt qu'elle tenait devant sa bouche. C'était Emily. Emily la blonde, la femme de chambre.

— Maître Haytham, me dit-elle, il y a quelque chose qu'il faut que je vous dise ; quelque chose qui me tracasse, monsieur.

— Je vous en prie, lui répondis-je, craignant qu'elle perçoive combien je me sentais alors jeune et vulnérable.

— Je connais la femme de chambre des Barrett, me dit-elle. (Elle parlait très vite.) Violette. Elle est sortie cette nuit-là pour voir ce qui se passait, et lorsqu'ils ont emmené votre sœur jusque dans la voiture, elle se trouvait alors près de l'attelage. Quand ils sont passés non loin d'elle, Mlle Jenny l'a remarquée et lui a crié quelques mots... quelques mots que Violette m'a répétés.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle a parlé très vite, monsieur, il y avait beaucoup de bruit, et ils l'ont jetée dans la voiture avant qu'elle ait pu terminer, mais Violette a cru entendre le mot « traître ». Le jour d'après, un homme est venu voir Violette, un homme avec un accent du Sud-Ouest qu'elle m'a dit. Il voulait savoir ce qu'elle avait entendu, mais elle a répondu qu'elle avait rien entendu du tout, même quand l'homme l'a menacée. Il a sorti un grand couteau terrifiant, monsieur, mais elle n'a rien dit quand même.

— Mais à vous, elle vous l'a dit ?

— Violette est ma sœur, en réalité, monsieur. Elle s'inquiète pour moi.

— En avez-vous parlé à quelqu'un d'autre ?

— Non, monsieur.

— J'en parlerai à M. Birch demain matin.

— Mais, monsieur...

— Qu'y a-t-il ?

— Et si le traître... Enfin, s'il s'agissait de M. Birch ?

Je partis d'un petit rire et secouai la tête.

— Impossible. Il m'a sauvé la vie. Il était là, avec nous, pour combattre les... (Quelque chose me revint soudain en mémoire.) Il y a bien une personne qui n'était pas présente, cette nuit-là, en revanche...

Bien entendu, j'informai M. Birch de ce que m'avait confié Emily, et il en tira les mêmes conclusions que moi.

Une heure plus tard, un autre homme arriva, et on le mena jusqu'à l'ancien bureau de Père. Il avait à peu près le même âge que mon père à sa mort, un visage taillé à la serpe et couvert de cicatrices, ainsi que le même regard scrutateur qu'un poisson des profondeurs. Il dépassait en taille M. Birch, en carrure également, et il me donnait l'impression d'envahir la pièce tout entière de sa simple présence ; une présence inquiétante. Sinistre. Et il posa son regard sur moi ; un regard qui roula le long de son nez retroussé en une moue dédaigneuse avant de s'abattre sur moi comme un imparable pan de roche.

— Voici M. Braddock, dit M. Birch tandis que je me tenais là, pétrifié par le regard du nouvel arrivant. Il appartient lui aussi à l'Ordre du Temple, et je lui voue, Maître Haytham, une confiance aveugle... (Il se racla la gorge.) Même si j'admets que son port ne reflète pas toujours la noblesse de ses intentions.

M. Braddock renâcla avant de le fusiller du regard.

— Concernant Edward... Haytham, M. Braddock se chargera de dénicher notre traître.

— Merci, monsieur.

M. Braddock me toisa du regard, puis se tourna vers M. Birch.

— Ce Digweed, je peux savoir où se trouvent ses appartements ?

Je m'apprêtais à les suivre, mais M. Braddock lança un regard insistant à M. Birch qui se retourna aussitôt vers moi. Il me sourit, et je lus dans ses yeux qu'il me suppliait de me montrer coopératif.

— Haytham, me dit-il, vous avez sûrement beaucoup à faire. Vos affaires, peut-être ?

Et je me trouvai ainsi forcé de m'en retourner à ma chambre où je vérifiai de nouveau mes bagages avant d'ouvrir mon journal pour y consigner les événements du jour.

Il y a quelques minutes, M. Birch est venu me voir pour m'informer, la mine grave, que Digweed s'était échappé. Il m'a aussi assuré qu'ils le retrouveraient ; que les Templiers finissaient toujours par débusquer leur proie. Dans tous les cas, la fuite de Digweed ne change rien à mon sort : nous partons toujours pour l'Europe.

D'ailleurs, cela ne me laisse pas indifférent de savoir que ce sont là les derniers mots que je rédigerai à Londres.

Les derniers mots d'une vie qui, déjà, n'est plus la mienne.

DEUXIÈME PARTIE
1747, douze ans plus tard

J'ai observé le traître aujourd'hui, tandis qu'il arpentait le bazar. Affublé d'un chapeau à plume, de jarrettières et de boucles colorées, il se pavanait d'un étal à l'autre, étincelant sous le soleil blanc et éclatant d'Espagne. Avec certains commerçants, il riait, échangeait quelques bons mots ; tandis qu'avec d'autres il haussait le ton. Il n'avait pas l'attitude d'un ami, mais pas non plus celle d'un despote. De ce que j'en voyais, il m'apparaissait comme un homme juste, bienveillant même. D'un autre côté, ce ne sont pas ces gens qu'il a trahis, mais son Ordre. Nous.

Ses deux gardes sont restés avec lui durant sa ronde ; des hommes vigilants, de ce que j'en ai vu. Ils balayaient sans relâche le marché des yeux, et dès que l'un des chalands gratifiait le traître d'une tape sur l'épaule et lui tendait une miche de pain ou quelque autre présent, il faisait signe au plus grand des gardes, qui récupérait alors l'offrande de la main gauche, afin de garder libre son bras d'arme.

Un homme efficace. Très. Entraîné par les Templiers.

Quelques secondes plus tard, un garçonnet a surgi de la foule. J'ai aussitôt observé les gardes : ils se sont préparés à intervenir, ont évalué le danger, puis...

Se sont-ils calmés devant le caractère anodin de la situation ?

Se sont-ils moqués l'un de l'autre d'avoir ainsi sursauté pour un rien ?

Non. Ils sont restés vigilants, prêts à agir, parce qu'ils n'étaient pas des idiots et qu'ils savaient que cet enfant pouvait représenter une diversion.

C'étaient des combattants compétents. Je me suis demandé s'ils avaient été corrompus par les enseignements de leur employeur, cet homme qui avait fait serment d'allégeance à une cause tout en en promouvant une autre. J'espérais que non, car j'avais déjà décidé de leur laisser la vie sauve. Et si, quelque part, il pouvait sembler que les épargner était pour moi une fuite, et que cela avait plus à voir avec une éventuelle crainte d'avoir affaire à deux combattants d'excellence, eh bien, il n'en était rien : ces hommes étaient vigilants, nul doute là-dessus, et ils se montreraient probablement experts dans le maniement des armes, rompus à l'art de la mort...

Mais vigilant, je le suis aussi. Autant que je suis un maître des lames et un érudit en matière d'exécution. Je suis né avec ce don. Toutefois, contrairement à la théologie, la philosophie, les lettres et les langues – l'Espagnol, en particulier, que je maîtrise maintenant si bien que je passe ici pour un authentique Espagnol ; réservé, certes, mais un Espagnol tout de même –, jamais je ne prends le moindre plaisir à tuer. Je suis simplement doué pour cette discipline.

Si ma cible était Digweed, alors oui, peut-être... peut-être que je

tirerais de sa mort une once de contentement. Mais je peine à y croire.

Durant les cinq années qui ont suivi notre départ de Londres, Reginald et moi avons arpenté l'Europe, allant de pays en pays, escortés par une caravane de domestiques et de membres des Templiers qui allaient et venaient, nous accompagnant quelques jours ou mois avant de nous quitter. Ainsi, nous étions les deux seuls membres permanents de cette expédition, suivant parfois la trace d'un groupe d'esclavagistes turcs soupçonnés d'avoir capturé Jenny, quand nous ne cherchions pas à grappiller quelque information sur Digweed que Braddock recherchait ardemment – pour revenir chaque fois les mains vides, après des mois d'absence.

Reginald était mon tuteur et, de ce point de vue, il partageait avec Père quelques points communs. Tout d'abord, il avait pour habitude de se gausser de ce que pouvaient contenir les livres, déclarant chaque fois qu'il existait une forme bien plus éclairée de savoir dans quelques incunables appartenant aux Templiers. Ensuite, comme Père, il insistait pour que j'apprenne à réfléchir par moi-même.

Là où leur enseignement différait, c'est que Père m'incitait à me faire mon propre avis sur les choses. Reginald, ai-je fini par comprendre, voit le monde de façon plus inflexible. Avec Père, j'avais parfois le sentiment que le simple fait de penser, de réfléchir, suffisait ; que le voyage était plus important que la destination. Pour lui, les faits et, quand je lis les pages les plus anciennes de mon journal, plus encore, le concept même de « vérité », avaient des propriétés changeantes, une nature sans cesse fluctuante et insaisissable.

Avec Reginald, en revanche, il n'y avait pas la moindre ambiguïté à ce sujet. Il y avait une vérité. Unique et fondamentale. Lors de nos premières années passées ensemble, souvent, il me regardait et me disait combien il entendait mon père lorsque nous discutions. Il me louait aussi sa grandeur d'âme et sa sagesse, ses talents d'épéiste qui faisaient de lui le meilleur combattant qu'il ait jamais connu, mais m'avouait dans le même temps que le bât blessait en ce qui concernait l'enseignement théorique qu'il m'avait dispensé.

Dois-je éprouver une certaine honte à admettre qu'au fil du temps, j'ai préféré l'enseignement de Reginald, plus strict – templier – à celui de Père ? En revanche, bien que mon nouveau professeur se montre toujours disposé et bienveillant, prompt à l'humour et au sourire, il manquait en lui cette joie naturelle, cet enthousiasme inébranlable, cette espièglerie presque, que je trouvais en Père.

Reginald, lui, était toujours tiré à quatre épingles, et d'une ponctualité malade. Pour lui, le monde, la vie entière, devaient être bien en ordre. Et pourtant, au fur et à mesure de nos pérégrinations, il

y avait quelque chose chez lui, une assurance, dans son port comme dans ses convictions, qui m'attirait de plus en plus.

Un jour, j'ai compris pourquoi. C'était son rejet catégorique du doute, et de la confusion, de l'indécision et de l'incertitude qu'il engendrait. Ce sentiment de certitude que Reginald m'a transmis a été mon phare des premiers jours de mon adolescence jusqu'à l'âge adulte. Jamais je n'ai oublié les leçons de Père ; au contraire, il aurait été, j'en suis convaincu, fier de m'entendre remettre en cause ses propres idéaux. C'est d'ailleurs grâce à cela que j'ai pu en adopter de nouveaux.

Nous n'avons jamais retrouvé Jenny. Au fil des ans, mes sentiments à son égard se sont adoucis. En relisant les entrées de mon journal, il est évident qu'on ne pouvait pas moins se soucier d'elle que je le faisais à l'époque. J'en éprouve une certaine honte à présent que je suis adulte et vois les choses différemment. Quoi qu'il en soit, l'antipathie que j'éprouvais alors à son égard n'a jamais fait obstacle à nos recherches : M. Birch avait largement assez de zèle et de détermination pour deux. Pour autant, cela n'a pas été suffisant. Les sommes que nous recevions de M. Simpkin, de Londres, avaient beau être d'une immense générosité, sa bourse n'était pas inépuisable. Nous avons trouvé un château en France, caché près de Troyes, en Champagne, dont nous avons fait notre base. C'est là que, sous l'égide de M. Birch, j'ai poursuivi mon apprentissage, avant que Reginald appuie mon intronisation au sein de l'organisation en tant qu'Adepté, puis que, trois ans plus tard, je devienne membre de plein droit des Chevaliers de l'Ordre du Temple.

Il s'est alors passé des semaines sans que nous ayons vent de Jenny ou de Digweed ; dix mois, pour être exact. Pour tout dire, nous étions impliqués dans d'autres activités templières : la guerre de Succession d'Autriche, par exemple, qui a semblé engloutir dans sa gueule avide l'Europe tout entière, nous a imposé de défendre çà et là les intérêts des Templiers.

Mon « don » pour l'assassinat s'est rapidement révélé, et Reginald n'a pas tardé à voir les avantages que nous pourrions en tirer. Ma première victime – tout du moins, la première personne dont j'ai fauché la vie, pleinement conscient de ce que je faisais – était un cupide marchand de Liverpool. La deuxième, un prince autrichien.

Après le meurtre du marchand, il y a deux ans, je suis retourné à Londres pour découvrir que les travaux de la maison de Queen Anne's Square n'étaient toujours pas terminés, et que Mère... eh bien, que Mère était trop épuisée pour me recevoir ; ce jour comme le suivant d'ailleurs. « Est-elle trop épuisée pour répondre à mes lettres, également ? » avais-je demandé à Mlle Davy. La domestique s'était aussitôt excusée en détournant le regard. Après ma visite, je suis parti

pour le Herefordshire dans l'espoir d'y trouver des membres de la famille de Digweed, mais en vain. Le traître qui avait scellé le sort des Kenway était introuvable ; et il l'est encore aujourd'hui.

Et puis, la vengeance qui consumait mes entrailles a perdu en vigueur. Peut-être simplement parce que j'ai gagné en maturité ; ou grâce à ce que Reginald m'a enseigné à propos de la maîtrise des émotions et du contrôle de soi.

Pourtant, aussi faibles soient-elles, les braises de la vengeance n'ont pas complètement cessé de brûler en moi.

La femme du propriétaire de *l'hostale* vient de passer me voir. Elle a jeté un regard rapide au bas des escaliers avant de fermer la porte derrière elle. Un messenger, m'a-t-elle dit, était arrivé en mon absence. Elle m'a tendu une missive et m'a lancé un regard lascif auquel j'aurais pu répondre avec plaisir si je n'avais pas eu autre chose en tête. Ce qui s'était passé la nuit dernière, en l'occurrence.

Aussi, je l'ai raccompagnée à la porte, puis me suis assis pour décoder le message. Reginald me faisait savoir que sitôt mes affaires terminées à Altea, je ne devais pas m'en retourner chez nous, en France, mais me rendre à Prague où Reginald m'attendait dans les sous-sols du quartier général des Templiers, rue Celetna. Il avait quelque chose d'important à me dire.

Tout en lisant son message, je dégustais mon fromage. Ce soir, c'en sera fini du traître.

Voilà qui est fait. Je parle de l'assassinat. Si tout n'a pas été des plus simples, l'exécution en elle-même a été irréprochable, dans le sens où la cible est morte, et où je n'ai pas été repéré. De ce point de vue, je peux donc m'estimer satisfait.

Il s'appelait Juan Vedomir et, en théorie, son rôle était de protéger nos intérêts à Altea. Qu'il ait profité de sa position pour se bâtir un empire n'était pas, à nos yeux, répréhensible en soi. Ce que nous avons appris, surtout, était qu'il contrôlait le port et le marché d'une main bienveillante et que, comme je l'avais constaté plus tôt, il était apprécié et soutenu ; la présence de ses gardes prouvait bien entendu qu'il n'allait tout de même pas jusqu'à faire l'unanimité.

Se montrait-il trop bienveillant et laxiste ? Reginald le pensait et, après examen de son cas, il avait estimé que cet homme avait abandonné à ce point les idéaux templiers qu'il devait être considéré comme un traître à l'Ordre. L'Ordre ne fait pas montre de la moindre tolérance envers les traîtres. On m'a envoyé à Altea, je l'y ai observé, puis, la nuit dernière, j'ai dégusté mon fromage pour la dernière fois, et j'ai quitté mon *hostale*, avant de suivre les rues pavées qui menaient jusqu'à sa villa.

— Oui ? m'interpella le garde posté à la porte.

— Je vends du fromage.

— Je sens ça d'ici.

— J'aimerais persuader Señor Vedomir de m'autoriser à vendre mes produits sur le marché.

Il fit une moue dégoûtée.

— Señor Vedomir cherche à attirer des clients sur le marché, pas à les faire fuir.

— Peut-être de plus fins gastronomes auraient-ils un tout autre avis.

Il fronça les sourcils.

— Ton accent. D'où est-ce que tu viens ?

C'était la première fois que quelqu'un doutait de mes origines espagnoles.

— De la République de Gênes, lui répondis-je en souriant. La qualité de nos fromages est inégalée.

— Vos fromages vont surtout devoir lutter pour que quelqu'un ici les préfère à ceux de Varela.

Je souriais toujours.

— Je ne doute pas une seconde que ce sera le cas. Plus que tout, je suis convaincu que Señor Vedomir me donnera raison.

Malgré son air dubitatif, il fit un pas de côté pour me laisser entrer dans un vaste hall qui, bien que la nuit soit chaude, était frais, presque froid, et meublé seulement d'une paire de chaises et d'une table sur

laquelle étaient étalées quelques cartes. Je les observai... C'était un jeu de piquet. Une bonne nouvelle : le piquet ne se jouant qu'à deux, je savais que je ne trouverais pas d'autres gardes dans les parages.

Le premier garde m'ordonna de poser le fromage empaqueté sur la table ; ce que je fis. Le deuxième homme se leva, une main sur la poignée de son épée, tandis que son collègue me fouillait consciencieusement avant d'examiner le sac que je portais en bandoulière : s'y trouvaient quelques pièces et mon journal. Rien d'autre. Je n'avais pas de lame sur moi.

— Il n'est pas armé, constata le premier garde. (Le deuxième acquiesça d'un hochement de tête, puis le premier pointa un doigt vers mon fromage.) Tu veux que le Señor Vedomir goûte ça, je parie ? (Je hochai la tête avec enthousiasme, et il me lança un regard suspicieux.) Peut-être que je devrais le goûter avant lui, qu'en dis-tu ?

— J'espérais l'offrir tout entier au Señor Vedomir, lui répondis-je, le visage fendu du sourire le plus obséquieux.

Le garde ricana dédaigneusement.

— Il y a de quoi partager, tu ne crois pas ? Et si toi, tu le goûtais ?

— Mais, m'offusquai-je, je voulais l'offrir tout entier au...

Il posa une main sur la garde de son épée.

— Goûte-le, insista-t-il, menaçant.

Je hochai la tête.

— Comme il vous plaira, señor, lui dis-je.

Je dépliai le linge et mis ainsi au jour le fromage, en prélevai un morceau, puis le mangeai ; il m'enjoignit d'un geste d'en manger encore un peu, ce que je fis, non sans assortir ma dégustation d'une mimique théâtrale qui témoignait à elle seule de l'extase que j'avais à déguster ce mets sans égal.

— Maintenant qu'il est entamé, peut-être voudriez-vous y goûter, vous aussi ?

Les deux gardes échangèrent un regard et, au bout d'une poignée de secondes, le premier sourit, se dirigea vers une épaisse porte de bois qui barrait le fond d'un couloir, y frappa, puis entra. Lorsqu'il fut de retour, il me fit signe d'avancer et m'escorta jusque dans l'ancre de Vedomir.

Des écharpes de soie ondoyèrent à notre arrivée. La pièce était sombre et il flottait dans l'air une forte odeur de parfum. Vedomir était assis dos à la porte, ses longs cheveux noirs libres dans son dos. Il portait une chemise de nuit et écrivait à la lumière d'une chandelle.

— Voulez-vous que je reste, Señor Vedomir ? lui demanda le garde.

Le maître des lieux ne prit pas la peine de se retourner.

— Je suppose que notre hôte n'est pas armé ?

— Non, señor. Mais la puanteur de son fromage pourrait avoir

raison d'une armée entière.

— C'est un parfum plus qu'une odeur qui vole à mes narines, Cristian, rit Vedomir. Veuillez installer notre hôte. J'aurai terminé dans une minute.

Ils m'invitèrent à prendre place sur un tabouret près d'un âtre nu, puis, lorsqu'il eut terminé sa tâche, Vedomir souffla sur l'encre, se leva, saisit un petit couteau posé sur une table proche, puis s'approcha de moi.

— Du fromage, donc ?

Il sourit, déformant sa fine moustache, puis souleva légèrement sa chemise de nuit pour s'installer sur un tabouret, juste en face de moi.

— Oui, señor.

— Oh ? dit-il en m'observant avec attention. On m'a dit que vous veniez de la République de Gênes, mais votre accent trahit vos origines anglaises.

Je tressaillis, mais au grand sourire qui lui barrait le visage je compris que je n'avais pas à m'inquiéter. Pas encore, tout du moins.

— Moi qui croyais pouvoir cacher mes véritables origines sans jamais être découvert, vous m'avez percé à jour, señor.

— Et c'est parce que je l'ai remarqué avant mes gardes que votre tête tient encore sur vos épaules. Dites-moi, nos deux pays ne sont-ils pas en guerre ?

— Toute l'Europe est en guerre, señor. Je me demande parfois si quelqu'un sait véritablement qui lutte contre qui.

Vedomir ricana et ses yeux se mirent à étinceler.

— Ne jouez pas les renards, mon ami. Tout le monde sait qui soutient votre roi George, et ses ambitions sont de notoriété publique. Votre flotte se vante d'être la plus puissante du monde, ce en quoi, d'ailleurs, les Français et les Espagnols, sans parler des Suisses, vous trouvent bien arrogants. Un Anglais en Espagne est un homme en sursis.

— Dois-je m'inquiéter, señor ? Suis-je en danger ici même ?

— Avec moi ? (Il tendit ses mains vers moi et m'offrit un sourire ironique.) Je me plais à penser que je navigue bien au-dessus de ces petites choses qui font le quotidien des rois.

— Qui servez-vous, dans ce cas, señor ?

— Le peuple de cette ville, bien entendu...

— Et à qui donc va votre allégeance, si ce n'est au roi Ferdinand ?

— À une puissance bien plus noble, señor, me sourit Vedomir, tout en usant d'un ton suffisamment autoritaire pour que je comprenne qu'il ne pousserait pas plus avant cette discussion. (Il se tourna alors vers le linge dans lequel je transportais le fromage, que j'avais posé près de l'âtre.) Bien... Veuillez excuser ma confusion, mais ce fromage, vient-il de la République de Gênes ou d'Angleterre ?

— C'est mon fromage avant tout, señor. Et mes fromages sont les meilleurs, quel que puisse être le drapeau sous lequel on les consomme.

— Meilleurs que ceux de Varela, donc ?

— Disons que dans le pire des cas, ils sont suffisamment exquis pour lui faire concurrence.

— Si j'accepte, j'aurai sur les bras un Varela fort mécontent.

— Pour sûr, señor.

— Je me doute que vous n'avez que faire de ce genre de considérations, mais elles sont mon lot quotidien, voyez-vous. Enfin... Goûtons donc ce fromage avant qu'il fonde !

Feignant d'être accablé par la chaleur qui régnait là, j'ôtai mon écharpe. Je récupérai ensuite discrètement un doublon dans mon sac et, alors que Vedomir était tout au fromage que je lui avais présenté, je laissai tomber la pièce dans l'écharpe.

La lame du couteau scintilla à la lueur de la chandelle, tandis que Vedomir se coupait un morceau de fromage. Il le prit entre ses doigts, puis le porta à ses narines ; une chose bien inutile puisqu'il pouvait le sentir de là où il était assis. Enfin décidé à goûter, il le prit dans sa bouche, et commença à le mâcher avec attention, à l'avaler, puis à s'en couper un autre morceau.

— Vous vous trompez, me dit-il après quelques secondes de dégustation. Ce fromage-ci n'est en rien supérieur au fromage de Varela. Pour tout dire, il a exactement le même goût que le fromage de Varela. (Son sourire s'estompa, et son regard s'assombrit ; il avait compris.) De toute évidence, ce fromage « est » un fromage de Varela.

Alors qu'il s'apprêtait à appeler ses gardes, je fis tourner la soie de mon écharpe autour du doublon, le tissu se resserrant jusqu'à devenir un garrot mortel, me jetai sur lui, puis lui passai l'arme improvisée autour du cou.

Il leva sa main munie du couteau, mais il était trop lent et surpris par ma manœuvre pour réagir comme il se devait : il ne fit que trancher la soie qui tombait du plafond. Pour ma part, je resserrai mon *rumal*, le doublon pressé contre la trachée de ma victime incapable d'émettre le moindre son. Tenant le garrot d'une seule main, je désarmai l'homme de l'autre, jetai le couteau sur un coussin, puis resserrai mon *rumal* à deux mains.

— Mon nom est Haytham Kenway, lui dis-je d'un ton égal, me penchant vers lui pour le regarder droit dans les yeux. Tu as trahi l'Ordre des Templiers. Pour cela, tu mourras.

Il tenta d'enfoncer ses doigts dans mes yeux, mais j'esquivai son assaut désespéré, l'observant s'agiter à mesure que la vie le quittait.

Une fois ma victime morte, je transportai le corps jusqu'au lit, puis, comme on me l'avait ordonné, récupérai son journal sur son bureau. Il

était ouvert, et j'y distinguai ces mots : « *Para ver de mariera diferente, primero debemos pensar diferente.* »

Je le relus, le traduisant attentivement comme si j'apprenais une nouvelle langue : « Pour voir le monde autrement, il faut commencer par penser autrement. »

Je le contemplai longuement, perdu dans mes pensées, puis je refermai le livre et le rangeai dans mon sac, reportant ensuite mon attention sur ma mission. On ne découvrirait pas la mort de Vedomir avant le lendemain matin. Alors, je serais déjà loin, en route pour Prague.

Là-bas, j'aurais une question à poser à Reginald.

C'est à propos de ta mère, Haytham.

Il se tenait devant moi dans le sous-sol du quartier général de la rue Celetna. Il n'avait pas fait le moindre effort pour s'habiller à la manière des Pragoïs. Partout où il allait, l'Angleterre allait avec lui : hautes chaussettes blanches impeccables, culottes noires et, bien sûr, sa perruque blanche dont la poudre s'était quasiment entièrement échouée sur les épaules de sa redingote. Des torchères massives le flanquaient, fixées à un mur de pierres si sombres qu'elles en paraissaient noires. Ordinairement, Reginald était à l'aise, se tenant les mains derrière le dos, mais aujourd'hui, son comportement me sembla moins naturel.

— De ma mère ?

— Oui, Haytham.

Je pensai d'abord qu'elle était malade, et une vague de culpabilité m'envahit aussitôt. Je me sentis si coupable que la tête m'en tourna. Je ne lui avais pas écrit depuis des semaines, et je n'avais pensé à elle qu'en de très rares instants.

— Elle est morte, Haytham, m'annonça Reginald en baissant les yeux. Elle a chuté il y a une semaine, et son dos a été gravement endommagé. Elle a succombé à ses blessures peu de temps après.

Je posai mes yeux sur lui. Ma culpabilité venait de disparaître aussi vite quelle m'avait envahi, et elle ne fut remplacée par... rien. Il n'y avait qu'un vide total là où cent émotions auraient dû se livrer bataille.

— Je suis désolé, Haytham. (Son visage marqué s'apaisa quelque peu et il m'adressa un sourire compatissant. Il y avait une gentillesse sincère dans son regard.) Ta mère était une femme d'une grande qualité.

— Merci...

— Nous partons sur-le-champ pour l'Angleterre, afin d'assister aux funérailles.

— Je comprends, oui.

— Si tu as besoin... de quoi que ce soit, n'hésite pas à venir me trouver.

— Merci.

— L'Ordre est ta famille désormais, Haytham. Quels que soient tes besoins, nous serons là.

— Merci.

Mal à l'aise, il se racla la gorge.

— Et si tu as besoin de... de parler, eh bien, je suis là.

Je m'efforçai de ne pas sourire pour ne pas le vexer.

— Merci, Reginald, mais je n'aurai pas besoin d'en parler.

— Très bien.

Il y eut une longue pause.

Il détourna les yeux.

— En as-tu terminé ? me demanda-t-il.

— Juan Vedomir est mort, si c'est de cela que tu parles.

— Tu as récupéré son journal ?

— Malheureusement, non.

Pendant quelques secondes, son visage devint d'une sévérité terrible. Je l'avais déjà vu dans cet état, lorsque l'émotion était trop intense pour qu'il parvienne à la contrôler.

— Comment ? se contenta-t-il de dire.

— Je l'ai tué parce que c'était un traître, n'est-ce pas ?

— De fait... répondit Reginald suspicieux.

— Alors, pourquoi m'intéresser à son journal ?

— Parce qu'il contient ses écrits, et que ces derniers pourraient nous être d'une grande utilité.

— Pourquoi ?

— Haytham, j'ai des raisons de croire que la trahison de Juan Vedomir allait plus loin qu'un simple manquement aux lois de notre Ordre. J'ai la quasi-certitude qu'il avait rallié les Assassins. Maintenant, dis-moi la vérité : as-tu récupéré son journal ?

Je sortis l'objet en question du sac, le lui tendis, et il se déplaça jusqu'à l'une des torchères. Il ouvrit l'ouvrage, le feuilleta, puis le referma.

— L'as-tu lu ?

— Il est codé.

— Pas entièrement, dit-il calmement.

J'acquiesçai.

— Oui, c'est vrai... Il y a quelques passages que j'ai pu lire. Des extraits qui traitaient de sa... vision du monde. Ils étaient très intéressants, d'ailleurs. J'irais même jusqu'à dire, Reginald, que j'ai été particulièrement intrigué par les similitudes entre la philosophie de Juan Vedomir et celle que m'enseignait mon père.

— Cela ne m'étonnerait pas, en effet.

— Mais cela ne t'a pas empêché de me demander de l'éliminer.

— Je t'ai ordonné de tuer un traître, Haytham. Cela n'a rien à voir. Bien sûr, je n'ignorais pas que ton père était en désaccord avec moi concernant certaines lois de notre Ordre, peut-être même la plupart. Toutefois, le fait qu'il n'était pas templier n'a jamais fait de lui un homme moins respectable à mes yeux.

Je le fixai du regard, me demandant si j'avais eu tort de douter de lui.

— Alors ce livre, pourquoi est-il à ce point intéressant ?

— Pas pour les réflexions de Vedomir sur le sens de la vie, pour

sûr, plaisanta Reginald en souriant. Comme tu l'as très bien dit, elles étaient les mêmes que celles de ton père, et nous savons tous deux quoi en penser. Non, ce qui m'intéresse dans ce journal, ce sont les passages codés qui, si je ne me trompe pas, contiennent des informations concernant le gardien d'une clé.

— La clé de quoi ?

— Plus tard, me répondit-il. (Je poussai un grognement de frustration.) Une fois que j'aurai réussi à déchiffrer ce journal. Et que, si j'ai vu juste, nous passerons à la prochaine étape de notre opération.

— Dans combien de temps, alors ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais je le devançai.

— « Lorsque le moment sera venu, Haytham » ? Un secret de plus, Reginald ?

Son irritation devenait franchement visible.

— Des secrets ? Des secrets ! Est-ce là ce que tu penses vraiment ? Qu'ai-je donc fait, Haytham, pour mériter cette soudaine suspicion ? Était-ce suspect que je te prenne sous mon aile, que je te permette d'intégrer l'Ordre ? T'offrir une vie, est-ce si suspect que cela ? Mes excuses, mon cher, mais il m'arrive de te trouver quelque peu ingrat.

— A-t-on retrouvé Digweed ? lui demandai-je, refusant de me laisser intimider. Nous n'avons jamais reçu de rançon pour la libération de Jenny. Il ne fait aucun doute que la seule raison de l'attaque de Queen Anne's Square était l'assassinat de Père.

— Nous avons espéré retrouver Digweed, Haytham. Nous avons espéré et espérons encore le faire payer.

Cet espoir, pour l'heure, est déçu, mais cela ne veut pas dire que nous n'avons pas fait notre possible pour retrouver le traître. Qui plus est, Haytham, j'avais pour tâche de m'occuper de toi, de t'éduquer, et tu te tiens aujourd'hui devant moi en homme et, plus que cela, en chevalier à part entière de l'Ordre du Temple. Tu sembles l'avoir oublié.

» Oublierai-tu également que j'escomptais épouser Jenny ? Peut-être que, dévoré par le feu de la vengeance, tu estimes que ne pas avoir réussi à retrouver Digweed est notre seul échec notable, mais je te rappelle, pour mémoire, que nous n'avons jamais retrouvé Jenny non plus. Mais bien sûr, les tourments de ta sœur, tu n'en as que faire.

— M'accuserais-tu d'être insensible ? Sans cœur ?

Il secoua la tête en signe de dénégation.

— J'aimerais simplement que tu regardes la poutre fichée dans ton œil, avant de critiquer la paille perdue dans le mien.

Je lui lançai un regard accusateur.

— Tu ne m'as jamais tenu dans la confidence concernant les recherches.

— Nous avons envoyé Braddock sur ses traces. Il m'informait

régulièrement de ce qu'il trouvait.

— Mais tu ne m'as jamais transmis ces informations.

— Tu étais jeune, à l'époque.

— Mais j'ai grandi.

Il pencha la tête.

— Dans ce cas, je te présente mes excuses pour ne pas en avoir tenu compte. À l'avenir, je te traiterai d'égal à égal.

— L'avenir commence maintenant. Dis m'en déjà plus à propos de ce journal.

Il éclata de rire comme ces joueurs d'échecs qui se rendent compte qu'ils sont mats.

— Tu as gagné, Haytham. Très bien... Ces passages codés donnent les premières indications qui nous permettront de localiser un temple antédiluvien que l'on pense avoir été bâti par Ceux Qui Étaient Là Avant.

Pendant quelques secondes, je ne pus m'empêcher de penser : *Tout ça pour ça ?*, puis je me mis à rire.

Il parut d'abord choqué. Peut-être venait-il de se rappeler la première fois qu'il m'avait parlé de Ceux Qui Étaient Là Avant. Ce jour-là, j'avais eu du mal à garder mon sérieux.

— Ceux Qui Étaient Là Avant quoi ? Avant qui ? lui avais-je demandé.

— Avant nous, m'avait-il répondu, sévère. Avant l'Homme. La civilisation qui nous a précédés. Tu trouves toujours cela aussi amusant, Haytham ?

Je secouai la tête.

— Amusant, non... Plutôt... (J'eus du mal à trouver mes mots.) Difficile à concevoir, Reginald. Tu me parles d'une race d'êtres qui auraient existé avant les hommes. Des dieux qu...

— Pas des dieux, Haytham. Une civilisation apparue avant nous qui par la suite a contrôlé l'Humanité. Ils nous ont laissé des reliques, Haytham. Des reliques d'une puissance incommensurable. J'ai la conviction que qui prendra possession de ces reliques décidera du destin des Hommes.

Devant son sérieux, mon amusement commença à décroître.

— Ce que tu dis, Reginald, ce n'est pas rien.

— De fait. Si c'était anodin, pourquoi nous y intéresserions-nous ? Pourquoi les Assassins s'y intéresseraient-ils ?

Je vis ses yeux s'embraser soudain. Les flammes des torchères y brûlaient, y dansaient. Je ne lui connaissais un tel regard qu'en de très rares occasions. Ni lors de nos leçons de langue, de philosophie ou de lettres, ni lors de nos entraînements au combat. Pas même lorsqu'il m'enseignait les préceptes de notre Ordre.

Non, les yeux de Reginald ne brûlaient de ce feu inextinguible que

lorsqu'il parlait de Ceux Qui Étaient Là Avant.

Souvent, Reginald riait de l'excès de passion. Pourtant, lorsqu'il évoquait les êtres de cette première civilisation, il parlait en véritable zélote.

Nous allons passer la nuit dans le quartier général des Templiers à Prague. Alors que je suis assis là, dans une petite pièce aux murs de pierre grise, je sens peser sur moi le poids de plusieurs millénaires d'histoire templière.

Mon esprit s'égare et je repense à Queen Anne's Square. Une fois les travaux terminés, la maisonnée s'en est retournée investir les lieux. M. Simpkin nous a tenus au courant régulièrement ; Reginald, lui, supervisait à distance les travaux tout en parcourant l'Europe à la recherche de Digweed et de Jenny. (Et oui, Reginald a raison, autant je suis obsédé par notre incapacité à retrouver Digweed, autant je ne pense jamais ou presque à Jenny.)

Un jour, Simpkin nous a contactés pour nous dire que les travaux étaient terminés et que la maisonnée, qui avait quitté Bloomsbury pour retrouver Queen Anne's Square, était enfin rentrée chez elle. Ce jour-là, j'ai repensé aux murs lambrissés du foyer dans lequel j'avais grandi, et je me suis rendu compte que je me souvenais avec une grande précision des gens qui l'animaient alors. Mère surtout. Mais bien sûr, Mère comme je l'avais connue étant enfant ; cette mère plus chaleureuse et éclatante qu'un soleil, et sur les genoux de laquelle je connaissais un bonheur ineffable. Mon amour pour Père était farouche, plus intense peut-être, mais celui que j'éprouvais pour Mère était plus essentiel, plus pur. J'admirais Père, je l'idolâtrais, même, à tel point que je me sentais parfois insignifiant en comparaison ; cette vénération faisait naître en moi une anxiété réelle, celle que je finirais forcément par le décevoir, que je grandirais toujours dans l'ombre d'un titan.

Avec Mère, en revanche, jamais je ne me sentais en danger ; je ne goûtais que confort, amour et sécurité. Et elle était si belle. J'aimais que l'on me compare à Père, car il était un héros à mes yeux, mais lorsque l'on me comparait à Mère, je savais que l'on vantait ma beauté. De Jenny, on disait qu'elle briserait bien des cœurs, que des hommes se battraient pour elle... Un langage toujours des plus guerriers. Pour Mère, jamais ce n'était le cas. Sa beauté était douce, maternelle et bienfaisante sans comparaison avec l'agressivité du regard de Jenny. Les yeux de Mère étaient chaleureux, toujours ; captivants...

Bien entendu, je ne savais rien de la mère de Jenny, Caroline Scott, mais cela ne m'avait pas empêché de me forger une opinion sur le sujet : ce devait être « une Jenny » dont la plastique avait captivé Père

comme celle de ma sœur captivait ses prétendants.

Mère, en revanche, était pour moi une tout autre personne. Lorsqu'elle a rencontré mon père, elle n'était que Tessa Stephenson-Oakley, « une fille bien commune ». C'était, mot pour mot, l'expression qu'elle utilisait pour parler de ce qu'elle était à cette époque. De mon point de vue, cela n'a jamais sonné comme un nom des plus communs, mais c'est une autre histoire. Père était arrivé à Londres seul, sans domestiques, mais avec une bourse suffisamment fournie pour s'en procurer. Lorsqu'il a loué une maison à un riche propriétaire, sa fille a proposé sa compagnie au nouveau locataire afin de l'aider à s'intégrer au mieux à la vie londonienne, et d'employer des domestiques suffisamment compétents pour s'occuper de la maison.

Cette fille, bien sûr, était une fille bien commune alors : Tessa Stephenson-Oakley...

Jamais elle n'évoquait le fait que sa famille avait vu d'un mauvais œil sa liaison avec le nouvel arrivant, mais il est vrai que nous ne l'avions jamais vue aux côtés de l'un ou l'autre des membres de sa famille. Elle dévouait son entière énergie aux siens et, jusqu'à cette terrible nuit, celui qui jouissait de son attention de tous les instants, de son inépuisable affection, de son amour inconditionnel, celui-là n'était autre que moi.

Pourtant, la dernière fois que je l'ai vue, je n'ai trouvé nulle trace de cette personne. Quand je repense à ce moment, ne me revient à l'esprit que la suspicion que j'ai lue dans ses yeux et qui, je m'en rends compte maintenant, n'était en réalité rien d'autre que du mépris. À la seconde où j'ai tué l'homme qui tentait de l'assassiner, j'ai changé à ses yeux. Je n'étais plus ce garçon qu'elle asseyait sur ses genoux.

J'étais un assassin.

En route pour Londres, j'ai relu un de mes vieux journaux.

Pourquoi ? L'instinct, peut-être. Ou une sorte de... doute inconscient, aussi lancinant qu'une vieille blessure.

Quoi qu'il en soit, lorsque j'ai relu l'entrée du 10 décembre 1735, j'ai su aussitôt ce qu'il me faudrait faire, dès que j'aurais débarqué sur le sol anglais.

La cérémonie a eu lieu aujourd'hui, tout comme... Non, j'expliquerai cela plus tard.

Après la cérémonie, je laissai Reginald pour m'entretenir avec M. Simpkin sur les marches de la chapelle. Il me dit qu'il avait des papiers à me faire signer. Depuis la mort de ma mère, l'argent des Kenway est mien. Le visage éclairé par un sourire des plus obséquieux, M. Simpkin me dit espérer que j'avais trouvé des plus satisfaisante la manière dont il avait géré pour nous les affaires familiales. J'acquiesçai, souris, ne prononçai aucune parole qu'il aurait pu interpréter comme un engagement à plus ou moins long terme, puis pris congé, désireux de me retrouver enfin seul.

Tandis que j'arpentais la grande rue, me tenant aussi éloigné que faire se pouvait des voitures dont les roues projetaient partout boue et purin, fendait la foule grouillante des chalands aux tabliers ensanglantés, des filles de joie et des lavandières, j'espérais que mes pas me porteraient au hasard. Mais ce ne fut pas le cas. Bien loin de là.

Une femme marchait à quelques mètres de moi et, comme je le faisais, fendait la foule disparate, perdue – me semblait-il – dans ses pensées. Je l'avais vue durant la cérémonie, bien sûr : elle s'était assise avec les autres domestiques – Emily et deux ou trois autres que je n'ai pas reconnus – du côté opposé de la chapelle, le nez enfoui dans un mouchoir. Un instant, elle leva les yeux et, je n'en doute pas une seconde, me vit. Pourtant, elle ne me fit pas le moindre signe. Alors, je me demandai s'il était possible que Betty, mon ancienne nourrice, ne me reconnaisse plus.

Et me voilà en train de la suivre, restant à distance de façon qu'elle ne puisse m'apercevoir en se retournant. Le temps qu'elle arrive à la maison, il faisait sombre. Quand je dis à la maison, je devrais dire à celle de ses nouveaux employeurs : une grande demeure dont la silhouette se dessinait sur le ciel anthracite, assez semblable à celle de Queen Anne's Square. Travaillait-elle encore comme nourrice ou avait-elle trouvé un meilleur emploi ? Portait-elle, sous son manteau, une tenue de gouvernante ? La rue était moins animée alors, et je continuai à la suivre discrètement, la voyant passer de l'autre côté de la rue, puis descendre une volée de marches de pierre qui menaient aux quartiers des domestiques de la bâtisse.

Alors je traversai moi aussi, puis je déambulai l'air de rien en direction de la maison, conscient qu'il me fallait paraître le plus naturel possible au cas où l'on m'observe depuis les fenêtres. Fut un temps, j'étais un jeune garçon perché à la fenêtre d'une maison de Queen Anne's Square, contemplant les passants qui allaient et venaient, qui vaquaient à leurs occupations. Y avait-il aujourd'hui un

garçonnet qui m'épiait, se demandant qui était cet étranger qui rôdait près de chez lui ? D'où il venait et où il allait ?

Je longeai donc le mur d'enceinte de la demeure, jetai un coup d'œil à la fenêtre éclairée de ce qui, comme j'avais cru le deviner, devait être les quartiers des domestiques, et distinguai clairement la silhouette de Betty derrière la vitre tandis qu'elle fermait les rideaux. Cela répondait à mes questions.

J'y retournai après minuit. Les rideaux étaient tirés, la rue obscure, et les seules lumières celles d'attelages sporadiques.

Une fois encore, je me rendis devant la maison et, après un rapide coup d'œil de chaque côté, j'en escaladai le mur d'enceinte, retombai silencieusement de l'autre côté, puis le longeai au pas de course jusqu'à la fenêtre de Betty sous laquelle je m'arrêtai avant de placer mon oreille contre la vitre, écoutant jusqu'à ce que je sois certain qu'il n'y avait plus, dans la pièce, le moindre mouvement.

Enfin, avec une patience infinie, je posai le bout de mes doigts au bas du châssis à guillotine de la fenêtre, puis le soulevai, priant pour qu'elle ne grince pas. Mes prières furent exaucées, et je pus entrer, avant de refermer la fenêtre derrière moi.

Elle remua lentement dans son lit ; peut-être à cause de l'air frais entré là avec moi, à moins qu'elle n'ait inconsciemment senti ma présence. Aussi immobile qu'une statue, j'attendis qu'elle se remette à respirer profondément : les secondes passèrent, et l'air autour de moi se figea. C'était comme si je faisais partie intégrante de la pièce ; comme si j'avais toujours été là. J'étais un spectre.

Et puis, je sortis ma lame.

Il y avait un à-propos mystique, une certaine ironie aussi, à ce que ce soit l'arme que m'avait offerte mon père. Ces temps-ci, il est rare que je sorte sans. Il y a des années, Reginald m'a demandé quand elle goûterait le sang et, depuis, elle l'a fait bien des fois. Et je savais alors que si je ne me trompais pas à propos de Betty, elle y goûterait encore.

Je m'assis sur le lit, posai la lame près de sa gorge, puis ma main devant sa bouche.

Elle se réveilla. Aussitôt, l'effroi lui fit écarquiller les yeux. Elle essaya de crier, sa bouche pressée contre ma chair faisant vibrer ma paume.

Je maintins son corps agité sans rien dire, jusqu'à ce que ses yeux se posent enfin sur moi, et qu'elle finisse par m'identifier. Comment aurait-elle pu ne pas reconnaître l'enfant dont elle avait été dix ans la nourrice ? Une mère presque. Comment aurait-elle pu ne pas reconnaître son Maître Haytham ?

Lorsqu'elle eut cessé de lutter, j'approchai mes lèvres de son oreille.

— Bonsoir, Betty, lui murmurai-je, la main toujours posée sur sa

bouche. J'ai une question à vous poser. Pour y répondre, vous allez devoir parler. Pour que vous puissiez parler, je vais devoir retirer ma main de votre bouche, ce qui pourrait vous inciter à hurler ; mais si vous hurlez...

Je pressai alors la pointe de ma lame contre sa carotide pour me faire comprendre, puis, lentement, très lentement, je retirai ma main.

Ses yeux étaient d'une dureté telle que je me sentis presque aussi intimidé que lorsque, enfant, je craignais les remontrances devant ce regard sévère.

— Vous méritez une correction, Maître Haytham, susurra-t-elle. Comment osez-vous vous introduire ainsi dans la chambre d'une dame endormie ? Ne vous ai-je rien appris ? Edith ne vous a-t-elle rien appris ? Votre mère ? (Sa voix se fit plus aiguë encore.) Votre père ne vous a-t-il rien appris ?

Ma réaction enfantine persistait, et je dus aller puiser au plus profond de moi-même pour me ressaisir et ne pas simplement finir par poser mon épée, m'excuser, puis promettre de ne plus jamais recommencer ; promettre d'être un garçon modèle « à partir de maintenant ».

Penser à mon père me donna la force de ne pas céder.

— Pour sûr, vous avez été comme une mère pour moi autrefois, Betty. Il est vrai que ce que je fais aujourd'hui est terrible, impardonnable même. Mais croyez-moi, je ne suis pas ici sans raison, et ce que vous avez fait est tout aussi terrible. Tout aussi impardonnable.

Elle plissa les yeux.

— De quoi parlez-vous ?

De mon autre main, je récupérai un morceau de papier plié dans une poche de ma redingote et le lui plaçai sous les yeux.

— Vous souvenez-vous de Laura, la fille de cuisine ? (Méfiant, elle acquiesça.) Elle m'a envoyé une lettre. Une lettre me révélant la relation que vous entreteniez avec Digweed. Combien de temps le domestique de mon père a-t-il été votre homme, Betty ?

Jamais je n'avais reçu une telle lettre : le bout de papier que je tenais à la main n'était qu'une note sur laquelle était inscrite l'adresse du lieu où j'allais loger cette nuit, et je comptais sur la faible luminosité pour la duper. La vérité, c'est que lorsque j'ai relu mon journal l'autre jour, je me suis souvenu de ce moment, il y a des années et des années de cela, où j'étais allé chercher Betty et que je l'avais trouvée endormie dans sa chambre. Ce jour-là, j'avais regardé par le trou de la serrure et avais distingué une paire de bottes d'homme. Je ne m'étais pas posé de questions à l'époque : je les avais vues avec les yeux d'un enfant et n'en avais rien conclu, alors. Pas plus que je n'en ai conclu quelque chose durant les nombreuses années

suivantes.

Jusqu'à ce fameux jour où j'ai relu mon journal et que, comme mis face à une blague trop longtemps absconse, j'ai soudain compris : les bottes appartenaient à son amant. Bien entendu. Ce dont j'étais moins certain, en revanche, c'était que cet amant soit Digweed. Je me souviens qu'elle avait toujours éprouvé pour lui une grande affection, mais l'homme faisait de toute façon l'unanimité. Et puis, lorsque je suis parti pour l'Europe sous l'égide de Reginald, Digweed avait très rapidement trouvé un nouvel emploi à Betty.

Mais sur ce point encore, je ne pouvais que supposer qu'ils étaient amants : une supposition logique et pertinente, mais risquée, et aux conséquences terribles si j'avais tort.

— Vous souvenez-vous de ce jour où vous vous êtes assoupie en pleine journée, Betty ? Que vous avez joui... d'une petite sieste ? lui demandai-je. (Elle acquiesça, inquiète.) J'étais venu vous trouver. J'avais froid, voyez-vous. Et, dans le couloir sur lequel donnait votre chambre, il me déplâit de l'avouer, je me suis mis à genoux et j'ai regardé au travers du trou de la serrure.

Je sentis les joues de l'enfant que j'étais rosir de honte. Tout du long, elle m'avait observé bouche bée, mais soudain, ses yeux s'étaient enflammés et ses lèvres avaient viré à l'écarlate, comme si cet aveu l'avait rendue aussi furieuse que mon intrusion de cette nuit.

— Je n'ai rien vu du tout, ajoutai-je pour clarifier les choses sans tarder. Enfin, si j'omets votre personne endormie dans un lit, et une paire de bottes que je savais être celles de Digweed. Vous couchiez avec lui, n'est-ce pas ?

— Oh, Maître Haytham, murmura-t-elle en secouant la tête, les yeux embués de larmes, qu'êtes-vous donc devenu ? En quel odieux monstre ce M. Birch vous a-t-il changé pour que vous menaciez d'une lame le cou d'une dame de mon âge ? Et si ce n'était que cela... Voilà que vous m'accusez de vulgaires coucheries, et que vous me voyez comme une briseuse de couple potentielle. Jamais il n'y a eu de choses aussi triviales entre Digweed et moi. M. Digweed avait des enfants, oui, et c'est sa sœur qui s'en occupait dans le Herefordshire. Mais sa femme, elle, est morte des années avant qu'il rejoigne la maisonnée. Votre esprit malsain a vu une coucherie là où s'épanouissait un véritable amour. Oui ! Nous nous aimions, et honte à vous de n'y avoir vu que de la débauche. Honte à vous...

Et elle secoua de nouveau la tête.

Sentant ma main se refermer davantage sur la poignée de mon épée, je fermai les yeux aussi fort que possible.

— Non, non, ce n'est pas à moi de me sentir coupable. Vous pouvez plaider la vertu autant que vous le voudrez, mais le fait est que c'est vous qui entreteniez une... liaison... quelle qu'en soit la

nature... Et d'ailleurs cette nature n'a pas la moindre d'importance ! Bref, c'est vous qui entreteniez une liaison avec Digweed ; or, Digweed nous a trahis. Sans sa trahison, mon père serait encore en vie, ma mère serait encore en vie, et je ne serais pas assis ici à plaquer une lame contre votre gorge. Alors, ne me rendez pas responsable de votre sort, Betty. Vous ne pouvez en vouloir qu'à lui.

Elle prit alors une profonde inspiration et s'efforça de recouvrer son calme.

— Il n'a pas eu le choix, finit-elle par avouer. Jack n'a pas eu le choix. Vous saviez qu'il s'appelait Jack, n'est-ce pas ?

— Je le lirai sur sa tombe, lâchai-je entre mes dents. Cela n'a pas la moindre importance puisque, Betty, il avait bel et bien le choix. Qu'il ait eu à choisir entre l'enfer et une mesure en bord de mer, je m'en contrefiche. Il avait le choix de ne pas nous trahir.

— Non. L'homme a menacé les enfants de Jack.

— L'homme ? Quel homme ?

— Je l'ignore. Un individu que Jack avait rencontré en ville, la première fois.

— L'avez-vous déjà vu ?

— Non.

— Que disait Digweed à son propos ? Venait-il du Sud-Ouest ?

— Jack disait qu'il en avait l'accent, en tout cas, oui. Pourquoi donc ?

— Lorsque les vermines ont enlevé Jenny, elle a hurlé quelque chose à propos d'un traître. Violette, l'une des domestiques des Barrett, l'a entendue, mais le lendemain, un homme avec un fort accent du Sud-Ouest est venu lui parler... Enfin, lui dire de ne parler à personne de ce qu'elle avait entendu. (Le Sud-Ouest... Soudain, je me rendis compte que Betty était devenue livide.) Qu'y a-t-il ? Qu'ai-je dit de si terrifiant ?

— C'est à propos de Violette, monsieur, répondit-elle, haletante. Peu après votre départ pour l'Europe, peut-être même le lendemain, elle est morte au cours d'un vol à l'étalage.

— Ces hommes ne menacent pas à la légère... (Je la regardai alors droit dans les yeux.) Parlez-moi de l'homme qui donnait ses ordres à Digweed.

— Je ne sais presque rien. Jack n'en parlait jamais. Je sais juste qu'il disait qu'il n'y avait rien de personnel, mais que si Jack ne faisait pas ce qu'il lui demandait, cet homme irait trouver ses enfants et les tuerait ; que si Jack racontait tout au maître, alors cet inconnu les trouverait, et les torturerait, lentement, jusqu'à ce qu'ils succombent. Il a dit à Jack ce que les hommes allaient faire à la maison, mais, je vous le jure sur ma vie, Maître Haytham, il lui a dit aussi que personne ne serait blessé, et que cela aurait lieu en pleine nuit.

Quelque chose m'interpella alors.

— Pourquoi avait-il besoin de lui ? (Elle me jeta un regard perplexe.) Il n'était même pas là, la nuit de l'attaque. Ce n'est pas comme si ces hommes avaient eu besoin d'aide pour entrer. Ils ont enlevé Jenny et ont tué Père. Quel rôle Digweed devait-il jouer dans tout cela ?

— Je l'ignore, Maître Haytham. Je vous le jure.

Lorsque je posai de nouveau les yeux sur elle, je baignais dans une semi-torpeur. Avant cette rencontre, tandis que j'attendais que l'obscurité envahisse la rue, j'enrageais, je bouillonnais intérieurement : savoir que Digweed nous avait trahis me rendait furieux, et le fait que Betty ait été sa complice, ou ait simplement su ce qui allait se passer, ajoutait encore à ma colère.

Secrètement, j'avais voulu la croire innocente. Au fond de moi, j'avais prié pour qu'elle ait eu une aventure avec un autre domestique que le traître. Et, si ça avait été avec Digweed, qu'elle n'ait rien su de sa trahison. Je la voulais innocente, alors, car si elle était coupable, j'allais devoir la tuer ; parce que si elle avait pu faire quelque chose pour arrêter ce massacre, mais qu'elle n'avait rien fait, alors elle méritait de mourir. Ce n'était qu'une simple question de... de justice. Cause et conséquence. Œil pour œil. C'est ce en quoi je crois. Telle est l'idéologie que j'ai faite mienne. Tel est le moyen que j'ai trouvé pour donner un sens à une vie qui, parfois, semble n'en avoir aucun ; le moyen que j'ai trouvé d'imposer l'ordre au chaos.

Pour autant, la tuer restait la dernière chose que je désirais faire.

— Où est-il maintenant ? lui demandai-je d'une voix douce.

— Je l'ignore, Maître Haytham. (Sa voix tremblait de peur.) La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, c'était le matin de sa disparition.

— Qui d'autre savait que vous étiez amants ?

— Personne. Nous prenions grand soin de rester discrets.

— Et de laisser des bottes bien en évidence.

— Je les ai cachées rapidement après mon réveil. (Ses yeux se durcirent.) Et je ne me doutais pas qu'un garçon de bonne éducation se mettrait à nous épier par les trous de serrure. (Elle marqua une pause.) Et maintenant, Maître Haytham, que se passe-t-il ? me demanda-t-elle, un frisson dans la voix.

— Je devrais vous tuer, Betty, lui dis-je d'un ton abrupt, et je lus dans son regard qu'elle avait compris que si je le voulais, je le ferais ; que j'en étais capable.

Elle se mit à pleurnicher, et je me levai.

— Mais je n'en ferai rien. Trop de sang a déjà coulé à cause de cette nuit tragique. Nous ne nous reverrons plus. Jamais. En remerciement de toutes ces années de service dévoué et d'affection,

j'épargne ce soir votre vie. Mais je vous laisse également porter jusqu'à votre dernier jour le poids de votre honte. Adieu.

Cela fait près de deux semaines que je néglige mon journal ; j'ai beaucoup à raconter. Il me faut donc récapituler les événements survenus depuis la nuit où j'ai rendu visite à Betty.

Après l'avoir quittée et être rentré à la pension où je logeais, je dormis quelques heures d'un sommeil agité. Une fois levé et habillé, je me fis conduire en voiture jusqu'à chez elle. Sur place, le cocher s'arrêta, conformément à ma demande, à une certaine distance de la demeure, assez près pour l'observer mais pas au point d'éveiller les soupçons. Tandis qu'il s'offrait une sieste, ravi de ces instants de repos, j'attendis dans le véhicule, en regardant par la fenêtre.

Qu'espérais-je découvrir ? Je ne le savais pas vraiment. J'écoutais encore mon instinct. Une fois de plus, cela se révéla payant ; peu après le lever du jour, Betty fit son apparition.

Ayant congédié le cocher, je la suivis à pied. C'est sans surprise que je la vis se diriger vers le bureau de poste principal, sur Lombard Street, y pénétrer et en ressortir quelques minutes plus tard. Elle remonta ensuite la rue et fut avalée par la foule.

En la regardant s'éloigner, je n'éprouvai rien, ni l'envie de la rattraper et de lui trancher la gorge pour sa trahison, ni même un reste de l'affection que nous avions autrefois partagée. Rien du tout...

Me tenant sur le pas de la porte d'un bâtiment, je regardais le monde vivre, écartant de ma canne mendiants et vendeurs de rue. Il me fallut patienter une heure pour que...

Oui, voilà, il venait de sortir. L'employé chargé du courrier, muni de sa cloche et de son sac rempli de lettres. Surgissant de l'embrasure où j'étais tapi, je le suivis en faisant tourner ma canne, me rapprochant de plus en plus de lui, jusqu'au moment où il s'engagea dans une ruelle moins fréquentée. Je compris qu'une chance s'offrait à moi...

Quelques instants plus tard, agenouillé auprès du corps ensanglanté et inerte de ma victime, je me mis à fouiller dans son sac, jusqu'à y découvrir ce que je cherchais : une enveloppe adressée à « Jack Digweed ». Je lus la lettre ; Betty y écrivait qu'elle l'aimait et que j'avais tout découvert à propos de leur relation. Je n'apprenais rien, cependant je n'étais pas tant intéressé par le contenu de la lettre que par l'adresse de sa destination. Or elle était là, sous mes yeux, sur l'enveloppe censée parvenir en Forêt-Noire, dans une petite ville du nom de St Peter, non loin de Fribourg.

Deux semaines de voyage plus tard, Reginald et moi arrivâmes en vue de St Peter. Ces quelques bâtiments blottis les uns contre les autres sont nichés au fond d'une vallée par ailleurs recouverte de prés verdoyants et de bosquets. C'était ce matin.

Nous sommes entrés dans la ville vers midi, crasseux et épuisés par notre périple. Tandis que nous progressions à un trot peu enlevé dans ce dédale de ruelles, les habitants que nous croisions détournaient la tête et ceux qui étaient à leurs fenêtres s'en écartaient pour tirer les rideaux. Nous avions la mort à l'esprit, ce qu'ils avaient peut-être deviné, d'une façon ou d'une autre, ou alors peut-être s'effrayaient-ils facilement. En réalité, j'ignorais que nous n'étions pas les premiers étrangers à entrer à cheval en ville ce matin-là. Ces gens étaient déjà terrifiés.

La lettre était adressée aux bons soins de l'épicerie de St Peter. Arrivés sur une petite place dotée d'une fontaine, à l'ombre de châtaigniers, nous demandâmes notre chemin à une habitante nerveuse. Pendant que d'autres individus faisaient de larges détours pour nous éviter, elle désigna une direction, avant de s'écarter furtivement, les yeux baissés sur ses chaussures. Peu après, nous attachâmes nos montures devant l'épicerie et y entrâmes. Quand il eut posé les yeux sur nous, l'unique client présent décida de remettre ses achats à plus tard. Non sans échanger un regard perplexe avec Reginald, je parcourus la pièce des yeux. De hautes étagères en bois étaient alignées sur trois côtés, remplies de pots et de paquets ficelés, tandis qu'au fond se dressait un comptoir de bonne taille, derrière lequel se trouvait l'épicier, paré d'un tablier et arborant une imposante moustache. Le sourire du maître des lieux s'était évanoui comme on souffle la flamme d'une bougie lorsqu'il nous avait vus entrer.

À ma gauche, un garçon d'environ dix ans était assis sur l'escabeau qui servait à atteindre les rayonnages les plus élevés. Cet enfant, sans doute le fils de l'épicier, à en juger par son allure, faillit perdre l'équilibre lorsqu'il descendit précipitamment de son perchoir et se planta au milieu de la pièce, les bras ballants, dans l'attente des ordres de son père.

— Bon après-midi, messieurs, dit le commerçant, en allemand. Visiblement, vous avez chevauché un bon moment. Avez-vous besoin de provisions pour poursuivre votre voyage ? (Il désigna une bouilloire, devant lui, sur le comptoir.) Peut-être désirez-vous des rafraîchissements ? Une boisson ? (Il fit un geste en direction du garçon.) Christophe, as-tu oublié tes bonnes manières ? Prends les manteaux de ces messieurs...

Et d'ajouter, en désignant les trois tabourets disposés devant le comptoir :

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Voyant que Reginald s'apprêtait à obtempérer, je l'arrêtai aussitôt :

— Non merci. Mon ami et moi n'avons pas l'intention de rester. (Du coin de l'œil, je vis les épaules de Reginald s'affaisser, toutefois il

ne fit aucun commentaire.) Nous n'avons besoin que de quelques renseignements.

Tel un voile sombre, un air prudent s'abattit sur le visage de notre vis-à-vis.

— Oui ? dit-il avec méfiance.

— Nous sommes à la recherche d'un homme. Un certain Digweed. Jack Digweed. Le connaissez-vous ? (L'épicier secoua la tête.) Pas du tout ?

De nouveau, le même geste de négation.

— Haytham..., dit Reginald, comme si le seul ton de ma voix suffisait à lui faire deviner la teneur de mes pensées.

— Vous en êtes certain ? insistai-je, sans tenir compte de l'intervention de mon ami.

— Oui, monsieur, affirma le commerçant en déglutissant, la moustache agitée d'un tremblement nerveux.

Je sentis alors ma mâchoire se crispier. Sans laisser à quiconque le temps de réagir, je dégainai mon épée et, le bras tendu, en appuyai l'extrémité sous le menton de Christophe. Haletant, le garçon se hissa sur la pointe des pieds, les yeux rivés sur la lame appuyée contre sa gorge. Pas une seconde je n'avais quitté son père du regard.

— Haytham...

— Laisse-moi m'occuper de ça, s'il te plaît, Reginald, lançai-je, avant de m'adresser à l'épicier. Les lettres destinées à Digweed sont envoyées à cette adresse. Je vous le demande encore une fois : où est-il ?

— Monsieur, je vous en prie, ne faites pas de mal à mon fils, supplia le propriétaire de l'échoppe.

Il se tourna vers Christophe, qui faisait de petits bruits, comme s'il avait du mal à avaler sa salive.

— Où est-il ? insistai-je, sans écouter sa supplique.

— Je ne peux pas vous le dire, monsieur, se lamenta le commerçant, les mains levées en un geste implorant.

D'un infime mouvement du poignet, j'accentuai la pression de ma lame sur la gorge de Christophe, ce qui me valut en retour un gémissement de la part de l'enfant. Du coin de l'œil, je le vis se dresser un peu plus, puis je perçus la gêne éprouvée par Reginald, de l'autre côté. Durant tout ce temps, je n'avais pas quitté l'épicier des yeux.

— S'il vous plaît, monsieur, je vous en conjure, lâcha-t-il précipitamment, en brandissant les mains comme s'il jonglait avec un verre invisible. Je ne peux rien dire ; on me l'a interdit.

— Nous y voilà ! Qui ? Qui vous l'a interdit ? C'est lui ? C'est Digweed ?

— Non, monsieur. Je n'ai pas vu Maître Digweed depuis plusieurs semaines. C'est... quelqu'un d'autre, mais je ne peux pas vous dire qui.

Ces gens-là ne rigolent pas.

— Certes, mais je pense que nous savons tous les deux que moi non plus, je ne rigole pas, fis-je remarquer, un sourire aux lèvres. Or la différence entre eux et moi, c'est que je suis là, contrairement à eux. Maintenant dites-moi tout. Combien étaient-ils, qui étaient-ils et que voulaient-ils savoir ?

Il se tourna vers Christophe, qui, bien que brave, stoïque et faisant preuve du genre de courage que j'aurais espéré voir chez mon propre fils, émit un nouveau gémissement.

Cela décida sans doute son père, dont la moustache trembla davantage et qui se mit à parler, rapidement, les mots jaillissant littéralement en cascade de sa bouche :

— Ils sont venus ici, monsieur, il y a environ une heure. Deux hommes vêtus de longs manteaux noirs, par-dessus leur tunique rouge de l'armée britannique. Ils sont entrés dans la boutique, comme vous, et m'ont demandé où se trouvait Maître Digweed. Quand je leur ai répondu, sans trop m'inquiéter, ils ont pris un air très grave, monsieur, puis ils m'ont dit que d'autres personnes risquaient de se présenter, et être à la recherche du même homme. Si une telle chose se produisait, je devais nier savoir quoi que ce soit à son sujet, sous peine de mort, et ne pas révéler leur venue.

— Où est-il ?

— Dans une cabane, à vingt-cinq kilomètres au nord d'ici, dans les bois.

Je n'ajoutai pas un mot, pas plus que Reginald. Tous les deux conscients que nous n'avions pas une minute à perdre, nous nous ruâmes vers la porte, sans même prendre le temps de proférer davantage de menaces, de faire nos adieux ou même, pourquoi pas, de nous excuser d'avoir été à deux doigts de faire mourir de peur Christophe. Après avoir détaché nos chevaux, nous les enfourchâmes, pour aussitôt les éperonner en poussant de grands cris.

Chevauchant aussi vite que nous l'osions durant plus d'une demi-heure, nous eûmes bientôt avalé peut-être douze kilomètres de pré. Douze kilomètres de montée, qui épuisèrent littéralement nos bêtes. Parvenus à un alignement d'arbres, qui se révéla finalement n'être qu'un modeste bosquet de pins, nous découvrîmes de l'autre côté un ruban de végétation entourant le sommet d'une colline. Devant nous, le sol redescendait et plongeait dans une autre portion boisée, avant de se poursuivre plus loin, ondulant telle une immense couverture de verdure faite de forêts, d'herbes et ; de champs.

Nous fîmes halte et je sortis ma longue-vue. Tandis que les chevaux s'ébrouaient, je scrutai la région qui se dévoilait devant nous, orientant tout d'abord avec hâte mon instrument de gauche à droite, gagné par l'urgence de la situation, la panique me faisant agir de

façon inconsidérée. Quand je me fus enfin contraint au calme, je m'y repris autrement, prenant de profondes inspirations et plissant les yeux, balayant cette fois lentement et méthodiquement le paysage avec la lunette. Divisant mentalement le terrain en un quadrillage, je passai d'une case à la suivante, précis et efficace, de nouveau guidé par la logique et non par les émotions.

Le silence, à peine troublé par une douce brise et par le chant des oiseaux, fut brisé par Reginald :

— Tu l'aurais fait ?

— Quoi donc, Reginald ?

Il songeait au garçon.

— Tuer cet enfant. Tu l'aurais fait ?

— Lancer une menace sans être capable de la mettre à exécution ne sert pas à grand-chose. Si je n'avais pas pensé ce que je disais, l'épicier l'aurait remarqué. Il l'aurait vu dans mon regard. Il l'aurait deviné.

Reginald changea de position sur sa selle, mal à l'aise.

— Alors c'est « oui » ? Tu l'aurais bel et bien tué ?

— Absolument, Reginald. Je l'aurais tué.

S'ensuivit une pause, durant laquelle je fouillai une portion de la vue qui s'offrait à nous, puis la suivante.

— A-t-il été question à un moment ou à un autre d'assassiner des innocents, au cours de ton enseignement, Haytham ?

— Ce n'est pas parce que tu m'as appris à tuer que ça te donne le droit de me dire qui mon épée doit percer et dans quel but, Reginald, répondis-je, avec un grognement.

— Je t'ai enseigné l'honneur, ainsi qu'un certain code de conduite.

— Je me rappelle t'avoir vu dispenser ta propre forme de justice, une fois sortis de chez *White's*, il y a tant d'années. Où était l'honneur, ce jour-là ?

Rougît-il, en cet instant ? Quoi qu'il en soit, il s'agita de nouveau sur sa monture, embarrassé.

— Il s'agissait d'un voleur, se justifia-t-il.

— Les hommes que je traque sont des meurtriers, Reginald.

— Quand bien même, ton zèle a peut-être tendance à voiler tes facultés de jugement, lâcha-t-il, légèrement agacé.

Je répondis une fois encore par un grognement de mépris.

— Et c'est toi qui dis ça... Ta fascination pour Ceux Qui Étaient Là Avant est-elle conforme à la politique des Templiers ?

— Évidemment.

— Vraiment ? Es-tu certain qu'elle ne t'a pas poussé à négliger tes autres devoirs ? As-tu rédigé beaucoup de lettres, tenu ton journal et lu ces derniers temps, Reginald ?

— Bien sûr, répondit-il, indigné.

— Le tout en aucune façon en rapport avec Ceux Qui Étaient Là Avant ?

Il tempêta, tel un client grassouillet au visage rougeaud à qui l'on aurait servi la mauvaise viande au dîner.

— Je suis ici, non ?

— En effet, Reginald, lui concédai-je. (À cet instant précis, j'aperçus un léger filet de fumée s'élevant depuis un secteur boisé.) Je vois de la fumée dans les arbres. Elle vient peut-être d'une cabane. Allons voir ça de plus près.

Au même moment, quelque chose bougea non loin de là, dans un bosquet de sapins ; un cavalier filait en direction de la colline la plus éloignée de nous.

— Regarde, Reginald. Là-bas. Tu le vois ?

Quand j'eus fait le point avec la longue-vue, je constatai que l'inconnu, qui nous tournait le dos, avait déjà mis une bonne distance entre lui et nous. Néanmoins, je discernai ses oreilles. Pointues, c'était une certitude.

— Je vois un homme, Haytham, mais où est l'autre ?

— Toujours dans la cabane, Reginald, répondis-je, tirant déjà sur les rênes de ma jument. On y va !

Il nous fallut peut-être vingt minutes pour parvenir à destination, vingt minutes durant lesquelles je poussai ma monture dans ses derniers retranchements, prenant le risque de lui faire traverser des feuillages et sauter par-dessus des branches jetées au sol par le vent. Distançant Reginald, je fonçai vers l'endroit où j'avais repéré la fumée, vers la cabane où j'étais certain de trouver Digweed.

Vivant ? Mort ? Je n'en avais pas la moindre idée. L'épicier avait dit que deux hommes le recherchaient, or nous n'en avions débusqué qu'un seul ; j'étais donc impatient de mettre la main sur l'autre. Mais n'était-il pas parti avant son complice ?

Où se trouvait-il encore dans la cabane ?

Je découvris cette dernière au milieu d'une clairière ; un cheval était attaché près de cette construction en bois, ramassée, et dont la façade avant n'était percée que d'une fenêtre. Des volutes de fumée s'échappaient par la cheminée et la porte d'entrée était ouverte. Grande ouverte. Alors que je débouchais à toute allure d'entre les arbres, j'entendis un cri à l'intérieur de la maisonnette. Tout en éperonnant ma jument et en fonçant vers la porte, je dégainai mon épée.

C'est avec grand fracas que ma monture s'immobilisa sur les quelques planches qui faisaient office de perron. Sans descendre de selle, je tendis le cou afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Digweed était ligoté sur une chaise, les épaules affaissées et la tête

penchée. Son visage n'était plus qu'un masque ensanglanté, néanmoins je vis ses lèvres bouger ; il était vivant. Face à lui se dressait le second de ses agresseurs, armé d'un couteau maculé de sang – une lame courbe à dents de scie – et sur le point d'achever sa victime. D'égorger Digweed.

Je ne m'étais jamais servi de mon épée comme d'une lance jusqu'alors et, vous pouvez me croire, c'est loin d'être l'usage idéal pour une telle arme, mais, en cet instant précis, ma priorité était d'éviter que Digweed soit tué. Il fallait que je lui parle, sans compter que personne d'autre que moi n'avait le droit de le trucher. N'ayant pas le temps d'agir de quelque autre façon, je lançai donc mon épée. Malgré la faible puissance de mon jet, le projectile fit mouche au moment où le tueur allait abattre sa lame, ce qui se révéla suffisant pour le faire chanceler en arrière dans un hurlement de douleur. Dans la même seconde, je me jetai de ma monture, me réceptionnai sur le plancher et, après une roulade avant, dégainai mon épée courte.

Mon geste avait suffi à sauver Digweed, auprès duquel je m'étais rétabli. Une corde ensanglantée le maintenait attaché à la chaise, ses vêtements déchirés étaient tachés d'écarlate et son visage enflé saignait. Il remuait toujours les lèvres. Lorsqu'il posa avec lenteur les yeux sur moi, je me demandai quelles pensées l'animèrent, alors qu'il prenait conscience de ma présence. Me reconnaissait-il ? Éprouva-t-il alors un élanement de culpabilité ? Ou vit-il en moi une lueur d'espoir ?

Mon regard se porta sur une fenêtre du fond, par laquelle je vis disparaître les jambes de l'homme au couteau, qui venait de se glisser à travers. Il chuta lourdement à terre, à l'extérieur. Le suivre par cette ouverture serait revenu à me mettre dans une position vulnérable ; je ne me voyais pas rester coincé dans le cadre tandis que mon adversaire disposerait de tout son temps pour me transpercer de sa lame. Je ressortis donc par la porte et me retrouvai dans la clairière, prêt à poursuivre l'inconnu, alors que Reginald arrivait tout juste. Il avait repéré l'homme au couteau et, bénéficiant d'un meilleur angle de vue que moi, il le visait déjà avec son arc.

— Ne le tue pas ! criai-je, quand il décocha sa flèche.

Il poussa un gémissement de mécontentement en voyant son projectile se perdre.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'a pris ? se plaignit-il. Je l'avais ! Il est dans le bois, maintenant.

Foulant un tapis d'aiguilles de pin, j'avais contourné la cabane à temps pour voir le fuyard disparaître à couvert.

— Il me le faut vivant, Reginald ! Digweed est à l'intérieur. Occupe-toi de lui en attendant mon retour.

Sur ces mots, je plongeai dans la végétation, le visage fouetté par

les feuilles et les branches et mon épée courte en main. Non loin devant, une silhouette sombre fendait les buissons avec aussi peu de finesse que moi.

Ou peut-être moins de finesse encore, car je gagnais du terrain.

— Tu étais là ? lui criai-je. Tu étais là, la nuit où mon père a été tué ?

— Je n'ai pas eu ce plaisir, gamin ! me répondit-il pardessus son épaule. Je le regrette, crois-moi ! Mais j'ai fait ma part de boulot. C'est moi qui ai arrangé le coup.

Bien sûr. Cet individu avait un accent du Sud-Ouest. Et qui avait-on décrit comme étant affublé d'un tel accent ? L'homme qui avait fait chanter Digweed. Le triste sire qui avait menacé Violette et qui lui avait fait entrevoir un terrifiant couteau.

— Arrête-toi et affronte-moi ! hurlai-je. Puisque le sang des Kenway t'inspire tant, voyons si tu es capable de faire couler le mien !

J'étais plus agile que lui. Plus rapide, également, et désormais plus proche. J'avais discerné des sifflements dans sa voix ; j'allais le rattraper d'une seconde à l'autre. Il le savait, aussi, plutôt que de s'épuiser davantage, décida-t-il de se retourner et de se battre. Après avoir enjambé une dernière branche morte et avoir atterri dans une modeste clairière, il fit volte-face, brandissant sa lame courbe. Sa « terrifiante » lame à dents de scie. Son visage vieilli était affreusement grêlé, comme s'il avait été victime de quelque maladie infantine. Le souffle court, il se passa le dos de la main sur la bouche. Il avait perdu son chapeau au cours de la poursuite – il avait les cheveux courts et grisonnants – et son manteau – noir, exactement comme l'avait précisé l'épicier – s'était déchiré et s'ouvrait, révélant sa tunique rouge de l'armée.

— Tu es un soldat britannique, constatai-je.

— Je porte cet uniforme mais je sers une autre puissance, ricana-t-il.

— Vraiment ? À qui as-tu juré fidélité, alors ? Es-tu un Assassin ?

Il secoua la tête :

— Je n'obéis qu'à moi-même, gamin. Tu ne connaîtras jamais ça qu'en rêve.

— Ça fait longtemps qu'on ne m'a pas appelé « gamin ».

— Tu crois t'être fait un nom, Haytham Kenway. Le tueur. La lame des Templiers. Tout ça parce que tu as égorgé un ou deux marchands grassouilleux ? Pour moi, tu n'es qu'un gamin. Tu es un gamin car un adulte fait face à ses cibles, d'homme à homme ; il ne se cache pas derrière elles dans la nuit, comme un serpent. (Il marqua une pause.) Comme un Assassin.

Il se mit à faire passer son couteau d'une main à l'autre, manœuvre dont l'effet fut presque hypnotisant. C'est en tout cas ce que je lui

laissai penser.

— Tu me crois incapable de me battre ? lui lançai-je.

— Il te faut encore le prouver.

— Cet endroit conviendra très bien.

Il cracha et, d'une main, me fit signe d'avancer, tout en faisant tourner sa lame dans l'autre.

— Approche, Assassin, lança-t-il, afin de m'irriter. Approche et comporte-toi en guerrier, pour la première fois. Viens voir quel effet ça fait. Allez, gamin, sois un homme.

Ces paroles censées me rendre furieux ne firent qu'accentuer ma concentration ; il me le fallait vivant. Il fallait qu'il parle.

Bondissant à mon tour par-dessus la branche morte, je me réceptionnai dans la clairière et jouai vivement de mon arme afin de le repousser, non sans rapidement reprendre mon équilibre pour qu'il n'ait pas le temps de contre-attaquer. Quelques instants s'écoulèrent, pendant lesquels nous décrivîmes un cercle, l'un face à l'autre, chacun attendant que son ennemi lance l'offensive suivante. Soudain, je coupai court à cette impasse en me fendant en avant. Après avoir porté un coup, je redressai instantanément ma garde.

L'espace d'une seconde, il crut que je l'avais raté. Puis il sentit quelque chose couler sur sa joue et porta la main à son visage, les yeux écarquillés de stupeur. À moi le premier sang.

— Tu m'as sous-estimé, dis-je.

Le sourire qu'il afficha alors était légèrement plus crispé.

— Il n'y aura pas de deuxième fois, m'assura-t-il.

— Je crois que si.

Sans plus attendre, je m'élançai de nouveau en avant. Après une feinte sur la gauche, je visai à droite, tandis que mon adversaire mobilisait déjà l'ensemble de ses défenses du mauvais côté.

Une estafilade apparut sur son bras non armé. Du sang se mit à perler sur sa manche déchirée, puis dégouлина, rouge vif, sur les aiguilles marron et vertes qui formaient le tapis de la forêt.

— Tu n'imagines pas combien je suis habile, déclarai-je. Il ne te reste plus qu'à espérer la mort... sauf si tu parles. Sauf si tu me dis tout ce que tu sais. Pour qui travailles-tu ?

Je me jetai de nouveau en avant avec la grâce d'un danseur et abattis une nouvelle fois ma lame, tandis que son couteau fendait violemment les airs. Son autre joue fut entaillée ; le cuir brun de son visage était désormais ouvert par deux traînées écarlates.

— Pourquoi avoir tué mon père ?

Lors de mon assaut suivant, je visai le dos de la main avec laquelle il maniait son couteau. Si je fus déçu qu'il ne lâche pas son arme, j'eus la satisfaction de le voir prendre conscience de mes talents, comme le confirma l'expression qui se peignait sur son visage à présent

ensanglanté. Il ne souriait plus.

Il était tout de même encore animé par l'envie de se battre ; d'un geste vif et précis, il se fendit en avant à son tour. Faisant passer son arme d'une main à l'autre dans le but de m'induire en erreur, il me toucha presque. Presque. Peut-être serait-il parvenu à ses fins s'il ne m'avait pas déjà montré cette passe et s'il n'avait pas été ralenti par les blessures que je lui avais précédemment infligées.

Quoi qu'il en soit, je n'eus aucune difficulté à me baisser sous sa lame, après quoi je ripostai vers le haut, enfonçant la mienne entre ses côtes. Je poussai aussitôt un juron ; je l'avais frappé trop fort et à hauteur d'un rein. Il était pour ainsi dire mort. L'hémorragie interne aurait raison de lui en une demi-heure environ. Pis, il risquait de perdre connaissance d'une seconde à l'autre. J'ignore s'il en prit conscience lui-même en cet instant, car il se jeta de nouveau sur moi avec un rictus de haine. Il avait à présent les dents rougies de sang ; après avoir facilement paré son assaut, je lui empoignai le bras et le tordis, jusqu'à le briser.

Le son qu'il émit tint plutôt d'un halètement de douleur que d'un hurlement. Quand je lui eus fracturé le coude, davantage pour le choquer que pour ajouter à ses blessures, il lâcha son arme, qui produisit un bruit assourdi en rencontrant le sol de la forêt, puis il suivit le même chemin et s'effondra à genoux.

Je lui lâchai le bras, qui retomba mollement, réduit à un sac de peau et d'os brisés. En baissant les yeux, je constatai que mon adversaire pâlassait déjà et qu'une tache noirâtre grandissait sur son ventre. Son manteau s'étala autour de lui, à terre. De sa main valide, il palpa d'un geste sans force son bras inerte. Lorsqu'il leva les yeux vers moi, il y avait dans son regard quelque chose de presque plaintif, quelque chose de pitoyable.

— Pourquoi l'avez-vous tué ? lui demandai-je d'une voix égale.

Telle de l'eau gouttant d'un flacon percé, il s'affaissa davantage, jusqu'à s'allonger sur le côté, ne songeant plus qu'à sa mort imminente.

— Parle ! insistai-je, en me penchant sur lui.

Des aiguilles de pin collées à son visage poisseux, il inspirait ses dernières bouffées d'air, la tête posée sur le tapis de la forêt.

— Ton père..., commença-t-il, avant de tousser et de cracher un peu de sang. Ton père n'était pas un Templier.

— Je sais, dis-je sèchement, en fronçant les sourcils. C'est pour ça qu'il a été tué ? Parce qu'il avait refusé d'intégrer l'Ordre ?

— C'était un... un Assassin.

— Et les Templiers l'ont tué ? Ils l'ont tué pour ça ?

— Non. Il a été tué à cause de ce qu'il possédait.

— Quoi donc ? (Je m'inclinai davantage, cherchant désespérément

à saisir les paroles du mourant.) Que détenait-il ?

Pas de réponse.

— Qui ? repris-je, presque en hurlant. Qui l'a tué ?

C'était terminé. Bouche ouverte, il papillonna des yeux.

Il refusa de reprendre conscience, malgré mes gifles.

Un Assassin. Père était un Assassin. Après avoir fait rouler l'homme au couteau sur le dos, je fermai ses yeux fixes et entrepris de lui vider les poches. J'en sortis des objets ordinaires, ainsi que quelques bouts de papier déchirés, parmi lesquels un contrat, comme je le constatai en le déroulant. Il s'agissait d'un engagement dans un régiment, les Coldstream Guards, pour être précis : une guinée et demie à l'incorporation, puis un shilling par jour. Le document portait la signature du lieutenant-colonel Edward Braddock.

Or Braddock se trouvait avec son armée aux Provinces-Unies, où il affrontait les Français. En repensant à l'homme aux oreilles pointues que j'avais vu un peu plus tôt s'éloigner à cheval, je compris subitement où il se rendait.

Je fis demi-tour et traversai en trombe le bosquet afin de regagner la cabane, ce qui ne me prit que quelques instants. Tandis qu'à l'extérieur, les trois chevaux broutaient tranquillement sous un grand soleil, l'atmosphère était sombre et plus fraîche à l'intérieur. Reginald se tenait devant Digweed, qui était toujours attaché sur la chaise, la tête inclinée. En posant les yeux sur lui, je compris instantanément...

— Il est mort, dis-je simplement, en me tournant vers Reginald.

— J'ai tenté de le secourir, Haytham, hélas cette malheureuse âme était déjà partie.

— Comment ça ?

— Des suites de ses blessures, tiens. Regarde-le de plus près.

Le visage de Digweed était couvert de sang séché, tout comme ses vêtements. L'homme au couteau l'avait fait souffrir, c'était une certitude.

— Il était vivant quand je suis sorti d'ici.

— Et aussi quand je suis entré, bon sang, enragea mon ami.

— Dis-moi au moins que tu as tiré quelque chose de lui.

— Il a dit qu'il était désolé, puis il est mort, me répondit-il, en baissant les yeux.

Frustré, je fis voler d'un coup d'épée un gobelet, qui finit sa course dans l'âtre.

— C'est tout ? Rien à propos de la nuit de l'attaque ? Pas de raison ? Pas de noms ?

— Foutre Dieu, Haytham, tu crois que je l'ai tué ? Tu crois que j'ai fait tout ce chemin, en négligeant mes autres devoirs, pour contempler un cadavre ? Je voulais autant que toi mettre la main sur lui. Et autant que toi le trouver vivant.

Ma tête m'élança comme si tout mon crâne était en train de durcir.

— J'en doute fort, crachai-je.

— Et qu'as-tu fait de l'autre ?

— Il est mort.

— Oh, je vois, me lança Reginald, avec un regard empreint d'ironie. Et à qui le doit-il, précisément ?

— Braddock connaît ce tueur, poursuivis-je, sans répondre.

— Vraiment ? s'étonna Reginald, en esquissant un mouvement de recul.

Je sortis les preuves, que j'avais fourrées dans mon manteau, et les lui tendis, boule de papiers froissés qui ressemblait à un chou-fleur dans ma main.

— Regarde ça ; ce sont ses documents d'engagement. Il faisait partie des Coldstream Guards, sous les ordres de Braddock.

— Ça ne veut rien dire, Haytham. Edward commande une force de mille cinq cents soldats, dont beaucoup viennent de la campagne. Je suis sûr que la plupart d'entre eux n'ont pas un passé très reluisant, et qu'Edward en sait très peu à leur sujet.

— Malgré ça, tu penses que ce n'est qu'une coïncidence ? L'épicier nous a dit qu'ils portaient tous les deux l'uniforme de l'armée britannique. D'après moi, le cavalier que nous avons aperçu est en route pour rejoindre son régiment. Il a... quoi, une heure d'avance ? Je le suivrai de près. Braddock est aux Provinces-Unies, n'est-ce pas ? C'est donc là-bas qu'il se rend ; il retourne auprès de son chef.

— Attention à ce que tu dis, Haytham, déclara Reginald, la voix aussi dure que le regard. Edward est un ami.

— Je ne l'ai jamais apprécié, répliquai-je, non sans une touche d'effronterie enfantine.

— Arrête un peu, tu veux ? s'emporta Reginald. Tu n'as cette opinion de lui que parce qu'il ne t'a pas traité avec le respect auquel tu étais habitué. Et aussi, je dois dire, parce qu'il a fait le maximum pour que les assassins de ton père soient traduits en justice. Écoute-moi bien, Haytham : Edward est au service de l'Ordre. Il est bon et loyal. Il l'a toujours été.

Je me retournai alors vers Reginald, à deux doigts de lui lancer : « Mais Père n'était-il pas un Assassin ? », cependant je n'en fis rien. Je ne sais quelle... sensation, ou quel instinct – difficile de me montrer plus précis – m'incita à conserver cette information pour moi.

Cela n'échappa pas à Reginald, qui me vit retenir mes paroles et décela peut-être même le mensonge dans mes yeux.

— Le tueur n'a rien dit d'autre ? insista-t-il. Tu n'as pas réussi à lui tirer d'autres renseignements avant sa mort ?

— Pas plus que toi avec Digweed, répondis-je.

Au fond de la cabane était installé un modeste poêle, à côté d'un

billot. Sur celui-ci se trouvait un morceau de pain, que j'enfournai dans ma poche.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda mon compagnon.

— Le plein de provisions pour mon voyage, Reginald.

Je repérai également une coupe remplie de pommes ; il me les faudrait pour mon cheval.

— Du pain rassis, des pommes ? Ça ne suffira pas, Haytham. Retourne au moins en ville acheter de quoi tenir plus longtemps.

— Pas le temps, Reginald. De toute façon, cette chasse à l'homme ne va pas s'éterniser. Il n'a pas beaucoup d'avance et ne se doute pas qu'il est poursuivi. Avec un peu de chance, je le rattraperai avant même d'avoir besoin de puiser dans mes réserves.

— On pourra toujours trouver de la nourriture en chemin. Je t'aiderai.

Je l'interrompis aussitôt ; je partais seul. Sans lui laisser le temps de protester, j'enfourchai ma jument et m'élançai dans la direction qu'avait prise l'homme aux oreilles pointues, convaincu de le rattraper en peu de temps.

Sa monture et lui n'avaient aucune chance. Tandis que je chevauchais à bride abattue, l'obscurité finit par tomber ; il était à présent trop dangereux d'insister pour mon cheval, qui risquait de se blesser et était de toute façon épuisé. Je décidai donc à contrecœur de faire une pause et de le laisser se reposer quelques heures.

Un arrêt forcé que j'ai mis à profit pour écrire ces mots. Je me demande désormais pourquoi j'ai estimé plus sage de partir seul, après toutes ces années durant lesquelles Reginald s'est comporté comme un père à mon égard, comme un mentor, un précepteur et un guide. Et pourquoi ne lui ai-je pas révélé ce que j'ai découvert à propos de Père ?

Ai-je changé ? Est-ce lui qui a changé ? Ou est-ce le lien qui nous unissait autrefois qui s'est modifié ?

La température a baissé. Ma jument – comme ce n'était que justice que je lui donne un nom, je l'ai baptisée Gratte, en référence à la façon dont elle a déjà pris l'habitude de me donner des coups de museau quand elle a envie d'une pomme – est allongée non loin de moi, les yeux fermés, l'air paisible, tandis que je rédige mon journal.

Je pense à ce dont Reginald et moi avons discuté. Je me demande s'il a raison de s'interroger sur l'homme que je suis devenu.

Je me suis levé tôt, ce matin. Dès le point du jour, j'ai ratissé les braises mourantes de mon feu de camp et j'ai enfourché Gratte.

Puis j'ai poursuivi la traque. Tout en chevauchant, je retournais dans ma tête les diverses hypothèses qui se présentaient. Pourquoi Oreilles Pointues et l'homme au couteau s'étaient-ils séparés ? Avaient-ils tous les deux l'intention de se rendre jusqu'aux Provinces-Unies pour y retrouver Braddock ? Oreilles Pointues pensait-il que son complice le rattraperait ?

Je n'avais aucun moyen de le savoir. Il ne me restait plus qu'à espérer que, quel que soit le plan de mes ennemis, celui qui me précédait ne se doutait pas que je le pourchassais.

Mais si tel était le cas – et comment aurait-il pu en être autrement ? –, pourquoi ne l'avais-je pas déjà rattrapé ?

Je progressais rapidement mais sans me précipiter, conscient qu'il serait tout aussi désastreux pour moi de tomber trop vite sur lui que de ne pas le retrouver du tout.

Au bout d'environ trois quarts d'heure, je parvins à l'endroit où il s'était visiblement reposé. L'aurais-je surpris si j'avais poussé Gratte un peu plus longtemps la veille ? Je posai un genou au sol, afin de sentir le peu de chaleur restant de son feu, tandis qu'à ma gauche, Gratte mâchonnait quelque chose trouvé par terre : un morceau de saucisse. Mon estomac gargouilla aussitôt. Reginald avait vu juste ; ma proie était beaucoup mieux équipée pour ce voyage que moi, qui ne disposais que d'une moitié de miche de pain et de quelques pommes. Je me maudis de ne pas avoir vidé les sacoches de selle de l'autre cavalier.

— Allez Gratte. Viens, ma grande.

Je chevauchai le reste de la journée, ne ralentissant que pour sortir ma lunette de ma poche afin d'observer l'horizon, en quête d'un signe de mon gibier. Il me devançait toujours. C'était extrêmement frustrant. La journée entière s'écoula ainsi. Quand le crépuscule s'annonça, je commençais à craindre d'avoir complètement perdu sa trace. Je ne pouvais qu'espérer avoir bien deviné sa destination.

Au bout du compte, je n'eus d'autre choix que de m'arrêter pour ce jour, dresser un campement, allumer un feu, laisser Gratte se reposer et prier pour ne pas avoir perdu la piste de mon ennemi.

Mais, alors que j'écris ces mots, je me pose encore la même question : pourquoi ne l'ai-je pas déjà rattrapé ?

En me réveillant ce matin, j'ai eu une inspiration. Bien sûr. Oreilles Pointues faisait partie de l'armée de Braddock, laquelle s'était jointe aux forces commandées par le prince d'Orange aux Provinces-Unies, où ma proie était censée se trouver. S'il se pressait, c'était parce que... parce qu'il était parti sans prévenir quiconque. Selon toute vraisemblance, il se hâtait à présent de regagner son régiment avant que son absence soit remarquée.

Ce qui impliquait que sa présence en Forêt-Noire n'avait rien d'officiel. Par conséquent, Braddock, en tant que lieutenant-colonel de son régiment, n'était pas au courant de cette escapade. Probablement pas, en tout cas.

Désolé, Gratte. Je la fis de nouveau galoper à fond de train – pour ce qui allait être sa troisième journée de poursuite d'affilée –, non sans remarquer sa fatigue, qui la ralentissait. Malgré cela, il ne nous fallut qu'une demi-heure environ pour parvenir aux restes du campement d'Oreilles Pointues. Cette fois, au lieu de m'arrêter pour examiner les braises, j'éperonnai Gratte, à qui je ne permis de souffler qu'au sommet de la colline. Depuis cet endroit surélevé, je me saisis de ma longue-vue et passai au peigne fin la zone qui se déployait devant nous, case par case, centimètre par centimètre, jusqu'au moment où je l'aperçus. Il était là-bas, minuscule point escaladant le versant opposé, et fut rapidement avalé par un bosquet.

Où étions-nous ? J'ignorais si nous avions franchi ou non la frontière délimitant les Provinces-Unies. Cela faisait deux jours que je n'avais pas croisé âme qui vive, que je n'avais rien entendu d'autre que les sons émis par Gratte et ma propre respiration.

Cela n'allait pas durer. J'éperonnai ma jument et, quelque vingt minutes plus tard, je plongeai dans les feuillages à travers lesquels ma proie s'était évanouie. La première chose qui me sauta aux yeux fut une charrette abandonnée. Un peu plus loin gisait un cadavre de cheval, dont les yeux sans vie étaient assaillis par des mouches. À la vue de cette scène, Gratte sursauta et se cabra légèrement. Comme moi, elle s'était habituée à la solitude : nous avions passé deux jours seuls, avec pour unique compagnie les arbres et les oiseaux. Face à nous se trouvait soudain un affreux rappel ; en Europe, on n'était jamais loin d'un conflit, jamais loin d'une guerre.

Chevauchant plus lentement, je fis preuve de davantage de prudence en évoluant dans le bois et en contournant les obstacles qui se présentaient à moi. Tandis que je progressais, les feuilles mortes se révélaient de plus en plus noircies, brisées ou piétinées. On s'était battu dans les parages, c'était certain ; j'aperçus bientôt des victimes, les membres écartés, le regard fixe et mort. Avec le sang noir et la boue, les cadavres auraient tendance à se fondre facilement dans le

décor, s'il n'y avait les couleurs éclatantes des uniformes – le blanc de l'armée française et le bleu des Hollandais. Mes yeux se posèrent sur des mousquets, des baïonnettes et des épées, tous cassés, le moindre objet utile ayant déjà été récupéré. En émergeant du bosquet, je me retrouvai sur une étendue dégagée, le champ de bataille, jonché d'encore plus de cadavres. De toute évidence, selon les standards de la guerre, il ne s'était agi que d'un simple accrochage, même si la mort semblait omniprésente.

Dater avec précision cet affrontement me fut difficile ; s'il s'était écoulé suffisamment de temps pour que les charognards dépouillent les lieux, les morts n'avaient pas encore été évacués. Les soldats s'étaient battus la veille, estimai-je, à en juger par l'état des cadavres et par la nappe de fumée encore en suspens au-dessus du pré, véritable linceul, telle une brume matinale mais imprégnée de l'odeur lourde et agressive de poudre.

En ces lieux, la boue était plus épaisse qu'ailleurs, retournée par les sabots et les pieds. Quand Gratte commença à s'agiter, je tirai sur les rênes, afin de la faire s'écarter et contourner le champ de bataille. Soudain, elle trébucha sur le sol meuble et manqua de peu de me faire basculer par-dessus son encolure. À cet instant précis, j'aperçus Oreilles Pointues droit devant nous. De l'autre côté du pré, à peut-être un peu moins d'un kilomètre, sa silhouette noyée dans la brume, presque indistincte, luttait tout autant que moi sur ce terrain boueux. Sa monture était sans doute aussi épuisée que la mienne, car il en était descendu et tentait de la faire avancer en tirant sur les rênes, de faibles échos de ses jurons se propageant sur la vaste étendue.

Désireux de mieux l'observer, je sortis ma lunette. La dernière fois que j'avais vu cet individu de près remontait à douze ans auparavant. Il portait alors un masque. Je me surpris à me demander – et même à espérer – si ce premier examen détaillé de ma proie s'accompagnerait d'une révélation quelconque. Allais-je le reconnaître ?

Non. C'était un homme ordinaire, le visage tanné et les cheveux grisonnants, à l'image de son complice, crasseux et épuisé par sa chevauchée. En le détaillant, je ne sentis aucun souvenir remonter brusquement à la surface de mes pensées. Rien ne s'éclaira en moi. Ce n'était qu'un homme, un soldat britannique, semblable à celui que j'avais tué en Forêt-Noire.

Je le vis tendre le cou et regarder dans ma direction, à travers la brume, puis sortir sa propre longue-vue de son manteau. L'espace de quelques instants, chacun scruta l'autre par le biais de son instrument. Puis il se précipita vers le nez de sa monture et se remit à tirer sur les rênes avec une vitalité accrue, tout en jetant des coups d'œil de mon côté.

Il m'avait reconnu. Bien. Gratte s'étant rétablie, je l'attirai vers une

zone où le sol était un peu plus résistant. Nous allions enfin pouvoir gagner du terrain. Devant moi, la silhouette d'Oreilles Pointues était de plus en plus nette, si bien que je finis par discerner ses traits crispés par l'effort, tandis qu'il entraînait son cheval. Soudain, il comprit qu'il était coincé ; je l'aurais bientôt rattrapé.

C'est alors qu'il opta pour la seule solution encore à sa disposition ; il lâcha les rênes et s'enfuit en courant. Au même moment, j'atteignis une zone où le terrain se faisait plus meuble. Une fois de plus, Gratte éprouva des difficultés à conserver son équilibre. Après l'avoir rapidement remerciée d'un murmure, je bondis de ma selle et m'élançai à pied à la poursuite de mon ennemi.

Les efforts consentis au cours des derniers jours se rappelèrent aussitôt à mon bon souvenir, et je manquai presque de m'effondrer. Mes bottes aspirées à chaque pas par la boue, j'avais la sensation de marcher dans l'eau plutôt que de courir, les poumons en feu comme si j'inhalais du gravier. Chacun de mes muscles protestait et me faisait souffrir, me suppliant de m'arrêter. Je ne pouvais qu'espérer que l'autre, un peu plus loin, éprouvait les mêmes difficultés, voire davantage. En effet, la seule chose qui me faisait encore aller de l'avant, me poussant à lever les jambes et à inspirer péniblement, était le fait de savoir que je comblais peu à peu l'écart qui nous séparait.

Lorsqu'il lança un regard derrière lui, je m'étais rapproché au point de voir ses yeux s'écarquiller de terreur. Il ne portait pas de masque. Il n'avait plus rien derrière quoi se dissimuler. Malgré ma douleur et ma fatigue, je lui adressai un sourire qui tordit mes lèvres desséchées.

Il persista à s'enfuir, grognant sous l'effort. Il s'était mis à pleuvoir, un crachin qui ajoutait une couche supplémentaire de brouillard, comme si nous étions piégés dans un décor coloré au charbon de bois.

Risquant de nouveau un coup d'œil en arrière, il constata que je m'étais encore rapproché. Cette fois, il s'arrêta et dégaina son épée, qu'il brandit à deux mains, les épaules affaissées et le souffle court. Il avait l'air épuisé. L'air d'un homme ayant passé des journées à chevaucher sans relâche en ne dormant que très peu. L'air d'un homme s'attendant à être vaincu.

Mais j'avais tort ; en vérité, il cherchait à m'attirer vers lui. Et comme un idiot, je tombai dans le piège. Je trébuchai en avant, chutant littéralement, tandis que le sol se dérobaît sous mes pieds. Je me retrouvai en train de barboter dans une grande mare de boue épaisse et vaseuse qui m'arrêta net.

— Mon Dieu, lâchai-je.

Mes pieds disparurent, suivis de mes chevilles. Le temps de prendre conscience de la situation, j'étais déjà enfoncé jusqu'aux genoux, tirant désespérément sur mes jambes pour les dégager, tout en tentant d'agripper le sol plus ferme autour de moi d'une main et, de l'autre, de

garder mon épée en l'air.

En levant les yeux vers Oreilles Pointues, je le vis sourire à son tour. Il s'avança et abattit son arme à deux mains, un coup puissant mais maladroit. Non sans gémir sous l'effort, je levai ma lame et parai son assaut dans un tintement d'acier, le faisant ainsi reculer de deux pas. Tandis qu'il reprenait son équilibre, j'extirpai un pied de la boue, sans la botte qui allait avec. Bien que très sale, ma chaussette semblait d'un blanc éclatant, comparée à la terre.

Voyant son avantage réduit à néant, Oreilles Pointues s'élança de nouveau, frappant droit devant lui. Je ripostai une première fois, puis une seconde. Durant un instant, il n'y eut que le son de l'acier contre l'acier, des grognements et de la pluie, à présent plus drue, qui claquait sur la boue. De mon côté, je remerciais Dieu en pensée ; mon adversaire semblait ne plus avoir de ruse à sa disposition.

Vraiment plus ? En tout cas, il se rendit compte qu'il me vaincrait plus facilement en se plaçant dans mon dos. Anticipant sa manœuvre, je lui assenai un coup d'épée à hauteur du genou, juste au-dessus de la botte. Il s'effondra en arrière en hurlant de douleur. Tout en poussant un cri, qu'il devait autant à sa souffrance qu'à son indignation, il se releva, peut-être survolté par la rage de ne pas se voir offrir une victoire plus aisée, puis il me donna un coup de pied de sa jambe intacte.

Je m'en saisis de ma main libre et la tordis violemment, de toutes mes forces, ce qui s'avéra suffisant pour le faire pivoter et s'étaler face contre terre dans la boue.

Il tenta de rouler plus loin, hélas pour lui son geste fut trop lent, ou peut-être mon adversaire était-il déjà trop hébété. J'abattis mon épée, dont la lame transperça la cuisse d'Oreilles Pointues avant de s'enfoncer dans le sol. Sans perdre une seconde, je m'agrippai à la poignée de mon arme solidement plantée et me hissai hors de la boue, y abandonnant au passage mon autre botte.

Le soldat se débattait en criant, immobilisé par l'acier enfoncé dans sa chair. La traction exercée lorsque je me servis de mon épée comme d'un levier pour me sortir du piège fut sans doute insupportable pour lui : il hurla de nouveau, les yeux révulsés. Malgré cela, il tenta de m'assener de violents coups d'épée. Désarmé, je m'affalai sur lui, tel un poisson jeté à terre. Sa lame m'entailla le côté du cou ; je sentis le sang chaud couler sur ma peau. Je plaquai aussitôt mes mains sur les siennes, si bien que nous nous retrouvâmes soudain en train de nous disputer la possession de l'épée. Alors que nous luttions, grognant et jurant, j'entendis derrière moi quelque chose ; des bruits de pas approchaient. Puis des voix. Quelqu'un parlait en hollandais. Je lâchai un nouveau juron.

— Non ! lança quelqu'un.

Je me rendis compte après coup que c'était moi qui avais poussé ce cri.

Oreilles Pointues avait certainement perçu les voix, lui aussi.

— Tu arrives trop tard, Kenway, gronda-t-il.

Les bruits de pas derrière moi. La pluie. Mes propres cris :

— Non, non, non !

Puis une voix s'adressa à moi, en anglais :

— Ne bouge plus, toi !

En me dégageant d'Oreilles Pointues, je frappai la boue de frustration, puis je me redressai, sans accorder d'attention au rire rauque et irrégulier de mon adversaire. Je fis face aux troupes surgies de la brume et de la pluie, faisant de mon mieux pour me tenir droit.

— Je m'appelle Haytham Kenway, dis-je. Je suis un proche du lieutenant-colonel Edward Braddock. Cet homme est mon prisonnier, laissez-moi m'en charger.

J'aurais eu du mal à préciser si le rire qui me répondit provenait d'Oreilles Pointues, toujours cloué au sol, ou de l'un des petits groupes de soldats qui s'étaient matérialisés devant moi, tels des spectres échappés du champ de bataille.

Du commandant de ce détachement, je ne distinguais qu'une moustache, ainsi qu'une veste croisée sale et trempée, ornée de galons autrefois dorés. Je le vis lever quelque chose, qui apparut brusquement dans mon champ de vision. Je ne compris qu'il me frappait avec la poignée de son épée qu'une fraction de seconde avant d'être touché. Je perdis aussitôt connaissance.

On ne tue pas les hommes assommés. Ce ne serait pas noble. Pas même au sein de l'armée commandée par le lieutenant-colonel Edward Braddock.

Je sentis de l'eau froide me fouetter le visage. Ou peut-être m'avait-on giflé de la main ? Quoi qu'il en soit, on me réveillait brutalement. Tandis que je reprenais mes esprits, je restai un bon moment à me demander qui j'étais, où je me trouvais...

Et pourquoi j'avais une corde autour du cou.

Et les bras attachés dans le dos.

Je me tenais à l'extrémité d'une estrade. Sur ma gauche étaient alignés quatre individus, qui, comme moi, avaient une corde autour du cou. Au moment où je tournai la tête de leur côté, celui du bout s'agita soudain, donnant des coups de pied dans le vide.

De nombreux halètements s'élevèrent devant moi, ce qui me fit prendre conscience que nous avions un public. Nous avions quitté le champ de bataille pour rejoindre un pré de dimensions plus modestes, sur lequel les hommes s'étaient rassemblés. Vêtus aux couleurs de l'armée britannique et coiffés des bonnets à poil des Coldstream

Guards, ils étaient livides. Il était évident qu'on les avait forcés à être présents, à voir le malheureux prisonnier, au bout de sa corde, donner un dernier coup de pied, la bouche béante et le bout de la langue – en sang à force d'avoir été mordu – sorti, tandis qu'il cherchait de l'air à grands coups de mâchoire.

Il s'agitait encore, faisant trembler la poutre qui nous surplombait. En levant la tête, je vis ma propre corde attachée à ce madrier, puis je baissai les yeux sur le tabouret en bois sur lequel je me tenais debout. Et je vis mes pieds déchaussés.

Puis ce fut le silence. On n'entendit plus que les sons émis par le pendu qui agonisait, les craquements de sa corde et les gémissements de l'échafaud.

— Tel est le sort réservé aux voleurs, cria le bourreau en désignant sa victime, avant de faire quelques pas sur l'estrade, en direction du deuxième condamné, et de s'adresser de nouveau à la foule figée. Ils retrouvent leur créateur au bout d'une corde, conformément aux ordres du lieutenant-colonel Braddock.

— Je connais Braddock ! m'écriai-je soudain. Où est-il ? Faites-le venir ici !

— La ferme, toi ! beugla le bourreau, en me pointant du doigt.

Son assistant, qui m'avait déjà aspergé le visage d'eau, survint sur ma droite et me gifla, non pas pour me faire reprendre connaissance, cette fois, mais pour me faire taire.

Tout en laissant échapper un grognement, je luttai avec mes liens, mais pas trop vigoureusement, afin de ne pas risquer de perdre l'équilibre et de chuter du tabouret sur lequel j'étais si périlleusement perché.

— Je m'appelle Haytham Kenway ! criai-je, le cou entaillé par la corde.

— J'ai dit « La ferme » ! rugit de nouveau le bourreau.

Une fois de plus, son assistant me frappa, avec une telle force que je fus près de basculer. Pour la première fois, je m'intéressai au soldat attaché juste à ma gauche ; je me rendis compte qu'il s'agissait d'Oreilles Pointues, qui portait autour de la cuisse un bandage noirci par le sang. Il me considéra avec des yeux troubles, les paupières tombantes, et esquissa lentement un vague sourire.

— Cet homme est un déserteur ! cria le bourreau, qui se tenait à présent auprès du deuxième condamné. Il a laissé ses camarades mourir. Des hommes comme vous. Il vous a laissés mourir ! Alors dites-moi : quelle doit être sa sentence ?

— Qu'on le pend, répondirent les soldats, sans grand enthousiasme.

— Si telle est votre volonté..., lâcha le sinistre personnage, un sourire narquois aux lèvres.

Il recula d'un pas et poussa le malheureux d'un coup de pied dans le creux des reins, ravi de la réaction outrée de l'assistance.

Tout en évacuant la douleur du coup qu'on m'avait porté à la tête, je me remis à lutter contre mes liens. Le bourreau s'approcha de sa victime suivante, posa la même question à la foule, qui lui offrit la même réponse tiède et consciencieuse. Il poussa alors le pauvre diable, qui ne tarda pas à succomber. L'estrade craquait et tremblait sous le poids des trois pendus qui se balançaient au bout de leur corde. Audessus de moi, l'échafaud grinçait. En levant la tête, je vis les charnières se désolidariser brièvement, avant de revenir à la normale.

Le bourreau se dirigea ensuite vers Oreilles Pointues.

— Cet homme... cet homme s'est offert un petit séjour en Forêt-Noire, en pensant pouvoir revenir sans être remarqué, mais il a eu tort. Dites-moi : comment doit-il être puni ?

— Qu'on le pendre, marmonna à contrecœur la foule.

— Faut-il qu'il meure ? s'époumona le bourreau.

— Oui, répondirent les soldats.

Cela étant, j'en vis quelques-uns secouer furtivement la tête. En revanche, d'autres, qui vidaient des gourdes en cuir, semblaient ravis par ces événements, comme si un peu de bière avait suffi à les convaincre. Ce comportement justifiait-il l'apparente désinvolture d'Oreilles Pointues ? Il souriait toujours quand le bourreau se plaça derrière lui et plaqua un pied dans son dos.

— Le moment est venu de pendre un déserteur ! s'écria ce dernier.

— Non ! hurlai-je, quand il poussa ma proie, tout en me débattant désespérément pour me libérer de mes liens. Non, il faut le garder vivant ! Où est Braddock ? Où est le lieutenant-colonel Edward Braddock ?

L'assistant se planta devant moi, avec un sourire presque totalement édenté sous sa barbe naissante.

— Tu n'as pas entendu ce qu'il a dit ? me lança-t-il. « La ferme. »

Sur ces mots, il leva le bras pour me donner un coup de poing.

Il n'en eut pas l'occasion. Du bout du pied, je fis valser le tabouret, pour aussitôt refermer les jambes autour du cou de ce triste individu, les croisant à hauteur des chevilles. Sans attendre, je serrai ma prise.

Il se mit à hurler. À mesure que j'accentuais la pression, son cri se mua en un couinement étouffé, puis son visage commença à rougir, alors qu'il tentait de m'agripper les mollets afin de les écarter. Je me tordais d'un côté et de l'autre, le secouant comme un chien agite une proie serrée entre ses mâchoires. Tout en contractant les muscles des cuisses, je faisais de mon mieux pour ne pas tirer sur le nœud coulant passé autour de mon cou. Pendant ce temps, à côté de moi, Oreilles Pointues se débattait au bout de sa corde, la langue tirée et ses yeux laiteux exorbités, comme sur le point de jaillir de leurs orbites.

À l'autre extrémité de l'estrade, le bourreau tirait sur les jambes des pendus pour s'assurer qu'ils étaient bien morts.

Quand il leva la tête, intrigué par l'agitation survenue de mon côté, et vit son assistant coincé dans l'étau de mes jambes, il se précipita vers nous en jurant et dégaina son épée.

Criant sous l'effort, je pivotai de nouveau et tordis les jambes, entraînant mon prisonnier avec moi. Par je ne sais quelle synchronisation miraculeuse, la masse de l'assistant heurta de plein fouet le bourreau qui survenait. Ce dernier poussa un cri et chuta lourdement de l'estrade. Face à nous, les soldats n'avaient pas bougé – bouche bée, choqués, aucun d'eux ne cherchait à intervenir.

Accentuant la pression, je fus bientôt récompensé en entendant craquer le cou de l'assistant, qui se mit à saigner du nez et cessa de m'agripper les jambes. Quant à moi, je serrai de plus belle. Je laissai échapper un nouveau cri, mes muscles protestant sous le supplice que je leur infligeais, et fis basculer mon prisonnier jusqu'à lui faire percuter l'échafaud.

L'échafaud qui craquait, qui grinçait, qui se disloquait.

Au prix d'un dernier effort – je n'avais plus de force ; si cette tentative échouait, je mourrais en cet instant –, je projetai de nouveau mon prisonnier sur la construction, qui céda enfin. À cette seconde précise, je me sentis perdre connaissance, comme si un voile noir s'abaissait sur mon esprit. La pression de la corde autour de mon cou se relâcha brusquement quand l'échafaud se fracassa au sol, devant l'estrade. La poutre transversale bascula, puis la plate-forme elle-même se déroba, ne résistant plus au poids des hommes et des planches. L'ensemble s'effondra dans un grand fracas de bris de bois.

S'il vous plaît, ne le tuez pas, pensai-je, avant de perdre conscience.

Lorsque je revins à moi, dans la tente où je suis en ce moment même allongé, mes premiers mots furent les suivants :

— Est-il toujours vivant ?

— Qui donc ? me demanda le médecin, dont la moustache distinguée et l'accent laissaient penser qu'il était de plus haute naissance que le commun des mortels.

— L'homme aux oreilles pointues, répondis-je, en tentant de me redresser.

Le praticien me força à me rallonger en plaquant la main sur ma poitrine.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez, je le crains, dit-il, sur un ton plutôt amène. J'ai entendu dire que vous connaissiez le lieutenant-colonel. Peut-être sera-t-il en mesure de vous fournir toutes les explications souhaitées quand il arrivera demain matin.

Et ainsi me voici donc, dans cette tente, à relater les événements

survenus ce jour, et dans l'attente d'être reçu par Braddock...

On aurait dit une version plus massive et plus intelligente de ses soldats, avec toute l'allure qu'impliquait son rang. Ses bottes noires et brillantes lui remontaient jusqu'aux genoux et il portait une redingote ornée de fioritures blanches par-dessus une tunique foncée entièrement boutonnée. Une écharpe immaculée autour du cou, il était en outre équipé d'une épaisse ceinture en cuir marron à laquelle était suspendue son épée.

Il avait par ailleurs les cheveux coiffés en arrière et noués par un ruban noir. Il jeta son chapeau sur la petite table à côté de mon lit de camp, puis, les mains sur les hanches, me considéra avec ce regard profond, à la couleur incertaine, que je connaissais bien.

— Kenway, dit-il simplement. Reginald ne m'a pas prévenu que vous deviez me rejoindre ici.

— J'ai pris cette décision au dernier moment, Edward, me justifiai-je, me sentant soudain très jeune en sa présence, presque intimidé.

— Je vois. Vous comptiez juste faire un saut par ici, c'est ça ?

— Depuis combien de temps suis-je ici ? Combien de jours ?

— Trois, m'apprit Braddock. Le docteur Tennant craignait de vous voir pris de fièvre. Selon lui, un homme de plus faible constitution ne s'en serait peut-être pas tiré. Vous avez de la chance d'être vivant, Kenway. Rares sont les hommes à échapper à la fois à la potence et à la fièvre. Vous avez également eu la chance qu'on m'informe qu'un des condamnés à la pendaison me réclamait personnellement. Sans cela, mes hommes auraient très bien pu finir le travail. Vous avez vu de quelle façon nous traitons ceux qui s'écarterent du droit chemin.

Je portai la main à mon cou, que l'on avait bandé afin de soigner l'entaille que m'avait administrée Oreilles Pointues et qui me faisait toujours souffrir suite à la brûlure de la corde.

— En effet, Edward, je suis bien placé pour savoir comment vous traitez vos hommes.

Il soupira et congédia d'un geste le docteur Tennant, qui se retira et laissa retomber le rabat de la tente derrière lui. Puis le lieutenant-colonel s'assit lourdement, avant de poser le pied sur le lit de camp, comme pour en revendiquer la propriété.

— Pas mes hommes, Kenway. Les criminels. Vous nous avez été remis par les Hollandais avec un déserteur, un soldat qui s'était enfui avec un compagnon. Évidemment, on vous a pris pour ce dernier.

— Et qu'est-il devenu, Edward ? Qu'a-t-on fait de l'homme avec qui j'ai été fait prisonnier ?

— C'est de lui dont vous parliez en réclamant des nouvelles, n'est-ce pas ? dit Braddock, incapable de se départir d'un ton légèrement moqueur. L'individu qui, d'après le docteur Tennant, vous intéresse au plus haut point ? Un... comment l'a-t-il décrit... ? Un homme aux

oreilles pointues ?

— Edward, ce bandit était présent la nuit de l'attaque de ma maison ; c'est un des hommes que nous traquons depuis douze ans, expliquai-je, en le regardant durement. Et voilà que je le retrouve engagé dans votre armée.

— En effet... dans mon armée. Et alors ?

— Sacrée coïncidence, vous ne trouvez pas ?

Braddock, qui avait pourtant déjà en permanence l'air de mauvaise humeur, se rembrunit.

— Et si vous cessiez de vous exprimer par insinuations, mon garçon ? Dites-moi plutôt ce que vous avez réellement à l'esprit. Où est Reginald, à propos ?

— Je l'ai laissé en Forêt-Noire. À l'heure qu'il est, il est certainement déjà à mi-chemin de chez lui.

— Où il reprendra ses recherches sur les mythes et contes populaires ? devina Braddock, avec une lueur de mépris dans le regard.

De façon étrange, voir le lieutenant-colonel se comporter de la sorte me donna soudain envie de soutenir mon tuteur et ses enquêtes, en dépit de mes propres doutes à ce sujet.

— Reginald est convaincu que si nous parvenons à localiser l'entrepôt, l'Ordre pourrait devenir plus puissant que jamais depuis l'époque des Guerres Saintes, peut-être plus puissant qu'il ne l'a jamais été. Nous pourrions tout diriger.

— Si vous le pensez vraiment, vous êtes aussi idiot et idéaliste que lui, laissa tomber Braddock, avec un regard quelque peu las et dégoûté. Nous n'avons pas besoin de magie et d'artifices pour convaincre les gens ; il nous faut faire parler l'acier.

— Pourquoi ne pas profiter de ces deux forces ? suggérai-je.

— Parce que l'une d'elles n'est qu'une pure perte de temps, voilà pourquoi, me répondit-il, en se penchant vers moi.

— Ce n'est qu'une supposition, répondis-je, en soutenant son regard. Cela dit, je ne pense pas que des exécutions constituent la meilleure façon de conquérir le cœur et l'esprit des hommes.

— De la racaille, je vous le répète.

— A-t-il été exécuté ?

— Votre ami aux – quoi donc, déjà ? – aux « oreilles pointues » ?

— Vos railleries ne signifient rien pour moi, Edward. Je m'en moque autant que de votre respect, qui est inexistant. Si vous me tolérez uniquement à cause de Reginald, je vous garantis que c'est un sentiment tout à fait réciproque. Bon, maintenant, répondez-moi : l'homme aux oreilles pointues est-il mort ?

— Il est mort sur l'échafaud, Kenway. D'une façon bien méritée.

Les yeux fermés, je restai quelques instants immobile, ne songeant

à rien d'autre qu'à ma propre... comment dire... ? À toute la peine et la fureur qui bouillonnaient en moi. La colère et la frustration. La méfiance et le doute. D'autre part, j'aurais voulu abattre mon épée sur le pied de Braddock, toujours posé sur mon couchage, et chasser pour toujours cet individu de ma vie.

Mais c'était là plutôt sa façon à lui de réagir, non ? Pas la mienne.

— Il était donc présent, cette nuit-là ? reprit Braddock. Cet homme, un des responsables de l'assassinat de votre père, s'est trouvé tout ce temps parmi nous et nous ne l'avons jamais su. Quelle ironie amère, ne trouvez-vous pas, Haytham ?

— Et comment. Une ironie ou une curieuse coïncidence.

— Surveillez vos paroles, mon garçon. Reginald n'est pas là pour vous éviter les ennuis, vous savez.

— Comment s'appelait-il ?

— Tom Smith, comme des centaines de soldats de mon armée. Tom Smith, un gars de la campagne ; nous n'en savons pas beaucoup plus à son sujet. En cavale, cherchant probablement à échapper aux juges, ou peut-être à son seigneur après avoir tué le fils de ce dernier en duel. Il a peut-être défloré la fille d'un propriétaire terrien, ou encore fricoté avec la femme de celui-ci. Qui peut le dire ? On ne pose pas de questions. Suis-je surpris d'apprendre qu'un des hommes que nous traquons était durant tout ce temps réfugié au sein de mon armée ? La réponse est « non ».

— Avait-il des compagnons parmi les autres soldats ? Quelqu'un à qui je pourrais parler ?

D'un geste lent, Braddock ôta le pied de mon lit de camp.

— En tant que camarade Chevalier, vous êtes autorisé à jouir de mon hospitalité ici. Bien entendu, libre à vous de mener votre enquête. J'espère en contrepartie vous voir contribuer à notre effort.

— C'est-à-dire ?

— Les Français assiègent la forteresse de Bergen op Zoom, à l'intérieur de laquelle sont retranchés nos alliés : Hollandais, Autrichiens, Hanovriens, Hessois et, bien entendu, Britanniques. Les Français ont déjà creusé des tranchées et s'attellent à un deuxième fossé, parallèle au premier. Ils ne vont pas tarder à bombarder la forteresse. Ils vont chercher à s'en emparer avant les fortes pluies. D'après eux, cela leur fournira une entrée sur les Pays-Bas. Nos alliés estiment par conséquent que cette place forte doit être tenue à tout prix. Nous avons besoin d'un maximum d'hommes sur place. Vous comprenez maintenant pourquoi nous ne tolérons pas les déserteurs. Avez-vous le cœur à vous battre, Kenway, ou êtes-vous obnubilé par votre vengeance au point de ne plus être en mesure de nous aider ?

TROISIÈME PARTIE

1753, six ans plus tard

J'ai une mission pour toi, m'annonça Reginald.

Je hochai la tête, loin d'être surpris. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu ; je me doutais que nous ne nous rencontrions pas pour que je lui fasse part des derniers potins, même si nous nous trouvions chez *White's*. Nous sirotions chacun une bière, ayant une serveuse prévenante et – je n'avais pas manqué de le remarquer – bien en chair, toujours prête à nous en verser davantage.

L'établissement était vide, mis à part une table à notre gauche, où les « joueurs de chez *White's* », à la réputation douteuse, chahutaient en lançant des dés.

Je n'avais pas vu Reginald depuis ce jour en Forêt-Noire, six ans plus tôt, et il s'était passé beaucoup de choses depuis. Après avoir rejoint Braddock aux Provinces-Unies, j'avais servi au sein des Coldstreams au siège de Bergen op Zoom, puis jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, qui, l'année suivante, avait mis fin à la guerre. Après cela, j'étais resté avec ce régiment lors de plusieurs campagnes de maintien de la paix, ce qui m'avait tenu éloigné de Reginald, dont la correspondance me parvenait de Londres ou du château de la forêt des Landes. Conscient que mes lettres risquaient d'être lues avant d'être envoyées, je restais vague dans mes propos, attendant avec impatience le moment où je pourrais enfin m'asseoir en sa compagnie et lui confier mes craintes.

Une fois que je fus de retour à Londres, et de nouveau installé à Queen Anne's Square, on me fit savoir qu'il n'était pas joignable. On m'apprit qu'il s'était isolé avec ses ouvrages, en compagnie de John Harrison, un autre Chevalier de l'Ordre, visiblement aussi obsédé que lui par les temples, les vieux entrepôts et les êtres fantomatiques du passé.

— On était venus ici fêter mon huitième anniversaire, tu te souviens ? lui rappelai-je, sans doute désireux de repousser le moment où il me révélerait l'identité de la personne qu'il me faudrait tuer. Tu te rappelles ce qui s'est passé à l'extérieur, quand un certain prétendant impétueux a failli rendre la justice de façon sommaire en pleine rue ?

— Les gens changent, Haytham, me répondit-il, après avoir hoché la tête.

— C'est vrai que tu as changé. Tu te préoccupes désormais surtout de tes recherches sur la première civilisation.

— Je suis tout près de la solution, Haytham, souffla-t-il, comme si cette pensée le délestait d'un grand poids.

— As-tu fini par décoder le journal de Vedomir ?

— Non, hélas, concéda-t-il, en fronçant les sourcils. Et ce n'est pas

faute d'avoir essayé, tu peux me croire. Enfin, pas *encore* décodé, car il y a cette briseuse de code, une Assassine italienne affiliée. Une femme ! Incroyable, non ? Elle est au château, en France, au milieu de la forêt, mais elle dit qu'elle a besoin de l'aide de son fils pour décoder le journal. Un fils qui a disparu depuis quelques années. Personnellement, je ne la crois pas vraiment ; à mon avis, elle est tout à fait capable de décrypter le document si elle le décide. Je pense qu'elle se sert de nous pour retrouver son enfant. Enfin, elle a accepté de travailler sur le journal si nous localisons son fils. Et nous avons fini par le retrouver.

— Où ça ?

— Là où tu vas bientôt aller le chercher : en Corse.

Je m'étais trompé. Il ne s'agissait pas d'un assassinat mais d'une mission de garde d'enfant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? poursuivit-il, quand il vit l'air que je prenais. Tu estimes que ce n'est pas digne de toi ? Ce serait plutôt le contraire, Haytham : c'est la plus importante tâche que je t'aie jamais confiée.

— Non, Reginald, soupirai-je. C'est seulement toi qui le penses.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Que l'intérêt que tu portes à ton enquête t'a peut-être poussé à négliger d'autres affaires. Tu as sans doute laissé certains problèmes t'échapper...

— Quels « problèmes » ? s'étonna-t-il, perplexe.

— Edward Braddock.

— Je vois, dit-il, l'air surpris. Bon, eh bien y a-t-il quelque chose que tu souhaites me dire à son sujet ? Quelque chose que tu ne m'as pas encore révélé ?

D'un geste, je commandai d'autres bières, que notre serveuse nous apporta aussitôt. Après les avoir déposées sur la table avec un sourire, elle s'éloigna en ondulant des hanches.

— Que t'a rapporté Braddock de ses déplacements, ces dernières années ? demandai-je à mon ami.

— Je n'ai que très peu de nouvelles de lui, et je l'ai encore moins vu. Autant que je m'en souviens, nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois en six ans. Ses lettres se sont faites de plus en plus épisodiques. Il désapprouve l'intérêt que je porte à Ceux Qui Étaient Là Avant et, contrairement à toi, il n'a pas gardé ses objections pour lui. Il s'avère que nos opinions quant à la façon de diffuser le message des Templiers divergent considérablement. Par conséquent, je ne sais que très peu de choses sur lui. En fait, si je voulais avoir des nouvelles d'Edward, je dois dire que je m'adresserais à quelqu'un qui l'a accompagné durant ses campagnes. (Il me jeta un regard sardonique.) Où pourrais-je trouver une telle personne, d'après toi ?

— Tu serais bien mal inspiré de me poser la question, ricanai-je. Tu sais pertinemment que lorsque Braddock est concerné, je ne suis pas un observateur particulièrement impartial. Dès le premier instant, j'ai éprouvé de l'antipathie pour cet homme. Aujourd'hui, je l'apprécie encore moins. En l'absence de témoignages plus objectifs, voici tout de même mon avis : c'est devenu un tyran.

— Comment ça ?

— Il fait preuve de cruauté. Non seulement envers les hommes qui souffrent sous ses ordres, mais également vis-à-vis d'innocents. Je l'ai constaté de mes propres yeux pour la première fois aux Provinces-Unies.

— La façon dont Edward traite ses soldats ne regarde que lui, fit remarquer Reginald, en haussant les épaules. Les hommes se plient à la discipline, Haytham, tu le sais très bien.

Je secouai la tête.

— Je repense à un incident en particulier, Reginald, survenu le dernier jour du siège.

Mon ami se redressa et se cala contre son dossier.

— Je t'écoute, m'encouragea-t-il.

— Nous étions en train de battre en retraite, poursuivis-je. Les soldats hollandais nous menaçaient du poing, maudissant le roi George de ne pas avoir envoyé davantage d'hommes pour soulager la forteresse. Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas reçu d'autres renforts. Est-ce que ça aurait changé quelque chose ? Encore une fois, je n'en sais rien. Je ne suis pas certain que qui que ce soit parmi nous, qui étions en poste à l'intérieur de cette muraille pentagonale, aurait su résister, au vu du massacre orchestré par les Français, aussi engagé que brutal, aussi impitoyable que de rythme soutenu.

» Braddock avait vu juste : les Français avaient creusé des tranchées parallèles et s'étaient mis à bombarder la ville, approchant de plus en plus des murs, qu'ils atteignirent en septembre ; ils prolongèrent alors les boyaux sous les fortifications, pour les détruire.

» Nous avons lancé des offensives à l'extérieur de l'enceinte, afin de briser le siège – en vain – jusqu'au 18 septembre, jour où les Français ont fait une percée, à 4 heures du matin, si ma mémoire ne me trahit pas. Ils ont surpris les forces alliées en plein sommeil ; nous avons été envahis avant même de nous en rendre compte. Les Français ont massacré toute la garnison. Bien sûr, nous savons qu'ils ont fini par échapper à leur commandement et commettre des atrocités encore pires envers les malheureux habitants de cette ville, mais le carnage avait alors déjà commencé. Edward, qui avait préparé un navire au port, avait depuis longtemps décidé de s'en servir pour évacuer ses soldats si les Français finissaient par briser notre défense. Ce qui était arrivé.

» Avec Edward et quelques autres, je me suis rendu sur les quais. Postés près de l'échelle de coupée de notre navire, nous avons commencé à superviser l'embarquement des hommes et des provisions, non sans avoir laissé un modeste détachement au pied des murailles, afin de bloquer le passage à tout Français en maraude. On avait fait venir quelque mille quatre cents hommes à la forteresse de Bergen op Zoom, effectif que des mois de combats avaient divisé par deux. Il y avait de la place à bord, pas énormément – il n'était pas question d'accueillir beaucoup de passagers, certainement pas tous ceux qui avaient besoin d'être évacués – mais tout de même un peu. (Mon regard était de glace.) Ce que je veux dire, c'est qu'on aurait pu les prendre avec nous.

— Prendre qui, Haytham ?

Je m'octroyai une longue gorgée de bière.

— Une famille s'est approchée de nous, sur le quai. Avec un vieillard, qui pouvait à peine marcher, et des enfants. Un jeune homme s'est détaché du groupe et m'a demandé si nous avions de la place à bord. J'ai aussitôt acquiescé – je ne voyais aucune raison de ne pas les accepter – et désigné Braddock. Au lieu de leur faire signe de monter, comme je m'y attendais, celui-ci a levé la main et leur a ordonné de s'éloigner, tout en incitant ses soldats à embarquer plus rapidement. Alors que je m'apprêtais à protester, le jeune homme, aussi stupéfait que moi, m'a devancé et, le visage noir, a lancé quelque chose à Braddock, à coup sûr une insulte quelconque, même si ses mots m'ont échappé.

» Braddock me révéla plus tard qu'il avait été traité de « poltron », un affront certainement pas à la hauteur du châtiment qu'il infligea ensuite au malheureux, puisqu'il dégaina son épée et le transperça sur place.

» Braddock gardait la plupart du temps un petit groupe composé de certains de ses hommes auprès de lui. Ses deux compagnons les plus réguliers étaient Slater, le bourreau, et son assistant. Son nouvel assistant, devrais-je dire, car j'avais tué le précédent. Ces soldats étaient quasiment ses gardes du corps. Ils étaient en tout cas beaucoup plus proches de lui que moi. Je ne saurais dire s'il prenait parfois conseil auprès d'eux, cependant ils étaient farouchement loyaux et protecteurs envers leur commandant. Deux d'entre eux ont rejoint Braddock, Reginald, et ils s'en sont tous les trois pris à la famille, dont ils ont trucidé tous les membres : les deux hommes, une vieille femme, une plus jeune et, bien entendu, les enfants, dont un nourrisson, un bébé qu'il fallait encore porter dans les bras... (Je sentis ma mâchoire se crispier.) Un bain de sang, Reginald... La pire atrocité de guerre à laquelle il m'ait été donné d'assister, et j'en ai vu beaucoup, hélas.

— J' imagine, dit Reginald, en hochant gravement la tête. De toute

évidence, cela t'a mené à voir Edward sous un jour encore plus sombre qu'auparavant.

— Évidemment ! La guerre est notre métier, Reginald, mais nous ne sommes pas des barbares.

— Je vois, je vois...

— Vraiment ? Tu comprends ? Tu te rends enfin compte que Braddock est incontrôlable ?

— Du calme, Haytham. « Incontrôlable » ? Voir rouge est une chose, être « incontrôlable » en est une autre.

— Il traite ses hommes comme des esclaves, Reginald.

— Et alors ? dit mon ami, en haussant les épaules. Ce sont des soldats britanniques ; ils doivent bien s'attendre à un tel traitement.

— Je pense qu'il s'éloigne de nous. Ceux qui sont à son service ne sont pas des Templiers, mais de simples mercenaires qui font ce qui leur chante.

Reginald hocha la tête, puis me demanda :

— Les deux individus, en Forêt-Noire, faisaient-ils partie du cercle fermé des proches de Braddock ?

Levant les yeux vers mon compagnon, je soutins son regard, avec une prudence extrême, avant de débiter mon mensonge :

— Je n'en sais rien.

S'ensuivit un long silence, durant lequel j'avalai une généreuse gorgée de bière, tout en faisant semblant d'admirer la serveuse. Je fus ravi que Reginald change de sujet : il se pencha vers moi et me donna enfin davantage de détails à propos de mon voyage à venir en Corse.

Une fois sortis, nous nous dirigeâmes chacun vers notre voiture. Quand je me fus quelque peu éloigné, je tapotai le plafond de l'habitacle afin de réclamer l'arrêt de l'attelage. Mon cocher descendit de son siège. Il jeta un coup d'œil de chaque côté pour s'assurer que personne ne regardait dans notre direction, puis ouvrit la portière et me rejoignit à l'intérieur. Il s'installa en face de moi et ôta son chapeau, qu'il posa à côté de lui, en me dévisageant d'un regard vif et curieux.

— Eh bien, Maître Haytham ? me demanda-t-il.

Je lui rendis son regard, pris une profonde inspiration et tournai la tête vers la vitre.

— Je dois prendre la mer ce soir. Rentrons à Queen Anne's Square, où je ferai mes bagages, après quoi nous gagnerons directement les quais, je te prie.

— À votre service, M. Kenway, me répondit-il, en faisant mine de retirer une casquette imaginaire. Je commence à avoir l'habitude de ce boulot de cocher. On passe son temps à attendre, c'est vrai... une chose dont je pourrais me passer, mais à part ça... eh bien au moins, on ne risque pas de prendre une balle d'un Français, ou d'un de ses

propres officiers. En fait, je dirais même que ne pas se faire tirer dessus tout court est un des véritables avantages de ce métier.

Il était parfois assez pénible.

— En effet, Holden, répondis-je, en fronçant les sourcils pour l'inciter à se taire, même si c'était un vœu pieux.

— Et à part ça, monsieur, vous avez appris quelque chose ?

— Rien de concret, j'en ai peur.

Regardant dehors, je luttais contre un sentiment de doute, de culpabilité, de déloyauté, en me demandant s'il existait une personne en qui je croyais encore, quelqu'un envers qui j'étais encore fidèle.

Ironiquement, Holden était celui en qui j'avais le plus confiance.

J'avais fait sa connaissance aux Provinces-Unies. Comme il me l'avait promis, Braddock m'avait permis de déambuler parmi ses soldats pour leur demander s'ils savaient quoi que ce soit à propos du « Tom Smith » qui avait fini sur l'échafaud. Je ne fus pas surpris que mes investigations ne donnent aucun résultat. Personne ne semblait seulement connaître ce Smith, si tel était bien son nom. Mais une nuit, j'entendis quelqu'un approcher de ma tente ; je me redressai sur mon lit de camp, juste à temps pour voir apparaître une silhouette.

L'homme était jeune, un peu moins de la trentaine, les cheveux courts et roux, et affublé d'un sourire espiègle. J'allais apprendre plus tard que j'avais affaire au deuxième classe Jim Holden, un Londonien, un brave type épris de justice. C'était le frère d'un des soldats qui avaient été pendus le jour où j'avais moi-même frôlé la mort. Le malheureux avait été exécuté pour avoir volé du ragoût. Il n'avait pas commis d'autre crime que d'en dérober un bol, tant il mourait de faim. Ce délit méritait au pire le fouet, pourtant il fut pendu. Sa plus grande erreur avait été, apparemment, de voler la part d'un des hommes de Braddock, un membre de la force de mercenaires privés du lieutenant-colonel.

Holden m'apprit que les mille cinq cents Coldstream Guards étaient pour la plupart des soldats britanniques, comme lui. On y trouvait également un petit groupe d'hommes personnellement sélectionnés par Braddock : des mercenaires. Parmi ces individus figuraient Slater et son assistant... et, plus inquiétant, les deux cavaliers qui s'étaient rendus en Forêt-Noire.

Aucun d'eux ne portait la bague de l'Ordre. C'étaient des voyous, des gros bras, et c'était ce qui m'intriguait. Pourquoi Braddock avait-il choisi des individus de ce genre pour former son cercle d'intimes, et non des Templiers ? Plus je passais de temps en sa compagnie, plus j'avais le sentiment de tenir ma réponse : il s'éloignait de l'Ordre.

Reposer les yeux sur Holden me rappela que j'avais protesté, cette nuit-là. Cet homme, qui avait eu un aperçu de la corruption qui sévissait au cœur de l'organisation de Braddock, désirait si ardemment

que justice soit faite pour son frère que mes paroles n'eurent aucun effet ; il allait m'aider, que ça me plaise ou non.

Je finis par donner mon accord, en lui faisant bien comprendre que son assistance devait rester secrète. Afin de duper ceux qui semblaient systématiquement posséder une longueur d'avance sur moi, je devais donner l'impression d'avoir renoncé à retrouver les assassins de mon père... de façon à combler mon retard.

Ainsi, au moment de quitter les Provinces-Unies, Holden devint mon valet de chambre et mon cocher, rôle qu'il tint effectivement, vu de l'extérieur. Personne ne savait qu'il menait des enquêtes pour mon compte. Pas même Reginald.

Surtout pas Reginald.

Holden remarqua la culpabilité affichée sur mon visage.

— Vous n'avez pas menti à M. Birch, monsieur. Vous ne faites rien de pire que lui, à savoir garder pour vous certains détails, jusqu'au moment où vous serez convaincu que vous n'avez rien à lui reprocher, et je suis certain que ce sera le cas, monsieur, car c'est votre plus vieil ami.

— J'aimerais partager ton optimisme à ce sujet, Holden. Vraiment. Allons, en route. J'ai une mission à remplir.

— Certainement, monsieur. Et où cette mission va-t-elle vous mener, si je peux me permettre de vous poser la question ?

— En Corse, répondis-je. Je pars en Corse.

— Ah, en plein cœur d'une révolution, d'après ce que j'ai entendu dire...

— Tout à fait, Holden. Le théâtre d'un conflit est l'endroit idéal pour se cacher.

— Et qu'allez-vous faire là-bas, monsieur ?

— Je ne peux pas t'en dire plus, je le crains. Sache seulement que ça n'a rien à voir avec la recherche des assassins de mon père, et que je ne porte donc à cette mission qu'un intérêt très limité. C'est un devoir, rien de plus. J'espère qu'en mon absence, tu continueras de mener tes propres investigations.

— Oh ! Certainement, monsieur.

— Parfait. Et assure-toi que personne n'en ait connaissance.

— Ne vous faites pas de souci pour ça, monsieur. Pour tout le monde, Maître Kenway a depuis longtemps renoncé à sa quête de justice. Quels que soient les coupables, ils finiront par baisser la garde.

S'il faisait chaud en Corse durant la journée, la température chutait au cours de la nuit ; pas au point qu'il se mette à geler mais suffisamment pour qu'il soit peu agréable de s'allonger sur un versant de colline parsemé de rochers sans être équipé d'une couverture.

J'avais cependant des problèmes plus importants à régler que le froid relatif, comme l'escouade de soldats génois qui gravissaient la pente, et dont j'aurais aimé dire qu'ils se déplaçaient à pas furtifs.

J'aurais aimé le dire mais cela m'était impossible.

Au sommet de l'éminence, la ferme se dressait sur un plateau. Cela faisait deux jours que je surveillais les lieux, balayant de ma longue-vue les portes et fenêtres de la grande bâtisse et des granges et bâtiments plus modestes, tout en prenant note des allées et venues. Des rebelles arrivaient munis de provisions ou repartaient, tout aussi chargés. Le premier jour, un petit groupe – j'avais dénombré huit individus – avait quitté le complexe pour procéder à une offensive quelconque, comme je m'en étais rendu compte à leur retour. Les rebelles corses s'en prenaient à leurs maîtres génois. Seuls six d'entre eux étaient rentrés, ce jour-là, tous épuisés et couverts de sang, néanmoins il émanait d'eux une aura de triomphe, sans qu'il leur soit pour cela nécessaire d'esquisser le moindre geste ou de prononcer le moindre mot.

Des femmes s'étaient présentées peu après, apportant de quoi se restaurer, puis des festivités s'étaient prolongées jusque tard dans la nuit. Le lendemain, d'autres rebelles les avaient rejoints, armés de mousquets enveloppés dans des couvertures. Ils étaient bien équipés et bénéficiaient visiblement d'un soutien quelconque ; il n'était guère étonnant que les Génois cherchent à rayer cette place forte de la carte.

Deux jours durant, je m'étais déplacé sur la colline, afin de ne pas être repéré sur ce terrain rocailleux, tout en restant à bonne distance des bâtiments. Le matin du deuxième jour, je m'étais rendu compte que j'avais de la compagnie. Il y avait quelqu'un d'autre sur la colline, un autre observateur. Contrairement à moi, il avait conservé la même position, tapi derrière un affleurement rocheux, dissimulé par les broussailles et les arbres squelettiques qui trouvaient le moyen de survivre sur cette terre desséchée.

Les rebelles cachaient ma cible, qui se prénomait Lucio. Étaient-ils eux aussi affiliés aux Assassins ? Je n'en avais aucune idée, ce qui importait peu, de toute façon ; mon unique objectif était ce garçon de vingt et un ans, qui se trouvait être la clé d'un mystère qui torturait le pauvre Reginald depuis six ans. Ce jeune homme aux cheveux tombant jusqu'aux épaules ne payait pas de mine. D'après ce que j'avais constaté, il participait aux travaux, que ce soit en portant des

seaux d'eau ou en nourrissant les bêtes. La veille, il avait même tordu le cou à un poulet.

Il était donc là ; au moins un fait que j'avais établi. C'était une bonne chose. Mais il y avait des problèmes. Pour commencer, il était escorté par un garde du corps.

Cet homme, qui ne s'éloignait jamais de lui, était vêtu de la toge et du capuchon des Assassins ; il balayait fréquemment du regard le flanc de la colline, quand Lucio allait chercher de l'eau ou jetait de la nourriture aux poulets. Il portait à la taille une épée, et les doigts de sa main droite étaient en permanence fléchis. Était-il muni de la célèbre lame secrète des Assassins ? Sans aucun doute. Je devais me méfier de lui, c'était une certitude, sans parler des rebelles établis dans la ferme, manifestement très nombreux.

Autre détail dont il me fallait tenir compte : ils avaient de toute évidence pour projet de très bientôt quitter les lieux. Peut-être s'étaient-ils servi de cet endroit comme d'une base avancée temporaire pour leur attaque, peut-être savaient-ils que les Génois chercheraient sans tarder à se venger et viendraient les déloger. Quoi qu'il en soit, ils avaient porté une bonne quantité de provisions jusque dans les granges, certainement pour y remplir des charrettes à ras bord. D'après mes estimations, ils comptaient partir le lendemain.

Je devais donc intervenir de nuit. Et forcément cette nuit. Ce matin, j'avais réussi à localiser la pièce dans laquelle Lucio dormait ; il partageait une dépendance de taille moyenne avec l'Assassin et au moins six autres rebelles. Pour se voir ouvrir la porte du bâtiment, ils avaient mis au point un mot de passe, que j'avais reconstitué en lisant sur leurs lèvres, grâce à ma longue-vue : « Nous œuvrons dans les ténèbres pour servir la lumière. »

Il me fallait donc réfléchir à mon opération. Alors que je m'apprêtais à redescendre la colline, afin de mettre mon plan au point, j'aperçus l'autre observateur, ce qui me fit changer d'avis. En me rapprochant de lui, je reconnus un soldat génois. Si je ne me trompais pas, c'était là un éclaireur œuvrant pour le compte de ceux qui allaient tenter de prendre la place forte et qui n'allaient pas tarder à survenir... mais quand ?

Sans tarder, songeai-je. Ils avaient certainement envie de se venger au plus tôt du raid de la veille. En outre, ils désiraient probablement que la population ait vent de leur vitesse de réaction face aux rebelles. Cette nuit, donc.

Je m'éloignai, laissant le soldat poursuivre sa surveillance, mais je ne descendis pas la colline, ayant décidé de modifier mon intervention. Les troupes génoises auraient un rôle à jouer dans mon nouveau plan.

L'espion, en face, tint bien son rôle. Après être resté hors de vue en

journée, il quitta son poste sans un bruit, une fois la nuit tombée, disparaissant au pied de la butte. Où était posté le reste du groupe ?

Pas très loin. Environ une heure plus tard, je remarquai du mouvement au bas de la colline. J'entendis même un juron étouffé, en italien. Je me trouvais alors à mi-pente. Comprenant qu'ils entameraient bientôt leur montée, j'en fis autant et me rapprochai du plateau, tout près de la clôture d'un enclos réservé aux bêtes. Une sentinelle était postée quelque cinquante mètres plus loin. La nuit précédente, cinq hommes avaient été disposés autour de la ferme. Ce soir, ils seraient à coup sûr plus nombreux.

Je sortis ma longue-vue et la braquai sur le garde le plus proche. Sa silhouette découpée sur la lune, il surveillait avec zèle le versant de la colline, en contrebas. Il lui était impossible de me voir ; je n'étais qu'une forme irrégulière de plus sur un paysage qui en comptait une infinité. Que les rebelles aient décidé de quitter les lieux si rapidement après leur embuscade n'avait rien de surprenant, cet endroit n'étant pas, et de loin, la planque la plus sûre qu'il m'ait été donné de connaître. Pour tout dire, ils auraient fait une cible facile si les soldats génois en approche n'avaient pas fait preuve d'une telle maladresse. Le talent de l'éclaireur était flatteur, vis-à-vis de l'ensemble de l'opération. Se déplacer de façon furtive était un concept totalement étranger pour ces soldats, si bien que j'entendais de plus en plus de bruit au pied de la colline. Il était à peu près certain que les rebelles allaient bientôt les repérer à leur tour. Ils auraient alors largement le temps de s'enfuir. Et s'ils prenaient le large, ils embarqueraient Lucio avec eux.

Je décidai donc de donner un coup de main aux Génois. Chaque garde était responsable d'une section, semblable à la part d'un gâteau. Ainsi, le plus proche de moi décrivait de lents allers et retours sur une distance d'environ vingt mètres. Il faisait bien son boulot ; même lorsqu'il scrutait un côté de sa zone, il ne quittait jamais vraiment l'autre de vue. Mais lorsqu'il se déplaçait, je bénéficiais de précieuses secondes pour me rapprocher.

C'est donc ainsi que je procédai. Petit à petit. Jusqu'à discerner la sentinelle, sa barbe grise broussailleuse, son chapeau, dont le rebord lui plongeait les yeux dans l'ombre, ainsi que son mousquet, suspendu à son épaule. Je ne voyais pas encore les soldats génois, pas plus que je ne les entendais, mais j'étais conscient de leur présence, comme le garde le serait bientôt.

La même scène se déroulant très probablement de l'autre côté de la colline, il me fallait agir vite. Je dégainai mon épée courte et me préparai à passer à l'action, non sans être désolé pour cet homme, à qui j'adressai des excuses silencieuses. Il ne m'avait rien fait, si ce n'est être un garde efficace ; il ne méritait pas de mourir.

Et là, sur ce flanc de colline rocailleux, j'eus un temps d'arrêt. Pour la première fois de ma vie, je doutai de mes capacités à poursuivre ainsi. J'eus une pensée pour la famille massacrée sur le quai par Braddock et ses hommes.

Sept morts absurdes. Brusquement, je fus frappé par la conviction que je n'étais plus en mesure de prendre part à ces tueries. Je ne m'imaginai pas transpercer ce garde, qui n'était pas mon ennemi. J'en étais incapable.

Cette hésitation faillit me coûter cher car, au même instant, les soldats génois furent trahis par leur gaucherie. L'air de la nuit porta des bruits de chute de pierre et un juron depuis le bas de la pente jusqu'à mes oreilles et à celles de la sentinelle.

Le rebelle tourna brusquement la tête et se saisit aussitôt de son mousquet, puis il tendit le cou en plissant les yeux, concentrant son attention sur le bas de la colline. Et il me vit. L'espace d'une seconde, nos regards se croisèrent. Oubliant mon hésitation, je couvris d'un bond la distance qui nous séparait.

Je tendis la main droite, les doigts repliés formant comme une griffe, tout en conservant mon épée dans la gauche. En me réceptionnant, je lui tirai la tête en arrière et plongeai ma lame dans sa gorge. Alors qu'il s'apprêtait à alerter ses camarades, son cri fut noyé dans un gargouillis, tandis que du sang jaillissait sur ma main et s'écoulait sur son torse. Lui maintenant la tête de la main droite, je l'étreignis, avant de le déposer en douceur et sans un bruit sur la terre séchée de la cour de la ferme.

Accroupi, je repérai le deuxième garde, vague silhouette dans l'obscurité, une bonne cinquantaine de mètres plus loin. Devinant qu'il n'allait pas tarder à se retourner – et alors, il me découvrirait très vraisemblablement –, je m'élançai vers lui. Je courus si vite que, durant quelques secondes, je perçus le sifflement de l'air nocturne dans mes oreilles. Je lui tombai dessus au moment où il faisait demi-tour. Une fois encore, je tirai en arrière la tête de ma cible, pour aussitôt la transpercer de mon épée. Comme précédemment, le malheureux mourut avant même de toucher le sol.

J'entendais désormais de plus en plus d'échos de la troupe d'assaut génoise, en contrebas, parfaitement inconsciente du fait que je l'avais aidée dans sa progression. Bien entendu, leurs camarades approchant de l'autre côté étaient tout aussi incompetents. Ne disposant pas d'un ange gardien nommé Kenway, ils furent repérés par les sentinelles. Des cris s'élevèrent aussitôt. Quelques secondes plus tard, la lumière se fit dans la ferme, puis des rebelles en surgirent en masse, munis de torches, enfilant leurs bottes par-dessus leur pantalon, une veste passée en hâte sur le dos, se partageant épées et mousquets. Tapi de mon côté, je vis les portes d'une grange s'ouvrir à la volée ; deux

hommes entreprirent d'en sortir à la main une charrette remplie de provisions, tandis qu'un autre s'empressait de les rejoindre avec un cheval.

Il n'était plus question de rester discret, ce que comprirent les soldats génois, d'un côté comme de l'autre. Renonçant à fondre silencieusement sur leur objectif, ils se précipitèrent vers la ferme en hurlant.

Je bénéficiais d'un avantage, puisque je me trouvais déjà dans l'enceinte, sans oublier que je ne portais pas l'uniforme génois. Je mis à profit la confusion pour me mêler aux rebelles qui couraient dans tous les sens, sans attirer de soupçons.

Alors que je me ruais vers le bâtiment où était logé Lucio, je fus à deux doigts de le percuter de plein fouet quand il en sortit en trombe. Les cheveux défaits mais habillé, il appela en criant un rebelle, qu'il exhorta à se rendre dans la grange. Il était suivi de près par l'Assassin, qui courait également. Ce dernier enfila sa toge et dégaina son épée d'un seul geste. À l'angle du bâtiment surgirent deux Génois, qu'il agressa aussitôt.

— Fonce à la grange, Lucio ! cria-t-il au jeune homme par-dessus son épaule.

Parfait. Exactement ce que j'espérais : que quelque chose détourne l'attention de l'Assassin.

Je vis alors un autre soldat déboucher sur le plateau, se baisser et viser quelqu'un avec son mousquet. Lucio, une torche en main, était sa cible, heureusement le Génois n'eut pas l'occasion de faire feu ; je fus sur lui avant même qu'il prenne conscience de ma présence. Il poussa un unique cri étouffé quand j'enfonçai jusqu'à la garde mon épée dans sa nuque.

— Lucio ! criai-je, tout en pressant le doigt du mort sur la détente, de façon à faire partir le coup en l'air.

L'intéressé s'arrêta net et, la main en visière sur le front, tenta de discerner ce qui se passait de l'autre côté de la cour, où je me débarrassais ostensiblement du cadavre du soldat. Le rebelle qui accompagnait Lucio s'élança, ce qui correspondait précisément à mes souhaits. Un peu plus loin, l'Assassin se battait toujours. L'espace d'une seconde, j'admire son talent, tandis qu'il paraît deux bottes adverses à la fois.

— Merci, s'écria Lucio.

— Attends ! lançai-je. Il faut filer d'ici avant que la ferme soit prise !

Il secoua la tête :

— Je dois rejoindre la charrette. Merci encore, mon ami.

Sur ces mots, il se retourna et partit en courant.

Bon sang ! En pestant, je m'élançai en direction de la grange,

suivant une trajectoire parallèle à la sienne, restant hors de vue, dans l'ombre. Sur ma droite se présenta un membre du commando génois, sur le point de surgir dans la cour de la ferme après avoir gravi la colline, si près de moi que je vis ses yeux s'écarter lorsqu'ils tombèrent nez à nez. Sans lui laisser le temps de réagir, je lui agrippai le bras et le fis pivoter, de façon à plonger mon épée sous son aisselle, juste au-dessus du plastron. Tandis qu'il chutait en arrière sur les rochers en hurlant, je m'emparai de sa torche. Puis je repris ma course, toujours à hauteur de Lucio, en m'assurant qu'il ne courait aucun danger. J'atteignis la grange juste avant lui. En passant-toujours tapi dans l'obscurité-devant les portes grandes ouvertes, je vis deux rebelles occupés à attacher un cheval à la charrette, pendant que deux autres montaient la garde. L'un tirait des coups de mousquet et l'autre, après avoir rechargé, s'agenouillait pour en faire autant. J'atteignis bientôt le mur du bâtiment, où j'aperçus un soldat génois sur le point de se glisser à l'intérieur par une porte latérale. Je plongeai ma lame à la base de sa colonne vertébrale. Il fut saisi de convulsions durant une bonne seconde, puis je poussai son cadavre par l'ouverture, avant de lancer ma torche enflammée à l'arrière de la charrette, non sans rester dissimulé dans l'ombre.

— Arrêtez-les ! m'écriai-je, en imitant vaguement ce que j'espérais être la voix et l'accent d'un soldat génois. Arrêtez cette racaille de rebelles !

Aussitôt après, je pris une intonation de rebelle corse :

— La charrette brûle !

Dans le même temps, je sortis de ma cachette en soutenant mon cadavre de Génois, avant de le laisser tomber, comme si je l'avais tué à l'instant.

— La charrette brûle ! insistai-je en me tournant vers Lucio, qui venait d'entrer dans la grange. Il faut filer d'ici, Lucio. Suis-moi !

Deux rebelles échangèrent un regard perplexe, chacun se demandant qui j'étais et ce que je voulais à Lucio. C'est alors qu'éclatèrent quelques détonations de mousquets ; des planches volèrent autour de nous. Un rebelle s'écroula, une balle entre les deux yeux. Je me jetai aussitôt sur l'autre, faisant mine de vouloir le protéger des tirs, au lieu de quoi je lui perçai le cœur de la lame de mon couteau. Alors qu'il rendait son dernier soupir, je me rendis compte qu'il s'agissait du compagnon de Lucio.

— Il est mort, dis-je au jeune homme, en me relevant.

— Non ! hurla ce dernier, déjà en pleurs.

Pas étonnant qu'ils ne le jugent bon qu'à nourrir les bêtes, me dis-je, s'il fondait en larmes en assistant pour la première fois à la mort d'un camarade au combat.

La grange tout autour de nous était désormais en flammes.

Constatant qu'il n'y avait plus rien à sauver, les deux autres rebelles prirent la fuite et détalèrent en direction du flanc de colline, où ils se fondirent dans l'obscurité. Tandis que d'autres Corses s'échappaient à leur tour, je vis que, de l'autre côté de la cour, des soldats génois avaient également incendié la ferme proprement dite.

— Il faut que j'attende Miko, me dit Lucio.

— Il se bat ailleurs, répondis-je, devinant que Miko était son Assassin garde du corps. Je suis un de ses camarades de la Confrérie. Il ma chargé de m'occuper de toi.

— Vous en êtes certain ?

— Un bon Assassin remet tout en question. Miko t'a bien formé. Mais l'heure n'est pas à l'apprentissage des principes de notre credo. Il faut partir d'ici.

Il secoua la tête.

— Dites-moi le mot de passe, me lança-t-il d'une voix ferme.

— « La liberté de choisir ».

Lucio ayant désormais enfin confiance en moi, je pus le convaincre de me suivre. Nous nous élançâmes vers le bas de la colline ; si j'étais en train de jubiler, remerciant Dieu d'avoir enfin mis la main sur le jeune homme, ce dernier ne semblait pas si sûr que cela de son choix... Soudain, il s'arrêta net.

— Non, déclara-t-il, en secouant la tête. Je ne peux pas... Je ne peux pas abandonner Miko.

Génial...

— Il m'a dit de partir et de le retrouver près du ravin, où nos chevaux sont attachés.

À la ferme dans notre dos, le feu faisait rage, et je percevais les derniers échos de la bataille. Les soldats génois pourchassaient les derniers assiégés. Non loin de nous se firent entendre quelques chutes de pierre ; deux autres silhouettes – des rebelles – prenaient la fuite dans les ténèbres. Lorsque Lucio, qui les avait également aperçus, voulut s'élancer vers eux, je le retins, en lui plaquant la main sur la bouche.

— Non, Lucio, murmurai-je. Les soldats vont les poursuivre.

— Ce sont mes camarades, me répondit-il, les yeux écarquillés. Ce sont mes amis. Je dois les rejoindre. Nous devons nous assurer que Miko s'en est sorti.

Loin au-dessus de nous, des suppliques et des cris retentirent. Lucio leva aussitôt la tête, apparemment en proie à un conflit intérieur ; devait-il porter secours à ses compagnons, sur le plateau, ou se joindre à ceux qui prenaient la fuite ? De toute façon, il m'apparaissait évident qu'il avait décidé de ne pas rester avec moi.

— Écoutez, étranger..., commença-t-il. (J'étais devenu un étranger, visiblement.) Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour

m'aider. J'espère que nous nous reverrons dans des circonstances plus heureuses – peut-être quand je serai en mesure de mieux vous exprimer ma gratitude – mais, pour le moment, les miens ont besoin de moi.

Il se leva pour s'en aller. D'une main sur l'épaule, je le forçai à se baisser à ma hauteur. Il se dégagea de mon emprise, la mâchoire crispée.

— Écoute-moi, Lucio. C'est ta mère qui m'envoie, pour que je te conduise auprès d'elle.

Il eut un mouvement de recul.

— Oh non ! s'exclama-t-il. Non, non, non !

Ce qui n'était pas la réaction que j'avais prévue.

Je fus contraint de courir sur les rochers pour le rattraper.

— Non, non, cria-t-il en se débattant. Je ne sais pas qui vous êtes, laissez-moi tranquille !

— Oh, pour l'amour de Dieu...

Reconnaissant en pensée ma défaite, j'utilisai une prise spéciale pour l'endormir. Sans tenir compte de ses efforts pour se dégager, j'accentuai la pression, limitant ainsi le flux sanguin dans la carotide, pas suffisamment pour provoquer des dommages irréversibles mais assez pour le faire sombrer dans l'inconscience.

Je le jetai sur mon épaule – il ne pesait pas plus lourd qu'un moineau – et descendis la colline. Prenant garde d'éviter les derniers groupes de rebelles qui fuyaient l'assaut génois, je me demandai pourquoi je n'avais pas tout simplement commencé par assommer ce garçon.

Parvenu au bord du ravin, je déposai Lucio à terre. Ayant retrouvé ma corde, je la fixai et en jetai l'extrémité en contrebas, dans les ténèbres. Je me servis ensuite de la ceinture de mon prisonnier pour lui attacher les mains, puis j'en fis passer l'autre bout sous ses cuisses, de façon à charger son corps inerte sur mon dos, en écharpe. Enfin, je me lançai dans une lente descente.

Environ à mi-chemin du fond du gouffre, le poids de Lucio devint tout de même difficile à supporter. J'avais prévu ce cas de figure ; après avoir trouvé en moi les forces pour tenir jusqu'à la hauteur d'une ouverture dans la paroi, qui donnait sur une grotte plongée dans l'obscurité, je m'y faufilai tant bien que mal et pus enfin me délester de Lucio. Je sentis avec plaisir mes muscles se détendre.

C'est alors que retentit un bruit devant moi, au fond de la cavité. Il y eut un mouvement, comme si quelque chose s'était déplacé, suivi d'un claquement.

Le son de la lame secrète d'un Assassin que l'on fait jaillir.

— Je savais que tu viendrais ici, dit une voix – celle de Miko. Je le

savais parce que c'est ce que j'aurais fait.

Puis il passa à l'attaque, s'élançant en avant depuis le fond de la grotte et profitant de mon état de choc et de ma stupeur. Tirant déjà mon épée courte, je la brandis sans attendre, si bien que nos lames s'entrechoquèrent. La sienne, telle une griffe, percuta la mienne avec une telle force que mon arme me fut arrachée de la main et ricocha sur le sol, jusqu'au rebord de l'anfractuosité, où elle bascula dans les ténèbres.

Mon épée. L'épée de mon père.

L'heure n'était pas aux lamentations, car l'Assassin s'apprêtait à m'agresser de nouveau. Il était doué. Très doué. Dans cet espace réduit, sans arme, je n'avais aucun espoir. En fait, il ne me restait plus qu'à compter sur...

La chance.

Et c'est bien de la chance que j'eus quand, alors que je m'étais plaqué dos à la paroi, il manqua un peu son élan et se retrouva légèrement déséquilibré. En toute autre circonstance, face à n'importe quel autre adversaire, il se serait immédiatement rétabli et aurait tué sa cible. Cependant nous n'étions pas dans d'autres circonstances et je n'étais pas n'importe quel autre adversaire. Je lui fis payer cher son infime erreur. M'étant aussitôt penché vers lui, je lui agrippai le bras et, d'une torsion, je tentai de le faire sortir de l'obscurité. Il résista et chercha à m'attirer à lui, puis il me traîna jusqu'au bord de la grotte, ce qui me fit hurler de douleur, tandis que je luttais pour l'empêcher de me jeter dans le vide. À plat ventre, je levai la tête et le vis essayer d'attraper la corde, sans me lâcher le bras. Quand je sentis l'étui de sa lame secrète, je me mis aussitôt à en palper les attaches de ma main libre. Il comprit trop tard mes intentions et, oubliant la corde, consacra tous ses efforts à m'empêcher de détacher son arme. Durant quelques instants, nous nous disputâmes la possession de la lame, qui, lorsque j'ouvris le premier fermoir de l'étui, glissa brusquement vers le poignet de son propriétaire, lequel se retrouva en une position encore plus précaire que précédemment, décrivant des moulinets de son autre bras. Je n'aurais pu espérer mieux. En poussant un cri, je vins à bout de la dernière attache et dégageai l'étui, tout en mordant la main qui me bloquait le poignet. La douleur et mon mouvement pour me dégager suffirent à lui faire enfin lâcher prise.

Il fut avalé par les ténèbres. Il ne me restait plus qu'à prier pour qu'il n'atterrisse pas sur mon cheval. Mais rien ne se fit entendre. Pas le moindre bruit de chute, rien. Je remarquai ensuite que la corde, tendue, était agitée de soubresauts. En tendant le cou, les yeux plissés pour fouiller l'obscurité, je finis par apercevoir Miko un peu plus bas, qui, on ne peut plus vivant, commençait à escalader la paroi vers moi.

Je m'emparai aussitôt de sa lame, que j'approchai de la corde.

— Si tu montes plus haut, je coupe ça et ta chute te tuera, lui lançai-je. (Il était déjà si près de moi que je pus discerner de l'indécision dans son regard, lorsqu'il leva la tête.) Pourquoi mourir dans de telles souffrances, mon ami ? Redescends et tu auras ta revanche une autre fois.

Je me mis à couper lentement la corde. Il s'arrêta aussitôt et baissa les yeux vers le fond du ravin, noyé dans l'obscurité.

— Tu détiens ma lame, dit-il.

— Au vainqueur d'empocher le butin, répondis-je, en haussant les épaules.

— Nous nous retrouverons peut-être. Et ce jour-là, je la récupérerai.

— J'ai le sentiment que seul l'un de nous survivra à une seconde rencontre.

— Possible...

Sur ces mots, il ne tarda pas à plonger dans la nuit.

J'étais plutôt gêné de devoir à présent rebrousser chemin et escalader la paroi, sans compter que je renonçais ainsi à mon cheval, mais cela valait toujours mieux que d'affronter de nouveau l'Assassin.

Et à présent, tandis que j'écris ces lignes, nous nous reposons. Enfin, moi, je me repose ; le pauvre Lucio n'a toujours pas repris connaissance. Je vais le confier à des associés de Reginald, qui le mettront dans un chariot bâché et lui feront traverser la Méditerranée et le sud de la France pour gagner le château, où il retrouvera sa mère, la briseuse de code.

Quant à moi, je dois affréter un vaisseau en partance pour l'Italie, en m'assurant que cela se remarque, non sans faire allusion une ou deux fois à mon « jeune compagnon ». Ainsi, si les Assassins décident de remettre la main sur Lucio, c'est de ce côté qu'ils concentreront leurs efforts.

D'après les instructions de Reginald, ma mission s'achève après la traversée. Je dois ensuite me fondre en Italie sans laisser de trace ni de piste remontant jusqu'à moi.

J'ai entamé cette journée en France, après être revenu d'Italie, ce qui ne fut pas une mince affaire. S'il est facile d'en donner l'ordre par écrit, on ne « revient » pas en France aussi simplement que cela. Je m'étais rendu en Italie afin de duper les Assassins, s'ils tentaient de récupérer Lucio. Ainsi, en regagnant le pays où nous cachions justement le jeune homme et sa mère, je mettais en danger non seulement ma mission récemment menée à bien, mais également tout le travail accompli par Reginald au cours des dernières années. C'était risqué. C'était si risqué, à vrai dire, que j'en avais le souffle coupé chaque fois que j'y réfléchissais. J'en arrivais à me demander si je me comportais de façon stupide. Quel genre d'idiot aurait pris un tel risque ?

Réponse : un idiot au cœur empli de doute.

Environ cent mètres avant l'entrée du domaine, je tombai nez à nez avec un patrouilleur solitaire, un garde vêtu comme un paysan et portant un mousquet sur le dos. Malgré son air endormi, il était vigilant. Lorsque je me fus immobilisé à sa hauteur, nos regards se croisèrent quelques secondes. Il cilla en me reconnaissant, puis il inclina légèrement la tête pour me signifier que je pouvais passer. Je savais qu'un autre patrouilleur était posté de l'autre côté du château. Sorti de la forêt, je longeai le haut mur d'enceinte, jusqu'à parvenir à un immense portail cintré en bois pourvu d'un portillon. Devant cette petite ouverture se tenait un garde, que j'avais connu lors de mes quelques années passées au château.

— Voyez-vous ça ! s'exclama-t-il. Ce ne serait pas Maître Haytham devenu adulte ?

Un sourire aux lèvres, il se saisit des rênes de mon cheval, tandis que je posais pied à terre. Il ouvrit ensuite le portillon et me fit entrer. Je plissai aussitôt les yeux, agressé par l'éclat du soleil, aveuglant comparé à la pénombre de la forêt.

Devant moi s'étendait la pelouse du château. La traverser me procura une étrange sensation à l'estomac, en laquelle je reconnus la nostalgie de l'époque passée en ces lieux, dans ma jeunesse, quand Reginald avait...

poursuivi l'enseignement dispensé par mon père ? C'était en tout cas ce qu'il avait prétendu. Bien entendu, je sais à présent qu'il m'a induit en erreur en me disant cela. C'est peut-être ce qu'il a fait si l'on s'en tient à l'art du combat et de la furtivité, mais Reginald m'a en vérité élevé selon les principes de l'Ordre des Templiers. Il m'a appris que la doctrine des Chevaliers du Temple était la seule à suivre. D'après lui, ceux qui s'orientaient dans une autre direction étaient au mieux dans l'erreur, au pire maléfiques.

Depuis, j'avais appris que Père était une de ces personnes à s'être fourvoyées ou à avoir répondu à l'appel du mal. Qui peut savoir ce qu'il m'aurait enseigné en grandissant ? Qui peut le savoir ?

La pelouse n'avait pas été tondue depuis un moment, malgré la présence de deux jardiniers, chacun ceint d'une épée courte à la taille. En me voyant me diriger vers la porte d'entrée du château, ils portèrent l'un comme l'autre la main à la poignée de leur arme. Je finis par m'approcher de l'un d'eux, qui hocha la tête en me reconnaissant.

— C'est un honneur d'enfin faire votre connaissance, Maître Kenway, dit-il. Je suis certain que votre mission a été couronnée de succès.

— Tout à fait, merci, répondis-je au jardinier, ou au garde, quelle que soit sa fonction.

À ses yeux, j'étais un Chevalier, l'un des plus célèbres de l'Ordre. M'est-il vraiment possible de détester Reginald, alors que ses domestiques me gratifient d'un tel respect ? Après tout, ai-je jamais douté de son enseignement ? La réponse est « non ». M'a-t-on forcé à le suivre ? Une fois encore : non. J'ai toujours eu la possibilité de partir de mon côté. Pourtant, je suis resté avec l'Ordre. Car je croyais au code.

Malgré tout cela, il m'a menti.

Non, pas menti. Quels étaient les mots de Holden ? « Garder pour soi la vérité ».

Pourquoi ?

Et, plus récemment, pourquoi Lucio a-t-il réagi de cette façon quand je lui ai appris qu'il allait revoir sa mère ?

En entendant prononcer mon nom, le second jardinier me dévisagea avec davantage d'intensité, puis il s'agenouilla à son tour, tandis que je m'avançais. Je lui répondis d'un signe de la tête. Me sentant soudain grandi, j'eus presque envie de bomber le torse en approchant de la porte d'entrée que je connaissais si bien. Parvenu devant le battant, je me retournai en direction de la pelouse, où les deux gardes m'observaient toujours. Je m'étais entraîné dans ce jardin, j'y avais passé d'innombrables heures à affûter mes talents à l'épée.

Quand j'eus frappé à la porte, ce fut un homme vêtu comme les précédents et également équipé d'une épée courte à la taille qui vint m'ouvrir. Le château n'avait jamais compté tant de personnel quand j'y vivais. Il est vrai qu'à cette époque, nous ne recevions jamais d'invité aussi important que la briseuse de code.

Le premier visage familier que je vis fut celui de John Harrison, qui n'en crut pas ses yeux lorsqu'il m'aperçut.

— Haytham ! s'emporta-t-il. Qu'est-ce que tu fiches ici, bon sang ?

— Bonjour, John, répondis-je tranquillement. Reginald est là ?

— Eh bien oui, Haytham, mais Reginald, lui, est censé être là. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je viens voir ce que devient Lucio.

— Tu... quoi ? (Le visage de Harrison s'empourpra quelque peu.) Tu « viens voir ce que devient Lucio » ? (Il avait désormais du mal à trouver ses mots.) Quoi ? Mais pourquoi ? Est-ce que tu as la moindre idée de ce que tu es en train de faire ?

— Calme-toi, John, je t'en prie, lui répondis-je avec douceur. Je n'ai pas été suivi depuis l'Italie. Personne ne sait que je suis ici.

— J'espère bien que non, bon Dieu !

— Où est Reginald ?

— Sous l'escalier, avec les prisonniers.

— Oh... Les prisonniers ?

— Monica et Lucio.

— Je vois. J'ignorais qu'ils étaient considérés comme des prisonniers.

C'est alors qu'une porte s'ouvrit, sous la cage d'escalier, et que Reginald fit son apparition. Il fallait passer par là pour se rendre à la cave. À l'époque où j'habitais au château, c'était une pièce froide et humide, basse de plafond et emplie de moisissures. D'un côté se trouvaient des casiers à bouteilles de vin, pour la plupart vides, et de l'autre un mur noir.

— Bonjour, Haytham, dit Reginald, l'air pincé. Nous ne t'attendions pas.

Non loin de nous s'était attardé un garde, qu'un de ses collègues avait rejoint depuis. Mon regard se posa de nouveau sur Reginald et John, figés tels deux curés préoccupés. Pas un de ces hommes n'était armé, toutefois je m'estimais capable de les maîtriser tous les quatre même s'ils l'avaient été. Si l'on devait en arriver là.

— En effet, dis-je. John me confiait à l'instant combien il était surpris par ma visite.

— Plutôt, oui. Tu as fait preuve d'une grande insouciance, Haytham...

— Peut-être, mais je tenais à m'assurer qu'on s'occupait correctement de Lucio. Maintenant que je sais qu'il est retenu prisonnier ici, j'ai sans doute ma réponse.

— À quoi t'attendais-tu ? ricana Reginald.

— À ce qu'on m'avait dit, à savoir que la mission consistait à réunir la mère et le fils ; que la briseuse de code avait accepté de travailler sur le journal de Vedomir à condition que nous libérions son enfant des rebelles.

— Je ne t'ai pas menti, Haytham. Monica est bel et bien occupée à décoder ce document depuis qu'elle a retrouvé Lucio.

— Pas vraiment de la façon que j'avais imaginée.

— Nous nous servons d'un bâton, si la carotte ne fonctionne pas, déclara Reginald, le regard froid. Navré si tu as eu l'impression qu'il y avait plus de carotte que de bâton dans cette affaire.

— Allons la voir, dis-je.

Après m'avoir adressé un léger hochement de tête, Reginald fit demi-tour et nous invita à le suivre sous l'escalier. La porte donnait sur une volée de marches en pierre éclairée par des torches disposées sur les parois.

— Concernant le journal, nous sommes désormais près du but, Haytham, dit-il, tandis que nous descendions. Jusqu'à présent, nous avons pu établir qu'il existe une amulette qui confirme l'existence du mystérieux entrepôt. Si nous parvenons à mettre la main sur cet objet...

Au pied des marches, des torchères métalliques sur pied éclairaient un passage menant à une porte, devant laquelle était posté un garde. Celui-ci s'écarta et ouvrit le battant pour nous laisser passer. Illuminée par la lueur dansante des torches, la cave était fidèle à mes souvenirs. D'un côté, au fond de la pièce, un bureau était rivé au sol. Lucio y était menotté, tandis que sa mère, à côté de lui, offrait un spectacle plutôt incongru. Assise sur une chaise probablement apportée du rez-de-chaussée spécialement pour la circonstance, elle portait une longue jupe et un chemisier entièrement boutonné. Sans les entraves en fer touillées, passées autour de ses poignets et reliées aux accoudoirs du siège, et surtout sans le carcan de fer qui lui enserrait le crâne et dont le bâillon l'empêchait de parler, elle aurait ressemblé à une simple fidèle prête à assister à la messe.

Lucio pivota sur sa chaise et m'aperçut. Les yeux brûlants de haine, il s'attela de nouveau à son travail.

Quant à moi, je m'étais figé au milieu de la pièce, à mi-chemin entre la porte et les briseurs de code.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Reginald ? m'exclamai-je, en désignant la mère de Lucio, qui, derrière sa muselière, me lança un regard menaçant.

— Cette punition est temporaire, Haytham. Monica s'est montrée quelque peu bruyante, ce matin, en condamnant notre façon de procéder. Par conséquent, nous les avons tous les deux installés ici pour la journée. (Il éleva la voix, de façon à être entendu par les briseurs de code.) Je suis certain qu'ils pourront regagner leur chambre dès demain, quand ils auront retrouvé leurs bonnes manières.

— C'est injuste, Reginald.

— En temps ordinaire, ils vivent dans de bien meilleures conditions, m'assura-t-il, agacé.

— Peu importe ; il ne faut pas les traiter ainsi.

— Pas plus que tu n'aurais dû terrifier ce pauvre enfant, en Forêt-Noire, en menaçant de lui percer la gorge avec ta lame, répliqua Reginald.

— C'était... c'était..., bégayai-je, incapable de trouver mes mots.

— Différent ? Parce que cela concernait ta quête visant à retrouver les assassins de ton père ? Haytham... (Il me prit par le coude et me fit sortir de la cave, dans le couloir, pour remonter les marches.) Ce qui nous préoccupe aujourd'hui est encore plus important. Ce n'est peut-être pas ton avis mais c'est pourtant la vérité. C'est l'avenir de l'Ordre qui est en jeu.

Je n'avais plus de certitude à ce propos. J'ignorais désormais ce qui avait le plus d'importance. Néanmoins, je tins ma langue.

— Que se passera-t-il quand tout sera décodé ? demandai-je, quand nous fûmes de retour dans le hall d'entrée. (Il me répondit d'un regard éloquent.) Oh non... Ne leur fais pas de mal !

— Tes ordres m'importent peu, Haytham...

— N'y vois pas un ordre, alors, soufflai-je. Considère plutôt mes paroles comme une menace. Si tu ne peux pas faire autrement, retiens-les prisonniers ici quand ils auront terminé leur travail, mais s'il leur arrive quelque chose, tu devras en répondre devant moi.

Il me dévisagea longuement, l'air sévère. Je pris conscience que mon cœur battait à tout rompre, et espérai que cela ne se voyait pas trop. M'étais-je déjà ainsi révolté contre lui ? Avec une telle agressivité ? Jamais, me semblait-il.

— Entendu, dit-il au bout d'un moment. Il ne leur sera fait aucun mal.

Nous avons ensuite dîné dans un silence quasi total, puis c'est à contrecœur qu'il m'a proposé de passer la nuit au château. Je repars demain matin. Reginald m'a promis de rester en contact et de me donner des nouvelles du journal. Mais il n'y a plus de chaleur entre nous. Je ne suis à ses yeux que désobéissance, tandis qu'il n'est pour moi que mensonges.

En début de soirée, je me suis rendu à l'opéra de Londres et je me suis assis à côté de Reginald, qui était visiblement ravi d'assister à une représentation de *L'Opéra du gueux*. Bien sûr, la dernière fois que nos chemins s'étaient croisés, je l'avais menacé, ce que je n'avais pas oublié, contrairement à lui, de toute évidence. Il avait occulté ce souvenir ou il m'avait pardonné, au choix. Quoi qu'il en soit, à le voir, on aurait juré que cet affrontement verbal ne s'était jamais produit, comme s'il désirait repartir sur de nouvelles bases, que ce soit dû à sa joie face au divertissement de la soirée ou à sa conviction que l'amulette se trouvait tout près de lui.

En fait, l'artefact était à l'intérieur de l'opéra, autour du cou d'un Assassin cité dans le journal de Vedomir, que des agents templiers avaient ensuite localisé.

Un Assassin. Ma prochaine cible. C'était ma première mission depuis le sauvetage de Lucio en Corse ; ce type serait le premier à ressentir la morsure de ma nouvelle arme, ma lame secrète. Lorsque, muni de jumelles de théâtre, j'eus repéré mon homme, ma cible, à l'autre bout de la salle, l'ironie de la situation me frappa de plein fouet.

Il s'agissait de Miko.

Abandonnant Reginald, je me faufilai à travers les allées, jusqu'au fond de la salle, dans le dos des spectateurs, jusqu'à me retrouver à l'entrée des loges. Parvenu à hauteur de celle dans laquelle se trouvait Miko, je m'y glissai en silence et lui tapotai l'épaule.

J'étais prêt à réagir s'il tentait quoi que ce soit. Il se raidit et je l'entendis inspirer brusquement, cependant il n'esquissa pas le moindre geste pour se défendre. Il me donna presque l'impression qu'il s'attendait à ça lorsque je tendis le bras et m'emparai de l'amulette qu'il portait autour du cou. Je crus même le sentir... soulagé ? Comme s'il m'était reconnaissant de lui permettre de se dessaisir de cette responsabilité, et ravi de ne plus être le gardien de l'artefact...

— Tu aurais dû venir à ma rencontre, soupira-t-il. On aurait trouvé un autre moyen...

— Oui, mais tu aurais alors su pourquoi je venais, répondis-je.

Un claquement retentit lorsque je fis surgir la lame. Il esquissa un sourire ; il avait deviné qu'il s'agissait de celle que je lui avais prise en Corse.

— Même si ça ne change rien, je suis désolé, lui dis-je.

— Moi aussi, répondit-il.

Puis je le tuai.

Quelques heures plus tard, j'assistai à une réunion, dans la maison

située au coin de Fleet Street et Bride Street. Debout autour d'une table en compagnie d'autres personnes, nous regardions tous Reginald et l'ouvrage ouvert sous nos yeux. Sur la page, je discernais le symbole des Assassins.

— Messieurs, dit Reginald, les yeux brillants, comme au bord des larmes. Je tiens dans la main une clé. S'il faut en croire ce livre, elle ouvre les portes d'un entrepôt bâti par Ceux Qui Étaient Là Avant.

— Ah ! intervins-je, en me contenant. Nos chers amis, qui ont dominé le monde, avant de dépérir et de disparaître. Sais-tu ce que nous allons trouver à l'intérieur ?

Si Reginald remarqua mon ton sarcastique, il n'en montra rien. Au lieu de cela, il se saisit de l'amulette et l'éleva, savourant le silence de l'assemblée quand l'objet se mit à briller dans sa main. Je dus moi-même reconnaître que c'était impressionnant.

— De la connaissance, peut-être, me répondit-il en se tournant vers moi. Ou une arme, ou quelque chose d'inconnu, d'aussi mystérieux quant à sa construction qu'à son utilité. Cela peut être n'importe laquelle de ces choses. Ou aucune. Ces précurseurs constituent encore une énigme. Cela dit, je suis certain d'une chose ; quelle que soit sa nature, ce qui nous attend derrière ces portes sera une immense aubaine pour nous.

— Ou pour nos ennemis, s'ils y parviennent les premiers, ajoutai-je.

Reginald sourit. Commençais-je enfin à y croire ?

— Ils n'en feront rien. Tu y as veillé.

Les paroles de Miko avant sa mort, à propos d'un « autre moyen », me revinrent en mémoire. Qu'avait-il voulu dire par là ? Un accord entre les Assassins et les Templiers ? Mes pensées dérivèrent vers mon père.

— J'imagine que tu sais où se trouve cet entrepôt ? repris-je, après quelques instants de silence.

— M. Harrison, dit Reginald. (John avança, une carte à la main, et la déroula.) Que donnent vos calculs ?

John encercla une zone de la carte. En me penchant, je m'aperçus qu'il s'agissait de New York et de l'État du Massachusetts.

— Je pense que le site se trouve quelque part dans cette région, dit-il.

— La surface à fouiller est considérable, fis-je remarquer, en fronçant les sourcils.

— Désolé. Si je pouvais être plus précis...

— C'est très bien, déclara Reginald. Cela suffira pour commencer. Et c'est pour cette raison que nous t'avons convoqué, Maître Kenway. Nous aimerions que tu te rendes en Amérique, que tu localises ce bâtiment et que tu t'empares de ce qu'il contient.

— Je suis à vos ordres, répondis-je, tout en les maudissant, sa folie et lui, et en regrettant qu'on ne m'ait pas laissé tranquille, ce qui m'aurait permis de poursuivre mes investigations. Mais je ne suffirai pas pour accomplir une tâche d'une telle ampleur.

— C'est évident, dit Reginald, qui me tendit une feuille de papier. Voici les noms de cinq hommes bien disposés à l'égard de notre cause. Ils ont chacun reçu pour unique instruction de t'aider dans ton entreprise. Grâce à leur aide, tu ne manqueras de rien.

— Eh bien, dans ce cas, je ferais mieux de me mettre en route sans plus attendre.

— Je savais que nous avions raison d'avoir confiance en toi. Nous t'avons réservé un billet pour Boston. Ton navire lève l'ancre à l'aube. Vas-y, Haytham, et fais-nous honneur à tous.

Boston scintillait sous l'éclat du soleil et des mouettes hurlaient en décrivant des cercles au-dessus de nos têtes. Tandis que les flots s'écrasaient avec fracas sur les quais et que la passerelle claquait comme un tambour, nous débarquâmes du *Providence*, épuisés et désorientés par plus d'un mois passé en mer, mais heureux d'avoir enfin touché terre. M'étant immobilisé pour laisser passer les marins de la frégate voisine, qui faisaient rouler des tonneaux dans un bruit de tonnerre lointain, mon regard se porta sur l'océan miroitant, couleur émeraude, où les mâts des navires de guerre et autres vaisseaux de la Royal Navy oscillaient doucement. Je m'intéressai ensuite aux quais, dont les larges marches en pierre menaient des jetées et digues au port proprement dit, qui grouillait de tuniques rouges, de commerçants et de marins. Puis, un peu plus loin, je contemplai la ville de Boston. Les flèches de l'église et les bâtiments en brique rouge caractéristiques semblaient avoir résisté à toutes les tentatives de modernisation, comme plantés sur ce flanc de colline par quelque main divine. Partout, les couleurs de l'Union flottaient dans la brise, juste pour rappeler aux visiteurs – si ceux-ci avaient encore le moindre doute à ce sujet – que les Britanniques étaient présents.

Il s'était passé beaucoup de choses au cours de la traversée, c'est le moins qu'on puisse dire. Je m'étais fait des amis et des ennemis et j'avais survécu à une tentative de meurtre, de toute évidence perpétrée par des Assassins désireux de venger leur compagnon et de récupérer l'amulette.

Les autres passagers me trouvaient bien mystérieux. Certains me prenaient pour un savant. J'avais dit à James Fairweather, une de mes nouvelles relations, que je « résolvais les problèmes » et que je me rendais en Amérique pour analyser la vie là-bas ; qu'avait-on gardé de l'empire et de quoi s'était-on débarrassé ; quels changements la domination britannique avait-elle apportés.

Ce n'était pas la vérité, bien sûr, mais pas non plus un mensonge éhonté. En effet, si je devais ma présence à une affaire de l'Ordre, j'étais par ailleurs curieux de découvrir ce monde dont j'avais tant entendu parler, apparemment si vaste et dont l'esprit pionnier des habitants était réputé indomptable.

Certains prétendaient que nous aurions un jour à affronter ces gens au caractère si trempé, et que nos sujets – s'ils conservaient cette détermination – feraient alors de redoutables ennemis. À en croire d'autres avis, l'Amérique était tout simplement trop étendue pour que nous puissions la gouverner ; c'était une poudrière susceptible d'exploser à tout moment, dont les habitants finiraient par se lasser des impôts qu'on leur réclamait afin de permettre à un pays situé à des milliers de kilomètres de combattre un ennemi tout aussi lointain.

Quand les heurts éclateraient, nous n'aurions peut-être pas les ressources nécessaires pour protéger nos intérêts. J'espérais être en mesure de me faire ma propre opinion à ce sujet.

Mais tout cela devait se faire en plus de ma mission principale, même si... À vrai dire, je pense qu'il serait honnête de ma part de reconnaître que cette mission a été modifiée en cours de route. J'ai embarqué à bord du *Providence* avec un certain nombre de convictions, qui, après avoir été mises à l'épreuve, puis ébranlées, ont changé quand l'heure du débarquement est arrivée. Tout cela à cause du livre.

Le livre que m'a remis Reginald. Je suis resté absorbé dans sa lecture la plupart du temps à bord. J'ai dû le lire pas moins d'une vingtaine de fois. Pourtant, je ne suis toujours pas sûr d'en avoir saisi tout le sens.

Il y a quand même une chose dont je suis certain. Si auparavant, je considérais Ceux Qui Étaient Là Avant avec doute, comme l'aurait fait n'importe quel sceptique ou incrédule, et si l'obsession dont Reginald faisait preuve à leur égard m'agaçait, au mieux, ou me faisait craindre qu'elle ne menace les rouages même de notre Ordre, au pire, tel n'était plus le cas. Désormais, j'y croyais.

Le livre semblait avoir été écrit – je devrais dire « écrit, illustré, orné, griffonné » – par un homme, ou peut-être plusieurs, quelques cinglés qui avaient rempli des pages avec ce qui, au premier abord, m'avait fait l'effet de n'être que des déclarations saugrenues, uniquement dignes d'être moquées puis oubliées.

Pourtant, plus je lisais, plus la vérité m'apparaissait. Au cours des années, Reginald m'avait décrit (j'avais jusqu'alors plutôt dit « ennuyé avec ») ses théories à propos d'une race d'êtres nous ayant précédés. Il avait toujours soutenu que nous étions le fruit de leurs propres luttes et par conséquent contraints de les servir, et que nos ancêtres s'étaient battus pour leur liberté lors d'une longue et sanglante guerre.

Durant la traversée, je découvris que toutes ces hypothèses provenaient de cet ouvrage, qui me fit de l'effet – un effet profond, je ne puis le dire autrement. Je comprenais soudain pourquoi Reginald s'était intéressé à cette race jusqu'à l'obsession. Je l'avais raillé, à l'époque, pas vrai ? Mais en parcourant ces pages, je n'avais plus la moindre envie de ricaner ; je n'éprouvais plus qu'une sensation d'émerveillement, de clarté intérieure, qui me surexcitait parfois au point de m'en donner des vertiges. J'étais également saisi d'une certaine « insignifiance », en prenant conscience de ma propre place dans le monde. C'était comme si j'avais regardé à travers un trou de serrure, espérant découvrir une nouvelle pièce, pour en réalité tomber sur un nouveau monde.

Qu'étaient devenus Ceux Qui Étaient Là Avant ? Qu'avaient-ils

laissé derrière eux, et comment pouvions-nous en tirer bénéfice ? Je l'ignorais. C'était un mystère, qui déconcertait mon Ordre depuis des siècles et que l'on m'avait demandé de résoudre, un mystère qui m'avait conduit ici, à Boston.

— Maître Kenway ! Maître Kenway !

Un jeune homme surgit de la foule m'appelait.

— Oui ? répondis-je en m'approchant de lui, légèrement méfiant. Que puis-je pour vous ?

— Charles Lee, monsieur, se présenta-t-il, en me tendant la main. Ravi de faire votre connaissance. On m'a demandé de vous guider en ville et de vous aider à vous y installer.

Charles Lee, dont on m'avait parlé, n'était pas membre de l'Ordre mais rêvait de l'intégrer. D'après Reginald, il ferait de son mieux pour entrer dans mes bonnes grâces, dans l'espoir de s'assurer mon soutien pour sa candidature. Le voir se comporter de la sorte me rappela que j'étais désormais Grand Maître du Rite Colonial.

Affublé d'un imposant nez crochu, Charles avait les cheveux longs et foncés, ainsi que d'épais favoris. Malgré la sympathie immédiate que j'éprouvai à son égard, il ne m'échappa pas que, s'il souriait en s'adressant à moi, il considérait l'ensemble des autres personnes présentes sur le port avec dédain.

Quand il m'eut désigné où déposer mes sacs, nous entreprîmes de nous frayer un chemin parmi la foule qui se massait le long du quai, doublant des passagers et des membres d'équipage hébétés qui cherchaient encore à retrouver leurs repères sur la terre ferme. Il y avait également des dockers, des commerçants et des soldats, tandis que des enfants surexcités et des chiens se faufilaient entre nos jambes.

Après avoir porté la main à mon chapeau en croisant deux femmes qui gloussaient, je me tournai vers mon compagnon :

— Cet endroit vous plaît, Charles ?

— Boston a un certain charme, je suppose, me répondit-il par-dessus l'épaule. Comme toutes les colonies, c'est sûr. Certes, ici, les villes n'ont rien du raffinement ou de la splendeur de Londres, mais les gens sont sérieux et travailleurs. Ils sont animés d'un réel esprit pionnier que je trouve fascinant.

— Ce n'est pas rien, vraiment, de découvrir un endroit où des colons ont réussi à s'installer, commentai-je, en regardant autour de moi.

— En faisant couler le sang d'autres personnes, je le crains.

— Ah ! Cette histoire est aussi vieille que le temps, et ça ne changera sans doute jamais. Nous sommes des créatures cruelles et désespérées, guidées par nos volontés de conquête. Saxons et Francs, Ottomans et Safavides... Je pourrais continuer la liste des heures

durant. L'histoire de l'humanité n'est rien d'autre qu'une suite d'assujettissements.

— Je prie pour qu'un jour, nous nous élevions au-dessus de ça, déclara Charles, le plus sérieusement du monde.

— Pendant que vous priez, moi, j'agirai. Nous verrons qui obtient les meilleurs résultats, d'accord ?

— C'était une expression, se défendit-il, quelque peu blessé.

— Oui, et dangereuse. Les mots sont puissants. Maniez-les judicieusement.

Un silence s'abattit entre nous.

— Vous prenez vos ordres auprès d'Edward Braddock, c'est bien ça ? repris-je, alors que nous passions devant une charrette chargée de fruits.

— Oui, mais il n'a pas encore posé le pied en Amérique. D'ailleurs, je me suis dit que je pourrais... enfin... au moins en attendant qu'il arrive... j'ai pensé que...

D'un bond sur le côté, j'évitai avec agilité une fillette avec des nattes.

— Au fait, le pressai-je.

— Pardonnez-moi, monsieur. J'avais... j'avais espéré pouvoir étudier sous votre tutorat. Si je dois servir l'Ordre, je ne peux imaginer meilleur mentor que vous.

— C'est gentil à vous, mais je pense que vous me surestimez, dis-je, non sans éprouver une légère satisfaction.

— Impossible, monsieur.

Non loin de nous, un vendeur de journaux au visage rougeaud et coiffé d'une casquette braillait les dernières nouvelles en provenance de la bataille de Fort Necessity :

— Les forces françaises se déclarent victorieuses après la retraite de Washington ! En réaction, le duc de Newcastle promet d'engager plus de troupes pour contrer la menace étrangère !

La menace étrangère, pensai-je. Autrement dit, les Français. Le conflit qu'ils avaient baptisé la « Guerre contre les Français et les Indiens » ne pouvait que dégénérer, si l'on devait en croire les rumeurs.

Si tous les Anglais, sans exception, détestaient les Français, j'en connaissais un en particulier qui éprouvait à leur rencontre une haine propre à faire bouillir le sang : Edward Braddock. C'est donc de ses ennemis qu'il s'occuperait le jour où il se présenterait en Amérique, sans intervenir dans mes affaires. C'est en tout cas ce que j'espérais.

Je fis signe au gamin de s'éloigner, quand il chercha à me soutirer six pence en échange de son journal. Je n'avais aucune envie d'en savoir davantage sur les victoires françaises.

Plus tard, après avoir trouvé nos chevaux, Charles m'ayant appris

que nous nous rendions à la *Green Dragon Tavern*, je me demandai à quoi mes autres contacts ressembleraient.

— Vous a-t-on précisé la raison de ma venue à Boston ? demandai-je à mon guide.

— Non. Maître Birch m'a dit que je ne saurais que ce que vous jugeriez utile de me confier. Il m'a envoyé une liste de noms et m'a demandé de m'assurer que vous soyez en mesure de joindre ces messieurs.

— Et y êtes-vous parvenu ?

— Oui. William Johnson nous attend au *Green Dragon*.

— Vous le connaissez bien ?

— Non, pas vraiment. Mais il n'a pas hésité à venir quand il a vu la signature de l'Ordre.

— Faites preuve de loyauté envers notre cause et vous pourriez, vous aussi, être mis dans la confiance de nos plans.

— Rien ne me ferait plus plaisir, monsieur, dit-il, rayonnant.

Imposant bâtiment de brique au toit très pentu, le *Green Dragon* était en outre orné, au-dessus de la porte d'entrée, d'une enseigne arborant le dragon éponyme. D'après Charles, il s'agissait du plus célèbre établissement de la ville ; tout le monde, des simples patriotes aux tuniques rouges, en passant par les dirigeants, s'y retrouvait pour discuter, comploter, colporter des ragots et conclure des affaires. Quoi qu'il se passe à Boston, il y avait de bonnes chances que cela ait été imaginé ici, sur Union Street.

Non que Union Street soit un endroit particulièrement avenant ; c'était en vérité à peine plus qu'un ruisseau de boue. Cela nous fit ralentir quand nous nous approchâmes de la taverne, afin de ne pas éclabousser un des groupes de messieurs qui, chacun appuyé sur sa canne, bavardaient avec passion. Tout en évitant les charrettes et en adressant de légers signes de tête aux soldats à cheval, nous parvînmes devant une écurie, un bâtiment en bois bas de plafond, où nous laissâmes nos montures avant de nous diriger vers la taverne, en prenant soin d'enjamber les filets de gadoue. À l'intérieur, nous fîmes aussitôt la connaissance des propriétaires, Catherine Kerr, qui, sans vouloir me montrer discourtois, était légèrement enrobée, et Cornélius Douglas, dont les premiers mots, après notre entrée, furent les suivants : « Va te faire foutre, traînée ! »

Par bonheur, il ne s'adressait ni à moi ni à Charles, mais à Catherine. Quand ils nous aperçurent, l'un et l'autre changèrent instantanément de comportement ; arrêtant net leur dispute, ils se montrèrent obséquieux à notre égard et s'assurèrent que mes affaires soient déposées dans ma chambre.

Comme l'avait précisé Charles, William Johnson était déjà sur

place. Nous fûmes présentés l'un à l'autre dans un salon du premier étage. C'était un homme d'un certain âge, vêtu de la même façon que Charles et visiblement las, à en juger par les traits de son visage. Occupé à étudier une carte, il se redressa pour me serrer la main.

— C'est un plaisir, dit-il. (Quand Charles nous quitta pour monter la garde, il se pencha vers moi.) Un gentil garçon, un peu trop sérieux, peut-être.

Conservant pour moi mon opinion à propos de Charles, j'incitai d'un regard Johnson à poursuivre.

— On m'a dit que vous montiez une expédition ? demanda-t-il.

— Nous avons des raisons de croire qu'il existe un site ancien dans la région, répondis-je, en choisissant mes mots avec soin. J'ai besoin de votre connaissance de ce pays et de ses habitants pour le dénicher.

Il grimaça.

— Hélas, on m'a dérobé le coffre dans lequel j'entrepose les résultats de mes recherches. Sans son contenu, je ne vous suis d'aucune utilité.

Je savais d'expérience que rien n'était jamais facile.

— Eh bien nous le retrouverons, soupirai-je. Avez-vous une piste ?

— Thomas Hickey, mon associé, a été traîner à droite et à gauche. Il est assez doué pour délier les langues.

— Dites-moi où le rejoindre et je me charge de faire accélérer les choses.

— D'après certaines rumeurs, des bandits sévissent depuis une propriété du sud-ouest de la ville. Vous le trouverez vraisemblablement par là-bas.

En dehors de la ville, les épis de maïs dansaient sous une légère brise nocturne. Non loin de là se dressait la haute clôture de la propriété appartenant aux malfrats. De l'intérieur du bâtiment s'échappaient des échos de festivités bruyantes. Et pourquoi pas ? me dis-je. Réussir chaque jour à éviter de finir la corde au cou ou sur la pointe d'une baïonnette anglaise, cela méritait bien d'être fêté lorsqu'on menait une vie de bandit.

Devant l'entrée étaient postées quelques sentinelles, et des individus parasites traînaient dans les parages : certains buvaient, tandis que d'autres tentaient tant bien que mal de monter la garde, tous en permanence au bord de la dispute. Sur la gauche du domaine, les champs de maïs s'élevaient sur une modeste éminence, au sommet de laquelle quelqu'un faisait le guet près d'un faible feu. Si rester assis à entretenir les flammes n'est pas la position idéale pour monter la garde, cet individu était manifestement l'un des seuls, de ce côté de la propriété, à prendre sa tâche au sérieux. De toute évidence, les bandits n'avaient pas réussi à envoyer des patrouilles d'éclaireurs. Si tel était

le cas, ces voyous devaient être allongés quelque part, ivres morts sous un arbre, car personne ne se montra quand Charles et moi nous approchâmes d'un homme qui, tapi dans l'ombre d'un mur de pierre plus ou moins écroulé, surveillait l'intérieur de l'enceinte.

C'était lui : Thomas Hickey. Un homme au visage tout en rondeurs et à l'allure quelque peu miteuse, sans doute lui aussi un peu trop porté sur l'alcool, si je ne me trompais pas. Était-ce bien lui qui, selon William, était doué pour délier les langues ? En tout cas, il donnait l'impression d'un homme qui ne sait même pas resserrer correctement son pantalon.

S'il m'inspirait un tel sentiment négatif, c'était peut-être parce que, depuis mon arrivée à Boston, c'était le premier de nos contacts pour qui mon nom ne signifiait visiblement rien – un sentiment bien arrogant de ma part, je vous l'accorde. Cela dit, si je fus quelque peu agacé à la vue de notre interlocuteur, ce n'était rien en comparaison de la réaction de Charles, qui dégaina son épée.

— Faites preuve d'un peu de respect, mon gars, gronda-t-il.

— Du calme, Charles, intervins-je, en le retenant de la main, avant de m'adresser à Thomas. William Johnson nous a envoyés en espérant que nous puissions... vous aider à hâter vos recherches.

— Je n'ai pas besoin qu'on m'aide, répondit Thomas, d'une voix traînante. Pas besoin non plus de votre langage sophistiqué de Londres. J'ai repéré les voleurs.

— Dans ce cas, pourquoi restez-vous là à ne rien faire ? s'irrita Charles.

— Je suis en train de réfléchir à la meilleure façon de m'occuper de ces vauriens, se justifia l'assistant de Johnson.

Après avoir désigné la demeure, il se tourna vers nous, le regard impatient et un sourire effronté aux lèvres.

Je poussai un soupir ; il était temps de se mettre au boulot.

— Bon, je tue la sentinelle et je prends position derrière les gardes, dis-je. Vous deux, approchez par-devant. Dès que j'ouvre le feu sur un groupe de bandits, vous chargez. Nous bénéficierons de l'effet de surprise. La moitié de ces types tomberont avant même d'avoir compris ce qui se passe.

Muni de mon mousquet, je laissai mes deux compagnons et me glissai jusqu'au bord du champ de maïs, où je m'accroupis et visai l'homme qui faisait le guet. Il se réchauffait les mains, son arme coincée entre les jambes ; il ne m'aurait probablement pas entendu si je m'étais approché à dos de chameau. Je me sentis presque lâche lorsque vint le moment de presser la détente, mais je le fis tout de même.

Je poussai un juron en le voyant s'effondrer en avant dans une gerbe d'étincelles. Il allait bientôt commencer à brûler. L'odeur, à

défaut d'autre chose, alerterait ses complices. Me déplaçant désormais au pas de course, je rejoignis Charles et Thomas, puis nous nous séparâmes de nouveau : eux s'approchèrent de la propriété, tandis que je prenais position un peu plus loin. La crosse de mon arme calée contre l'épaule, j'alignai un des bandits qui se tenaient – ou qui « oscillaient », plutôt – devant l'entrée. À cet instant, il se mit en route en direction du champ de maïs, peut-être pour relever le garde que j'avais déjà abattu et qui devait être en train de rôtir sur son propre feu. J'attendis qu'il atteigne le champ, puis laissai passer une soudaine accalmie de l'hilarité en provenance de l'intérieur de la maison, après quoi, quand les éclats reprirent, j'appuyai sur la détente.

Il tomba à genoux et s'effondra sur le côté, le crâne à moitié arraché. Quant à moi, je me retournai immédiatement vers l'entrée de la propriété, afin de déterminer si ce coup de feu avait été entendu.

Non, visiblement. Au lieu de porter leur attention dans ma direction, les voyous du portail se concentraient sur Charles et Thomas.

— Dégagez ! leur crièrent-ils, en dégainant épées et pistolets.

Comme je le leur avais demandé, Charles et Thomas ne réagirent pas. Je voyais bien que cela les démangeait de sortir leurs propres armes, mais ils attendirent le bon moment. De braves types. Ils patientaient pour que je tire le premier.

Maintenant ! Je visai un des gardes, que j'estimais être le meneur, et je pressai la détente. Du sang jaillit de l'arrière de son crâne, puis il s'écroula.

Cette fois, mon coup de feu fut entendu. Cela importait peu, car, au même moment, Charles et Thomas dégainèrent leurs lames et passèrent à l'action. Deux autres gardes s'effondrèrent, du sang dégoulinant de leur blessure au cou. Dans une confusion totale, la bataille commença pour de bon.

J'abattis deux autres bandits avant de délaissier mon mousquet et de dégainer mon épée. Je m'élançai aussitôt et bondis dans la mêlée, de façon à me placer aux côtés de Charles et Thomas. Ravi de me battre avec des compagnons pour une fois, je vins à bout de trois voyous, qui rendirent l'âme en hurlant, tandis que leurs collègues se réfugiaient de l'autre côté du portail et se barricadaient à l'intérieur de la maison.

En un rien de temps, il ne resta plus que Charles, Thomas et moi debout. Tous les trois hors d'haleine, nous essuyâmes nos lames ensanglantées. Je jetai un coup d'œil en direction de Thomas, avec un respect tout nouveau : il s'était parfaitement comporté, avec une vivacité et un talent que démentait son allure. Charles laissa également son regard s'attarder sur lui, mais son dégoût à lui s'était plutôt accru, comme si la compétence de Thomas au combat l'avait

agacé.

Nous avions un nouveau problème sur les bras : si nous étions maîtres du jardin, la porte d'entrée de la maison avait été bloquée par ceux qui s'étaient repliés à l'intérieur. Thomas suggéra de tirer sur un baril de poudre disposé contre la bâtisse – encore une bonne idée de la part de celui que j'avais précédemment pris pour un ivrogne –, ce que je fis. J'ouvris ainsi dans le mur une brèche, par laquelle nous nous glissâmes, avant de piétiner les corps mutilés qui jonchaient le couloir, de l'autre côté.

Nous nous élançâmes en courant. D'épais tapis se succédaient au sol, tandis que des tentures luxueuses étaient suspendues aux fenêtres. Les lieux étaient plongés dans une semi-obscurité. On entendait des cris d'hommes et de femmes, ainsi que des bruits de pas de course, bien entendu, puisque nous filions au plus vite. Une épée dans une main et un pistolet dans l'autre, je trucidais tous ceux qui se présentaient devant moi.

Thomas, qui s'était emparé d'un chandelier, s'en servit pour fracasser le crâne d'un bandit, faisant gicler de la cervelle et du sang, puis Charles nous rappela ce que nous étions venus faire ici : récupérer le coffre de William. Il nous le décrivit, pendant que nous avalions d'autres couloirs sombres, rencontrant à présent moins de résistance. Soit nos adversaires nous évitaient, soit ils se regroupaient en une force plus soudée. Mais cela importait peu : il nous fallait trouver le coffre.

Ce qui fut fait ; nous le découvrîmes au fond d'un boudoir empestant la bière et le sexe. La pièce était bondée ; des femmes, en tenue légère, se saisirent de leurs vêtements et s'enfuirent en poussant des cris, alors que quelques voleurs se mettaient à charger leurs armes. Une balle se ficha dans le cadre en bois de la porte, près de moi. Alors que nous nous abritions, un homme, nu celui-là, leva son pistolet et fit feu.

Charles se plaça un instant à découvert et riposta ; le bandit dévêtu, un trou rouge peu élégant dans la poitrine, s'écrasa sur le tapis en empoignant une couverture dans sa chute. Une autre balle se perdit dans le montant de la porte, ce qui nous poussa à nous remettre à l'abri. Thomas brandit son épée, aussitôt imité par Charles, quand deux autres ennemis surgirent en trombe dans le couloir.

— Lâchez vos armes et je ne vous tuerai peut-être pas, lança un des bandits restés dans le boudoir.

— Je te fais la même proposition, répondis-je, depuis l'autre côté de la porte. On n'a rien contre toi ; je veux seulement rendre ce coffre à son propriétaire légitime.

— M. Johnson n'a rien de légitime, cracha-t-il sur un ton méprisant.

— Je ne le demanderai pas une seconde fois.

— Marché conclu.

Ayant perçu du mouvement tout près de moi, je me glissai en douceur de l'autre côté de la porte. L'autre bandit tentait de ramper jusqu'à nous ; je lui collai une balle entre les deux yeux. Il s'écroula à terre et son pistolet rebondit un peu plus loin. Le dernier voyou tira alors de nouveau et plongea afin de récupérer l'arme de son compagnon. Hélas pour lui, j'avais déjà rechargé et anticipé cette manœuvre, ce qui me permit de lui tirer une balle dans les côtes quand il tendit la main vers le pistolet. Il regagna le lit plié en deux, telle une bête blessée, et s'affala dessus dans un fatras de draps et de couvertures ensanglantés. Tandis qu'il me dévisageait, j'avancai avec prudence dans la pièce, brandissant le pistolet devant moi.

Il me lança un regard menaçant ; il n'avait sans doute pas prévu de terminer la nuit de cette façon.

— Les types dans ton genre n'ont pas besoin de livres ou de cartes, lui dis-je, en désignant le coffre de William. Qui t'a demandé de voler ça ?

— Je n'ai jamais rencontré personne, répondit le bandit, la respiration sifflante, en secouant la tête. On communique par courrier, via une boîte aux lettres morte. Mais ils paient toujours, alors on fait le boulot.

Où que j'aille, je rencontrais des individus tels que ce brigand, des hommes apparemment prêts à faire n'importe quoi pour quelques pièces. C'étaient des gens comme lui qui avaient fait irruption dans la maison de mon enfance et tué mon père. C'étaient des gens comme lui qui m'avaient lancé sur la voie que je parcours aujourd'hui.

« Ils paient toujours. On fait le boulot. »

Malgré le dégoût que celui-ci m'inspirait, je réussis à résister à l'envie de le tuer.

— Eh bien c'est terminé. Dis à tes maîtres que j'en ai décidé ainsi.

Il se redressa légèrement, s'étant peut-être rendu compte que je comptais le laisser en vie.

— Et je dois dire que vous êtes qui ?

— Ne dis rien. Ils sauront à qui ils ont affaire.

Sur ces mots, j'abandonnai ce misérable à son sort.

Tandis que Thomas faisait main basse sur d'autres biens, Charles et moi nous chargeâmes du coffre. Nous quittâmes aussitôt la propriété. En sortir se révéla plus aisé qu'y entrer : la plupart de ses occupants estimaient visiblement que la discrétion était la principale qualité des braves, et ne cherchaient par conséquent pas à nous coincer. Après avoir retrouvé nos chevaux, nous nous éloignâmes au grand galop.

Au *Green Dragon*, William Johnson était de nouveau plongé dans

ses cartes. Dès notre arrivée, il se mit à farfouiller dans le coffre, pour s'assurer que ses documents étaient tous à leur place.

— Soyez remercié, Maître Haytham, dit-il en se rasseyant, satisfait que tout soit rentré dans l'ordre. Maintenant, dites-moi ce dont vous avez besoin.

Je portais l'amulette autour du cou. J'avais déjà eu l'occasion de la retirer pour l'admirer. Était-ce un effet de mon imagination ou brillait-elle vraiment ? Je n'avais rien remarqué de tel le soir où je l'avais prise à Miko, à l'opéra. Je l'avais pour la première fois vue luire de cette façon dans la maison située au carrefour de Fleet Street et Bride Street, quand Reginald l'avait levée devant lui. Désormais, le phénomène qui était intervenu dans les mains de mon ami se reproduisait dans les miennes, comme s'il était dû. — quelle idée ridicule — à une certaine croyance.

Sans quitter William des yeux, j'ôtai l'artefact et le posai sur la table. Soutenant mon regard, il s'en empara, percevant son importance, puis il l'observa avec attention.

— Les images, sur cette amulette, vous sont-elles familières ? lui demandai-je. Peut-être une des tribus vous a-t-elle montré quelque chose de similaire ?

— Ça me paraît d'origine kanien'kehâ :ka.

Les Mohawks. Mon cœur se mit à battre plus rapidement.

— Pouvez-vous déterminer un endroit précis ? J'ai besoin de savoir d'où provient cet objet.

— Peut-être, maintenant que j'ai récupéré les résultats de mes recherches. On va voir ce que je peux faire.

Après l'avoir remercié d'un hochement de tête, je repris :

— Avant cela, j'aimerais en savoir un peu plus à votre sujet, William. Parlez-moi de vous.

— Qu'y a-t-il à dire ? Je suis né en Irlande, de parents catholiques, ce qui, comme je l'ai appris très tôt, me fermait nombre de portes. Je me suis donc converti au protestantisme et j'ai émigré ici pour travailler au service de mon oncle. Hélas oncle Peter n'était pas l'homme le plus malin qui soit. Alors qu'il avait pour projet de faire des affaires avec les Mohawks, il a décidé de s'installer à l'écart des routes commerciales. J'ai bien tenté de le raisonner mais... (Il soupira) comme je l'ai dit, il n'était pas très futé. J'ai donc décidé de rassembler le peu d'argent que j'avais gagné et d'acheter mon propre terrain. J'y ai bâti une maison, une ferme, une réserve et un moulin. J'ai commencé très modestement mais j'étais bien placé, ce qui a fait toute la différence.

— C'est donc ainsi que vous avez connu les Mohawks ?

— Tout à fait. Et cette relation s'est avérée très profitable.

— Mais vous n'avez jamais entendu parler du site de cette

ancienne civilisation ? D'un temple caché ou de constructions ancestrales ?

— Oui et non. En fait, ils vénèrent une certaine quantité de sites sacrés, mais aucun ne correspond à ce que vous décrivez. Des tumulus de terre, des clairières en forêt, des grottes secrètes... Mais tout cela est naturel. Pas de métal étrange, pas de... lueurs bizarres.

— Mmm... cet endroit est bien caché, dis-je.

— Même pour eux, on dirait, ajouta-t-il, avant d'esquisser un sourire. Mais ne perdez pas espoir, mon ami. Vous trouverez votre trésor antique, je vous le promets.

— Alors, à notre succès, dis-je, en levant mon verre.

— Notre succès très proche !

Je souris à mon tour. Nous étions quatre, à présent. Nous formions une équipe.

En entrant dans ce qui était désormais notre salon privé à l'intérieur du *Green Dragon* – notre quartier général, si vous voulez –, je retrouvai Thomas, Charles et William. Thomas buvait, Charles avait l'air inquiet et William étudiait ses documents et ses cartes. Mon salut ne reçut pour réponse qu'un rot de Thomas.

— Charmant, cracha Charles.

— Ne faites pas cette tête, Charles, lui dis-je en souriant. Il finira par vous plaire. (Je m'installai près de Thomas, qui m'adressa un regard reconnaissant.) Du nouveau ?

Il secoua la tête.

— Des rumeurs. Rien de bien solide pour l'instant. Je sais que vous êtes intéressé par tout ce qui se raconte et qui sort de l'ordinaire... des histoires de temples, d'esprits, de temps anciens et tout ce qui va avec. Mais jusqu'à maintenant, je ne peux pas dire que mes gars aient entendu grand-chose.

— Pas de babiole ou d'artefact échangé sur votre... marché fantôme ?

— Rien de nouveau. Deux ou trois armes volées, quelques bijoux sans doute piqués à une dame. Mais vous m'avez demandé de me concentrer sur des éclats, des bourdonnements et des visions étranges, pas vrai ? J'ai rien entendu qui ressemble à ça.

— Continuez de tendre l'oreille.

— Oh, vous en faites pas pour ça. Vous m'avez donné un sacré coup de main, monsieur, et j'ai bien l'intention de payer ma dette – au triple, si nécessaire.

— Merci, Thomas.

— Un endroit où dormir et un repas font une récompense suffisante. Ne vous inquiétez pas. Je vais pas tarder à vous arranger votre affaire.

Il leva sa chope... et se rendit compte qu'elle était vide, ce qui me fit m'esclaffer. Je lui donnai une tape dans le dos et le suivis du regard quand il se leva en titubant, à la recherche d'une autre bière. Je me tournai ensuite vers William et tirai une chaise pour m'asseoir à côté de lui, devant son lutrin.

— Que donnent vos recherches ?

— Mes calculs ne correspondent pas à ce que je vois sur les cartes, laissa-t-il tomber, la mine renfrognée.

Rien n'est jamais simple, regrettai-je en pensée.

— Et qu'en est-il de vos contacts locaux ? lui demandai-je, en réinstallant finalement en face de lui.

Thomas était revenu sans faire preuve de discrétion – une chope remplie de bière moussante dans la main et une marque rouge sur le visage, à l'endroit où il avait dû se cogner très récemment – juste à

temps pour entendre William dire :

— Il nous faudra gagner leur confiance pour qu'ils nous disent ce qu'ils savent.

— J'ai une idée, pour ça, intervint Thomas, articulant avec difficulté.

Nous nous tournâmes tous vers lui. Charles, comme à son habitude quand il considérait Thomas, donnait l'impression d'avoir marché dans un étron de chien, tandis que William semblait perplexe et que j'éprouvais quant à moi un réel intérêt. Qu'il soit ivre ou sobre, Thomas avait toujours des choses plus intéressantes à dire que ne l'imaginaient Charles et William.

— Il y a un type qui a asservi des indigènes, poursuivit-il. Sauvez-les et ils nous seront redevables.

Des indigènes. Les Mohawks. Enfin une piste.

— Savez-vous où ils sont détenus ?

Il secoua la tête mais Charles se pencha en avant :

— Benjamin Church le saura. C'est un malin et un combinard. Et il figure sur votre liste.

Beau travail, songai-je en le remerciant d'un sourire.

— Et moi qui me demandais par lequel de ces noms commencer.

Nous trouvâmes facilement le domicile de Benjamin Church, qui était médecin. Personne ne répondant à nos coups frappés à la porte, Charles ne perdit pas plus de temps et enfonça le battant. Après nous être précipités à l'intérieur, nous découvrîmes que la maison avait été saccagée. En plus des meubles retournés et des documents éparpillés par terre, témoins d'une fouille désordonnée, il y avait des traces de sang au sol.

Nous nous consultâmes du regard.

— On dirait que nous ne sommes pas les seuls à vouloir discuter avec M. Church, dis-je, en dégainant mon épée.

— Bon sang ! tempêta Charles. Il peut être n'importe où ! Qu'est-ce qu'on fait ?

Je désignai un portrait du brave médecin, suspendu au-dessus de la cheminée. Cet homme, qui semblait avoir entre vingt et vingt-cinq ans, avait un air distingué.

— Nous le trouverons. Venez, je vais vous montrer comment.

J'entrepris alors de décrire à Charles l'art de la surveillance, la façon de se fondre dans le décor, de disparaître, de prendre note des routines et des habitudes, d'étudier les changements et de s'y adapter, de ne plus faire qu'un avec l'environnement, de faire partie du paysage.

Je pris alors conscience combien j'appréciais mon nouveau rôle de professeur. Enfant, j'avais été éduqué par mon père, puis par Reginald.

J'avais toujours attendu avec impatience le moment de les retrouver ; je prenais grand plaisir à les voir me transmettre de nouvelles connaissances, un savoir oublié que l'on ne trouvait pas dans les ouvrages.

En enseignant ces choses à Charles, je me demandais si mon père et Reginald avaient comme moi éprouvé ce sentiment de sérénité, de sagesse et d'expérience. Je lui appris à poser des questions, à tendre l'oreille, à se déplacer dans la ville tel un fantôme, à rassembler et à analyser des renseignements. Après quoi chacun partit de son côté pour mener sa propre enquête. Nous nous retrouvâmes environ une heure plus tard, le visage grave.

Nous avions découvert que Benjamin Church avait été vu en compagnie d'autres individus – trois ou quatre –, qui l'avaient fait sortir de chez lui. Certains témoins affirmaient que Benjamin était ivre, tandis que d'autres avaient remarqué qu'on l'avait frappé et qu'il saignait. L'un d'eux, qui avait tenté de le secourir, avait reçu pour sa peine un coup de couteau dans les tripes. Quelle qu'ait été leur destination, il était clair que Benjamin avait des ennuis. Mais par où étaient-ils partis ? La réponse nous fut fournie par un crieur public qui était en train de hurler les informations du jour.

— Avez-vous vu cet homme ? lui demandai-je.

— Difficile à dire... (Il secoua la tête.) Cette place est traversée par tant de personnes qu'il n'est pas facile de...

Son comportement changea radicalement dès que je lui eus glissé quelques pièces dans la main. Il se pencha et prit un air de conspirateur :

— Il a été conduit vers les entrepôts des quais, à l'est d'ici.

— Merci beaucoup pour votre aide, lui dis-je.

— Mais dépêchez-vous, ajouta-t-il. Il est avec les hommes de Silas. En général, ça se termine mal...

Silas..., pensais-je, tandis que nous nous frayions un chemin à travers les rues, en direction du quartier des entrepôts. Mais qui était ce Silas ?

La foule avait considérablement diminué quand nous atteignîmes notre destination, nettement à l'écart de la principale artère et où une légère odeur de poisson planait tout au long de la journée. L'entrepôt faisait partie d'un alignement de bâtiments similaires, tous immenses. Usure et délabrement étaient les premiers mots qui venaient à l'esprit quand on les observait. J'aurais sans doute poursuivi mon chemin si je n'avais pas aperçu le garde paresseusement appuyé contre la porte principale de celui qui nous intéressait. Assis sur un tonneau, les jambes croisées, il mâchait quelque chose, pas aussi attentif qu'il aurait dû l'être. Il me fut par conséquent assez facile de faire signe à Charles de s'arrêter et de l'attirer sur le côté de l'entrepôt sans nous

faire remarquer.

Le mur qui se dressait devant nous était lui aussi percé d'une porte, que j'essayai d'ouvrir, après avoir vérifié qu'elle n'était pas gardée. Fermée à clé. À l'intérieur s'élevèrent des bruits de lutte, suivis d'un cri de douleur. Je ne suis pas joueur, pourtant j'aurais bien parié sur l'identité de la personne qui venait de hurler : Benjamin Church. Charles et moi échangeâmes un regard. Il fallait entrer, et vite.

Passant la tête au-delà de l'angle du bâtiment, je jetai un nouveau coup d'œil en direction du garde, ce qui me permit de distinguer l'éclat révélateur d'une clé à hauteur de sa taille. Je sus alors ce que j'avais à faire.

J'attendis qu'un homme poussant une charrette se soit éloigné, puis, le doigt sur les lèvres, je dis à Charles d'attendre. Je sortis ensuite à découvert, et m'approchai de l'avant de l'entrepôt en titubant légèrement, comme si j'avais un peu trop bu.

Juchée sur son tonneau, la sentinelle me lança un regard de biais, un rictus sur les lèvres, et fit mine de retirer son épée de son fourreau, faisant ainsi apparaître une courte section de sa lame étincelante. Toujours chancelant, je me raidis, une main levée afin de lui faire comprendre que j'avais saisi l'avertissement. Donnant l'impression de vouloir m'en aller, je trébuchai et le frôlai.

— Hé ! protesta-t-il, en me repoussant si brusquement que je perdis l'équilibre et m'affalai sur la chaussée.

Je me relevai aussitôt et m'éloignai, après avoir adressé au garde un dernier signe d'excuse.

Il ne s'était pas rendu compte que je lui avais au passage dérobé son trousseau de clés. De retour à l'arrière de l'entrepôt, Charles et moi tentâmes notre chance avec deux clés avant de trouver, pour notre plus grand soulagement, celle qui ouvrait cette porte. Grimaçant au moindre grincement ou craquement plus ou moins imaginaire, nous l'ouvrîmes et entrâmes dans le bâtiment sombre qui empestait l'humidité.

À l'intérieur, tapis près de la porte, nous prîmes le temps d'ajuster notre vision à ce nouvel environnement ; il s'agissait d'un vaste espace, en grande partie plongé dans l'obscurité. Des renforcements ténébreux renvoyant mille échos semblaient s'étendre à l'infini, tandis que l'unique source lumineuse provenait de trois braseros disposés au centre de l'immense pièce. Enfin, nous aperçûmes l'homme que nous recherchions, celui qui figurait sur le portrait : le docteur Benjamin Church. Attaché sur une chaise et flanqué de chaque côté d'un garde, il avait un œil violacé. Alors qu'il dodelinait de la tête, du sang coulait goutte à goutte d'une de ses lèvres, entaillée, sur son écharpe blanche salie.

Face à lui se dressait un homme impeccablement vêtu – Silas, à

n'en pas douter –, près duquel un autre individu aiguisait un couteau. Le léger bruissement que cette opération produisait était presque doux, hypnotisant. Durant un moment, ce fut le seul son audible.

— Pourquoi faut-il toujours que tu rendes les choses si difficiles, Benjamin ? demanda Silas, en prenant un air peiné très théâtral.

Il s'exprimait avec un accent anglais et d'une façon qui me fit penser qu'il était issu d'une bonne famille.

— Accepte ma proposition et tout sera oublié, poursuivit-il.

Benjamin soutint son regard, l'air blessé mais provocant.

— Je ne paierai pas pour une protection dont je n'ai pas besoin, répliqua-t-il, sans se laisser intimider.

Silas sourit et, d'un geste de la main, désigna avec désinvolture l'entrepôt humide et crasseux.

— Bien sûr que si, sinon tu ne serais pas ici.

Benjamin détourna la tête et cracha du sang sur les dalles, puis revint à Silas, qui le regardait désormais comme s'il avait lâché un vent à table.

— Que c'est maladroît, dit-il. Bon, qu'allons-nous faire de notre invité ?

Réagissant au signal lui indiquant le moment d'intervenir, son acolyte dressa la tête.

— J peux lui couper les mains, proposa-t-il, d'une voix râpeuse. Comme ça, il opérera plus les gens. Ou lui couper la langue, pour qu'il arrête de s'agiter. Ou la bite, pour qu'il arrête de nous baiser.

Des murmures – de dégoût, de peur et de plaisir-s'élevèrent du trio.

— Le choix est vaste, reprit Silas. Il m'est impossible de prendre une décision. (Il se tourna vers l'homme au couteau et fit mine d'hésiter longuement.) Coupe-lui les trois.

— Attendez une seconde, dit précipitamment Benjamin. J'ai peut-être parlé un peu vite en refusant votre offre.

— Je suis navré, Benjamin, mais cette porte s'est refermée, se désola Silas.

— Soyez raisonnable..., commença le prisonnier, d'une voix implorante.

Silas inclina la tête sur le côté, les sourcils froncés et l'air faussement soucieux.

— Je pensais l'être mais tu as abusé de ma générosité. Je ne me laisserai pas duper une seconde fois.

Le tortionnaire se pencha en avant, tenant la pointe de son couteau à quelques centimètres de ses yeux exorbités et souriant comme un dément.

— J'ai peur de ne pas être assez solide pour assister à une telle barbarie, dit Silas, en prenant un air de vieille femme facilement choquée. Préviens-moi quand tu as terminé, Cutter.

Silas s'éloigna, tandis que Benjamin Church hurlait :

— Vous le regretterez, Silas ! Vous m'entendez ? J'aurai votre tête.

Parvenu à la porte, Silas s'immobilisa et se retourna.

— Non, je ne pense pas, dit-il, avec un début de gloussement.

Benjamin hurla quand Cutter se mit à l'ouvrage en ricanant doucement, maniant sa lame tel un artiste qui esquisse les premiers traits de son tableau, comme si les premières entailles devaient préfigurer un projet nettement plus conséquent. Le malheureux docteur Church était la toile et Cutter allait s'atteler à son chef-d'œuvre.

Quand j'eus murmuré à Charles ce qu'il fallait faire, il s'éloigna en toute hâte dans l'obscurité, vers l'arrière du bâtiment. Une fois sur place, il lança, une main sur la bouche pour étouffer son cri :

— Par ici, salopards !

Aussitôt après, il changea de place, vif et silencieux.

Cutter redressa la tête, puis fit signe aux deux gardes d'aller voir ce qui se passait. Pendant qu'il scrutait avec méfiance les côtés de l'entrepôt, ses hommes, épées dégainées, se dirigèrent prudemment vers le fond, où ils avaient entendu quelque chose. C'est alors que quelqu'un d'autre se manifesta, cette fois depuis une autre poche de ténèbres, presque en un murmure :

— Par ici !

Les gardes déglutirent et, nerveux, se consultèrent du regard, tandis que Cutter fouillait des yeux les ombres, la mâchoire crispée, mi-apeuré mi-agacé. Son esprit fonctionnait à toute allure : était-il victime d'une farce de ses propres hommes ? S'agissait-il de gamins en train de faire les imbéciles ?

Non. C'était une intervention ennemie.

— Qu'est-ce qui se passe ? gronda un des gros bras. (Ils tendirent tous les deux le cou afin de percer l'obscurité des recoins de l'immense espace.) Va chercher une torche.

Obéissant à son acolyte, le second garde revint à toutes jambes au centre de la pièce, où il souleva avec précaution un des braseros. Penché en avant en raison du poids de son fardeau, il entreprit de le déplacer.

Soudain, on poussa un cri dans les ombres.

— C'était quoi, ça ? glapit Cutter. Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

L'homme chargé du brasero le reposa au sol et scruta l'obscurité.

— C'est Greg, répondit-il, par-dessus son épaule. Il est plus là, patron.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'énerva Cutter. « Il est plus là » ? Il était là il y a une seconde.

— Greg ! appela le garde. Greg ? (Pas de réponse.) Je vous dis qu'il

est plus là, patron !

À cet instant précis, comme pour souligner ce constat, une épée jaillit d'un recoin plongé dans les ténèbres et glissa sur les dalles jusqu'aux pieds de Cutter.

La lame était maculée de sang.

— C'est l'épée de Greg ! s'exclama le premier garde, très nerveux. Ils ont eu Greg !

— Qui a eu Greg ? lâcha Cutter.

— J'en sais rien mais ils l'ont eu.

— Qui que vous soyez, vous feriez mieux de vous montrer ! cria Cutter.

Il posa les yeux sur Benjamin et – je devinais sans mal le fil de ses réflexions – en conclut que ses complices et lui étaient attaqués par des amis du médecin, et qu'il s'agissait d'une opération de sauvetage. Le premier garde ne s'éloignait plus de la sécurité du brasero, la pointe de son épée tremblotante brillant sous l'éclat des flammes. Charles, quant à lui, demeurait dans l'ombre, menace silencieuse. Si je savais que mon compagnon était le seul responsable de tous ces troubles, Cutter et son acolyte devaient avoir la sensation de faire face à un démon vengeur, aussi silencieux et implacable que la mort elle-même.

— Sortez de là, sinon j'achève votre ami ! gronda Cutter.

Il s'approcha de Benjamin, sur le point de porter sa lame à hauteur de la gorge de son otage. Constatant qu'il me tournait le dos, je compris que je tenais ma chance ; je me glissai hors de ma cachette et m'approchai de lui à pas de loup. Au même instant, son complice se retourna et m'aperçut.

— Derrière vous, patron ! cria-t-il.

Cutter pivota brusquement. Tout en enclenchant ma lame secrète, je bondis sur lui. Le tortionnaire paniqué tendit sa main armée, prêt à achever Benjamin. Me déployant sur toute ma longueur, je parvins à écarter son bras et à le repousser en arrière. Ce geste me déséquilibra, si bien qu'il eut le temps de dégainer sa longue lame et de m'affronter en duel, son épée dans une main et son couteau de torture dans l'autre.

Par-dessus son épaule, je vis que Charles n'avait pas manqué de saisir l'opportunité qui s'était présentée à lui ; il s'était jeté sur le garde. Leurs lames se percutèrent dans un tintement d'acier. Quelques secondes plus tard, Cutter et moi nous retrouvâmes nous aussi engagés dans un affrontement. Il fut très vite évident qu'il était débordé. Il se débrouillait peut-être bien avec un couteau mais il n'était pas habitué à voir ses vis-à-vis riposter. Cet individu, maître dans l'art de la torture, n'était pas un guerrier. Tandis qu'il agitait les mains et les lames devant moi, il ne me proposait que des bottes et des ruses qui, si

elles pouvaient terrifier un homme attaché sur une chaise, ne m'impressionnaient pas le moins du monde. Je n'avais sous les yeux qu'un sadique, un sadique effrayé. Et s'il existe quelque chose de plus détestable et de plus pathétique qu'un sadique, c'est bien un sadique saisi par la peur.

Il n'anticipait absolument pas, son jeu de jambes et sa défense quasiment inexistantes. Derrière lui, le combat était terminé : l'autre voyou tomba à genoux en lâchant un grognement. Charles plaqua le pied sur la poitrine de son adversaire et retira sa lame, avant de laisser le vaincu s'effondrer sur les dalles.

Je laissai Cutter se retourner vers son compagnon, le dernier à pouvoir le protéger, et assister à sa mort. C'est alors que des coups frappés à la porte se firent entendre ; le garde posté à l'extérieur, qui s'était enfin rendu compte qu'on lui avait volé ses clés, tentait en vain d'entrer. Cutter se tourna dans cette direction, espérant y trouver du secours. Qui ne se présenta pas. Il me fit face de nouveau, le regard apeuré. Un rictus sur les lèvres, j'avançai et me mis à trancher à mon tour. Sans y prendre de plaisir. Je lui donnais seulement ce qu'il méritait. Quand il s'écroula au sol, plié en deux, la gorge ouverte d'une entaille rouge vif et le torse trempé de sang, je n'éprouvai rien de plus que le sentiment de satisfaction détachée d'avoir rendu la justice. La lame de ce triste individu ne ferait plus souffrir personne.

J'avais oublié les coups sur la porte, qui ne me revinrent à l'esprit que lorsqu'ils cessèrent. Dans le silence soudain, je me tournai vers Charles, qui parvint à la même conclusion que moi : le garde était parti chercher du renfort. Benjamin laissa échapper un râle ; je me précipitai auprès de lui et fis sauter ses liens en deux coups de lame, puis je le rattrapai lorsqu'il s'affaissa en avant.

J'eus instantanément les mains noyées de sang, néanmoins le malheureux semblait respirer de façon régulière et gardait les yeux ouverts, même s'il fermait les paupières de temps à autre sous l'effet de la douleur.

Il s'en sortirait ; ses blessures étaient douloureuses mais peu profondes.

Il leva la tête vers moi.

— Qui... qui êtes-vous ? parvint-il à articuler.

— Haytham Kenway, à votre service, répondis-je, en portant la main à mon chapeau.

Une esquisse de sourire se peignit sur son visage.

— Merci. Merci... Mais... je ne comprends pas... Que faites-vous ici ?

— Vous êtes Chevalier du Temple, n'est-ce pas ? lui demandai-je. (Il acquiesça.) Tout comme moi. Or nous n'avons pas pour habitude de laisser nos frères à la merci de fous armés de couteaux. D'autre part,

j'ai besoin de votre aide.

— Elle vous est acquise. Dites-moi ce qu'il vous faut...

Tout en aidant Benjamin à se lever, je fis signe à Charles. Soutenant tous les deux le blessé, nous sortîmes de l'entrepôt par la porte latérale, savourant l'air frais, après la senteur humide de sang et de mort qui régnait à l'intérieur.

Alors que nous nous dirigions vers Union Street et notre sanctuaire situé au *Green Dragon*, je mis le docteur Benjamin Church au courant de la liste.

Malgré son exiguïté grandissante et ses recoins poussiéreux, nous avons établi notre quartier général dans l'arrière-salle de la *Green Dragon Tavern*, nous réunissant sous ses poutres basses et sombres. Quand il n'était pas occupé à vider des chopes de bière ou à en réclamer de nouvelles à nos hôtes, Thomas aimait se prélasser... en position horizontale. William fronçait les sourcils en examinant les schémas et les cartes étalés sur la table ou en prenant des notes sur son pupitre. Son travail était ponctué de soupirs de frustration et de gestes énervés quand Thomas et sa chope débordant de bière s'approchaient trop de lui. Charles, mon bras droit, se tenait constamment à mes côtés. Selon les moments, sa dévotion aveugle pouvait être aussi bien un poids qu'une grande source de force. Le nouveau venu, le docteur Church, avait passé les derniers jours à se remettre de ses blessures dans un lit que Cornélius nous avait fourni à contrecœur. Nous avons laissé Benjamin se débrouiller seul pour faire ses propres pansements. Quand il a enfin pu se lever, il nous a assuré qu'il ne garderait probablement aucune cicatrice sur le visage.

Je lui avais parlé deux jours auparavant, l'interrompant alors qu'il pensait la pire de ses blessures, du moins celle qui semblait être la plus douloureuse : une parcelle de peau retirée par Cutter.

— Dites-moi, j'ai une question pour vous. Pourquoi la médecine ?

Il eut un sourire jaune.

— J'imagine que vous vous attendez à une réponse du genre : parce que je me soucie du sort de mon prochain, n'est-ce pas ? Ou pour le bien général ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Peut-être. Mais ce n'est pas ma motivation première. Si j'ai choisi cette voie, c'est pour une raison moins abstraite : j'aime l'argent.

— Il y a d'autres façons de s'enrichir.

— Certes. Mais quelle marchandise a plus de valeur que la vie ? Rien n'est aussi précieux, rien n'est aussi désirable. Un homme ou une femme craignant une fin brutale et définitive est prêt à tout donner pour l'éviter.

— Vos paroles sont cruelles, Benjamin, remarquai-je en grimaçant.

— C'est pourtant la vérité.

— Mais vous avez dû prêter serment d'aider autrui, non ? demandai-je, déconcerté.

— Bien sûr, et je le respecte. Mais il n'impose rien en terme d'honoraires. Je ne demande qu'une juste compensation en échange de mes services.

— Et qu'arrive-t-il aux personnes qui n'ont pas les fonds nécessaires ?

— Elles peuvent s'adresser ailleurs. Les boulangers donnent-ils leur pain aux mendiants ? Les tailleurs offrent-ils une robe aux femmes qui n'ont pas les moyens d'en acheter ? Non. Pourquoi devrais-je faire différemment ?

— Vous l'avez dit vous-même : rien n'est plus précieux que la vie.

— Tout à fait. Raison de plus pour s'assurer d'avoir les moyens de la préserver.

Je l'avais regardé de travers. C'était un jeune homme, moins âgé que moi. Avais-je été comme lui, à une époque ?

Plus tard, mes pensées revinrent à des affaires plus pressantes. Nous savions tous que Silas voudrait se venger après les événements de l'entrepôt. Il allait s'en prendre à nous, ce n'était qu'une question de temps. Après tout, la *Green Dragon Tavern* était peut-être l'endroit le plus en vue de toute la ville. Il savait exactement où nous trouver. En attendant, j'avais avec moi suffisamment d'escrimeurs expérimentés pour le faire réfléchir et nous n'avions nullement l'intention de fuir ou de nous cacher.

William avait expliqué notre projet – obtenir les faveurs des Mohawks en affrontant l'esclavagiste – à Benjamin. Celui-ci se pencha vers moi.

— Johnson m'a parlé de vos plans, dit-il. Il se trouve que l'homme qui me retenait prisonnier est aussi celui que vous cherchez. Son nom est Silas Thatcher.

Intérieurement, je me reprochai de ne pas avoir fait le lien moi-même. Bien sûr. À côté de moi, Charles avait compris lui aussi.

— Ce charmant garçon est un esclavagiste ? dit-il d'un air incrédule.

— Ne vous laissez pas abuser par ses belles paroles, répondit Benjamin en hochant la tête. Je n'ai jamais rencontré d'individu plus cruel ou plus vicieux.

— Que pouvez-vous nous dire de son opération ? lui demandai-je.

— Il a sous ses ordres une centaine d'hommes, dont plus de la moitié sont des tuniques rouges.

— Tout cela pour quelques esclaves ?

Cela fit rire Benjamin.

— Pas du tout. C'est un commandant de l'armée du roi, en charge du fort de Southgate.

— Mais, dis-je, perplexe, si l'Angleterre souhaite avoir la moindre chance de repousser les Français, elle doit s'allier avec les indigènes, pas les réduire en esclavage !

— Silas n'est loyal qu'envers sa bourse, expliqua William depuis son pupitre. Que ses actions aillent à l'encontre des intérêts de la Couronne lui importe peu. Tant qu'il trouvera des vendeurs pour sa marchandise, il continuera à la mettre à leur disposition.

— Raison de plus pour l'arrêter, alors, dis-je d'un ton austère.

— Je passe mes journées à m'entretenir avec les natifs, ajouta William, pour les convaincre de nous faire confiance, et que les Français se servent d'eux et les abandonneront après la victoire.

— Vos paroles doivent perdre de leur force face aux actions de Silas, soupirai-je.

— J'ai tenté d'expliquer que nous n'étions pas tous comme lui, dit-il tristement. Mais il porte la tunique rouge. Il commande un fort. Je passe pour un menteur ou un imbécile... Sans doute les deux.

— Courage, mon frère, lui dis-je. Quand nous leur livrerons sa tête, ils sauront que vous disiez la vérité. D'abord, nous devons trouver un moyen d'entrer dans le fort. Laissez-moi y réfléchir. En attendant, occupons-nous de notre dernière recrue.

Aussitôt, Charles se leva :

— Il s'appelle John Pitcairn. Je vais vous mener à lui.

Nous arrivâmes devant un campement militaire à l'extérieur de la ville. Les tuniques rouges vérifiaient avec zèle l'identité de toute personne entrant ou sortant. C'étaient les hommes de Braddock. Allaient-ils me reconnaître après toutes ces années ?

J'en doutais. Son régime était trop brutal. Ses soldats – des mercenaires, d'anciens prisonniers et des fugitifs – ne restaient jamais longtemps au même endroit. L'un d'eux s'avança vers nous, mal rasé et miteux malgré son uniforme rouge.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il en nous regardant de haut en bas, ce qu'il voyait ne le satisfaisant clairement pas.

J'allais répondre quand Charles fit un pas en avant et me montra du doigt en disant au garde :

— Nouvelle recrue.

— Du bois pour le bûcher, hein ? ricana la sentinelle en reculant. Bien, vous pouvez passer.

Et nous franchîmes les portes du campement.

— Comment avez-vous réussi ça ? demandai-je à Charles.

— Avez-vous oublié, monsieur ? Je suis sous le commandement du général Braddock. Quand je ne vous sers pas, bien sûr.

Une charrette passa à côté de nous, conduite par un homme portant un chapeau à large bord, et qui sortait du camp. Nous nous écartâmes pour croiser un groupe de lavandières. Les environs du campement étaient émaillés de tentes, partiellement voilées par la fumée émanant des nombreux feux entretenus par les hommes et les enfants, des suivants occupés à préparer le café et les repas de leurs maîtres impériaux. Du linge était suspendu à des cordes tendues depuis le haut des chapiteaux. Des civils chargeaient des caisses d'approvisionnement sur des charrettes, sous la surveillance d'officiers

à cheval. Nous vîmes un attroupement de soldats autour d'un canon embourbé, et d'autres hommes empilant des caisses. Dans la cour principale, une unité de vingt ou trente tuniques rouges s'entraînait sous les ordres d'un officier dont les hurlements étaient à peine intelligibles.

En regardant autour de moi, je me rendis compte à quel point ce campement était l'œuvre du Braddock que je connaissais : actif et ordonné, une ruche industrielle, un creuset de discipline. Un visiteur ne pouvait que le porter au crédit de l'armée anglaise et de son commandant. Mais en y regardant de plus près, ou en côtoyant Braddock depuis aussi longtemps que moi, on pouvait percevoir le ressentiment ambiant : les hommes s'acquittaient de leur tâche d'un air maussade. Ils n'étaient pas motivés par la fierté de l'uniforme, mais poussés par le joug de la brutalité.

D'ailleurs, en nous approchant de la tente vers laquelle nous nous dirigions, j'entendis une voix familière. Avec une sensation oppressante et profondément désagréable au creux de l'estomac, je reconnus celle de Braddock.

Quand l'avais-je vu pour la dernière fois ? Il y avait plusieurs années de cela, lorsque j'avais quitté les Coldstreams. Jamais je n'avais été aussi satisfait de tourner le dos à quelqu'un que ce jour-là. En quittant la compagnie, j'avais juré de faire tout mon possible pour qu'il réponde des crimes cruels et violents que je l'avais vu commettre. Mais je n'avais pas pensé aux liens qui unissent l'Ordre. Je n'avais pas pensé à la loyauté inébranlable de Reginald à l'égard de son ami. En fin de compte, j'avais dû accepter qu'il continue selon ses habitudes. Ce n'était pas agréable, mais je devais m'y faire. La solution consistait simplement à l'éviter.

Chose qu'il m'était impossible de faire aujourd'hui.

Il était à l'intérieur quand nous sommes entrés dans la tente, sermonnant un homme de mon âge, portant des vêtements civils, mais visiblement d'origine militaire. John Pitcairn. Il se tenait droit face à la rage déchaînée de Braddock que je connaissais si bien.

— ...l'intention de t'annoncer toi-même ? hurlait le général. Ou espérais-tu que mes hommes ne remarquent pas ton arrivée ?

J'appréciai tout de suite l'individu. J'aimais sa réponse sans peur, son accent écossais mesuré et calme, montrant qu'il n'était pas intimidé.

— Monsieur, si vous me laissiez vous expliquer...

Les années n'avaient pas été tendres avec Braddock. Son visage était encore plus rougeaud qu'auparavant et il perdait ses cheveux. Son teint fonçait encore sous le coup de la colère.

— Oh, mais avec plaisir. J'ai hâte d'entendre ça.

— Je n'ai pas déserté, monsieur, protesta Pitcairn. Je suis ici par

ordre du commandant Amherst.

Mais Braddock n'était pas d'humeur à se laisser impressionner par le nom du commandant Jeffrey Amherst. Au contraire, son exaspération ne fit que croître.

— Montre-moi une lettre portant son sceau et tu échapperas peut-être au gibet, grogna-t-il.

— Je n'en ai pas, répondit Pitcairn en déglutissant.

Ce qui fut le seul signe trahissant sa nervosité. Peut-être pensait-il à la corde se resserrant autour de son cou.

— La nature de mon travail, monsieur, est...

Braddock se pencha en arrière, fatigué de cette mascarade. Il semblait sur le point d'ordonner l'exécution sommaire de Pitcairn, quand je saisis l'occasion pour faire un pas en avant.

— Ce n'est pas le genre de chose que l'on met par écrit, dis-je.

Braddock tourna brusquement la tête vers Charles et moi, s'apercevant seulement maintenant de notre présence, et l'acceptant avec des degrés divers d'irritation. Charles ne le gênait pas plus que cela. Mais moi ? Pour faire court, l'antipathie était mutuelle.

— Haytham, dit-il simplement.

Mon nom était comme une injure entre ses lèvres.

— *Général* Braddock, répliquai-je sans prendre la peine de cacher mon dédain pour son nouveau rang.

Son regard passa de moi à Pitcairn, faisant peut-être enfin le lien.

— Je ne devrais pas être surpris. Les loups voyagent en meute.

— Maître Pitcairn ne sera pas disponible pour plusieurs semaines, lui dis-je. Je le rendrai à son poste lorsque nous aurons terminé notre tâche.

Braddock secoua la tête. Je fis de mon mieux pour dissimuler un sourire et parvins tant bien que mal à contenir ma joie. Il était furieux que son autorité ait été sapée, d'autant plus que j'en étais le responsable.

— L'œuvre du diable, sans aucun doute, dit-il. Il est déjà assez pénible que mes supérieurs aient insisté pour que je vous cède l'usage de Charles. Mais ils n'ont jamais parlé de ce traître. Vous ne l'aurez pas.

Je soupirai.

— Edward...

Mais Braddock appelait déjà ses hommes d'un geste.

— Nous en avons terminé. Escortez ces gentilshommes hors du camp, leur ordonna-t-il.

— Eh bien, les choses ne se sont pas tout à fait déroulées comme prévu, soupira Charles.

Nous étions de nouveau à l'extérieur des murs, le campement

derrière nous et Boston devant, s'étendant jusqu'à une mer scintillante à l'horizon, les mâts et les voiles dressés dans le port. À l'ombre d'un cerisier, nous nous appuyâmes contre le mur. De là, nous pouvions observer les allées et les venues sans attirer l'attention.

— Dire que j'ai appelé Edward mon frère..., dis-je tristement.

Cela remontait à une éternité, au point qu'il m'était difficile de m'en souvenir, mais j'avais réellement prononcé ces mots. Fut un temps, je respectais Braddock et Reginald, je les considérais comme des amis et des confrères. Aujourd'hui, je méprisais ouvertement Braddock. Et Reginald ?

Je n'étais plus sûr de lui.

— Que fait-on maintenant ? demanda Charles. Ils ne nous laisseront plus passer.

En observant le campement, je vis Braddock surgir de sa tente, hurlant comme d'habitude. Il gesticula dans la direction d'un officier, sans doute l'un de ses mercenaires choisis personnellement, qui courut vers lui. John suivait le général. Au moins était-il encore vivant ; la mauvaise humeur de Braddock s'était calmée ou s'était dirigée ailleurs. Sur moi, probablement.

L'officier rassembla les troupes qu'il entraînait dans la cour de la caserne, les forma en patrouille, puis, avec Braddock à leur tête, les dirigea hors du camp. Les civils et les autres soldats s'écartaient hâtivement devant eux. La foule entourant la porte se dispersa promptement, dégageant le passage. Nous les vîmes passer à une centaine de mètres de nous ou plus, derrière les branches basses du cerisier. Ils descendirent la colline, vers les faubourgs de la ville, portant fièrement le drapeau de l'Union.

Ils laissèrent un calme étrange derrière eux. Je m'arrachai au mur et dis à Charles :

— Allons-y.

Nous leur avions laissé deux cents mètres d'avance, et pourtant nous entendions toujours la voix de Braddock, qui paraissait gagner en force à mesure qu'ils s'approchaient de la ville. Même sur la route, il avait l'air d'un monarque tenant sa cour. Il devint rapidement évident qu'il était en mission de recrutement. Braddock commença par s'approcher d'un forgeron, puis ordonna à sa troupe de s'arrêter et de prendre exemple sur lui. Les signes de sa fureur récente dissipés, il aborda l'homme avec un grand sourire, à la façon d'un oncle plein de sollicitude plutôt que du tyran sans cœur qu'il était réellement.

— Vous paraissez démoralisé, mon ami, dit-il avec compassion. Que vous arrive-t-il ?

Charles et moi gardâmes nos distances. Mon compagnon en particulier baissait la tête et restait hors de vue, de peur d'être reconnu. Je tendis l'oreille pour entendre la réponse du forgeron.

— Les affaires ne marchent plus depuis quelque temps, dit-il. J'ai perdu mon étal et mes produits.

Braddock leva les mains, comme si ce problème était facile à régler, puisque...

— Et si je vous disais que je pouvais effacer tous vos tracasseries ? dit-il.

— Je me méfiera, pour...

— Je vous l'accorde ! Mais écoutez-moi. Les Français et leurs alliés sauvages dévastent nos campagnes. Le roi a confié à des hommes tels que moi la mission de lever une armée capable de les repousser. Rejoignez mon expédition et vous serez richement récompensé. Donnez-moi quelques semaines de votre temps et vous reviendrez les poches pleines d'argent, suffisamment pour ouvrir un nouveau magasin, plus grand que l'ancien !

Au cours de leur conversation, je remarquai que des officiers ordonnaient aux membres de la patrouille d'aborder d'autres citoyens avec les mêmes arguments. Pendant ce temps, le forgeron s'étonnait :

— Vraiment ?

Braddock lui tendait déjà les documents d'incorporation, qu'il avait tirés de sa veste.

— Voyez par vous-même, dit-il fièrement comme s'il lui proposait de l'or plutôt que de s'engager dans l'armée la plus brutale et la plus déshumanisante que j'avais jamais connue.

— D'accord ! dit le naïf forgeron. Où dois-je signer ?

Braddock poursuivit sa route, nous menant dans un parc, où il s'arrêta pour délivrer un bref discours. Ses hommes continuaient à se disperser.

— Écoutez-moi, braves gens de Boston, annonça-t-il du ton bienveillant que l'on emploie pour les très bonnes nouvelles. L'armée du roi a besoin d'hommes forts et loyaux. De sombres troupes se rassemblent au nord, envieuses de notre terre et de son opulence. Je viens vers vous aujourd'hui avec une requête : si vous tenez à vos biens, à vos familles, à vos vies même, alors rejoignez-nous. Prenez les armes au service de Dieu et du royaume, pour défendre tout ce que nous avons créé ici.

Une partie des villageois haussa les épaules et s'éloigna. Certains discutaient avec leurs amis. D'autres encore allaient voir les tuniques rouges, probablement pour s'engager... et gagner un peu d'argent. Difficile de ne pas remarquer que les pauvres étaient les premiers à être touchés par le discours de Braddock.

J'en eus la confirmation en entendant ce dernier s'adresser à un de ses officiers.

— Où allons-nous maintenant ?

— Peut-être vers Marlborough ? répondit le fidèle lieutenant.

Il était trop loin pour que je distingue nettement son visage, mais

sa voix me disait quelque chose.

— Non, les habitants sont trop heureux. Ils ont de belles maisons, des vies paisibles.

— Lyn Street ou Ship Street, alors ?

— Oui. Fraîchement débarqués, ils sont toujours dans le besoin. Ils sauteront sur l'occasion de remplir leur bourse et de nourrir leurs enfants.

John Pitcairn se tenait non loin de là. Je devais l'approcher. Vu les tuniques rouges tout autour, il allait me falloir un uniforme.

Tant pis pour le pauvre hère qui quitta le groupe pour soulager une envie naturelle. C'était le lieutenant de Braddock. Il s'éloigna, bousculant deux femmes bien vêtues et encapuchonnées, puis leur lança un regard noir lorsqu'elles protestèrent. Une attitude propice à remporter l'adhésion des citoyens au nom de Sa Majesté...

Je le suivis à distance jusqu'à ce qu'il arrive au bout de la rue, devant un bâtiment massif en bois, sans doute un entrepôt. Après avoir vérifié d'un coup d'œil que personne ne le regardait, il appuya son mousquet contre la charpente et défit les boutons de son pantalon pour pisser.

Bien sûr, quelqu'un le regardait. Moi. Tout en vérifiant qu'aucun tunique rouge ne se trouvait à proximité, je m'approchai, la puanteur âcre de l'urine me faisant retrousser le nez. Nombre de soldats s'étaient déjà soulagés ici, semblait-il. Puis, j'engageai ma lame avec un doux « chik », qu'il entendit. Il se raidit, mais ne se retourna pas.

— Qui que tu sois, tu as intérêt à avoir une bonne raison de te tenir derrière moi pendant que je pisse, dit-il avant de se refroquer.

Enfin, je reconnus sa voix. C'était le bourreau. C'était...

— Slater, dis-je.

— C'est bien mon nom. Et toi, t'es qui ?

Il faisait semblant d'avoir du mal à refermer ses boutons, mais je voyais bien que sa main droite se rapprochait de la poignée de son épée.

— Tu te souviens peut-être de moi. Mon nom est Haytham Kenway.

Il se raidit de nouveau et redressa la tête.

— Haytham Kenway, souffla-t-il. Effectivement, voilà un nom que je connais bien. J'espérais ne jamais te revoir.

— Et moi de même. Tourne-toi, s'il te plaît.

Un cheval et une charrette roulèrent dans la boue tandis que Slater se retournait, lentement, pour me faire face, ses yeux se posant sur la lame à mon poignet.

— T'es un Assassin, maintenant ? cracha-t-il.

— Un Templier, Slater, comme ton patron.

Il ricana.

— Les gens de ton genre n'intéressent plus le général Braddock.

C'est bien ce que je pensais. Voilà qui expliquait pourquoi il sabotait mes efforts pour recruter une équipe afin d'honorer la mission de Reginald. Braddock s'était retourné contre nous.

— Tire ton épée, dis-je à Slater.

Il cilla.

— Mais tu vas me transpercer...

J'acquiesçai.

— Je ne peux pas te tuer de sang-froid. Je vaudrais mieux que ton général.

— C'est faux, dit-il. Tu ne lui arrives pas à la cheville.

Et il saisit son épée.

Une seconde plus tard, l'homme qui avait essayé de me pendre, que j'avais vu participer au massacre de toute une famille au siège de Bergen op Zoom, gisait mort à mes pieds. En le regardant tressaillir, la seule pensée qui me vint était que je devais me dépêcher de lui ôter son uniforme avant qu'il ne soit entaché de sang.

Une fois les habits enfilés, je rejoignis Charles qui me regarda d'un air interdit.

— Eh bien, le rôle vous va comme un gant.

Je lui adressai un sourire ironique.

— Maintenant, reste à informer Pitcairn de notre plan. Quand je vous en donnerai le signal, faites diversion. Nous en aurons besoin pour nous échapper.

Pendant ce temps, Braddock donnait des ordres.

— Bien, messieurs, nous partons ! disait-il.

Je profitai de cette occasion pour me glisser dans les rangs, la tête baissée. Je savais que Braddock se concentrerait sur le recrutement plutôt que sur ses hommes. De plus, je me doutais que les soldats de la patrouille, craignant sa colère, seraient bien trop préoccupés à engager de nouveaux hommes pour prêter attention à un visage inconnu. Arrivé près de Pitcairn, je lui dis à voix basse :

— Bonjour de nouveau, Jonathan.

Il sursauta légèrement, me regarda et s'exclama :

— Maître Kenway ?

Je le fis taire d'une main, jetant un coup d'œil pour m'assurer qu'il n'avait pas attiré l'attention sur nous, avant de poursuivre :

— Il ne fut pas facile d'arriver jusqu'ici... Mais me voici, prêt à vous secourir.

Cette fois, il murmura :

— Vous ne pensez pas sérieusement pouvoir vous en tirer ?

— N'avez-vous pas confiance en moi ? dis-je avec un sourire.

— Je vous connais à peine...

— Vous en savez assez.

— Écoutez, murmura-t-il, j'aimerais vous aider. Mais vous avez entendu Braddock. S'il arrivait qu'il ait vent de tout cela, vous et moi sommes cuits.

— Je m'occupe de Braddock, le rassurai-je.

— Comment ? demanda-t-il, sceptique.

Je lui jetai un regard éloquent pour lui faire comprendre que je savais exactement ce que je faisais, puis je portai deux doigts à mes lèvres pour pousser un long sifflement.

C'était le signal qu'attendait Charles. Il surgit d'entre des bâtiments et se tint au milieu de la rue, sa chemise enroulée autour de sa tête comme un masque. Avec le reste de ses habits en pagaille et la boue qui le maculait, il n'avait plus rien d'un officier. En fait, on aurait dit un dément, ce que son comportement confirma aussitôt. La patrouille stoppa net, de façon désordonnée, les hommes étant trop surpris ou ahuris pour lever leurs armes. Charles se mit à crier :

— Oh ! Rien que des voleurs et des vauriens, tous autant que vous êtes ! Vous jurez que l'empire va... va nous récompenser et nous honorer ! Mais en vérité vous n'offrez que la mort. Et pour quoi ? Des rochers et de la glace ? Des arbres et des ruisseaux ? La mort de quelques Français ? Eh bien, nous n'en voulons pas ! Nous n'en avons pas besoin ! Alors, reprenez vos fausses promesses, vos bourses bien pendues, vos uniformes et vos fusils, prenez tout ce qui vous est cher... et foutez-les-vous au cul !

Les tuniques rouges s'entre-regardaient, bouche bée, si surpris que, pendant un moment, j'eus peur qu'ils ne réagissent pas du tout. Même Braddock, à bonne distance, se tenait coi, la mâchoire pendante, ne sachant s'il devait prendre avec colère ou amusement la tirade de ce lunatique.

Allaient-ils se contenter de l'ignorer et poursuivre leur chemin ? Charles se posa peut-être la même question, puisqu'il ajouta soudain :

— Je vous emmerde, vous et votre fausse guerre !

Puis il passa à son grand final. Il se baissa, ramassa un crottin de cheval et le lança en direction du groupe. Les plus chanceux décampèrent à temps. Le général Edward Braddock n'en fit pas partie.

Son uniforme maculé, il n'avait plus de doute sur la conduite à tenir. Son rugissement de colère fit trembler les feuilles dans les arbres.

— *Tous sur lui !*

Quelques hommes sortirent du groupe et partirent à la poursuite de Charles, qui s'était enfui en courant, s'engageant dans une ruelle entre un magasin et une taverne.

Nous avions notre chance. Mais au lieu de la saisir, John se contenta de dire :

— Damnation.

— Que se passe-t-il ? demandai-je. Il est temps de partir.

— J'ai bien peur que non. Votre homme vient de les mener dans un cul-de-sac. Nous devons l'aider.

Je grommelai intérieurement. Nous allions bien secourir quelqu'un au final, mais pas la personne prévue au départ. Alors, je courus moi aussi vers la ruelle, bien que je n'aie nullement l'intention de laver l'honneur bafoué de notre grand général. Je voulais simplement protéger Charles.

Il était déjà trop tard. Lorsque j'arrivai, on l'avait arrêté. Restant en arrière, je jurai dans ma barbe tandis qu'on le poussait dans la rue principale jusque devant le général Braddock. Furieux, ce dernier s'apprêtait à tirer son épée quand, les choses allant décidément trop loin, je m'avançai.

— Lâchez-le, Edward.

Il se tourna vers moi. Son visage prit une teinte encore plus foncée – si c'était possible. Autour de nous, les tuniques rouges retenaient leur souffle, visiblement confus. Charles, entouré par deux soldats et toujours sans chemise, me jeta un regard reconnaissant.

— Encore vous ! cracha Braddock.

— Vous pensiez vraiment que je ne reviendrais pas ? répondis-je d'un ton égal.

— Je suis plutôt surpris de la facilité avec laquelle vous avez été démasqué. Vous perdez la main, semble-t-il.

Je n'étais pas là pour échanger des insultes avec ce vantard.

— Laissez-nous partir. Et John Pitcairn avec nous.

— Je ne laisserai personne défier mon autorité, dit Braddock.

— Moi non plus.

Ses yeux brillaient de colère. L'avions-nous vraiment perdu ? Pendant un moment, je m'imaginai m'asseoir avec lui, lui montrer le livre et le voir changer d'avis, comme je l'avais fait avant lui. Ressentirait-il la même connaissance infuse ? Pouvait-il nous revenir ?

— Mettez-les aux fers, s'exclama-t-il.

Non, nous ne pouvions plus rien pour lui.

Une fois de plus, j'aurais aimé que Reginald soit présent. Il aurait mis un terme à cette dispute avant qu'elle ne dégénère, il aurait empêché ce qui allait suivre.

C'est-à-dire que je décide que je pouvais les vaincre, et que je passe à l'action. En un instant, ma lame était sortie et le tunique rouge le plus proche était mort, un air surpris sur le visage tandis que mon acier s'enfonçait dans ses chairs. Du coin de l'œil, je vis Braddock sauter sur le côté, dégainer son épée et crier sur un autre homme, qui sortit son pistolet déjà armé. John l'atteignit avant moi, sa lame reflétant la lumière lorsqu'il l'abattit sur le poignet de l'homme, tranchant l'os sans aller jusqu'à le sectionner. Pendant un moment, sa

main pendit au bout de son bras, et le pistolet tomba par terre.

Un autre soldat arriva sur ma gauche ; nous échangeâmes quelques coups : un, deux, trois. J'avancai jusqu'à ce qu'il soit dos au mur. Mon dernier coup porta entre les broderies de sa tunique, droit au cœur. En pivotant, je fis face à un troisième homme, parai et contre-attaquai, l'atteignant au torse et l'envoyant à terre. Du dos de la main, j'essuyai le sang sur mon visage, à temps pour voir John embrocher un autre soldat et Charles, qui s'était emparé de l'épée de l'un de ses gardiens, achever l'autre en quelques coups assurés.

Alors, le combat s'acheva et je restai seul face au dernier homme encore debout, le général Edward Braddock.

Cela aurait été si simple. J'aurais pu en finir. Je voyais à son regard qu'il le comprenait lui aussi. Il me savait prêt à le tuer. Peut-être, pour la première fois, se rendait-il compte que le lien qui avait pu nous unir, né de notre appartenance à l'Ordre ou de notre respect mutuel pour Reginald, n'existait plus.

Je laissai passer quelques secondes avant de lâcher mon épée.

— Si je retiens ma main aujourd'hui, c'est parce que vous avez autrefois été mon frère, lui dis-je, et un meilleur homme qu'aujourd'hui. Mais si nos chemins devaient se recroiser, toute dette serait oubliée.

Je me tournai ensuite vers celui que nous étions venus chercher.

— Maintenant, vous êtes libre, John.

Alors, nous partîmes tous les trois, John, Charles et moi.

— *Traître ! s'écria* Braddock. Partez donc. Joignez-vous à cette quête absurde. Et quand vous vous retrouverez, brisé et mourant, au fond d'un puits obscur, je prie pour que vous vous rappeliez mes paroles !

Là-dessus, il s'éloigna, enjambant les cadavres de ses hommes et se frayant un chemin parmi les badauds. Dans les rues de Boston, on n'est jamais loin d'une patrouille de tuniques rouges. Braddock pouvant appeler des renforts, nous décidâmes de quitter les lieux. En voyant les corps à terre, je me dis que cet après-midi de recrutement n'avait pas été des plus réussis.

Pas étonnant que les gens se soient écartés pour nous laisser passer tandis que nous nous rendions à la *Green Dragon Tavern*. Nous étions maculés de boue et de sang, et Charles se débattait pour réenfiler correctement ses vêtements. John, quant à lui, était curieux de savoir pourquoi j'en voulais à Braddock. Je lui racontai le massacre sur l'embarcadère, en terminant par :

— Les choses n'ont plus jamais été les mêmes après cela. Nous avons participé à quelques campagnes ensemble, mais chacune était plus perturbante que la précédente. Il tuait sans cesse et sans raison : ennemis ou alliés, soldats ou civils, coupables ou innocents. S'il

estimait que quelqu'un lui faisait obstacle, il le tuait. Il répétait que la violence était la plus efficace des solutions. C'était devenu sa devise. Et cela me brisait le cœur.

— Nous devrions l'arrêter, dit John en jetant un coup d'œil derrière lui comme s'il voulait le faire dès à présent.

— Vous avez sans doute raison... Mais je garde l'espoir de le sauver et de le ramener à la raison. Je sais, je sais... Il est naïf de croire qu'un être aussi sanguinaire puisse changer.

Mais était-ce si naïf ? Après tout, n'avais-je pas changé ?

La *Green Dragon Tavern* était l'endroit idéal pour entendre toutes les rumeurs qui pouvaient nous concerner. Thomas était perpétuellement aux aguets, ce qui ne lui coûtait guère. Il passait ses journées à siroter de la bière tout en espionnant les conversations et en poussant ses voisins à raconter les derniers ragots. Il était doué pour cela. Et il fallait qu'il le soit. Nous nous étions fait des ennemis : Silas bien sûr, mais aussi et surtout le général Edward Braddock.

La nuit dernière, j'étais assis à mon bureau, dans ma chambre, en train d'écrire mon journal. Ma lame secrète était posée sur la table à côté de moi et mon épée à portée de main, au cas où Braddock lancerait ce soir-là ses inévitables représailles. Il en serait toujours ainsi à partir de maintenant : ne dormir que d'un œil, les armes au clair, marcher en regardant par-dessus son épaule, considérer chaque visage inconnu comme un ennemi potentiel. La tension était épuisante, mais je n'avais pas le choix. Selon Slater, Braddock avait renoncé à l'Ordre des Templiers. C'était un chien enragé de la pire espèce possible : celle qui possède une armée sous ses ordres.

Ma seule consolation était que j'avais à ma disposition une équipe triée sur le volet. Une fois de plus, nous étions réunis dans l'arrière-salle, renforcés par l'arrivée dans notre groupe de John Pitcairn, et représentant désormais une force d'opposition redoutable pour n'importe lequel de nos adversaires.

À mon entrée, ils se levèrent pour m'accueillir, même Thomas, qui avait l'air plus sobre que d'habitude. Les blessures de Benjamin avaient guéri. John, libéré du poids que représentait son service sous les ordres de Braddock, avait quitté son air préoccupé et était d'humeur plus légère. Charles était toujours un officier de l'armée britannique avant tout. Il s'inquiétait que Braddock le rappelle à ses côtés. En conséquence, quand il ne regardait pas Thomas de haut, il avait l'air soucieux. William se tenait à son pupitre, une plume dans la main, toujours occupé à comparer les marques de l'amulette aux dessins du livre, ainsi qu'à ses propres cartes et dessins. Il était perplexe, car les détails lui échappaient toujours. J'avais une idée à ce propos.

Je leur fis signe de s'asseoir, puis fis de même.

— Messieurs, je pense avoir une solution à notre problème. Ou plutôt, Ulysse a une solution.

La mention du héros grec eut un effet différent sur chacun de mes compagnons. Tandis que William, Charles et Benjamin acquiesçaient sagement, John et Thomas avaient l'air perdus – ce dernier ne cherchant même pas à dissimuler sa confusion.

— Ulysse ? C'est un nouveau dans la bande ? éructa-t-il.

— Le héros grec, andouille, dit Charles d'un ton dégoûté.

— Laissez-moi vous expliquer, dis-je. Nous allons entrer dans le fort de Silas en nous faisant passer pour des alliés. Une fois à l'intérieur, nous révélerons le piège, libérerons les prisonniers et tuerons l'esclavagiste.

Je les observai assimiler mon plan. Thomas fut le premier à parler.

— Risqué, mais malin, sourit-il. J'aime ça.

— Alors, commençons, poursuivis-je. Tout d'abord, nous devons trouver un convoi...

Debout sur un toit surplombant l'une des places publiques de Boston, Charles et moi portions tous deux des tuniques rouges.

En observant mon propre costume, je constatai que le sang de Slater avait laissé des taches sur ma ceinture en cuir brun et sur les collants blancs. À part cela, la tenue m'allait comme un gant, tout comme elle seyait à Charles. Pourtant, celui-ci trouvait à y redire.

— J'avais oublié à quel point ces uniformes sont inconfortables.

— Ils sont nécessaires pour mener à bien notre entreprise, j'en ai peur, dis-je.

Au moins, il n'aurait pas à souffrir longtemps.

— Le convoi devrait bientôt être là, ajoutai-je. Nous attaquerons à mon signal.

— Compris, monsieur, répondit Charles.

Un chariot retourné bloquait la sortie de la place. Deux hommes s'efforçaient de le redresser, ne ménageant pas leurs efforts.

Selon les apparences, devrais-je ajouter, puisque les deux individus en question étaient Thomas et Benjamin. Nous avions délibérément retourné le chariot à nous quatre, le plaçant de manière à bloquer la sortie. Non loin, John et William attendaient, cachés dans l'obscurité de la cabane d'un forgeron, assis sur des tabourets, leurs chapeaux descendus sur les yeux : deux ouvriers prenant une pause, qui passaient en attendant la fin de la journée.

Le piège était prêt. À l'aide de ma longue-vue, j'observai au-delà de la place. Cette fois, je les vis : le convoi, une escouade de neuf tuniques rouges avançant vers nous.

L'un d'eux conduisait une charrette de foin. À côté de lui, sur le banc, était assise...

J'ajustai la lentille. C'était une Mohawk, une femme magnifique. Bien qu'enchaînée, elle affichait une expression fière et rebelle. Son port altier et droit contrastait avec celui du soldat à ses côtés, les épaules avachies, une longue pipe à la bouche. Elle avait été blessée au visage, et je sentis la colère monter en moi. Depuis combien de temps était-elle leur prisonnière et comment étaient-ils parvenus à l'attraper ? De toute évidence, elle s'était bien battue.

— Monsieur, dit Charles, ne devriez-vous pas donner le signal ?

— Bien sûr, Charles, répondis-je en me raclant la gorge.

Je mis deux doigts à mes lèvres et émis un sifflement sourd. Mes camarades échangèrent des signaux « prêt », puis Thomas et Benjamin arrêterent de prétendre essayer de retourner le chariot.

Nous attendîmes, jusqu'à ce que les tuniques rouges arrivent sur la place et trouvent l'obstacle sur leur chemin.

— Que se passe-t-il ici ? demanda l'un des gardes.

— Mille pardons, messieurs. Il semble que nous ayons eu un regrettable accident, dit Thomas avec un sourire contrit.

Le soldat de tête remarqua l'accent de Thomas et prit aussitôt un air condescendant. Il rougit de colère, sans parvenir néanmoins à donner à son visage la même couleur foncée que celle de sa tunique.

— Remédiez-y, et vite ! s'écria-t-il.

— Bien sûr, milord, de suite, dit Thomas.

Après un bref salut servile, il retourna aider Benjamin.

Charles et moi observions la scène, à plat ventre. John et Williams étaient toujours assis, le visage caché, mais ils regardaient eux aussi. Aussi incroyable que cela puisse paraître, au lieu de faire un détour ou même d'aider à redresser le chariot, les tuniques rouges se contentaient d'attendre, tandis que leur commandant s'énervait de plus en plus, jusqu'à finir par exploser.

— Bon, les gars, soit vous poussez votre chariot, soit nous passons à travers !

— S'il vous plaît, non !

Je vis Thomas jeter un coup d'œil au toit où nous étions allongés, puis de l'autre côté, là où John et William attendaient, la main sur le pommeau de leur épée. Alors, il prononça la phrase du signal, qui était :

— Nous avons presque terminé.

Dans un même geste, Benjamin avait tiré son épée et embroché l'homme le plus près de lui. Avant que le garde en chef ait eu le temps de réagir, Thomas avait fait de même, une dague sortant de sa manche en un éclair pour s'enfoncer tout aussi vite dans l'œil de sa victime.

Aussitôt, William et John bondirent hors de leur cachette et abattirent trois hommes, tandis que Charles et moi sautons du toit pour prendre les soldats par surprise. Quatre d'entre eux moururent. Nous ne leur laissâmes même pas le temps de pousser leur dernier soupir avec dignité. De peur qu'ils laissent des traces de sang sur leurs uniformes, nous leur retirâmes leurs vêtements sans attendre. Quelques instants plus tard, nous avions traîné les corps dans une écurie, fermé et verrouillé la porte. Sur la place, six tuniques rouges avaient pris la place des neuf précédents. Un nouveau convoi.

Je regardai autour de moi. Il n'y avait déjà pas grand-monde sur la place auparavant, mais elle était déserte à présent. Nous ignorions

tout des témoins éventuels de l'embuscade. Des colons haïssant les Britanniques, contents de les voir tomber ? Des sympathisants de l'armée anglaise déjà partis vers le fort de Southgate pour prévenir Silas de ce qui s'était passé ? Pas de temps à perdre.

Je grimpai à la place du conducteur, et la Mohawk s'éloigna légèrement, autant que ses menottes le lui permettaient, tout en me regardant d'un air prudent et farouche.

— Nous sommes là pour t'aider, lui dis-je pour tenter de la rassurer. Ainsi que tous les prisonniers du fort de Southgate.

— Alors libérez-moi, dit-elle.

— Il faut d'abord que nous entrions, lui répondis-je avec regret. Nous ne pouvons pas risquer que l'inspection à la porte se passe mal.

Elle prit un air dégoûté, comme pour me signifier que c'était exactement la réponse à laquelle elle s'attendait.

— Je te sortirai de là saine et sauve, insistai-je. Tu as ma parole.

Je claquai les rênes et les chevaux se mirent à avancer, mes hommes marchant de chaque côté.

— Que sais-tu de l'opération de Silas ? demandai-je à la Mohawk. Combien d'hommes pouvons-nous nous attendre à trouver ? Quelles sont leurs défenses ?

Mais elle ne dit rien.

— Tu dois être importante à ses yeux pour mériter une telle escorte, insistai-je.

Elle m'ignora.

— J'aurais aimé que tu nous fasses confiance... Mais je suppose qu'une telle prudence était inévitable. Qu'il en soit ainsi.

Elle ne répondit toujours pas, et je compris que mes paroles ne servaient à rien. Je décidai de me taire.

Lorsque nous arrivâmes devant la porte, un garde se présenta et s'écria :

— Stop !

En tirant sur les rênes, nous nous arrê tâmes, mes tuniques rouges et moi. Sans un regard pour la prisonnière, je saluai les gardes.

— Bonsoir, messieurs.

La sentinelle n'était visiblement pas d'humeur à discuter.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il.

Son ton était morne, mais il observait la Mohawk avec des yeux pleins d'intérêt et de désir. Elle lui retourna un regard empoisonné.

Pendant quelques instants, je me souvins qu'en arrivant à Boston, je voulais voir les changements que le règne anglais avait apportés à cette ville, quel effet notre gouvernement avait eu sur sa population. Pour les indigènes mohawks, il était clair que tout cela n'avait pas été en leur faveur. Nous prétendions pieusement sauver cette terre ; au lieu de cela, nous la souillions.

— Livraison pour Silas, dis-je en montrant la femme.

Le garde acquiesça, s'humecta les lèvres, puis frappa au portail pour qu'on l'ouvre, et nous entrâmes avec lenteur. À l'intérieur, le fort était silencieux. Nous étions près des remparts, un mur bas de pierre foncée, où étaient alignés des canons surplombant Boston, tournés vers la mer. Des tuniques rouges, le mousquet en bandoulière, patrouillaient de-ci de-là, concentrés sur l'extérieur du fort. Craignant une attaque des Français, ils guettaient par-delà les remparts et nous remarquèrent à peine. Notre charrette avançait lentement, le plus innocemment possible, vers une section abritée. Là, mon premier geste fut de libérer la femme.

— Tu vois ? Je te libère, comme je l'avais dit. Maintenant, si tu me laissais expliquer...

Mais elle ne voulut rien entendre. Me jetant un dernier regard, elle sauta à bas de la charrette et disparut dans l'obscurité, me laissant un arrière-goût d'inachevé. J'aurais voulu lui parler, passer plus de temps avec elle.

Thomas allait la suivre, mais je l'arrêtai.

— Laisse-la partir, lui dis-je.

— Mais elle va trahir notre présence, protesta-t-il.

Je regardai l'endroit où elle avait disparu, déjà plus qu'un lointain souvenir, un fantôme.

— Non, je ne crois pas.

Alors, vérifiant que nous étions seuls dans la cour, je réunis les autres pour leur donner leurs ordres : libérer les captifs et éviter d'être repéré. Ils hochèrent la tête, l'air grave, concentrés sur leur tâche.

— Et pour Silas ? demanda Benjamin.

Je repensai à l'homme ricanant que j'avais vu à l'entrepôt, qui avait laissé Benjamin à la merci de Cutter. Je me souvins que le médecin avait juré d'avoir sa tête.

— Il meurt, dis-je en regardant mon ami.

Mes hommes s'évanouirent dans la nuit, tandis que je décidais de veiller sur Charles, mon pupille. Il aborda un groupe de tuniques rouges et se présenta. De l'autre côté de la cour, Thomas s'était mêlé à une autre patrouille. William et John, pendant ce temps, marchaient innocemment en direction d'un bâtiment que j'estimais être les cachots des esclaves. En ce moment même, un garde allait à leur rencontre pour leur barrer le chemin. Ayant vérifié que Charles et Thomas occupaient les autres sentinelles, j'adressai un signe discret à John, qui passa la consigne à William alors qu'ils s'approchaient de l'individu qui se dirigeait vers eux.

— Puis-je vous... ? commença le garde avant de s'étrangler.

John lui avait donné un coup de genou dans les couilles. Avec le même gémissement qu'un animal en cage, il laissa tomber sa pique et

s'écroula. Aussitôt, John se pencha pour récupérer le trousseau de clés à sa ceinture. Puis, tournant le dos à la cour, il ouvrit la porte, saisit une torche accrochée sur le mur, à l'extérieur, et entra.

Aucun des gardes alentour n'eut l'air de remarquer ce qui s'était passé devant le cachot. Ceux des remparts faisaient face à la mer et Charles et Thomas détournaient l'attention de ceux qui patrouillaient à l'intérieur du fort.

Pendant ce temps, John était réapparu à la porte, faisant sortir les premiers prisonniers.

Soudain, l'une des sentinelles postées sur les remparts surprit la scène.

— Oh, vous, à quoi vous jouez ? s'exclama-t-il tout en levant son mousquet.

L'alarme était donnée. Immédiatement, je me précipitai vers la muraille, où le premier tunique rouge allait appuyer sur la détente, je montai quatre à quatre les marches de pierre et, une fois sur lui, lui enfonçai ma lame dans la mâchoire d'un geste net. Je m'accroupis, laissant le cadavre me tomber dessus pour bondir ensuite d'en dessous et transpercer le garde suivant en plein cœur. Le troisième homme me tournait le dos, visant William, mais je lui tranchai les tendons d'un coup de taille aux jambes, avant de l'achever en lui perçant les cervicales durant sa chute. William leva la main en guise de remerciement, puis pivota pour affronter un autre garde. Il abattit son épée sur un tunique rouge, puis se tourna vers un deuxième adversaire, le visage couvert de sang.

En quelques instants, toutes les sentinelles étaient mortes, mais la porte de l'un des bâtiments annexes s'était ouverte, laissant apparaître un Silas déjà furieux.

— Une heure de repos, c'est tout ce que je vous demandais, rugit-il. Et vous me réveillez à peine dix minutes plus tard en faisant un boucan pas possible. J'attends une explication, et elle a intérêt à...

Il s'interrompit dans sa diatribe, ses lèvres se figeant et son visage pâlisant brutalement. Les cadavres de ses hommes jonchaient la cour. Il tourna la tête vers le cachot, d'où s'échappait une marée humaine sous les encouragements de John.

Silas sortit son épée, tandis que d'autres individus se rassemblaient derrière lui.

— Comment ? hurla-t-il. Comment est-ce possible ? Ma précieuse marchandise libérée, c'est inacceptable. Soyez assurés que j'aurai la tête des responsables. Mais d'abord, réglons cela.

Ses gardes tiraient sur leurs tuniques, accrochaient des épées à leur hanche, armaient leurs mousquets. La cour, où il ne restait plus que des cadavres quelques instants auparavant, fut soudain pleine de soldats, ivres de vengeance. Silas, hors de lui, hurlait ses ordres, leur

faisant signe de prendre les armes.

— Scellez le fort. Tuez quiconque tente de s'échapper. Que ce soit l'un d'entre nous ou l'un... *d'eux*. S'approcher de la porte doit être synonyme de mort ! Me suis-je bien fait comprendre ?

Le combat reprit. Charles, Thomas, William, John et Benjamin s'insinuaient entre les soldats, profitant de leur déguisement. Les hommes qu'ils attaquaient en étaient réduits à se battre entre eux, ne pouvant plus distinguer les amis des ennemis. Les indigènes, indemnes, se tenaient en retrait en attendant la fin des hostilités, tandis qu'un groupe de tuniques rouges de Silas se rassemblait pour former une ligne à l'entrée du fort. Je vis la chance qui m'était offerte : Silas s'était positionné sur le flanc de ses troupes, pour les inciter à ne montrer aucune pitié. Il était clair que peu lui importait qui mourait, tant que sa précieuse « marchandise » ne s'échappait pas et que sa fierté n'était pas endommagée.

Je fis un signe à Benjamin, et nous nous approchâmes de Silas, qui nous remarqua du coin de l'œil. Pendant un moment, je vis la confusion sur son visage, jusqu'à ce qu'il comprenne enfin, tout d'abord, que nous étions les intrus, et deuxièmement, qu'il n'avait aucune échappatoire, puisque nous l'avions isolé du reste de ses hommes. Nous aurions pu passer pour deux loyaux gardes du corps affectés à sa protection.

— Vous ne me connaissez pas, lui dis-je, mais je pense que vous avez déjà rencontré mon compagnon...

Benjamin fit un pas en avant.

— Je t'ai fait une promesse, Silas, dit-il. Une promesse que j'ai l'intention d'honorer.

Cela ne prit qu'une poignée de secondes. Benjamin eut plus de pitié que Silas et Cutter. Une fois leur officier mort, la défense du fort s'effondra, les portes s'ouvrirent et nous laissâmes le reste des tuniques rouges s'échapper. Derrière eux sortirent les prisonniers mohawks, dont la femme que j'avais vue auparavant. Plutôt que de s'enfuir, elle était restée pour aider son peuple. Aussi courageuse que belle et résolue. Alors qu'elle accompagnait les membres de sa tribu hors de ce fort maudit, nos regards se croisèrent. Quels yeux hypnotisants... Puis, elle disparut.

Il faisait un froid de canard. Le sol autour de nous était couvert de neige, tandis que nous chevauchions de bon matin vers Lexington à la poursuite de la femme mohawk de la charrette, celle qui me...

Peut-être le mot « obsédait » est-il trop fort. « Hantait » ? Oui. À la poursuite de la femme qui me hantait. Pour la retrouver.

Pourquoi ?

Si Charles m'avait posé la question, je lui aurais répondu qu'elle parlait bien l'anglais et que je voyais en elle un contact idéal auprès des Mohawks pour nous aider à localiser le site précurseur.

C'est ce que j'aurais dit, et cela aurait été la vérité. *En partie.*

Bref, Charles et moi nous lancions dans l'une de mes expéditions, cette fois vers Lexington, quand il me dit :

— Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles, monsieur.

— Lesquelles, Charles ?

— Braddock insiste pour que je reprenne mon service auprès de lui. Je l'ai supplié, en vain, dit-il tristement.

— Il est sans doute encore furieux d'avoir perdu John, sans même parler de l'humiliation que nous lui avons infligée, répondis-je pensivement. (Aurais-je dû l'achever quand j'en avais eu l'occasion ?) Faites ce qu'il demande. En attendant, je vais tenter de vous faire libérer.

Comment ? Je n'étais pas sûr. Après tout, à une époque, j'aurais pu compter sur une lettre sévère de Reginald pour faire changer d'avis Braddock, mais il était clair que ce dernier n'avait plus d'affinité pour notre cause.

— Je suis désolé de vous importuner, dit Charles.

— Ce n'est pas votre faute, répondis-je.

Il allait me manquer. Après tout, il avait déjà accompli une bonne partie du travail de localisation de la femme mystérieuse. Apparemment, elle montait son peuple contre les Anglais dirigés par Braddock. Qui pouvait lui en vouloir, après que sa tribu eut été emprisonnée par Silas ? Voilà pourquoi nous nous rendions à Lexington, un camp de chasseurs récemment abandonné.

— Elle n'est pas loin, m'informa Charles.

Était-ce un effet de mon imagination, ou mon cœur battait-il un peu plus fort à cette idée ? Aucune femme ne m'avait fait autant d'effet depuis longtemps. J'avais passé ma vie à étudier et à voyager ; si des filles avaient partagé ma couche, cela n'avait jamais mené à une relation sérieuse : quelques lavandières durant mon temps de service chez les Coldstreams, des serveuses, des filles de logeur. Elles m'avaient apporté du réconfort, physique ou autre, mais nous n'avions rien partagé de spécial.

Cette femme-là, par contre... J'avais vu quelque chose dans ses

yeux, comme si elle était mon âme sœur : une solitaire, une guerrière, une femme abîmée, fatiguée par le monde.

J'étudiai le camp.

— On vient juste d'éteindre le feu, la neige est encore retournée. (Je levai la tête.) Elle est proche.

Je descendis de cheval. Quand je vis Charles s'apprêter à faire de même, je l'arrêtai.

— Mieux vaut que vous retourniez vers Braddock, Charles, avant qu'il devienne soupçonneux. Je peux me débrouiller, maintenant.

Il hocha la tête, fit faire demi-tour à sa monture et partit. Mon attention revint alors au sol couvert de neige autour de moi, m'interrogeant sur la véritable raison pour laquelle je l'avais congédié. Je savais exactement pourquoi.

Je rampais parmi les arbres. Il s'était remis à neiger et la forêt était étrangement silencieuse, mis à part le son de ma propre respiration qui formait des volutes de vapeur. J'avancais vite, mais discrètement, et il ne me fallut pas longtemps avant de la voir, ou du moins de distinguer son dos. Elle était accroupie dans la neige, un mousquet appuyé contre un arbre, et elle examinait un collet. Je m'approchai, aussi furtivement que possible, mais je la vis se raidir immédiatement.

Elle m'avait entendu. Mon Dieu, qu'elle était douée.

Une seconde plus tard, elle avait roulé sur le côté, attrapé son mousquet, jeté un coup d'œil derrière elle et détalé dans les bois.

Je me lançai à sa poursuite.

— S'il te plaît, arrête de courir ! m'exclamai-je en traversant le paysage blanchi. Je ne veux que te parler. Je ne suis pas ton ennemi.

Mais elle ne faisait pas mine de ralentir. Je fonçais avec agilité dans la neige, progressant vite et négociant facilement les obstacles, mais elle était plus rapide que moi. Soudain, elle grimpa à un arbre, évitant la neige épaisse et se balançant de branche en branche dès qu'elle le pouvait.

Au final, elle m'emmena de plus en plus profondément dans la forêt et m'aurait échappé si un coup de malchance ne l'avait frappée. Elle se prit le pied sur une racine, trébucha et tomba. Aussitôt, je fus sur elle. Pas pour l'attaquer, mais pour l'aider. Je lui tendis la main, le souffle court, et parvins à dire :

— Moi. Haytham. Venir. En. Paix.

Elle me regarda comme si elle n'avait pas compris un traître mot de ce que je venais de lui dire. Je sentis les prémises de la panique m'envahir. Peut-être m'étais-je trompé dans la charrette. Peut-être ne parlait-elle pas anglais ?

Enfin, elle me répondit :

— As-tu été touché à la tête ?

Un anglais parfait.

— Euh... Désolé...

Elle secoua la tête, dégoûtée.

— Que veux-tu ?

— Eh bien, ton nom, pour commencer.

Mes épaules s'affaissaient tandis que je reprenais mon souffle.

Puis, après un instant d'hésitation que je pus lire sur son visage, elle dit :

— Je suis Kaniehti:io.

Après que j'eus tenté de prononcer son nom, elle ajouta :

— Tu peux m'appeler Ziio. Maintenant, dis-moi ce que tu fais là.

Je dégageai l'amulette autour de mon cou, pour la lui montrer.

— Sais-tu ce que c'est ?

Sans prévenir, elle me saisit le bras.

— Tu en as une ? demanda-t-elle.

Pendant une seconde, je fus troublé, jusqu'à ce que je me rende compte qu'elle ne regardait pas l'amulette, mais ma lame secrète. Je la contemplai un moment, ressentant ce que l'on ne peut décrire que comme un étrange mélange d'émotions : de la fierté, de l'admiration, puis de l'appréhension lorsqu'elle éjecta la lame par inadvertance. Toutefois, à son crédit, cela ne la fit pas ciller, et elle se contenta de me regarder de ses grands yeux bruns. Mon émotion crût encore lorsqu'elle me dit :

— J'ai vu ton petit secret.

Je souris, m'efforçant d'avoir l'air plus confiant que je ne l'étais. Levant l'amulette, et la faisant osciller sous ses yeux, je ramenai la conversation au sujet qui m'intéressait :

— Ceci. Sais-tu ce que c'est ?

Elle la prit dans sa main pour l'observer.

— Où l'as-tu obtenue ?

— D'un vieil ami, dis-je.

Pensant à Miko, je lui dédiai une courte prière. Aurait-il dû être ici à ma place, un Assassin plutôt qu'un Templier ?

— J'ai déjà vu des gravures similaires, ailleurs, dit-elle.

— Où ? demandai-je en sentant mon cœur s'emballer.

— Je... je n'ai pas le droit d'en parler.

Je me penchai vers elle, la regardai dans les yeux, espérant la convaincre par la seule force de ma détermination.

— J'ai sauvé ton peuple. Cela ne signifie-t-il rien pour toi ?

Elle ne répondit pas.

— Tu sais, je ne suis pas ton ennemi.

Peut-être repensa-t-elle aux risques que nous avions pris dans le fort, au nombre des siens que nous avions libérés de l'emprise de Silas. Et peut-être – peut-être – vit-elle en moi quelque chose qui lui plaisait.

Quoi qu'il en soit, elle hocha la tête en répondant :

— Une colline, près d'ici. Au sommet s'élève un arbre immense. Viens, nous verrons si tu dis la vérité.

Elle me conduisit là-bas, me montra la ville en contrebas et me dit qu'elle s'appelait Concord.

— Les soldats de la cité entreprennent de chasser mon peuple de ces terres. Leur chef est un homme surnommé le Bulldog, dit-elle.

— Edward Braddock, compris-je.

— Tu le connais ? dit-elle en se tournant vers moi.

— Nous ne sommes pas amis, dis-je pour la rassurer.

Et j'étais sincère.

— Chaque jour, je perds plusieurs des miens à cause d'hommes comme lui, dit-elle avec férocité.

— Je suggère que nous y mettions un terme. Ensemble.

Elle me dévisagea d'un regard plein de doute, mais aussi d'espoir.

— Que proposes-tu ?

La réponse me vint d'un coup. Je sus exactement ce qu'il fallait faire.

— Nous devons tuer Edward Braddock.

Je lui laissai le temps d'assimiler l'information. Puis, j'ajoutai :

— Mais nous devons d'abord le trouver.

Nous commençâmes à descendre la colline vers Concord.

— Je ne te fais pas confiance, dit-elle d'un ton neutre.

— Je sais.

— Pourtant, tu restes avec moi.

— Afin de te prouver que tu as tort.

— Aucune chance, dit-elle d'une voix ferme.

Elle le pensait vraiment. Je n'étais pas au bout de mes peines avec cette femme mystérieuse et captivante.

En ville, nous nous dirigeâmes vers la taverne, où je l'arrêtai.

— Attends ici, dis-je. Une Mohawk va attirer la suspicion, voire les mousquets.

Elle secoua la tête et releva sa capuche.

— C'est loin d'être la première fois que je me mêle à ton peuple, dit-elle. Je peux me débrouiller.

Je l'espérais.

En entrant, nous trouvâmes des groupes d'hommes à la solde de Braddock, buvant avec une férocité qui aurait impressionné Thomas Hickey. Nous circulâmes entre eux, espionnant leurs conversations. Nous découvrîmes que notre cible était sur le départ. Les Anglais avaient l'intention de recruter les Mohawks pour marcher vers le nord et affronter les Français. Je me rendis également compte que les propres hommes de Braddock le craignaient réellement. Tous le décrivaient comme impitoyable ; même ses officiers avaient peur de

lui. J'entendis un nom : George Washington. Il était le seul assez brave pour remettre en question le général, d'après deux tuniques rouges dont je surpris les échanges. En m'enfonçant dans la taverne, je découvris ce fameux George Washington assis à une table isolée, avec un autre officier. Je m'approchai l'air de rien, afin d'écouter leur dialogue.

— M'apportes-tu de bonnes nouvelles ? dit l'un.

— Le général Braddock a refusé l'offre. Il n'y aura pas de cessez-le-feu, répondit l'autre.

— Damnation. Pourquoi, George ? Quelles raisons a-t-il données ?

L'homme qu'il appelait George, et que je supposais être Washington, répondit :

— Il dit qu'une solution diplomatique n'est pas une vraie solution. Qu'autoriser les Français à battre en retraite ne ferait qu'ajourner un conflit inévitable, alors que nous avons l'avantage à l'heure actuelle.

— Il y a une part de vérité là-dedans, même si j'ai de la peine à le reconnaître. Pourtant... ne penses-tu pas que c'est déraisonnable ?

— Cela ne me plaît pas non plus. Nous sommes loin de chez nous et nos forces sont divisées. Pire, j'ai peur qu'une vendetta personnelle rende Braddock imprudent. Il met la vie de ses hommes en danger. Je préférerais ne pas me retrouver à annoncer de mauvaises nouvelles à des mères et des veuves, simplement pour permettre au Bulldog de prouver qu'il avait raison.

— Où est-il ?

— Il rallie les troupes.

— Et ensuite, je suppose qu'il ira à Fort Duquesne ?

— Certainement. La marche vers le nord prendra du temps.

— Au moins, tout sera bientôt terminé...

— J'ai essayé, John.

— Je sais, mon ami. Je sais...

Satisfait, je sortis de la taverne avec Ziio.

— Braddock est parti rallier ses troupes, lui dis-je. Et ils marcheront sur Fort Duquesne. Ils ne seront pas prêts tout de suite, ce qui nous laisse du temps pour élaborer un plan.

— Inutile, dit-elle. Nous leur tendrons une embuscade près de la rivière. Va réunir tes alliés. Je vais faire de même. J'enverrai un message quand il sera l'heure de frapper.

Cela faisait presque huit mois que Ziio m'avait dit d'attendre son message, mais il arriva enfin. Nous voyageâmes dans la vallée de l'Ohio, où les Anglais s'apprêtaient à lancer une vaste campagne contre les forts français. L'expédition de Braddock visait à prendre Fort Duquesne.

Nous n'étions pas restés inactifs pendant ce temps, surtout Ziio, comme je le découvris quand nous finîmes par nous rencontrer. Elle avait amené avec elle de nombreuses troupes, composées essentiellement d'indigènes.

— Tous ces hommes viennent de tribus différentes, unis dans leur désir de voir Braddock éliminé, dit-elle. Les Abénaquis, les Lénapes, les Shawnees.

— Et toi ? Qui représentes-tu ?

— Moi-même, répondit-elle avec une ébauche de sourire.

— Que dois-je faire ? finis-je par demander.

— Tu peux aider les autres à se préparer...

Elle ne plaisantait pas. Je mis mes hommes au travail, et ensemble nous participâmes à l'édification des barricades ou au remplissage d'une charrette de poudre noire pour en faire un objet piégé, jusqu'à ce que tout soit en place. Je me surpris à sourire en disant à Ziio :

— J'ai hâte de voir le visage de Braddock lorsqu'il tombera dans nos filets.

— Tu prends plaisir à tout cela ? me demanda-t-elle en me regardant bizarrement.

— C'est toi qui m'as demandé de l'aide pour tuer un homme.

— Mais cela ne me fait pas plaisir. Il doit être sacrifié afin que la terre et les hommes qui y vivent soient sauvés. Quelle est ta motivation ? D'anciens torts ? Une trahison ? Ou simplement l'excitation de la chasse ?

Je répondis calmement :

— Tu te trompes sur moi.

Elle me montra la rivière Monongahela, à travers les arbres.

— Les hommes de Braddock seront bientôt là, dit-elle. Nous devons nous préparer à leur arrivée.

Les quelques mots que prononça l'éclaireur mohawk à cheval me furent incompréhensibles, mais puisqu'il montrait le bas de la vallée, vers la Monongahela, j'en devinai le sens : les hommes de Braddock avaient traversé la rivière et ils seraient bientôt sur nous. L'éclaireur partit informer le reste de nos troupes. Ziio, couchée à côté de moi, me confirma ce que je savais déjà.

— Ils arrivent, dit-elle simplement.

J'étais si bien, allongé auprès d'elle dans notre cachette. C'est avec une pointe de regret que je distinguai, en jetant un coup d'œil sous le rideau de broussailles, le groupe d'hommes qui émergeait de l'orée du bois, au creux de la vallée. En même temps que je le vis, je l'entendis : il produisait un fracas lointain et croissant, annonçant non une patrouille ou une avant-garde, mais tout un régiment de l'armée de Braddock. En tête chevauchaient ses officiers, puis les tambours et les musiciens, les soldats, et enfin les porteurs et les suivants qui s'occupaient du cortège de bagages. La colonne s'étendait à perte de vue.

Le général avançait son régiment, se balançant au rythme des pas de sa monture, son souffle gelé formant un nuage devant lui. George Washington chevauchait à ses côtés.

Derrière les officiers, les tambours martelaient un rythme soutenu, qui jouait en notre faveur, car les arbres cachaient des tireurs français et indiens. En hauteur se trouvaient des dizaines d'hommes, à plat ventre, sous les broussailles, attendant le signal de l'assaut. Tous retenaient leur souffle quand, soudain, le général Braddock leva la main, un officier proche aboya un ordre, les tambours se turent et le régiment s'arrêta, les chevaux gémissant, soufflant et tapant le sol gelé de leurs sabots. Le silence se répandit graduellement dans la colonne.

Un calme surnaturel s'installa dans la vallée. Les hommes et les femmes de notre camp retinrent leur souffle et je suis sûr que chacun d'eux, comme moi, se demandait si nous avions été découverts.

George Washington regarda Braddock, puis derrière son épaule, où le reste de la colonne, officiers, soldats et suivants, attendait dans l'expectative, puis revint à Braddock.

Il se racla la gorge.

— Tout va bien, monsieur ? demanda-t-il.

Braddock inspira profondément.

— Je savoure le moment, répondit-il avant de prendre une nouvelle inspiration. Sans doute êtes-vous nombreux à vous demander pourquoi nous nous sommes autant enfoncés vers l'ouest, dans des régions sauvages, indomptées et inoccupées. Mais cela ne sera pas toujours le cas. Un jour, nos colonies actuelles ne suffiront plus, et ce jour est plus près que vous ne le pensez. Nous devons nous assurer que

notre peuple aura de l'espace à disposition pour croître et prospérer. Ce qui implique d'annexer de nouvelles terres. Les Français l'ont compris, qui tentent d'empêcher notre croissance. Ils encerclent nos territoires, bâtissant des forts et forgeant des alliances, attendant le jour où ils pourront refermer le nœud et nous étrangler. Cela ne doit pas être.

Nous devons trancher la corde et la leur renvoyer. C'est la raison de notre expédition. Leur offrir une dernière chance : les Français doivent partir, ou ils mourront.

À côté de moi, je vis au regard de Ziio qu'elle aurait adoré se jeter sur Braddock pour mettre un terme à son discours pompeux.

— Il est l'heure d'attaquer, siffla-t-elle, ce qui ne m'étonna pas.

— Attends, dis-je. (Lorsqu'elle se retourna pour me regarder, nos visages se retrouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre.) Éparpiller l'expédition ne suffit pas. Nous devons nous assurer de l'échec de Braddock. Sinon, il réessaiera plus tard.

Je voulais dire « la mort » plutôt que « l'échec ». Jamais nous n'aurions de meilleure occasion. Je pointai du doigt un petit convoi qui s'était écarté du régiment principal.

— Je vais me déguiser en l'un des leurs et marcher à ses côtés. Votre embuscade fournira une diversion parfaite pour que je puisse porter le coup de grâce.

Je descendis la pente, me glissant jusqu'aux éclaireurs. En silence, j'engageai ma lame, l'enfonçai dans le cou du soldat le plus proche et déboutonnai sa veste avant même qu'il touche le sol.

Le régiment, désormais à trois cents mètres de moi, se remit en marche, s'ébranlant avec autant de fracas qu'un orage. Les Indiens profitèrent du bruit des tambours pour se déplacer entre les arbres, ajustant leurs positions et préparant l'embuscade.

Une fois en selle, je passai un moment à calmer le cheval de l'éclaireur pour l'habituer à ma présence, avant de le guider sur une pente douce descendant vers le régiment. Un officier, lui aussi monté, me remarqua et m'ordonna de reprendre ma position. En lui faisant un signe d'excuse, je me mis à trotter vers la tête de la colonne, le long du cortège de bagages et de suivants, dépassant les soldats à pied, qui m'envoyèrent des regards noirs et échangèrent des commentaires désobligeants dans mon dos, puis les musiciens, jusqu'à arriver quasiment en tête. Plus près de ma cible, désormais, mais plus vulnérable aussi, du coup. Assez près en tout cas pour entendre Braddock parler à l'un des hommes de son cercle d'intimes, un mercenaire.

— Les Français ont conscience de leur faiblesse en toutes choses, disait-il. C'est pourquoi ils se sont alliés avec les sauvages habitant dans ces bois. À peine plus civilisés que des animaux, ils dorment dans

les arbres, collectionnent les scalps et vont jusqu'à manger leurs morts. La pitié est encore trop bonne pour eux. Ne faites aucun quartier.

Fallait-il en rire ? « Manger leurs morts »... Personne n'y croyait encore, si ?

L'officier semblait penser la même chose que moi.

— Mais monsieur, protesta-t-il, ce ne sont que des histoires. Les indigènes que je connais ne font rien de tel.

Braddock se tourna vers lui.

— Affirmez-vous que je mens ? rugit-il.

— Ce n'était pas mon intention, monsieur, fit le mercenaire en tremblant. Je suis désolé. Vraiment, je suis heureux de vous servir.

— De *m'avoir* servi, corrigea Braddock.

— Monsieur ?

— Vous êtes heureux de « m'avoir servi », répéta Braddock avant de sortir son arme et de tirer.

Touché, l'officier tomba de cheval, son visage n'étant plus qu'une plaie béante. Son cadavre percuta le sol couvert de feuilles mortes. La détonation avait effrayé les oiseaux et arrêté la colonne ; les hommes avaient attrapé les mousquets sur leurs épaules et dégainé leurs armes, se croyant attaqués.

Pendant quelques instants, ils restèrent sur leurs gardes, jusqu'à ce qu'ils reçoivent un ordre contraire. Ils se transmirent la nouvelle en murmurant : le général venait d'abattre un officier.

J'étais assez près d'eux pour voir la réaction outrée de George Washington. Lui seul eut le courage de tenir tête à Braddock.

— Général !

Braddock se tourna vers lui, et peut-être Washington pensa-t-il pendant un instant qu'il allait subir le même traitement. Mais le général se contenta de hurler :

— Je ne tolérerai pas le doute chez mes subalternes. Ni la compassion pour l'ennemi. Je n'aurai aucune patience pour l'insubordination.

Bravement, George Washington répliqua :

— Personne ne nie son erreur, monsieur, mais...

— Il a payé sa trahison, comme n'importe quel traître. Si nous devons remporter cette guerre contre les Français... Non, *quand* nous remporterons cette guerre, ce sera parce que des hommes comme vous auront obéi à des hommes comme moi, sans hésitation. L'ordre doit régner dans les rangs, en respectant la hiérarchie. Des meneurs et des suiveurs. Sans cette structure, il ne peut y avoir de victoire. Est-ce clair ?

Washington hocha la tête, mais il détourna rapidement le regard, gardant ses pensées pour lui-même. Puis, alors que la colonne reprenait sa route, il s'éloigna de la tête de commandement, prétextant

avoir à faire ailleurs. Je vis là ma chance, et me glissai derrière Braddock jusqu'à me positionner juste à côté de lui, légèrement en retrait afin qu'il ne me voie pas – pas encore.

J'attendis, patiemment. Soudain, un tumulte retentit derrière nous, et les officiers de chaque côté de Braddock décrochèrent pour aller voir, nous laissant seuls en tête, le général et moi.

— Edward, dis-je en sortant mon pistolet.

Oh, quel délice de le voir se retourner, ses yeux passant de mon visage au canon de mon arme, puis revenant à moi. Il ouvrit la bouche – pour faire quoi, je ne sais. Appeler à l'aide probablement, mais je n'allais pas lui laisser cette chance. Pas question qu'il m'échappe maintenant.

— Il est moins agréable d'être de ce côté du canon, pas vrai ? dis-je avant d'appuyer sur la gâchette...

Exactement au même moment, le régiment fut attaqué. Damnation, le piège avait été déclenché trop tôt. Mon cheval sursauta et la balle fut perdue. Dans les yeux de Braddock brilla une lueur d'espoir et de triomphe tandis que des soldats français nous encerclaient et que des flèches se mettaient à pleuvoir depuis les arbres. Braddock poussa un cri en tirant sur les rênes de son cheval, et s'élança vers le bord de la forêt. Je restai figé, mon pistolet déchargé dans la main, abasourdi par la tournure que prenaient les événements.

Cette hésitation faillit me coûter la vie. J'étais sur la route d'un Français – veste bleue, pantalon rouge, épée pointée droit sur moi. Il était trop tard pour engager ma lame courte ou pour dégainer ma propre épée.

Alors, tout aussi subitement, le Français fut fauché sur sa selle, comme si une corde l'avait brutalement tiré en arrière, et le côté de sa tête explosa dans une brume rouge. Au même moment, j'entendis le coup de feu et vis, sur un cheval derrière lui, mon ami Charles Lee.

Je hochai la tête pour le remercier, tout en me disant que je ne pourrais lui rendre la pareille que plus tard, car Braddock disparaissait entre les arbres. Il talonnait sa monture en jetant des coups d'œil par-dessus son épaule. Je partis à sa poursuite.

Encourageant mon cheval de mes cris, je suivis Braddock dans la forêt, croisant des Indiens et des Français qui dévalaient la colline vers le régiment ennemi. Devant moi, les flèches pleuvaient sur Braddock, mais aucune n'atteignit sa cible. Pendant ce temps, les pièges que nous avions établis s'étaient déclenchés. Le chariot rempli de poudre roula entre les arbres, dispersant un groupe de fusiliers avant d'exploser. Les chevaux, débarrassés de leurs cavaliers, s'éparpillèrent tandis qu'au-dessus de moi, des tireurs éliminaient un à un des soldats effrayés et désorientés.

Braddock m'échappait toujours, du moins jusqu'à ce que le terrain

se révèle soudain trop dur pour sa monture, qui se cabra et l'envoya à terre.

Poussant un cri de douleur, Braddock roula dans la poussière, chercha son pistolet avant de changer d'idée, se redressa et se mit à courir. Il ne me restait plus qu'à le rattraper. J'éperonnai mon cheval.

— Je ne vous aurais jamais pris pour un lâche, Edward, dis-je en l'atteignant et en levant mon arme.

Il s'arrêta brusquement, fit demi-tour et me regarda dans les yeux. Dans son regard brillaient toute son arrogance et tout son mépris, que je lui connaissais si bien.

— Venez donc, alors, cracha-t-il.

J'avancai au trot, le pistolet pointé, quand, soudain, un coup de feu retentit et ma monture s'effondra sous moi, morte, m'envoyant rouler sur le sol de la forêt.

— Quelle arrogance, commenta Braddock. J'ai toujours su qu'elle serait votre perte.

À côté de lui se dressait George Washington, son mousquet levé et fumant. Aussitôt, je fus saisi d'un intense sentiment de consolation, doux et amer à la fois, car je savais qu'au moins je serais tué par Washington, un homme ayant une véritable conscience et ne ressemblant en rien au général. Les yeux fermés, j'acceptais la mort. Je regrettais de ne pas avoir rendu la justice aux meurtriers de mon père, d'avoir été si proche de découvrir les secrets de Ceux Qui Étaient Là Avant sans avoir pu atteindre l'entrepôt secret, et de ne pas avoir vu les idéaux de mon Ordre répandus de par le globe. En fin de compte, je n'avais pas pu changer le monde, mais au moins m'étais-je changé moi-même. Je n'avais pas toujours été parfait, mais j'avais fait de mon mieux.

Mais le coup ne partit jamais. Quand je rouvris les yeux, je vis Washington jeté à bas de son cheval et Braddock qui se tournait pour voir son officier au sol. Ce dernier luttait contre une silhouette que je reconnus immédiatement comme étant Ziio. Non seulement elle avait pris Washington par surprise, mais elle l'avait désarmé et tenait son couteau sous sa gorge. Braddock saisit cette opportunité pour fuir. Je me relevai précipitamment, courant à travers la clairière jusqu'à l'endroit où Ziio retenait Washington.

— Dépêche-toi, s'écria-t-elle. Avant qu'il s'enfuie.

J'hésitai, ne souhaitant pas la laisser seule avec Washington, surtout que d'autres soldats ne tarderaient pas à arriver. Mais elle le frappa du pommeau de son couteau – les yeux du soldat, assommé, se révélsèrent – et je sus quelle pourrait se débrouiller. Alors je me relançai à la poursuite de Braddock, à pied cette fois, tout comme lui. Tenant encore son pistolet, il sauta derrière un large tronc d'arbre, pivota et leva son bras armé. Dans un dérapage, je roulai à couvert

pile au moment où il tira. J'entendis la balle heurter un arbre à ma gauche. Sans m'arrêter, je bondis hors de ma cachette pour reprendre la poursuite. Il était déjà reparti, espérant me distancer. Mais j'avais trente ans de moins que lui et je n'avais pas passé vingt ans à la tête d'une armée, à m'engraisser.

J'étais loin de m'essouffler tandis qu'il ralentissait déjà. Alors qu'il jetait un coup d'œil derrière lui, il se prit le pied dans une racine, et perdit son chapeau en même temps que l'équilibre.

Je ralentis, le laissai se rétablir et reprendre sa course, puis je repartis à sa poursuite, sans presser le pas. Derrière nous, le bruit des coups de feu et des cris de douleur des hommes et des animaux diminuait. La forêt semblait noyer la clameur de la bataille, ne laissant plus retentir que le souffle haché de Braddock et ses pas sur le sol mou de la forêt. Il regarda derrière lui, vit que je n'avais même plus besoin de courir, puis s'arrêta et tomba à genoux, éreinté.

M'approchant de lui, j'engageai ma lame d'un geste discret. Ses épaules se soulevaient alors qu'il cherchait sa respiration.

— Pourquoi, Haytham ? demanda-t-il.

— Votre mort ouvre une porte. Rien de personnel, dis-je.

La lame pénétra ses chairs, le sang bouillonnant autour de l'acier. Ses muscles se tendaient et vibraient sous le coup de la douleur.

— Peut-être est-ce un peu personnel, après tout, corrigeai-je en laissant son corps mourant s'affaïsser au sol. Après tout, vous avez été un foutu emmerdeur.

— Mais nous étions frères d'armes, dit-il.

Ses yeux papillonnaient tandis que la mort l'appelait.

— Autrefois, peut-être. Plus maintenant. Croyez-vous que j'ai oublié vos actes ? Tous ces innocents massacrés sans une arrière-pensée. Et pour quoi ? Régler ses problèmes par la violence ne mène pas à la paix.

Il se concentra pour fixer son regard sur moi.

— Faux, dit-il avec une force intérieure aussi surprenante que soudaine. Si nous nous servions de l'épée plus volontiers et plus souvent, le monde serait moins tourmenté qu'il ne l'est aujourd'hui.

Après un instant de réflexion, je répondis :

— Dans votre cas, je suis d'accord.

Je lui saisis la main et lui retirai sa bague portant l'emblème des Templiers.

— Au revoir, Edward, dis-je en me relevant pour attendre sa mort.

Toutefois, au même moment, j'entendis un groupe de soldats s'approcher et je compris que je devais fuir aussitôt. Pourtant, je choisis de plonger à plat ventre et de ramper sous un tronc d'arbre couché, où je me retrouvai au même niveau que Braddock. Il tourna la tête vers moi, les yeux luisant. Je compris qu'il me dénoncerait s'il en

était capable. Lentement, il tendit la main, tentant de pointer son majeur crochu dans ma direction tandis que ses hommes arrivaient.

Damnation. J'aurais dû lui porter le coup de grâce.

Je vis les bottes des hommes qui pénétraient dans la clairière, me demandai comment la bataille avait tourné, puis George Washington se fraya un chemin parmi l'attroupement de soldats pour se précipiter vers son général mourant et s'agenouiller à son côté.

Les yeux de mon adversaire papillonnaient encore. Il bougeait les lèvres, s'efforçant de produire des sons, de signaler ma présence. Je m'y préparai, comptant les pieds : six ou sept hommes au moins. Avais-je une chance ?

Mais je me rendis alors compte que les hommes de Braddock ne prêtaient aucune attention aux tentatives de leur officier pour les alerter. George Washington posa la tête sur sa poitrine, écouta, puis s'exclama :

— Il est vivant !

Sous le tronc d'arbre, je fermai les yeux et jurai, tandis que les soldats soulevaient Braddock et l'emportaient.

Plus tard, je retrouvai Ziio.

— C'est fait, lui dis-je.

Elle hocha la tête.

— Maintenant que j'ai tenu ma part du marché, vas-tu tenir la tienne ? ajoutai-je.

Elle acquiesça de nouveau, me fit signe de la suivre et nous chevauchâmes ensemble.

Après avoir voyagé toute la nuit, elle s'arrêta enfin et indiqua un monticule de terre devant nous. Il semblait avoir jailli d'un coup au milieu de la forêt. L'aurais-je remarqué si j'avais été seul ? Mon cœur se mit à battre plus vite et je déglutis. Était-ce le fruit de mon imagination, ou l'amulette que je portais autour du cou était-elle devenue plus lourde, plus chaude ?

Nous marchâmes jusqu'à l'ouverture, puis nous glissâmes à l'intérieur. Nous étions dans une petite pièce, décorée de simple céramique. Un anneau de pictogrammes en faisait le tour, jusqu'à un creux dans le mur. Un creux de la taille d'une amulette.

En enlevant le médaillon de mon cou, j'eus la satisfaction de le voir luire légèrement dans ma paume. Je croisai le regard de Ziio, son regard brillant d'impatience. M'approchant du creux alors que mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je distinguai deux silhouettes peintes sur le mur, accroupies, levant les mains en offrande.

L'amulette me parut luire plus vivement, comme si l'artefact lui-même anticipait de ne faire bientôt plus qu'un avec la matière de la salle. Quel âge avait-elle ? Combien de millions d'années s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été taillée dans cette pierre ?

Me rendant compte que je retenais ma respiration, j'expirai profondément, tout en tendant la main pour placer l'amulette dans la cavité.

Rien ne se passa.

Je regardai Ziio. Puis l'amulette, dont la lueur commençait à s'estomper, en même temps que mes attentes s'effondraient. Mes lèvres bougeaient en silence, tandis que je tentais de trouver les mots.

— Non...

Je retirai l'amulette, puis la remis, mais toujours rien.

— Tu sembles déçu, dit-elle.

— Je pensais détenir la clé, avouai-je. (Mon propre ton, chargé d'un sentiment de défaite et de déception, me consternait.) Qu'elle ouvrirait quelque chose...

— Mais il n'y a que cette pièce, dit-elle en haussant les épaules.

— Je m'attendais...

À quoi, exactement ?

— À plus. (Je me ressaisis.) Ces images, que représentent-elles ?

Ziio avança vers le mur pour les examiner. L'une en particulier attira son attention. C'était un dieu ou une déesse portant une coiffe ancienne et élaborée.

— Elles racontent l'histoire d'Iottsitison, dit-elle gravement, qui visita notre monde et le façonna, afin qu'il porte la vie. Son voyage fut difficile, plein de dangers et de grands périls. Mais elle croyait au potentiel de ses enfants et à leurs réussites futures. Bien qu'elle ait

depuis longtemps quitté le monde physique, ses yeux veillent toujours sur nous. Ses oreilles entendent nos paroles. Ses mains nous guident. Son amour nous donne notre force.

— Tu as été d'une grande gentillesse avec moi, Ziio. Merci.

Quand elle se retourna vers moi, son visage s'était adouci.

— Je suis désolée que tu n'aies pas trouvé ce que tu cherchais.

Je lui pris la main.

— Je devrais partir, dis-je.

Mais je n'en avais nullement envie. En fin de compte, elle m'arrêta en se penchant vers moi pour m'embrasser.

Maître Kenway, l'avez-vous trouvé ?

Ce furent les premiers mots de Charles Lee lorsque je pénétrai dans notre pièce de la *Green Dragon Tavern*. Mes hommes, rassemblés là, me regardaient tous avec des yeux impatients. Mais ils furent dépités lorsque je secouai la tête.

— Je n'étais pas au bon endroit, confirmai-je. Je crains que le lieu ne soit rien d'autre qu'une grotte peinte. Néanmoins, elle contenait des images et des écritures des précurseurs, ce qui signifie que nous sommes proches du but. Nous devons redoubler d'efforts, développer notre Ordre et établir ici une base permanente, continuai-je. Bien que le site nous échappe pour l'instant, je suis certain que nous finirons par le trouver.

— Bien dit ! dit John Pitcairn.

— Bravo ! fit Benjamin Church.

— De plus, je crois qu'il est temps d'accueillir Charles dans nos rangs. Il a prouvé sa loyauté et nous a servis sans faillir depuis qu'il s'est présenté à nous. Vous devriez être autorisé à jouir de nos connaissances et à récolter tous les bénéfices d'un tel don, Charles. L'un d'entre vous y voit-il une objection ?

Tous restèrent silencieux, regardant Charles avec un air approbateur.

— Très bien, dis-je. Charles, venez devant moi. Jurez-vous de suivre les principes de notre Ordre et tout ce à quoi nous tenons ?

— Je le jure.

— De ne jamais révéler nos secrets, ni divulguer la véritable nature de notre travail ?

— Je le jure.

— Et ce jusqu'à votre mort, quel qu'en soit le prix ?

— Je le jure.

Les hommes se levèrent.

— Alors, nous vous accueillons parmi nous, frère. Ensemble, nous hâterons la venue d'un monde nouveau, qui se caractérisera par la détermination et l'ordre. Donnez-moi votre main.

Je pris la bague que j'avais retirée du doigt de Braddock et l'enfilai à celui de Charles.

— Vous voilà un Templier.

Il sourit.

— Puisse le père de la compréhension nous guider, dis-je.

Les autres se joignirent à moi. Notre équipe était au complet.

Suis-je amoureux ?

La question n'a pas de réponse facile. Tout ce que je sais, c'est que j'aime être avec elle et que je savoure précieusement le temps que nous passons ensemble.

Elle est... singulière. Il y a en elle quelque chose de différent de tout ce que j'ai pu connaître chez d'autres femmes. Cette résolution dont j'ai déjà parlé semble s'exprimer dans chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. Je me suis souvent surpris à la contempler, fasciné par la lumière brûlant dans ses yeux et me demandant, invariablement, ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur. À quoi pensait-elle ?

Je me suis dit qu'elle m'aimait. Je devrais plutôt dire que je pense qu'elle m'aime, mais elle est comme moi, elle cache tellement de choses. Et, comme moi, je crois qu'elle sait que notre amour ne peut pas s'épanouir, que nous ne pourrions jamais vivre ensemble, que ce soit dans cette forêt ou en Angleterre, qu'il y a trop de barrières entre nos deux mondes. Sa tribu, pour commencer. Elle n'a aucune envie d'abandonner les siens. Sa place est avec son peuple, pour protéger ses terres des gens tels que moi.

Et j'ai, moi aussi, une responsabilité envers mon peuple. Les principes de mon Ordre sont-ils compatibles avec les idéaux de sa tribu ? Je ne pense pas. Si je devais choisir entre Ziio et tout ce en quoi je crois, quel serait mon choix ?

Telles sont les pensées qui m'ont agité au cours des dernières semaines, alors que je me vautrais dans ces douces heures volées avec Ziio. Que faire ?

La décision a été prise pour moi. Ce matin, nous avons eu un visiteur.

Nous étions dans notre camp, à huit kilomètres de Lexington, où nous n'avions vu âme qui vive depuis plusieurs semaines. Bien sûr, je l'ai entendu avant de le voir. Ou plutôt, j'ai perçu la perturbation que sa présence a engendrée : un bruissement lointain quand des oiseaux ont quitté leur arbre. Aucun Mohawk ne les aurait fait réagir ainsi, ce qui signifiait qu'il s'agissait d'un colon, ou d'un patriote, ou d'un soldat anglais, ou peut-être même d'un éclaireur français égaré.

Ziio avait quitté le camp depuis presque une heure, pour chasser. Pourtant, je la connaissais assez bien pour savoir qu'elle aurait aussi perçu l'envol des oiseaux. Elle aussi aurait saisi son arme.

Je gravis à la hâte l'arbre de guet pour scruter les environs. Là, au loin, je vis un cavalier solitaire, trottant lentement dans la forêt. Il portait un mousquet en bandoulière, un tricorne et une veste foncée boutonnée au lieu d'un uniforme militaire. Il tira sur les rênes, s'arrêta, glissa la main dans sa musette et en sortit une longue-vue qu'il porta à son œil. Il leva l'instrument au-dessus de la canopée des arbres.

Pourquoi vers le haut ? Petit malin. Il cherchait les volutes de fumée, grises sur le ciel bleu vif du matin. Je jetai un coup d'œil à notre feu de camp, vis les fumerolles qui virevoltaient vers les deux, puis revins au cavalier. Il dirigeait sa longue-vue le long de l'horizon, presque comme si...

Oui. Presque comme s'il avait divisé sa zone de recherche en une grille et examinait chaque case méthodiquement. Exactement de la même façon que...

Moi. Ou l'un de mes pupilles.

Je pouvais me détendre, un peu. C'était l'un de mes hommes, probablement Charles à en juger par sa carrure et ses vêtements. Il finit par repérer la fumée du feu, rangea sa longue-vue dans sa musette et partit au trot vers notre camp. À présent qu'il s'approchait, je vis qu'il s'agissait bien de Charles. Me laissant glisser à bas de l'arbre, je me demandai ce que faisait Ziio.

Une fois au sol, je regardai autour de moi et contemplai le camp avec les yeux de Charles : le feu, les deux assiettes fines, une toile tendue entre les arbres, sous laquelle gisaient les fourrures où je dormais avec Ziio. Je décrochai la toile afin qu'elle recouvre la couche, puis m'agenouillai près du feu pour ranger les assiettes. Quelques moments plus tard, le cheval de mon visiteur entra dans la clairière.

— Bonjour, Charles, dis-je sans le regarder.

— Vous saviez que c'était moi ?

— Je vous ai vu mettre votre entraînement en pratique. Je suis impressionné.

— J'ai eu les meilleurs maîtres, dit-il.

Et j'entendis la joie dans sa voix. Je levai enfin la tête vers lui.

— Vous nous avez manqué, Maître Kenway.

— Vous aussi, acquiesçai-je.

— Vraiment ? dit-il en levant un sourcil. Vous savez où nous trouver.

Je poussai une branche dans le feu, l'observant s'embraser à son extrémité.

— Je voulais savoir si vous pouviez vous débrouiller sans moi.

Il s'humecta les lèvres et hocha la tête.

— Je crois que vous savez que oui. Quelle est la véritable raison de votre absence, Haytham ?

— Quelle pourrait-elle être, Charles ? dis-je en levant soudain les yeux vers lui.

— Peut-être profitez-vous de la vie en plein air avec votre femme indienne, suspendu entre deux mondes, sans responsabilité envers l'un ou l'autre. Cela doit être agréable de prendre un tel congé...

— Surveillez vos paroles, Charles. (Brusquement conscient qu'il me regardait littéralement de haut, je me relevai pour que nos yeux soient au même niveau.) Peut-être, au lieu de vous intéresser à mes activités, devriez-vous vous concentrer sur les vôtres. Dites-moi, comment vont les choses à Boston ?

— Nous nous sommes chargés des missions que vous nous aviez confiées. À propos des terres.

Tout en hochant la tête, je pensai à Ziio, me demandant si nous pouvions emprunter une voie différente.

— Autre chose ? m'informai-je.

— Nous continuons à chercher des signes du site précurseur..., dit-il en levant le menton.

— Je vois...

— William projette de mener une expédition à la chambre.

Je sursautai.

— Personne ne m'en a parlé.

— Vous n'étiez pas là, dit Charles. William pensait... Eh bien, si nous voulons trouver le site, alors c'est l'endroit où commencer les recherches.

— Mais nous allons provoquer la colère des indigènes si nous installons notre campement sur leurs terres.

Charles me regarda comme si j'avais perdu l'esprit. Bien sûr. Qu'avions-nous donc à faire, nous les Templiers, de quelques indigènes ?

— J'ai repensé au site, dis-je rapidement. Il me paraît moins

important maintenant...

Mon regard se perdit au loin.

— Une chose de plus que vous comptez négliger ? demanda-t-il avec impertinence.

— Je vous préviens..., dis-je en faisant jouer les articulations de mes doigts.

Il jeta un coup d'œil au camp.

— Où est-elle donc ? Votre... maîtresse indienne ?

— Cela ne vous regarde pas, Charles. Et je vous saurais gré d'éviter de prendre ce ton lorsque vous parlerez d'elle dans le futur, si vous ne voulez pas que je vous y force.

Il me regarda avec des yeux froids, en portant la main à sa musette.

— Une lettre est arrivée, dit-il en la lançant à mes pieds.

L'enveloppe portait effectivement mon nom. Je reconnus immédiatement l'écriture d'Holden. Mon cœur cessa de battre en voyant ce lien à mon ancienne vie, en Angleterre, et la tâche qui m'obsédait alors et que j'avais laissée derrière : retrouver les meurtriers de mon père.

— Autre chose ? ajoutai-je en ne faisant rien pour trahir mes émotions.

— Oui, dit Charles, une bonne nouvelle. Le général Braddock a succombé à ses blessures. Il est enfin mort.

— Quand cela ?

— Quelques jours après avoir été blessé, mais l'information ne nous est parvenue que maintenant.

— Voilà quelque chose dont nous n'avons plus à nous préoccuper, dis-je.

— Excellent. Puis-je m'en retourner ? Dire aux hommes que vous appréciez votre vie dans les bois ? Nous ne pouvons qu'espérer que vous nous ferez l'honneur de votre présence un jour prochain.

Je pensai à la lettre de Holden.

— Peut-être plus tôt que vous ne le pensez, Charles. J'ai le sentiment que je pourrais être bientôt appelé pour affaires. Vous vous êtes montré plus que capable de gérer nos entreprises, dis-je avec un sourire. Peut-être allez-vous devoir continuer.

— Comme il vous plaira, Maître Kenway, conclut Charles en tirant sur les rênes. Je dirai aux hommes de vous attendre. Saluez donc votre amie de notre part.

Là-dessus, il partit. Je m'agenouillai à côté du feu, plongé dans le silence de la forêt, puis dis :

— Tu peux sortir maintenant, Ziio. Il n'est plus là.

Elle se laissa tomber d'un arbre, puis courut à travers la clairière, le visage dur.

Je me levai pour l'accueillir. Le médaillon qu'elle portait toujours brillait dans le soleil du matin et ses yeux brûlaient de colère.

— Il était vivant, dit-elle. Tu m'as menti.

— Mais, Ziio, je... bafouillai-je après avoir dégluti.

— Tu m'as dit qu'il était mort, s'écria-t-elle. Tu m'as menti pour que je te montre le temple.

— C'est vrai, et je suis désolé.

— Il a parlé de nos terres, m'interrompit-elle. Qu'est-ce que cet homme a dit sur nos terres ? Vous voulez les prendre, n'est-ce pas ?

— Non.

— menteur ! s'exclama-t-elle.

— Attends, je peux t'expliquer...

Mais elle avait déjà dégainé son épée.

— Je pourrais te tuer pour ce que tu as fait.

— Tu as le droit d'être en colère, de m'injurier et de me demander de partir. Mais la vérité n'est pas ce que tu crois.

— *Va-t'en !* Quitte cet endroit et ne reviens jamais. Si je te revois, je t'arracherai le cœur de mes propres mains et je le jetterai aux loups.

— Écoute-moi, je...

— Jure-le, cria-t-elle.

— Comme tu veux, dis-je avec dépit.

— Alors, tout est terminé.

Elle se retourna et me laissa ranger mes affaires et repartir à Boston.

Alors que le soleil couchant peignait Damas d'un brun doré, je marchais avec mon ami et compagnon Jim Holden dans l'ombre des murs de Qasr al-Azm.

Et je repensais à la phrase qui m'avait amené ici.

« Je l'ai trouvée. »

La lettre ne contenait rien de plus, mais elle me disait tout ce que j'avais besoin de savoir, et elle suffit à me faire rentrer d'Amérique en Angleterre où, avant de pouvoir passer à la suite, je dus rencontrer Reginald chez *White's* pour l'informer des événements qui s'étaient déroulés à Boston. Bien sûr, il savait déjà en grande partie ce qui s'était passé, grâce aux lettres que nous échangeions. Mais je m'attendais tout de même à ce qu'il s'intéresse aux œuvres de l'Ordre, particulièrement en ce qui concernait son vieil ami Edward Braddock.

J'avais tort. Une seule chose le préoccupait : le site précurseur. Quand je lui dis que j'avais de nouvelles informations sur l'emplacement du temple, et qu'on le trouverait dans l'Empire ottoman, il soupira et afficha un sourire extatique, comme un opiomane savourant son sirop de laudanum.

Quelques instants plus tard, il me demanda d'une voix nerveuse :

— Où est le livre ?

— William Johnson en a fait une copie, dis-je.

Je pris l'original dans mon sac et le fis glisser sur la table. Il était enveloppé dans du tissu entouré d'une ficelle. Avec un regard reconnaissant, Reginald saisit le paquet, défit le nœud et retira l'emballage pour contempler son trésor : la couverture de vieux cuir portant le sceau des Assassins.

— Mènent-ils une fouille méticuleuse de la salle ? demanda-t-il en refermant le tissu et renouant la ficelle avant de le mettre avidement de côté. J'aimerais tellement la voir par moi-même.

— Tout à fait, mentis-je. Les hommes établissent un camp là-bas, mais ils font face à des attaques quotidiennes d'indigènes. Cela serait dangereux pour toi, Reginald. Tu es le Grand Maître du Rite Britannique. Tu es plus utile ici.

— Je vois, acquiesça-t-il, je vois.

Je l'observai attentivement. S'il avait insisté pour visiter la salle, il se serait montré capable de négliger son devoir de Grand Maître. Or, aussi obsédé par sa quête personnelle qu'il soit, Reginald n'était pas encore prêt à cela.

— Et l'amulette ? dit-il.

— Je l'ai.

Nous parlâmes un moment, mais sans chaleur. En partant, je me demandai quel était le fond de ses pensées, ou des miennes. J'en avais fini par me voir, non comme un Templier, mais comme un homme

ayant des racines chez les Assassins et des croyances de Templier, et dont le cœur avait brièvement battu pour une Mohawk. En d'autres termes, un homme au point de vue unique.

En conséquence, je me préoccupais moins de découvrir le temple et d'employer son contenu à établir la suprématie des Templiers qu'à rapprocher les deux disciplines, celle des Assassins et celle des Templiers. Réfléchissant aux enseignements de mon père, qui s'accordaient si souvent avec ceux de Reginald, je commençais à voir les similarités entre les deux factions, plutôt que les différences.

Mais tout d'abord, j'avais des affaires en suspens, qui m'occupaient l'esprit depuis trop d'années. Quel était le plus important maintenant, retrouver Jenny ou les meurtriers de mon père ? Quoi qu'il en soit, je voulais me libérer de ces ténèbres qui me recouvraient depuis si longtemps.

C'est donc par ces mots : « Je l'ai trouvée » que Holden débuta une nouvelle odyssée qui nous emmena au cœur de l'Empire ottoman où, pendant ces dernières années, nous avons remonté la piste de Jenny.

Holden avait découvert qu'elle était toujours vivante, et aux mains d'esclavagistes. Tandis que le monde sombrait dans la guerre, nous nous étions rapprochés du lieu de sa détention, mais les esclavagistes étaient partis avant que nous ayons le temps de nous mobiliser. Après avoir passé plusieurs mois à essayer de la retrouver, nous apprîmes qu'elle avait été envoyée à la cour ottomane en tant que concubine du palais de Topkapi. Une fois de plus, nous arrivâmes trop tard : on l'avait déjà transférée à Damas, dans l'un des grands palais édifiés par le gouverneur ottoman en charge de la ville, le As ad Pasha al-Azm.

Et c'est ainsi que nous nous rendîmes à Damas, où je revêtis la tenue d'un riche homme d'affaires, un *kaftan*, un turban et un large pantalon *salwar*. J'étais, à vrai dire, un peu gêné, tandis que Holden portait une simple djellaba. Alors que nous franchissions les portes de la cité et pénétrions dans les rues étroites et sinueuses qui menaient au palais, marchant lentement dans la poussière et la chaleur, Holden m'informa du résultat de ses recherches.

— Le gouverneur est nerveux, monsieur, expliqua-t-il. Il pense que le grand vizir Raghib Pasha d'Istanbul lui en veut.

— Je vois. A-t-il raison ? Que dit le grand vizir ?

— Il l'appelle « un paysan fils de paysan ».

— On dirait bien que oui, alors.

Holden ricana.

— Eh oui. Le gouverneur a peur d'être déposé, il a donc fait renforcer la sécurité dans toute la ville, et plus particulièrement autour du palais. Vous voyez tous ces gens ? dit-il en montrant une foule de citoyens croisant notre chemin non loin.

— Oui.

— Ils vont assister à une exécution. Un espion pris dans le palais, apparemment. Le gouverneur en voit partout.

Sur une petite place, noire de monde, nous vîmes un homme se faire décapiter. Il mourut avec dignité, et la foule poussa des hourras lorsque la tête roula sur le plancher ensanglanté de l'échafaud. L'estrade du gouverneur surplombant la place était vide. D'après la rumeur, il restait cloîtré et n'osait plus se montrer en public.

Quand tout fut terminé, Holden et moi repartîmes vers le palais. Longeant les murs, nous comptâmes quatre sentinelles au portail principal et d'autres en position au niveau des portes secondaires.

— Comment est-ce à l'intérieur ? demandai-je.

— Deux ailes : le *haramlik* et le *salamlik*. La seconde abrite les salons, les salles de réception et de spectacle, mais mademoiselle se trouvera dans la première.

— Si elle est là.

— Oh, elle y sera, monsieur.

— Tu en es sûr ?

— Dieu m'en est témoin.

— Pourquoi a-t-elle quitté le palais de Topkapi ? Le sais-tu ?

— Eh bien, commença-t-il d'un air gêné, à cause de son âge, monsieur. Elle a dû avoir de la valeur au début, bien sûr, quand elle était jeune. La loi islamique interdit d'emprisonner d'autres musulmans, vous voyez, donc la majorité des concubines sont des chrétiennes, enlevées dans les Balkans pour la plupart. Et si Mlle Jenny était aussi belle que vous le dites, eh bien, je suis sûr qu'elle a dû avoir du succès. Le problème, c'est que les jolies filles ne manquent pas, et Mlle Kenway a plus de quarante ans maintenant, monsieur. Cela fait longtemps qu'elle n'a plus été demandée comme concubine ; elle n'est plus qu'une servante. Je suppose que l'on pourrait dire qu'elle a été rétrogradée, monsieur.

En y réfléchissant, j'eus du mal à croire que la Jenny que j'avais connue, belle et impérieuse, puisse être abaissée à un tel rang. Inconsciemment, je l'avais imaginée parfaitement préservée, une personnalité imposante à la cour ottomane, peut-être élevée à la position de reine mère. Et voilà qu'elle était à Damas, chez un gouverneur impopulaire sur le point d'être renversé. Qu'advenait-il des serviteurs et des concubines d'un gouverneur déposé ? Peut-être connaissaient-ils le même sort que le malheureux à qui on avait tranché la tête plus tôt.

— Et pour ce qui est des gardes ? demandai-je. Je croyais qu'ils n'acceptaient aucun homme dans le harem.

Il secoua la tête.

— Tous les gardes du harem sont des eunuques. De quelle manière

un homme devient un eunuque, monsieur, vous ne voulez pas le savoir.

— Mais tu vas me le dire tout de même ?

— Oh oui. Je ne vois pas pourquoi je serais le seul à porter ce poids. Ils découpent les parties génitales du pauvre bougre, puis l'enterrent jusqu'au cou dans le sable pendant dix jours. Un sur dix seulement survit à cette épreuve, les plus costauds d'entre tous.

— Bien, dis-je.

— Autre chose : le *haramlik*, où vivent les concubines, comprend aussi des bains.

— Des bains ?

— Oui.

— Et pourquoi me dis-tu cela ?

Il s'arrêta, regarda de gauche à droite, plissant les yeux dans la lumière du soleil. Ne voyant personne à l'horizon, il se baissa, saisit un anneau métallique que je n'avais pas remarqué, couvert qu'il était par le sable sous nos pieds. Il le souleva, ouvrant une trappe par laquelle je discernai un escalier de pierre qui s'enfonçait dans le noir.

— Vite, monsieur, avant qu'une sentinelle arrive.

Une fois les marches descendues, nous jaugeâmes notre environnement. Il faisait noir, presque trop pour y voir. De la gauche provenait un bruit d'eau, tandis que devant nous s'étendait une passerelle, sans doute destinée aux livraisons ou à l'entretien des conduits. Probablement les deux.

Sans un mot, Holden prit une boîte d'amadou dans sa musette et une bougie, qu'il alluma et serra entre ses dents. Puis il sortit une petite torche qu'il alluma à son tour, diffusant une lumière orange tout autour de nous. À notre gauche se trouvait bien un aqueduc, tandis que le chemin irrégulier se perdait dans les ténèbres.

— Il va nous mener directement dans les sous-sols du palais, au niveau des bains, murmura Holden. Si je ne me trompe pas, nous allons arriver dans une pièce avec un bassin d'eau douce, située sous les bains principaux.

J'étais impressionné.

— Tu n'avais rien dit de tes trouvailles.

— Je préfère garder un as ou deux dans la manche, monsieur, dit-il, radieux. Je passe le premier, d'accord ?

Et il s'engagea aussitôt dans le couloir, dans un silence complet. Quand les torches s'éteignirent, nous les abandonnâmes par terre avant d'en allumer d'autres à l'aide de la bougie que Holden tenait dans la bouche. Enfin, le couloir déboucha sur une pièce miroitante. La première chose que je vis fut le bassin, les parois couvertes de tuiles de marbre, l'eau si claire qu'elle semblait luire à la maigre

lumière qui filtrait par une trappe ouverte au sommet d'un court escalier.

La deuxième chose que je vis fut l'eunuque qui nous tournait le dos, portant une haute *kalpak* blanche sur la tête et une ample djellaba. Assis auprès du bassin, il remplissait une jarre de terre cuite. Holden me regarda avec un doigt sur les lèvres, puis s'avança, une dague à la main. Mais je l'arrêtai en lui saisissant l'épaule. Nous avions besoin des vêtements de l'eunuque, ce qui nous obligeait à éviter les effusions de sang. C'était un homme qui servait les concubines d'un palais ottoman, pas un simple tunique rouge de Boston. J'avais l'intuition qu'il ne serait pas aussi facile d'expliquer la présence de taches de sang sur son uniforme. Alors je dépassai Holden sur la passerelle, m'assouplissant les doigts par réflexe, localisant l'artère carotide de l'eunuque, m'approchant alors qu'il finissait sa tâche et se préparait à se relever.

Mais ma sandale frotta contre le sol. Le bruit fut faible, mais, dans cet espace clos, il eut le même effet qu'une explosion volcanique. L'eunuque sursauta.

Je m'immobilisai, maudissant intérieurement mes chaussures. L'homme tourna la tête vers la trappe, cherchant à localiser la source du bruit. Ne voyant rien, il sembla se figer lui aussi, comme s'il comprenait que, si le son ne venait pas d'au-dessus, alors il devait venir de...

Il se retourna.

S'il y avait quelque chose dans ses vêtements, son port, sa façon de remplir sa jarre, rien ne m'avait préparé à la vitesse de sa réaction. Ou à son habileté. Il s'accroupit tout en pivotant et, du coin de l'œil, je vis la jarre remonter vers moi, si vite qu'elle m'aurait assommé si je n'avais pas fait preuve de vitesse à mon tour et réussi à l'esquiver.

La jarre m'avait manqué, mais de peu. Alors que je reculai pour éviter un autre coup, il aperçut Holden par-dessus mon épaule. Il se tourna et jeta un coup d'œil aux marches de pierre, sa seule sortie. Il jugeait ses options : fuir ou tenir bon. Il opta pour la seconde.

Ce qui faisait de lui, comme Holden l'avait dit, un eunuque *particulièrement* costaud.

Il fit trois pas en arrière, glissa sa main sous son vêtement et en sortit une épée, tout en brisant la jarre contre le mur pour se faire une deuxième arme. Alors, épée dans une main et tesson dans l'autre, il avança.

La passerelle était trop étroite. Un seul d'entre nous deux pouvait l'affronter, et j'étais le plus près. Il n'était plus temps de s'inquiéter du sang sur le tissu ; je libérai ma lame, reculai d'un pas et pris une position adéquate. Implacablement, il avançait, soutenant mon regard. Il avait quelque chose d'effrayant, quelque chose sur quoi je n'arrivais

pas à mettre le doigt. Soudain, je compris enfin de quoi il s'agissait. Contrairement à tous les autres adversaires que j'avais déjà affrontés, il parvenait à me flanquer la frousse, comme aurait dit ma vieille nourrice, Edith. Je savais ce qu'il avait enduré pour être transformé en eunuque. Étant donné qu'il avait survécu à cela, rien ne devait lui faire peur, surtout pas moi, un grand balourd trop maladroit pour m'approcher de lui discrètement.

Et il le savait. Il savait qu'il me terrifiait et il en profitait. Je le voyais à ses yeux, dénués d'émotion, tandis que l'épée de sa main droite filait vers moi. Je dus bloquer la lame et me contorsionner pour éviter l'enchaînement venant de sa gauche. La jarre brisée manqua de peu de me défigurer.

Il ne me laissa pas le temps de me reprendre, comprenant peut-être que le seul moyen de nous vaincre tous les deux, Holden et moi, était de continuer à nous repousser le long de la passerelle. De nouveau, l'épée jaillit, par en dessous cette fois, et je dus encore me protéger avec mon arme, grimaçant de douleur lorsque je parai en même temps la jarre de l'avant-bras. Je répliquai ensuite avec une manœuvre offensive, me décalant vers la droite et plongeant ma lame vers son sternum. Il se servit de la poterie comme d'un bouclier. Mon arme la fracassa, envoyant des morceaux de terre cuite tout autour de nous, jusque dans le bassin. Il allait falloir que j'aiguisse ma lame après cela.

Si je m'en sortais.

Maudit soit-il. C'était le premier eunuque que nous rencontrions, et j'étais en difficulté. Je fis signe à Holden de reculer pour ne pas gêner ma retraite, me laisser l'espace nécessaire pour me ressaisir.

L'eunuque avait le dessus, pas seulement en terme de talent, mais à cause de ma peur. Et la peur est ce que les guerriers craignent par-dessus tout.

Je me baissai, poussai sur nos lames et croisai son regard. Pendant un moment, nous restâmes sans bouger, engagés dans un duel mental silencieux mais féroce. Un duel dont je sortis vainqueur. Il avait perdu son emprise sur moi. Un clignement d'yeux m'apprit qu'il avait compris, lui aussi.

Je fis un pas en avant, la lame scintillante. Ce fut son tour de reculer. Il se défendait bien, mais n'avait plus l'avantage. À un moment, il poussa même un grognement, les lèvres retroussées, et je vis la sueur commencer à couler sur son front. Ma lame bougeait rapidement. À présent qu'il battait en retraite, je pouvais penser de nouveau à éviter de tacher ses vêtements. La bataille était jouée, il était défait, attaquant à l'aveugle avec de grands coups de plus en plus désordonnés. Je vis ma chance, plongeai presque à genoux et me projetai en avant avec ma lame, l'enfonçant dans sa mâchoire.

Son corps fut pris de spasmes, les bras tendus comme un crucifié. Il

lâcha son épée. Quand ses lèvres s'ouvrirent en un cri silencieux, je vis l'argent de ma lame dans sa bouche. Puis, son corps s'affala.

Je l'avais repoussé jusqu'au pied des marches et la trappe était ouverte. À n'importe quel moment, un autre eunuque pouvait venir pour voir où était la jarre d'eau. Justement, j'entendis des pas au-dessus de nous et une ombre passa sur la trappe. Je m'accroupis, attrapai les chevilles du mort et le tirai en arrière, puis pris son chapeau et le mis sur ma tête.

Je vis les pieds nus d'un eunuque qui descendait les marches et qui pencha la tête pour regarder dans la salle du bassin. Me voir en turban blanc suffit à le désorienter pendant une seconde. Je fonçai, saisis sa robe dans mes poings et le tirai au bas des marches, vers moi, abattant mon front sur son nez avant qu'il ait le temps de crier. Le cartilage se brisa avec un bruit sec. Je maintins sa tête en l'air pour empêcher le sang de couler sur ses vêtements, tandis que ses yeux se révulsaient. Il s'écroula, étourdi, contre le mur. Dans quelques instants, il allait reprendre ses esprits et crier à l'aide. Nous ne pouvions pas nous le permettre. Alors, je frappai son nez cassé du plat de la main, envoyant des éclats d'os dans son cerveau et le tuant instantanément.

Quelques secondes plus tard, j'avais monté les marches à quatre pattes et, très prudemment, refermé la trappe. Voilà qui devait nous laisser un peu de temps avant que les renforts arrivent. Quelque part, sans doute, une concubine attendait qu'on lui amène une jarre d'eau.

Sans un mot, nous enfîlâmes les djellabas des eunuques et mîmes nos *kalpaks*. Quel bonheur de se débarrasser de ces satanées sandales. Puis, nous nous regardâmes. Holden avait des gouttes de sang sur le haut de sa tenue, là où j'avais écrasé le nez de son précédent propriétaire. Je tentai de gratter avec mon ongle, mais c'était encore humide et je ne fis qu'étaler davantage. En fin de compte, suite à une longue et pénible discussion à base de grimaces et de rictus, nous nous mîmes d'accord pour prendre le risque de laisser la tache apparente. Ensuite, après avoir délicatement ouvert la trappe, je me glissai dans la salle au-dessus. Elle était vide, fraîche et plongée dans le noir. Les carreaux de marbre semblaient luire grâce au bassin occupant la majorité de la pièce, sa surface lisse et silencieuse, mais pourtant vivante.

Nous avions le champ libre, je fis donc signe à Holden, qui me suivit dans la pièce. Nous restâmes là un moment, observant les lieux, échangeant des regards prudemment triomphants. Enfin, nous allâmes à la porte, l'ouvrîmes et sortîmes dans la cour de l'autre côté.

Ne sachant pas ce qui se trouvait derrière le battant, je m'étais préparé à libérer ma lame à l'impromptu, tandis que Holden faisait certainement de même avec son épée. Nous étions tous deux prêts à

combattre au cas où nous aurions été accueillis par une escouade d'eunuques furibonds protégeant des concubines blotties les unes contre les autres et hurlant de terreur.

Mais la scène qui nous attendait était digne de l'au-delà : un paradis de paix, de sérénité et de femmes magnifiques. C'était une vaste cour pavée de pierres noires et blanches, une fontaine en son centre, et bordée d'une pergola aux colonnes délicates et ombrée par des arbres et des plantes grimpantes. Un lieu apaisant, voué à la beauté, au calme, à la tranquillité et à la réflexion. On n'entendait que le gargouillis de la fontaine malgré les nombreuses personnes présentes. Des concubines habillées de soie blanche étaient assises sur des bancs de pierre, méditant ou faisant de la couture, ou marchaient sans un bruit dans la cour, les pieds nus et le port altier, s'adressant un signe de tête courtois entre elles lorsqu'elles se croisaient. Parmi elles se trouvaient des servantes, faciles à reconnaître malgré leur tenue similaire à celle des concubines, parce que plus jeunes ou plus vieilles, ou moins belles que les femmes qu'elles servaient.

Il y avait également un certain nombre d'hommes, qui se tenaient pour la plupart sur le bord de la cour, vigilants et attendant que l'on fasse appel à leurs services : les eunuques. Aucun ne regarda dans notre direction, à mon grand soulagement. Les règles relatives aux contacts visuels étaient aussi complexes que les mosaïques. Vu que nous étions deux eunuques inconnus tentant de trouver notre chemin dans un endroit étrange, cela nous allait très bien.

Nous restâmes à côté de la porte des bains, qui présentait l'avantage d'être partiellement dissimulée par les colonnes et les plantes de la pergola. Inconsciemment, je pris la même attitude que les autres gardes : le dos droit, les mains jointes devant moi. Mais je fouillai la cour des yeux à la recherche de jenny.

Et elle était bien là. Je ne la reconnus pas au premier abord ; je faillis la manquer. Mais en regardant de nouveau là où une concubine, assise sur la margelle de la fontaine, se faisait masser les pieds par une servante, je me rendis compte que cette dernière était ma sœur.

Le temps avait fait son œuvre sur ses traits. Bien qu'elle possède encore un reliquat de la beauté qui avait autrefois été la sienne, ses cheveux bruns étaient parsemés de gris, son visage était tiré et sa peau se relâchait, révélant des cernes sous ses yeux – des yeux fatigués. Quelle ironie de reconnaître le regard de la femme qu'elle servait : plein de vanité et de mépris pour la personne à ses pieds. J'avais grandi en voyant ce regard-là dans les yeux de ma sœur. Oh, cette ironie ne me faisait pas particulièrement plaisir, mais je ne pouvais pas l'ignorer.

Alors que je la dévisageais, Jenny tourna les yeux vers moi. Pendant une seconde, elle fronça les sourcils. M'avait-elle reconnu

après toutes ces années ? Non. J'étais trop loin, et déguisé en eunuque. Mais c'était elle qui avait demandé une jarre. Et elle se demandait peut-être pourquoi deux eunuques étaient entrés dans la salle de bains et que deux autres en étaient sortis.

Visiblement confuse, elle se leva, fit une révérence à la concubine, puis vint vers nous, contournant des femmes vêtues de soie lorsqu'elle traversa la cour. Je me glissai derrière Holden au moment où elle penchait la tête pour éviter les plantes suspendues à la pergola. Elle était juste devant nous à présent.

Elle ne dit rien, bien sûr, puisqu'il était interdit de parler, mais elle n'en eut pas besoin. Passant la tête par-dessus l'épaule de Holden, je pris le risque de regarder son visage. Ses yeux allèrent de mon compagnon à la porte de la salle de bains, signifiant clairement « Où est mon eau ? » Sur son visage exprimant le peu d'autorité dont elle disposait, je vis des traces de la jeune femme qu'elle avait été, un fantôme d'orgueil autrefois si familier.

Pendant ce temps, Holden, réagissant au regard furieux que dardait sur lui Jenny, inclina la tête et s'apprêta à retourner dans la salle de bains. Je priai pour qu'il ait eu la même idée que moi, qu'il ait compris que si nous parvenions à attirer Jenny à l'intérieur, alors nous pourrions nous échapper sans faire plus de remue-ménage. Justement, voilà qu'il écartait les mains, indiquant qu'il y avait eu un problème, puis il montra la porte des bains, comme pour dire qu'il avait besoin d'assistance. Mais Jenny, loin d'être disposée à l'aider, avait remarqué quelque chose à propos de la tenue de Holden. Plutôt que de l'accompagner dans la salle de bains, elle l'arrêta en levant le doigt, qu'elle braqua vers son torse. Vers la tache de sang.

Ses yeux s'écarquillèrent, puis je les vis passer de la tache sur la djellaba de Holden à son visage, qu'elle reconnut comme étant celui d'un imposteur.

Bouche bée, elle fit un pas en arrière, puis un autre jusqu'à ce qu'elle heurte l'une des colonnes. L'impact la sortit de son hébétément soudain. Alors qu'elle ouvrait la bouche, sur le point de briser la règle sacrée et d'appeler à l'aide, je me montrai au-dessus de l'épaule de Holden et je soufflai :

— Jenny, c'est moi. C'est Haytham.

Tout en parlant, je jetai un coup d'œil nerveux dans la cour, où tout le monde vaquait à ses occupations sans prêter la moindre attention à ce qui se passait sous la pergola. Quant à Jenny, elle me fixait du regard, ses yeux exorbités se remplissant de larmes à mesure que le passé la rattrapait.

— Haytham, murmura-t-elle, tu es venu me chercher.

— Oui, Jenny, oui, répondis-je dans un souffle.

Je ressentais un étrange mélange d'émotions, la honte n'étant pas

la dernière d'entre elles.

— Je savais que tu viendrais, dit-elle. Je le savais.

Elle parlait plus fort et je commençai à m'inquiéter, jetant de nouveau un coup d'œil inquiet dans la cour. Puis, elle prit mes mains dans les siennes, dépassant Holden pour me regarder dans les yeux avec une expression implorante.

— Dis-moi qu'il est mort. Dis-moi que tu l'as tué.

Déchiré entre la nécessité de garder le silence et la curiosité de savoir ce qu'elle voulait dire, je soufflai :

— Qui ? Te dire que j'ai tué qui ?

— Birch, cracha-t-elle.

Cette fois, elle avait parlé trop fort. Derrière son épaule, je vis une concubine. Déambulant vers nous sous la pergola, peut-être en chemin vers les bains, elle semblait perdue dans ses pensées. Mais en entendant le bruit d'une voix, elle releva la tête et son expression de calme serein fut remplacée par la panique. Elle se pencha vers la cour et cria le mot que je craignais d'entendre depuis le début :

— Gardes !

Le premier garde qui se précipita vers nous ne s'était pas rendu compte que j'étais armé. J'engageai ma lame et la lui plongeai dans l'abdomen avant qu'il comprenne ce qui se passait. Il ouvrit de grands yeux et projeta des gouttelettes de sang sur mon visage. Avec un grognement, je levai le bras, le tirant avec moi, et je propulsai son cadavre encore frémissant sur un deuxième homme qui venait de l'autre côté, les envoyant valdinguer tous les deux sur le sol carrelé. D'autres gardes arrivaient ; la bataille commençait. Du coin de l'œil, je vis l'éclat d'une lame et je me baissai juste à temps pour éviter qu'elle se fiche dans mon cou. En me courbant, je saisis le bras armé de l'assaillant, le brisai et plongeai ma lame dans son crâne. Je m'accroupis, pivotai, puis fauchai les pieds d'un quatrième garde avant de me relever en écrasant son visage avec mon pied. J'entendis son crâne céder.

Tout près, Holden avait vaincu trois eunuques. Dorénavant, les gardes avaient pris notre mesure et s'approchaient avec plus de prudence, s'organisant alors que nous nous abritions derrière les colonnes. Nous échangeâmes des regards inquiets, nous demandant si nous allions arriver à la trappe avant d'être submergés.

Rusés, deux d'entre eux s'avancèrent ensemble. Holden et moi les affrontâmes côte à côte, tandis qu'une autre paire de gardes s'approchait par la droite. Pendant un moment, la situation fut critique. Nous les combattîmes dos à dos, les repoussant par-delà la pergola, où ils se rassemblèrent, prêts à lancer leur prochain assaut, refermant le cercle autour de nous.

Derrière moi, Jenny se tenait à côté de la porte de la salle de bains.

— Haytham ! appela-t-elle avec une pointe de panique dans la voix. Nous devons partir.

Que lui feraient-ils s'ils la capturaient là ? Je n'osais imaginer quelle serait sa punition.

— Allez-y tous les deux, décréta Holden.

— Pas question ! répondis-je.

Ils revinrent à l'attaque et nous dûmes nous battre de nouveau. Un eunuque tomba, mortellement touché, en poussant un grognement. Même à l'agonie, une lame d'acier ouvrant leurs entrailles, ces hommes ne criaient pas. Derrière le premier rang des gardes, j'en vis d'autres entrer dans la cour. Comme des cafards, dès que nous en tuions un, deux autres prenaient sa place.

— *Allez-y, monsieur !* insista Holden. Je les retiens, puis je vous suis.

— Ne sois pas idiot, Holden, aboyai-je sans chercher à dissimuler le reproche dans ma voix. Il est impossible de les retenir. Ils vont te réduire en pièces.

— J'ai déjà été dans des situations pires que celle-ci, monsieur, grogna Holden tout en échangeant des coups avec un garde.

Mais je devinais la fausse bravade dans ses paroles.

— Alors, tu ne verras pas d'inconvénient à ce que je reste, dis-je.

En même temps, je parai l'épée d'un eunuque, non avec ma lame, mais en lui assenant un coup de poing en pleine face qui le fit tourner comme une girouette.

— *Allez ! cria-t-il.*

— Nous mourrons, ensemble, répondis-je.

Mais Holden avait décidé que le temps n'était plus à la courtoisie.

— Écoutez, mon gars, soit vous vous en sortez tous les deux, soit nous y passons tous. Qu'est-ce que vous préférez ?

En même temps, Jenny me tirait par la main vers la porte de la salle de bains ouverte, et d'autres hommes arrivaient par la gauche. Mais j'hésitais encore. Jusqu'à ce que, enfin, en secouant la tête, Holden se tourne vers moi et crie :

— Avec toutes mes excuses, monsieur.

Avant que j'aie le temps de réagir, il m'avait poussé à l'intérieur et avait refermé la porte.

Étendu sur le sol de la salle de bains, je restai un moment silencieux, abasourdi, tentant de comprendre ce qui venait de se passer. De l'autre côté, j'entendis le bruit du combat, étrangement étouffé, et un choc contre la porte. Puis, un cri, venant de Holden. Je me relevai, prêt à rouvrir et à me précipiter pour lui porter secours, quand Jenny me prit le bras.

— Tu ne peux plus rien pour lui, Haytham, dit-elle doucement.

Un nouveau cri de Holden provint de la cour :

— Bande de bâtards, de foutus bâtards sans verge !

Je regardai la porte une dernière fois, puis mis en place la barre qui la verrouillait, tandis que Jenny me traînait vers la trappe dans le sol.

— C'est tout ce dont vous êtes capables, bâtards ? entendis-je alors que nous descendions les marches.

Allez – sa voix se faisait de plus en plus lointaine – merveilles sans verge, montrez-moi ce que vous valez face à un homme de Sa Majesté...

La dernière chose que j'entendis en courant le long de la passerelle fut un cri.

J'avais espéré ne jamais prendre de plaisir à tuer, mais je fis une exception pour le prêtre copte montant la garde près du monastère d'Abou Gerbe, sur le mont Ghebel Eter. Je dois avouer que sa mort a été particulièrement satisfaisante.

Il s'effondra au pied de la barrière qui entourait un petit enclos, sa poitrine se soulevant sous ses derniers souffles courts et irréguliers. Dans le ciel au-dessus des arches et des tours de grès du monastère, un busard croassait. Je vis la lueur chaude de la vie à la fenêtre.

Le garde agonisant gargouillait à mes pieds. Pendant une seconde, j'envisageai d'achever ses souffrances. Mais pourquoi lui montrer de la compassion ? Quelles que soient la longueur de sa fin et la douleur qu'il ressentait, ce n'était rien, *rien*, comparé à ce qu'ils avaient infligé aux pauvres hères parqués dans cet enclos.

Et à ce qu'ils infligeaient à l'un d'eux en ce moment même.

J'avais appris dans le marché de Damas que Holden n'avait pas été tué, contrairement à ce que j'avais imaginé, mais capturé et transporté en Égypte, dans le monastère où l'on transformait les hommes en eunuques. J'étais parti aussitôt, priant pour arriver à temps, tout en sachant en mon for intérieur qu'il était déjà trop tard. Et j'avais raison.

La barrière était suffisamment enfoncée dans le sable pour empêcher les prédateurs nocturnes de creuser par en dessous. C'est à l'intérieur de cet enclos qu'ils enterraient les eunuques jusqu'au cou pendant dix jours. Ils ne voulaient pas qu'une hyène vienne leur grignoter le visage, oh non. Si ces hommes devaient mourir, c'était à cause de la chaleur du soleil ou des blessures subies durant la castration.

Dépassant le corps du garde, je me glissai dans l'enceinte. Il faisait nuit et je n'avais que la lumière de la lune pour me guider, mais je voyais bien que le sable était imprégné de sang. Combien d'hommes avaient souffert ici, mutilés et enterrés vivants ? J'entendis un grognement non loin de là. J'aperçus une forme irrégulière sur le sol, au centre de l'enclos. Je sus immédiatement qu'il s'agissait de Jim Holden.

— *Holden*, murmurai-je.

Un instant plus tard, j'étais accroupi là où sa tête dépassait du sable, bouche bée. Les nuits étaient fraîches, mais les journées infernalement chaudes. Le soleil avait brûlé mon ami au point que ses chairs paraissaient se détacher de son visage. Ses lèvres et ses paupières étaient couvertes de croûtes et ensanglantées, sa peau rouge pelait. Je débouchai ma gourde de cuir et la portai à sa bouche.

— Holden ? répétei-je.

Il trembla. Ses yeux papillonnèrent, puis se rivèrent sur moi, laiteux et douloureux. Mais il m'avait reconnu et une esquisse de

sourire apparut sur ses lèvres craquelées et asséchées.

Puis, sans prévenir, il ferma les yeux et s'agita en tous sens. Était-il pris de convulsions ou tentait-il de s'extraire du sable ? Impossible de le dire. En tout cas, sa tête basculait de gauche à droite, la bouche ouverte. Je me penchai en avant, prenant son visage entre mes mains pour l'empêcher de se blesser.

— Holden, dis-je à voix basse. Holden, calme-toi, s'il te plaît.

— Sortez-moi de là, monsieur, souffla-t-il. (Ses yeux luisaient sous la lumière de la lune.) Sauvez-moi.

— Holden...

— Sortez-moi de là, supplia-t-il, d'une façon ou d'une autre, monsieur...

Il se remit à secouer la tête, et je dus le tenir pour l'empêcher de devenir hystérique. Combien avais-je de temps avant qu'ils envoient un nouveau garde ? Je relevai la gourde pour le laisser boire une gorgée, puis je pris la pelle que j'avais emmenée avec moi et commençai à creuser le sable ensanglanté autour de sa tête, lui parlant en même temps que j'exposais ses épaules et son torse.

— Je suis désolé, Holden. Je suis tellement désolé. Je n'aurais jamais dû t'abandonner.

— Je vous l'avais demandé, monsieur, parvint-il à dire. Je vous ai même poussé, souvenez-vous...

Plus profondément, le sable était noir de sang.

— Oh, mon Dieu, que t'ont-ils fait ?

Mais je le savais déjà. Et de toute façon, j'en eus la preuve quelques instants plus tard, quand j'atteignis sa taille couverte de bandages, eux aussi épais et noirs, imprégnés de sang.

— Faites attention là-dessous, monsieur, s'il vous plaît, dit-il très, très calmement.

Pourtant, je voyais bien qu'il serrait les dents, repoussant la douleur. Au final, elle fut plus forte que lui et il perdit conscience, ce qui me permit de le délivrer de cet endroit maudit et de l'amener à nos deux chevaux, que j'avais attachés aux arbres au pied de la colline.

Après avoir installé Holden confortablement, je regardai le haut de la colline, vers le monastère. Je vérifiai le mécanisme de ma lame, attachai une épée à ma taille, chargeai deux pistolets que je glissai sous ma ceinture, ainsi que deux mousquets. Puis j'allumai une grosse bougie et une torche, pris les deux mousquets et remontai la pente. En haut, j'allumai une deuxième et une troisième torches. Une finit sa course dans l'écurie, une fois que j'en eus chassé les chevaux. La paille s'enflamma instantanément, avec un « whoush » satisfaisant. L'autre fut pour le vestibule de la chapelle. Quand le feu eut bien pris dans les

deux bâtiments, je continuai avec le dortoir, allumant deux autres torches en chemin, que je lançai par une fenêtre arrière dont j'avais brisé les carreaux. Alors, je revins à la porte de devant, où les mousquets m'attendaient, appuyés contre un arbre. Et je patientai.

Pas longtemps. Le premier prêtre apparut après quelques secondes. Je lui tirai une balle en plein cœur, laissai tomber mon mousquet, pris le second et le vidai sur un deuxième prêtre. D'autres s'apprêtaient à sortir. Je vidai les pistolets, puis courus vers la porte où je les repoussai à coups d'épée. Les corps s'entassaient autour de moi, dix, onze ou plus, et l'incendie rugissait, jusqu'à ce que je sois enduit du sang des prêtres, mes mains rougies, des gouttes ruisselant sur mon visage. Je laissai les blessés gémir, à l'agonie, tandis que les moines restants se terraient à l'intérieur, trop terrifiés pour m'affronter malgré la peur de rôtir vivant. Certains prirent le risque, bien sûr, courant dehors l'épée à la main, mais ils périrent. D'autres brûlèrent. Peut-être que certains parvinrent à s'échapper, mais je n'étais pas d'humeur à faire dans le détail. Je m'assurai simplement que la plupart d'entre eux mouraient. J'entendis les hurlements de ceux qui étaient piégés à l'intérieur, et sentis l'odeur de la chair brûlée. Enjambant les cadavres des morts et des mourants, je laissai le monastère finir de se calciner derrière moi.

Nous étions dans un cabanon, à table, séparés par les restes d'un repas et une bougie. Holden dormait, non loin de là. Il était fiévreux, et de temps en temps, j'allais remplacer le torchon sur son front par un autre, plus frais. La fièvre devait passer avant que nous puissions envisager de reprendre notre voyage.

— Père était un Assassin, dit Jenny en s'asseyant.

C'était la première fois que nous parlions de cela depuis le sauvetage. Nous avions été trop préoccupés par l'état de Holden, notre sortie d'Égypte et la recherche d'un abri différent chaque nuit.

— Je sais, dis-je.

— Tu le sais ?

— Oui. Je l'ai découvert. J'ai compris que c'était ce que tu voulais dire, il y a tant d'années. T'en souviens-tu ? Tu me traitais de morveux...

Elle s'humecta les lèvres et changea de position, mal à l'aise.

— ... et tu disais que j'étais l'héritier mâle. Que je saurais un jour ou l'autre ce qui m'attendait.

— Je me souviens...

— Eh bien, c'est arrivé plus tôt que tu ne le prévoyais.

— Mais si tu le savais, alors pourquoi Birch est-il encore en vie ?

— Pourquoi serait-il mort ?

— C'est un Templier.

— Moi aussi.

Elle eut un mouvement de recul, son visage empourpré par la colère.

— *Toi*, tu es un *Templier* ? Mais cela s'oppose à tout ce que Père a jamais...

— Oui, dis-je calmement. Oui, je suis un Templier, et, non, ça ne s'oppose pas à tout ce en quoi croyait notre père. Depuis que j'ai appris son affiliation, j'ai vu de nombreuses similarités entre les deux factions. J'ai commencé à me demander si, étant donné mes racines et ma position actuelle dans l'Ordre, je n'étais pas le mieux placé pour réunir, d'une façon ou d'une autre, les Assassins et les Templiers.

Je m'interrompis. Elle était un peu saoule, me rendis-je compte ; ses traits paraissaient soudain plus relâchés et elle émit un bruit dégoûtant.

— Et qu'en est-il de *lui* ? Mon ancien fiancé, mon roi de cœur, l'exubérant et charmant Reginald Birch ? Et *lui*, dis-moi donc ?

— Reginald est mon mentor, mon Grand Maître. Il a veillé sur moi après l'attaque.

Le rictus le plus amer et le plus méchant que je lui avais jamais vu lui déforma le visage.

— Eh bien, quelle chance *tu* as eue ! Pendant qu'on *veillait* sur toi,

on s'occupait de moi aussi... en me remettant aux mains d'esclavagistes turcs.

J'eus l'impression qu'elle pouvait lire en moi comme dans un livre, comme si elle savait exactement quelles avaient été mes priorités toutes ces années durant. Je baissai les yeux, regardant de l'autre côté du cabanon, là où gisait Holden. Cette pièce abritait tous mes échecs.

— Je suis désolé, leur dis-je à tous les deux. Je suis vraiment désolé.

— Tu n'as pas à l'être. J'ai été l'une des chanceuses. Ils m'ont gardée pure pour servir la cour ottomane. Et après cela, on m'a envoyée au palais de Topkapi. (Elle détourna le regard.) Cela aurait pu être pire. J'étais habituée, après tout.

— Pardon ?

— Je suppose que tu idolâtrais Père, n'est-ce pas, Haytham ? Sans doute est-ce encore le cas. Ton soleil et ta lune ? « Mon père est mon roi » ? Pas moi ; je le détestais. Tous ses discours sur la liberté, spirituelle et intellectuelle, ne s'étendaient pas jusqu'à moi, sa propre fille. Pas d'entraînement au maniement des armes pour moi, tu te souviens ? Pas de « pense différemment » pour Jenny. Rien que « sois une bonne fille et épouse Reginald Birch ». Quel couple parfait nous aurions fait ! Je crois fermement que j'ai été mieux traitée par le sultan que je ne l'aurais été par lui. Je t'ai dit autrefois que nos vies étaient tracées pour nous, te souviens-tu ? Eh bien, d'une certaine façon, j'avais tort, bien sûr. Aucun de nous n'aurait pu prévoir la façon dont les choses ont tourné. Mais à bien y réfléchir, j'avais parfaitement raison, Haytham. Tu étais destiné à tuer, et c'est ce que tu fais, tandis que j'étais née pour servir les hommes, et c'est ce que j'ai fait. Mes années de service sont terminées, néanmoins. Et pour toi ?

Ayant fini, elle leva la cruche de vin à ses lèvres et but. Je me demandai quels affreux souvenirs l'alcool l'aidait à oublier.

— Ce sont tes amis les Templiers qui ont attaqué notre maison, dit-elle quand la cruche fut vide. J'en suis certaine.

— Je n'ai pas vu d'anneaux, cependant.

— Non, et alors ? Qu'est-ce que cela signifie ? Ils ont pu les enlever, bien sûr.

— Non. Ce n'étaient pas des Templiers, Jenny. Je les ai retrouvés depuis. On les avait engagés, c'étaient des mercenaires.

Oui, des mercenaires, pensai-je. Des mercenaires qui travaillaient pour Edward Braddock, un proche de Reginald.

Je me penchai en avant.

— On m'a dit que Père avait trouvé quelque chose, quelque chose qu'ils voulaient. Sais-tu ce que c'était ?

— Oh oui. Ils l'avaient dans le carrosse cette nuit-là.

— Eh bien ?

— C'était un livre.

Encore cette sensation de froid, et de vide.

— Quelle sorte de livre ?

— Marron, reliure en cuir, portant le sceau des Assassins.

Je hochai la tête.

— Penses-tu que tu le reconnaîtrais si tu le revoyais ?

— Probablement, dit-elle en haussant les épaules.

Je regardai la couche où gisait Holden, la sueur brillant sur son torse.

— Quand la fièvre sera calmée, nous partirons.

— Pour aller où ?

— En France.

L'air était froid, même si le soleil brillait ce matin-là.

Des rais de lumière perçaient la frondaison des arbres, transformant le sol de la forêt en une mosaïque dorée.

Nous chevauchions en colonne, moi en tête, Jenny derrière, ayant depuis longtemps échangé sa tenue de servante contre une robe qui descendait sur le flanc de sa monture. Une capuche relevée sur sa tête, elle gardait le visage plongé dans l'ombre, comme si elle observait le monde depuis l'intérieur d'une grotte. Son expression était sérieuse et intense, et ses cheveux grisonnants lui tombaient sur les épaules.

Derrière elle venait Holden. Comme moi, il portait un manteau boutonné, une écharpe et un tricorne. Légèrement avachi sur sa selle, il avait le teint pâle, cireux, et l'air hanté.

Il n'avait pas dit grand-chose depuis qu'il s'était remis de sa fièvre. Par moments, il me semblait retrouver des traces de l'ancien Holden : un bref sourire, un éclat de sa sagesse londonienne, mais elles étaient éphémères et notre compagnon se renfermait rapidement. Durant notre traversée de la Méditerranée, il était resté seul, à broyer du noir. En France, nous avions enfilé des déguisements, acheté des chevaux et entrepris le voyage vers le château, mais il gardait le silence. À le voir marcher, on devinait qu'il souffrait encore. Même en selle, je le voyais parfois grimacer, surtout lorsque le sol était irrégulier. Je n'osais imaginer la souffrance qu'il devait endurer, physique et mentale.

Nous nous arrê tâmes à une heure du château, j'attachai une épée à ma taille, armai un pistolet et le glissai à ma ceinture. Holden fit de même.

— Es-tu sûr d'être prêt à te battre, Holden ? lui demandai-je.

Il me lança un regard de reproche et je remarquai les poches et les cernes sous ses yeux.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais ils m'ont pris ma bite et mes couilles, pas mon courage.

— Excuse-moi, Holden, je ne sous-entendais rien de la sorte. J'ai eu ma réponse et ça me suffit.

— Pensez-vous qu'il faudra se battre, monsieur ? demanda-t-il.

Une fois encore, je le vis serrer les dents en prenant son épée.

— Je n'en sais rien, Holden, vraiment.

Alors que nous nous approchions du château, je vis la première patrouille. Le garde s'approcha jusqu'à mon cheval, me regardant par-dessous le large rebord de son chapeau. Je reconnus l'homme qui tenait le même poste à ma dernière visite, il y a quatre ans.

— Est-ce vous, Maître Kenway ? dit-il.

— C'est bien moi, et j'ai deux compagnons, répondis-je.

Je l'observai attentivement tandis que son regard passait de moi à Jenny, puis à Holden, et, même s'il tenta de le cacher, ses yeux me

dirent tout ce que je voulais savoir.

Il allait mettre les doigts à la bouche, mais je bondis de mon cheval, lui saisis la tête et éjectai ma lame, lui ouvrant la gorge avant qu'il ait le temps de siffler.

Accroupi à côté de la sentinelle, je posai la main sur sa poitrine. Un flot de sang s'écoulait, épais et généreux, depuis la large entaille à sa gorge, comme une deuxième bouche grimaçante. Derrière moi, Jenny me regardait en fronçant les sourcils et Holden était aux aguets sur sa selle, l'épée dégainée.

— Aurais-tu l'amabilité de nous *expliquerez* que tu viens de faire ? demanda Jenny.

— Il s'apprêtait à siffler, répondis-je en scrutant la forêt autour de nous. Il n'a pas sifflé la dernière fois.

— Et alors ? Ils ont peut-être changé la procédure.

Je secouai la tête.

— Non. Ils savent que nous arrivons. Ils sont sur leurs gardes. Le sifflement aurait prévenu les autres. Nous ne serions jamais arrivés de l'autre côté de la pelouse en vie.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le *sais* pas, m'écriai-je.

Sous ma main, la poitrine du garde se souleva et s'abaissa une dernière fois. Son regard se fit vague et son corps fut secoué par un ultime spasme. Il était mort.

— Je le suspecte, poursuivis-je. (J'essayai mes mains ensanglantées sur le sol avant de me relever.) J'ai passé des années à soupçonner la vérité et à ignorer les évidences. Le livre que tu as vu dans le carrosse cette nuit-là est en possession de Reginald. On le trouvera chez lui si je ne me trompe pas. C'est lui qui a organisé le raid contre notre maison. Il est responsable de la mort de Père.

— Oh, maintenant, tu le savais ? se moqua-t-elle.

— J'ai refusé d'y croire auparavant. Mais oui, maintenant, je le sais. Les choses commencent à s'éclaircir. Par exemple, un après-midi, j'ai rencontré Reginald devant le réduit. Je suppose qu'il cherchait le livre. C'est pour cette raison qu'il était proche de la famille, Jenny, pour cette raison qu'il a demandé ta main : il voulait le livre.

— Inutile de me le dire. J'ai tenté de te prévenir cette nuit-là que c'était lui le traître.

— Je sais. (Je m'interrompis.) Père savait-il que Reginald était un Templier ?

— Pas au début, mais je l'ai découvert et je lui en ai parlé.

— C'est là qu'ils se sont disputés, dis-je en le comprenant.

— *Quand ?*

— Un jour. Et ensuite, Père a employé les gardes. Des Assassins, sans doute. Reginald m'a dit qu'il avait averti Père...

— Encore des mensonges, Haytham.

Je la regardai, frissonnant. Oui, des mensonges. Tout ce que je croyais savoir, toute ma jeunesse, tout était fondé sur des mensonges.

— Il s'est servi de Digweed, dis-je. C'est lui qui lui a dit où le livre était...

Un souvenir me fit grimacer.

— Qu'y a-t-il ?

— Enfant, quand j'ai vu Reginald près du réduit, il m'a demandé où mon épée était rangée. Je lui ai parlé d'une cachette secrète.

— Dans la salle de billard ?

Je hochai la tête.

— Et ils s'y sont directement rendus, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai.

— Ils savaient que le livre n'était pas dans le réduit, parce que Digweed leur avait dit qu'il avait été déplacé. C'est pour cela qu'ils sont allés directement dans la salle de jeu.

— Mais ce n'étaient pas des Templiers ? demanda-t-elle.

— Pardon ?

— En Syrie, tu m'as dit que les hommes qui nous avaient attaqués *n'étaient pas* des Templiers, dit-elle d'un ton moqueur. Qu'ils *ne pouvaient pas* être tes bien-aimés Templiers.

Je secouai la tête.

— Non, c'est vrai. Je te l'ai dit, je les ai retrouvés depuis. C'étaient des hommes de Braddock. Reginald devait avoir prévu de m'intégrer dans l'Ordre...

Je réfléchis, puis compris quelque chose d'autre :

— ... à cause de l'héritage familial, probablement. Envoyer les hommes de l'Ordre aurait été trop dangereux. J'aurais pu le découvrir. J'aurais pu arriver plus tôt. J'ai failli prendre Digweed. Je les ai presque eus en Forêt-Noire, mais... (Je me souvins de la cabane en Forêt-Noire.) Reginald a tué Digweed. C'est pour cela qu'ils avaient toujours un coup d'avance sur nous. Et qu'ils l'ont encore, dis-je en montrant le château.

— Alors, que fait-on, monsieur ? demanda Holden.

— Comme eux le soir où ils nous ont attaqués sur Queen Anne's Square. Nous attendons la tombée de la nuit. Puis nous entrons et nous tuons.

Cette entrée est datée du 9 octobre. Je l'avais inscrite à l'avance, par optimisme, à la fin de la journée précédente. J'avais l'intention de donner un compte rendu immédiat de notre tentative de prendre le château. En réalité, j'écris ceci plusieurs mois plus tard. Pour détailler ce qui s'est passé cette nuit-là, je dois plonger dans mes souvenirs...

Combien seraient-ils ? Ils étaient six à ma dernière visite. Reginald aurait-il renforcé ses troupes, sachant que je venais ? Sûrement. Au moins doublé.

Douze donc, plus John Harrison, s'il résidait toujours là. Et, bien sûr, Reginald lui-même. Il était âgé de cinquante-deux ans désormais, et son habileté avait dû s'émousser, mais je ne devais pas commettre l'erreur de le sous-estimer.

Alors, nous attendîmes, espérant qu'ils fassent ce qu'ils finirent par faire, c'est-à-dire envoyer un groupe à la recherche de la sentinelle qui n'était pas revenue. Ils étaient trois, portant des torches, l'épée tirée, marchant sur la pelouse, la lumière dansant sur leurs visages fermés.

Nous les vîmes se matérialiser dans la pénombre et se fondre parmi les arbres. À la porte, ils se mirent à appeler le garde, puis ils longèrent le périmètre extérieur, dans la direction que la sentinelle devait avoir prise.

Son corps était là où je l'avais laissé. Nous prîmes position tous les trois dans les arbres environnants. Jenny restait en arrière, armée d'un couteau mais à l'écart de l'action ; Holden et moi plus proches. Nous étions montés dans les frondaisons – avec difficulté pour Holden – pour observer et attendre, nous préparant tandis que le groupe de recherche atteignait le corps.

— Il est mort, monsieur.

Le chef de la patrouille se pencha sur le corps.

— Depuis plusieurs heures.

J'imitai un cri d'oiseau, un signal destiné à Jenny, qui fit ce dont nous avions convenu. Elle appela à l'aide depuis les profondeurs de la forêt, son cri résonnant dans la nuit.

Avec un hochement de tête nerveux, le chef de la patrouille mena ses hommes entre les arbres. Ils marchèrent droit vers nous, qui les attendions, perchés sur nos branches. Je distinguais la silhouette de Holden dans les frondaisons, à quelques mètres, me demandant s'il était assez en forme, et priant Dieu pour qu'il le soit. Un instant plus tard, la patrouille était à notre niveau et je bondis à l'attaque.

J'éliminai d'abord le chef, éjectant ma lame de façon qu'elle traverse son œil et son cerveau, le tuant instantanément. Depuis ma position accroupie, je tranchai vers le haut et l'arrière, ouvrant l'estomac d'un deuxième garde. Il tomba à genoux, ses entrailles

visibles à travers une entaille béante dans sa tunique, puis il s'écroula face la première contre le sol meuble de la forêt. À ma droite, le troisième homme était empalé sur l'épée de Holden. Ce dernier me jeta un regard triomphant, visible malgré l'obscurité.

— Beau cri, dis-je à Jenny un moment plus tard.

— Ravie d'avoir pu être utile, dit-elle sèchement. Mais écoute, Haytham, il n'est pas question que je reste dans l'ombre quand nous serons à l'intérieur. (Elle leva son couteau.) Je veux m'occuper de Birch moi-même. Il m'a volé ma vie. Pour le remercier de ne pas m'avoir tuée, je lui ferai la grâce de lui laisser sa queue et...

Elle s'arrêta et regarda Holden, assis à côté, les yeux dans le vague.

— Je..., commença-t-elle.

— Pas de soucis, mam'zelle, dit Holden.

Il leva la tête et, avec un air que je ne lui avais jamais connu, ajouta :

— Mais au contraire, *assurez-vous* de lui couper la bite et les couilles avant de l'achever. Ce bâtard doit *souffrir*.

Nous contournâmes le château jusqu'au porche, où se tenait un garde solitaire, visiblement nerveux. Peut-être se demandait-il où la patrouille était passée, sentant qu'il se tramait quelque chose de louche, son intuition de soldat à l'œuvre.

Mais son intuition n'était pas assez affûtée pour lui sauver la vie. Quelques instants plus tard, nous franchissions en catimini la petite porte, puis nous traversâmes la pelouse en gardant profil bas. Nous nous accroupîmes près d'une fontaine, retenant notre respiration en entendant quatre hommes qui arrivaient depuis la porte principale du château, leurs bottes martelant le pavé tandis qu'ils criaient des noms. Une équipe de recherche pour retrouver l'équipe de recherche. L'alerte était donnée désormais. Au moins, nous avions réduit leur nombre à...

Huit. À mon signal, Holden et moi surgîmes de derrière le rebord de la fontaine pour nous précipiter sur eux. Ils furent taillés en pièces avant même d'avoir eu le temps de dégainer. Mais nous avions été vus. Depuis le château retentit un cri ; aussitôt résonnèrent les coups secs des tirs de mousquets et des impacts des balles contre la pierre de la fontaine derrière nous. Nous nous mîmes à courir vers la porte d'entrée. Un garde nous vit arriver et tenta de refermer le battant alors que je montais les marches quatre à quatre.

Il fut trop lent. Plongeant ma lame dans l'entrebâillement, j'atteignis la tête de l'individu et profitai de mon élan pour enfoncer la porte et débouler à l'intérieur, roulant dans le hall d'entrée tandis que le garde s'écroulait, le sang giclant de sa mâchoire brisée. Depuis le palier me vint le craquement d'un mousquet, mais le tireur avait visé trop haut et la balle s'écrasa dans le bois sans faire de mal. En un

instant, je fus sur mes pieds et courus vers l'escalier, que je gravis jusqu'au palier. Là, le tireur abandonna son arme à feu en poussant un cri de rage, dégaina son épée et s'avança à ma rencontre.

Ses yeux trahissaient sa peur ; mon sang bouillonnait. Je me sentais plus animal qu'humain, agissant à l'instinct, comme si mon esprit avait quitté mon corps et que je le regardais se battre de l'extérieur. En un instant, j'avais ouvert le tireur en deux et l'avais balancé par-dessus la rambarde directement dans le hall d'entrée, où un autre garde arrivait, juste à temps pour tomber sur Holden qui passait la porte, Jenny derrière lui. Je sautai depuis le palier en poussant un cri, atterris en douceur sur le corps de l'homme que je venais de lancer, forçant le nouveau venu à pivoter pour protéger ses arrières. Cela donna à Holden une occasion suffisante pour l'embrocher.

Après un bref signe de tête dans sa direction, je remontai l'escalier, à temps pour voir une silhouette apparaître sur le palier. Je me baissai alors que retentissait le claquement d'un coup de feu ; la balle s'aplatit contre le mur de pierre derrière moi. C'était John Harrison. Je fus sur lui avant qu'il ait le temps de sortir sa dague. L'attrapant par le collet de sa chemise de nuit, je l'obligeai à se mettre à genoux, levant mon bras armé, prêt à frapper.

— Est-ce que tu *savais* ? grondai-je. As-tu aidé à me prendre mon père et à corrompre ma vie ?

Il baissa la tête en signe d'assentiment. Je plongeai la lame dans sa nuque, tranchant la colonne, le tuant instantanément. Je libérai mon arme.

Devant la porte de Reginald, je m'arrêtai, jetant un coup d'œil en haut et en bas du palier. Puis, je me penchai en arrière, sur le point d'ouvrir la porte d'un coup de pied, quand je m'aperçus qu'elle était déjà entrouverte. Je la poussai prudemment, et elle s'ouvrit vers l'intérieur avec un grincement.

Reginald était debout, habillé, au centre de la chambre. Fidèle à lui-même, toujours attaché à l'étiquette : il s'était correctement vêtu pour rencontrer ses meurtriers. Soudain, il y eut une ombre sur le mur, portée par une silhouette cachée derrière la porte. Plutôt que d'attendre que le piège se referme, je plantai mon épée dans le bois, de toutes mes forces. Un cri de douleur retentit de l'autre côté. J'entrai alors et repoussai la porte, le dernier garde cloué dessus, contemplant, incrédule, l'épée qui lui perçait le torse, ses pieds dérapant sur le parquet.

— Haytham, dit Reginald froidement.

— Était-ce le dernier garde ? demandai-je en reprenant mon souffle.

Derrière la porte, j'entendais Jenny et Holden qui s'efforçaient de l'ouvrir, luttant contre le poids mort du garde qui gesticulait toujours. Enfin, il poussa son dernier soupir, son corps chut à terre et ils purent entrer.

— Oui, acquiesça Reginald. Il ne reste plus que moi maintenant.

— Monica et Lucio, sont-ils sains et saufs ?

— Dans leurs appartements, oui, au bout du couloir.

— Holden, veux-tu me rendre un service ? demandai-je par-dessus mon épaule. Irais-tu voir comment ils vont ? Leur état nous aidera à déterminer la durée des souffrances que nous infligerons à M. Birch.

— Oui, monsieur, dit Holden en écartant le corps du garde.

Puis il ferma la porte derrière lui, geste dont le caractère inéluctable n'échappa pas à Reginald.

Ce dernier sourit. Un sourire long, lent et triste.

— J'ai agi pour le bien de l'Ordre, Haytham. Pour le bien de toute l'humanité.

— Au prix de la vie de mon père. *Tu as détruit notre famille.* Croyais-tu que je ne le découvrirais jamais ?

— Mon cher enfant, dit-il en secouant la tête, en tant que Grand Maître, il faut prendre des décisions difficiles. Ne te l'ai-je pas enseigné ? Je t'ai nommé Grand Maître du Rite Colonial, sachant que toi aussi, tu aurais à prendre des décisions similaires. J'avais confiance en ta capacité à les prendre, Haytham. Agir pour le bien général. Selon un idéal que *tu* partages, rappelle-toi. Tu me demandes si je croyais que tu ne le découvrirais jamais. Et, bien sûr, la réponse est non. Tu es plein de ressources et de détermination. Je t'ai entraîné pour cela. J'ai dû considérer la possibilité que, un jour, tu découvrirais la vérité. Mais j'espérais que lorsque ce jour viendrait, tu aurais un avis plus raisonné sur la question. (Il perdit son sourire.) Étant donné le nombre de morts, je peux supposer que je vais être déçu, n'est-ce pas ?

Je laissai échapper un rire jaune.

— En effet, Reginald, en effet. Tes actes vont à l'encontre de tout ce en quoi je crois. Sais-tu pourquoi ? Tu n'as pas agi en respectant nos idéaux, mais avec sornioiserie. Comment inspirer la foi quand nos cœurs ne sont emplis que de mensonges ?

— Oh, écoute-toi, quelle naïveté. J'aurais pu comprendre si tu étais encore un jeune adepte. Mais maintenant ? À la guerre, tous les moyens sont bons pour remporter la victoire. Ce qui compte, c'est ce que l'on fait après avoir vaincu.

— Non. Nous devons pratiquer ce que nous prêchons. Sinon, nos discours sont creux.

— C'est l'Assassin en toi qui parle, dit-il en fronçant les sourcils.

— Je n'ai pas honte de mes origines, répliquai-je en haussant les épaules. J'ai eu des années pour réconcilier mon sang d'Assassin et

mes croyances de Templier, et j'y suis parvenu.

À côté de moi, la respiration de Jenny, au bord des larmes, s'accélérait et se faisait irrégulière.

— Ah, c'est donc cela, se moqua Reginald. Tu te considères comme un modéré, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas.

— Et tu penses pouvoir changer les choses ? demanda-t-il avec dégoût.

Jenny parla à ma place.

— Non, Reginald, dit-elle. Nous allons te tuer pour nous venger de ce que tu nous as fait subir.

Il se tourna vers elle, comme s'il la remarquait pour la première fois.

— Et comment vas-tu, Jenny ? lui demanda-t-il en levant légèrement le menton. Les années n'ont pas eu raison de ta beauté, à ce que je vois, ajouta-t-il en se moquant d'elle.

Elle émit un grognement sourd. Du coin de l'œil, je la vis lever sa main qui tenait son couteau. Lui aussi le remarqua.

— Ta vie de concubine, poursuivit-il, a-t-elle été enrichissante ? J'imagine que tu as beaucoup voyagé, rencontré des gens différents et des cultures variées...

Il cherchait à la provoquer, et il y parvint. Avec un cri de rage né d'années de soumission, elle bondit vers lui, prête à le tailler en pièces.

— *Jenny, non !* criai-je avec un temps de retard.

Évidemment, il s'attendait à son attaque. Elle réagissait exactement comme il l'avait voulu. Dès qu'elle fut à sa portée, il saisit sa propre dague, qu'il avait dû glisser à sa ceinture, dans son dos, et esquiva son couteau aisément. Elle hurla de douleur et d'indignation lorsqu'il lui saisit le poignet et lui tordit. Son couteau tomba par terre et il referma le bras autour de son cou, sa lame contre sa gorge.

Par-dessus son épaule, il me fixa du regard, les yeux brillants. J'étais prêt à bondir, mais il appuya la lame sur sa gorge et elle gémit, tirant en vain sur son avant-bras de ses deux mains.

— Non-non, prévint-il.

Déjà, il commençait à faire le tour de la pièce, gardant la dague sur la gorge de ma sœur, la tirant vers la porte. Mais l'expression sur son visage changea, passant du triomphe à l'irritation, alors qu'elle se débattait.

— Tiens-toi tranquille, lui dit-il en serrant les dents.

— Fais ce qu'il dit, Jenny, l'adjurai-je.

Sourde à mes conseils, elle gesticulait de toutes ses forces, des boucles de cheveux collées à son visage par la sueur, comme si elle était à ce point dégoûtée d'être dans ses bras qu'elle aurait préféré être

égorgée plutôt que de rester une seconde de plus contre lui. Et elle finit par se couper, le sang coulant le long de son cou.

— Vas-tu te calmer, femme ! s'écria-t-il en perdant toute trace de sérénité. Pour l'amour de Dieu, veux-tu mourir ici ?

— Mieux vaut que je meure et que mon frère te tue plutôt que tu t'échappes, siffla-t-elle sans s'arrêter de lutter.

Je vis son regard se poser brièvement sur le sol. Non loin d'eux se trouvait le corps du garde. Je compris alors ce qu'elle comptait faire une seconde avant qu'elle le fasse. Reginald buta contre la jambe tendue du cadavre et perdit l'équilibre. Juste un peu. Mais suffisamment pour que Jenny le pousse en arrière avec un cri d'effort. Il chancela et heurta la porte dans un bruit sourd, pile là où mon épée était encore plantée dans le bois.

Sa bouche s'ouvrit, dans un cri silencieux de douleur et de choc. Il tenait toujours Jenny, mais sa prise se relâcha et elle tomba en avant, laissant Reginald cloué à la porte. Il me regarda, puis la lame rougie dépassant de son torse. Il eut une expression peinée, du sang sur ses dents. Puis, lentement, il glissa le long de l'épée et rejoignit le garde sur le sol, ses mains sur la poitrine, le sang imprégnant ses vêtements et formant déjà une mare.

Tournant légèrement la tête, il parvint à me regarder.

— J'ai tenté de faire ce qui était juste, Haytham, dit-il. Est-ce que tu me crois ?

J'étais triste, en deuil. Pas pour lui, mais pour l'enfance dont il m'avait privé.

— Non, lui dis-je.

Alors que la lumière s'éteignait dans ses yeux, j'espérai qu'il emporterait mon apathie avec lui de l'autre côté.

— *Bâtard !* cria Jenny derrière moi. (À quatre pattes, son visage déformé évoquait la face d'un animal.) Tu as de la chance que je n'aie pas pu t'arracher les couilles.

Mais je ne crois pas que Reginald l'ait entendue. Les mots de ma sœur restèrent dans le monde matériel. Reginald était mort.

Entendant un bruit dans le couloir, j'enjambai les cadavres pour ouvrir la porte, prêt à affronter d'autres gardes si besoin était. Mais je ne vis que Monica et Lucio qui traversaient le palier, serrant des paquets contre eux, guidés et pressés par Holden. Ils avaient le visage pâle et maigre des personnes ayant été longtemps incarcérées. Quand ils regardèrent dans ma direction, par-dessus la rambarde du hall d'entrée, Monica eut un hoquet de surprise en voyant les morts et elle porta la main à sa bouche.

— Je suis désolé, dis-je sans savoir pour quoi je m'excusais.

Pour les avoir surpris ? Pour les corps ? Pour les quatre années où

ils avaient été les otages de Reginald ?

Lucio me lança un regard de pure haine, puis détourna les yeux.

— Merci beaucoup, mais nous n'avons pas besoin de vos excuses, monsieur, répondit Monica dans un anglais approximatif. Nous vous remercions de nous libérer enfin.

— Si vous attendez, nous partirons dans la matinée, dis-je. Si cela te convient, Holden ?

— Oui, monsieur.

— Je pense que nous allons partir aussitôt que nous aurons trouvé des provisions, répondit Monica.

— Attendez, s'il vous plaît, dis-je d'une voix où j'entendis pointer la fatigue. Monica, Lucio. Attendez et nous partirons ensemble demain matin, pour vous protéger.

— Non merci, monsieur. (Ils avaient atteint le bas des marches, et Monica se tourna vers moi.) Je crois que vous en avez assez fait. Nous savons où sont les écuries. Si nous pouvions prendre des provisions dans la cuisine, puis des chevaux...

— Bien sûr, bien sûr. Avez-vous de quoi vous défendre, au cas où vous tomberiez sur des bandits ?

Je dévalai les marches et ramassai une épée sur l'un des cadavres. Je la tendis à Lucio, lui offrant la poignée.

— Prends-la, Lucio, dis-je. Tu en auras besoin pour protéger ta mère lors de votre voyage de retour.

Il s'empara de l'épée, me regarda et je crus déceler un adoucissement dans ses yeux.

Puis il m'enfonça la lame dans le ventre.

Les morts. Il y en avait tant eu. Et ce n'était pas fini. Il y a des années, quand j'ai tué l'intermédiaire en Forêt-Noire, je l'ai poignardé dans un rein pour qu'il meure rapidement. C'était une erreur de ma part. Quand Lucio m'a passé son épée à travers le corps dans l'entrée du château, j'ai eu la chance qu'il rate mes organes vitaux. Il m'avait frappé avec férocité. Comme pour Jenny, des années de colère réprimée et de rêves de vengeance avaient nourri la rage qui l'habitait. Personnellement, je suis un homme qui a consacré toute sa vie à prendre sa revanche, je ne pouvais donc le blâmer. Mais manifestement, il ne m'a pas tué, puisque j'écris ces lignes.

Cependant, j'étais grièvement blessé. Je passai donc le reste de l'année alité dans le château. J'oscillai au-dessus de l'abîme infini de la mort, entre conscience et inconscience, fébrile, mes blessures infectées, mais luttant toujours, habité par une dernière étincelle de vie qui refusait de s'éteindre.

Les rôles étaient inversés cette fois, et ce fut au tour de Holden de s'occuper de moi. Chaque fois que je reprenais connaissance, me débattant dans les draps trempés de sueur, il était là, rajustant le lit et appliquant un gant de toilette frais sur mon front brûlant pour m'apaiser.

— Tout va bien, monsieur, tout va bien. Reposez-vous. Vous êtes tiré d'affaire maintenant.

Vraiment ? Le suis-je vraiment ?

Un jour – combien de temps après que la fièvre se fut emparée de moi, je l'ignorais –, je m'éveillai et m'assis en agrippant le bras de Holden. Je scrutai ses yeux et lui demandai :

— Lucio. Monica. Où sont-ils ?

Une image me hantait. Celle d'un Holden furieux et ivre de vengeance qui les tuait tous les deux.

— La dernière chose que vous m'avez dite avant de vous évanouir fut de les épargner, monsieur, répondit-il d'un air suggérant que cela ne l'avait guère enchanté. C'est donc ce que j'ai fait. Nous les avons laissés partir avec des chevaux et des vivres.

— Bien, bien..., balbutiai-je tandis que les ombres m'emportaient de nouveau. On ne peut les blâmer pour...

— De la lâcheté, voilà ce que c'était, rétorqua-t-il tristement alors que je perdais connaissance une fois de plus. Il n'y a pas d'autre mot, monsieur. De la lâcheté. Maintenant, fermez les yeux et reposez-vous...

Je vis Jenny aussi. Même la fièvre et les blessures ne purent m'empêcher de remarquer le changement en elle. Elle semblait avoir atteint un état de paix intérieure. Une fois ou deux, j'eus conscience de sa présence à mon chevet, et je l'entendis parler de la vie à Queen

Anne's Square, ses projets pour y retourner, et, comme elle le disait si bien, « remettre les choses en ordre ».

Je n'osais même pas y penser. À demi conscient, je trouvai pourtant encore en moi assez de force pour plaindre les pauvres âmes gérant les affaires des Kenway quand ma sœur reviendrait au bercail.

L'anneau de Templier de Reginald se trouvait sur la table près de mon lit, mais je ne l'enfilai ni ne le ramassai. Je n'y touchai même pas, ne me sentant ni Templier ni Assassin, pour l'instant du moins. Je ne voulais rien avoir à faire avec aucun des deux Ordres.

Je quittai enfin ma couche trois mois après le coup de poignard de Lucio.

Je pris une grande inspiration, tandis que Holden me tenait le bras gauche à deux mains, et balançai mes pieds hors du lit. Je les posai sur le plancher froid et sentis ma chemise de nuit tomber à mes genoux quand je me levai pour la première fois depuis ce qui me sembla une éternité. Ma blessure au flanc m'élança immédiatement et j'y posai la main.

— Elle était très infectée, monsieur, m'expliqua Holden. Nous avons dû couper une partie de la chair pourrie.

Je fis la grimace.

— Où voulez-vous aller, monsieur ? poursuivit-il, après m'avoir lentement escorté du lit à la porte.

J'avais l'impression d'être infirme, mais pour l'instant, j'étais content qu'on me traite ainsi. Ma force reviendrait bien assez tôt. Et alors, je redeviendrais...

Comme avant ? Bonne question...

— Je crois que je veux regarder par la fenêtre, s'il te plaît, Holden, répondis-je.

Il accepta et m'y conduisit pour me laisser regarder les terres que j'avais tant arpentées pendant mon enfance. Tout à ma contemplation, je compris que pendant la plus grande partie de ma vie d'adulte, quand je pensais à mon foyer, je m'imaginai derrière une fenêtre dominant les jardins de Queen Anne's Square ou ceux de ce château. J'y étais chez moi. C'était toujours le cas, et surtout – à présent que je connaissais la vérité à propos de Père et de Reginald –, ces deux lieux avaient acquis une plus grande importance encore, représentant presque une dualité : deux moitiés de mon enfance, deux parties de l'homme que j'étais devenu.

— Ça ira. Merci, Holden, dis-je, en le laissant me ramener au lit.

Je me couchai, me sentant soudain... je déteste l'admettre, mais « fragile » après ce long voyage aller-retour jusqu'à la fenêtre.

Quoi qu'il en soit, je m'étais rétabli presque complètement et cette pensée suffit à me faire sourire pendant que Holden s'occupait de préparer un gobelet d'eau et un vieux gant de toilette. Son visage

arborait une expression étrangement sombre.

— C'est bon de vous voir sur pied, monsieur, dit-il, quand il s'aperçut que je le regardais.

— Et c'est grâce à toi, Holden.

— Et à mademoiselle Jenny, monsieur, me rappela-t-il.

— Effectivement.

— Nous avons tous deux craint pour votre vie, monsieur. Il s'en est fallu de peu.

— Quelle malchance cela aurait été de survivre à des guerres, des Assassins et des eunuques sanguinaires, tout ça pour mourir de la main d'un freluquet, ricanai-je.

Il hocha la tête avec un rire sans joie.

— Effectivement, monsieur. Une bien triste ironie, en effet.

— Eh bien, je suis vivant et prêt à reprendre le combat. Bientôt, dans une semaine ou deux, nous emballerons nos affaires et retournerons aux Amériques pour y continuer mon travail.

Il me regarda et approuva d'un mouvement de tête.

— Comme vous voulez, monsieur. Est-ce que ce sera tout pour l'instant ?

— Oui, oui, bien sûr. Désolé d'avoir été un tel fardeau ces derniers mois, Holden.

— Je n'avais d'autre souhait que de vous voir guérir, monsieur, répondit-il avant de partir.

La première chose que j'entendis ce matin fut un cri.

Jenny hurlait. En entrant dans la cuisine, elle avait découvert Holden pendu à un séchoir.

Je le sus avant même qu'elle entre dans ma chambre – je sus ce qui s'était passé. Il avait laissé un mot, mais ce n'était pas la peine. Il s'était tué à cause de ce que les prêtres coptes lui avaient infligé. C'était aussi simple que cela. Et guère surprenant. Pas du tout même.

Depuis la mort de mon père, je savais qu'un état de stupeur est un sérieux présage de chagrin à venir. Plus on se sent paralysé, abêti et insensible, plus longue et intense sera la période de deuil.

QUATRIÈME PARTIE
1774, seize ans plus tard

J'écris cela après une soirée bien remplie. Pourtant, une seule question occupe mon esprit.

Est-il possible que...

Que j'aie un fils ?

La réponse est que je n'en suis pas sûr, mais qu'il y a certains indices et, peut-être plus important encore, une *impression-une* impression qui ne me quitte pas, qui me colle à la peau comme une mauvaise sueur.

Ce n'est pas là mon seul fardeau, bien entendu. Certains jours, je me sens plier sous le poids des souvenirs, des doutes, des regrets et du chagrin. Certains jours, j'ai l'impression que les fantômes ne me laisseront jamais en paix.

Après l'enterrement de Holden, je partis pour les Amériques, et Jenny retourna vivre en Angleterre, à Queen Anne's Square, où elle est toujours célibataire d'ailleurs. Elle a certainement été l'objet d'une infinité de rumeurs et de spéculations au sujet de ses années d'absence, mais je suis certain que ça lui convient parfaitement. Nous correspondons, mais même si j'aime à dire que nos aventures communes nous ont rapprochés, il faut bien avouer que c'est faux. Nous nous écrivons car nous portons tous deux le nom de Kenway, et pensons que nous devons garder contact. Jenny ne m'insulte plus, ce qui, je suppose, indique que notre relation a évolué, mais nos lettres restent un exercice pénible et sans conviction. Nous sommes deux personnes qui ont subi assez de souffrances et de pertes pour remplir une dizaine de vies. Que pourrions-nous nous dire par écrit ? Rien. Et c'est ce que nous faisons. Nous ne discutons de rien.

Pendant ce temps – j'avais vu juste –, je pleurai Holden. Je n'avais jamais connu un homme plus précieux, et je n'en connaîtrais jamais plus. Pourtant, lui ne se satisfaisait pas de cette force et de cette volonté qu'il possédait en abondance. On lui avait volé sa virilité. Il ne pouvait vivre ainsi, il ne l'envisageait pas, et il avait attendu que je me remette avant de se suicider.

Je portai donc son deuil, et le porterais sans doute à jamais. Je pleurai aussi la trahison de Reginald, pour la relation que nous avions entretenue mais aussi à cause des mensonges et de la duperie qui ont constitué ma vie. Je pleurai l'homme que j'avais été. La douleur ne quitta jamais complètement mon flanc – j'avais un spasme de temps à autre – et même si j'avais interdit à mon corps de vieillir, il semblait bien décidé à me désobéir. De petits poils rêches décorèrent mes oreilles et mon nez. Soudain, je n'étais plus aussi agile qu'avant. Même si mon statut dans l'Ordre était au plus haut, physiquement, je n'étais plus l'homme que j'avais été. De retour aux Amériques, je trouvai une ferme en Virginie où cultiver du tabac et du blé. Je chevauchais dans

mon domaine, conscient que mes forces diminuaient peu à peu avec les années. Monter et descendre de cheval devint plus difficile qu'avant. Enfin, pas vraiment difficile, juste moins facile, car je restais plus fort, plus rapide et plus agile qu'un homme moitié plus jeune. Nul employé de ma ferme n'était plus en forme que moi. Et pourtant... Je n'étais plus aussi vif, puissant ou adroit que par le passé. L'âge ne m'avait pas oublié.

En 73, Charles revint aux Amériques également, et devint mon voisin. Un autre propriétaire terrien de Virginie à une demi-journée de cheval à peine. Nous correspondîmes, nous accordant pour nous rencontrer et parler d'affaires templières et de plans pour développer les intérêts du Rite Colonial. Nous parlâmes surtout de cet engouement pour la rébellion, des graines de la révolution flottant dans le vent et de la meilleure manière d'exploiter cette tendance. En effet, nos colons se lassaient de plus en plus des nouvelles règles imposées par la Chambre des Lords : la loi sur le timbre fiscal, la loi d'imposition, la loi sur l'indemnité, la loi sur les taxes douanières. On les écrasait d'impôts et ils trouvaient injuste que personne ne les représente pour manifester leur mécontentement.

Un certain George Washington était parmi ces mécontents. Ce jeune officier, qui avait chevauché avec Braddock à l'époque, avait démissionné et accepté une propriété en récompense de son aide apportée aux Anglais contre les Indiens et les Français. Mais avec les années, son opinion avait changé. Le jeune officier idéaliste que j'avais admiré pour sa compassion – dont il faisait bien plus preuve que son commandant en tout cas – comptait maintenant parmi les plus farouches partisans du mouvement anti-britannique. Sûrement parce que les intérêts du gouvernement de Sa Majesté contrecarraient ses propres ambitions commerciales. Il avait parlé à l'assemblée de Virginie pour essayer d'introduire une loi interdisant l'importation de produits venant de Grande-Bretagne. L'échec prévisible de cette proposition ne fit qu'alimenter le sentiment de mécontentement grandissant à travers le pays.

La révolte du Tea Party, qui éclata en décembre 1973 – le mois dernier en fait – ne fut que le résultat d'années, non, de décennies, d'insatisfaction. En transformant le port en la plus grosse tasse de thé jamais vue, les colons expliquaient à la Grande-Bretagne et au monde qu'ils ne toléraient plus de vivre dans un système aussi injuste. Nous étions certainement à quelques mois d'une rébellion généralisée. Ainsi, avec le même enthousiasme que celui que je manifestais pour m'occuper de mes plantations, pour écrire à Jenny, ou sortir du lit tous les matins – autant dire très peu –, je décidai qu'il était temps pour l'Ordre de se préparer à l'imminente révolution, et je convoquai une réunion.

Nous nous réunîmes, pour la première fois en quinze ans, avec les hommes du Rite Colonial dont j'avais partagé les aventures il y a vingt ans de cela.

Nous étions rassemblés dans la périphérie de Boston sous les poutres basses d'une taverne déserte nommée *The Restless Ghost*. Il y avait du monde quand nous arrivâmes, mais Thomas s'arrangea vite pour que nous restions seuls dans les lieux, chassant littéralement les clients qui s'agglutinaient autour des tables. Ceux d'entre nous qui d'ordinaire portaient l'uniforme avaient passé des habits civils, avec de grands manteaux boutonnés jusqu'au cou, et des chapeaux au ras des yeux. Nous nous installâmes à une table, les chopes à portée de main. Il y avait Charles Lee, Benjamin Church, Thomas Hickey, William Johnson, John Pitcairn et moi.

Et c'est là que j'entendis parler du garçon pour la première fois.

Benjamin aborda le sujet en premier. C'était notre contact au sein des Fils de la Liberté de Boston, un groupe de patriotes, des colons anti-britanniques qui avaient aidé à organiser la Tea Party de Boston. Il y a deux ans, Benjamin avait fait une rencontre sur l'île de Martha's Vineyard.

— Un enfant indien, dit-il. Je ne l'avais jamais vu auparavant...

— Vous ne vous *souvenez* pas l'avoir vu auparavant, Benjamin, le corrigeai-je.

— Je ne me *souviens* pas l'avoir vu auparavant, reprit-il en se rembrunissant. Un gamin fier comme Artaban. Il est venu me voir directement et m'a demandé où était Charles.

Je me tournai vers Charles.

— Il vous cherchait, donc. Vous savez qui c'est ?

— Non.

Mais il sembla mal à l'aise en répondant.

— On recommence, Charles. Auriez-vous une idée de l'identité de ce garçon ?

Il se recula sur sa chaise et détourna le regard, préférant observer la taverne.

— Je ne crois pas, répondit-il.

— Mais vous n'en êtes pas sûr ?

— Il y avait un gamin à...

Un silence pesant sembla descendre sur l'assemblée. Certains saisirent leur chope, d'autres se renfoncèrent dans leur chaise ou s'intéressèrent au feu non loin. Aucun n'osa me regarder dans les yeux.

— Et si quelqu'un me disait ce qui se passe ? demandai-je.

Ces hommes... Aucun n'arrivait à la cheville de Holden. Ils m'écoëraient. Ils me dégoûtaient vraiment. Un sentiment qui était sur

le point de croître encore.

Ce fut Charles... Charles qui fut le premier à m'affronter, à soutenir mon regard, avant de lâcher :

— Votre femme mohawk.

— Eh bien ?

— Je suis désolé, Haytham, continua-t-il. Vraiment.

— Elle est morte ?

— Oui.

Bien sûr, pensai-je. Tant de morts.

— Quand ? Comment ?

— Pendant la guerre. En 60. Il y a quatorze ans. Son village a été attaqué et brûlé.

Je sentis ma mâchoire se crispier.

— C'était Washington, ajouta-t-il rapidement tout en m'observant. George Washington et ses hommes. Ils ont brûlé le village et votre... Elle est morte durant l'incendie.

— Vous y étiez ?

Il se rembrunit.

— Oui, nous voulions parler du site ancestral avec les anciens du village. Je n'ai rien pu faire, Haytham, je vous le jure. Washington et ses hommes couraient dans tous les sens. Ils étaient ivres de violence ce jour-là.

— Et il y avait un garçon ? lui demandai-je.

Il détourna le regard un instant.

— Oui, il y avait un gam... jeune, dans les cinq ans.

Dans les cinq ans, me dis-je. J'eus une vision de Ziio, du visage que j'avais aimé quand j'étais encore capable de pareil sentiment. Un vague élan de peine pour elle et de mépris pour Washington m'envahirent. Manifestement, son service sous le général Braddock lui avait appris une ou deux choses – des leçons en termes de brutalité et de cruauté. Je pensai aux derniers moments que j'avais passés avec l'Indienne, et je me la représentai dans notre petit campement, contemplant les arbres d'un air absent, portant machinalement ses mains à son ventre.

Mais non. J'écartai l'idée. Trop fantaisiste. Trop tirée par les cheveux.

— Ce gamin m'a menacé, poursuivit Charles.

Dans d'autres circonstances, j'aurais peut-être souri en imaginant Charles, du haut de son mètre quatre-vingts, menacé par un Indien de cinq ans – si je n'avais pas été en train de digérer la mort de Ziio – et je pris une profonde mais presque invisible inspiration, sentant l'air gonfler mes poumons, avant de chasser son image.

— Je n'étais pas le seul d'entre nous à être présent, ajouta Charles comme s'il cherchait à se défendre.

Je regardai autour de moi d'un air inquisiteur.

— Très bien, qui d'autre alors ?

William, Thomas et Benjamin eurent un signe de tête, leurs yeux rivés sur le bois sombre et noueux de la table.

— Ce ne pouvait pas être lui, lâcha William avec colère. Ça ne pouvait pas être le même gamin. Impossible.

— Allez, Haytham, vous imaginez les probabilités ? intervint Thomas Hickey.

— Et vous ne l'avez pas reconnu à Martha's Vineyard ? demandai-je à Benjamin.

Il fit « non » de la tête, puis haussa les épaules.

— Ce n'était qu'un gamin, un Indien. Ils se ressemblent tous, non ?

— Et que faisiez-vous sur cette île ?

— Une pause, répondit-il, hésitant.

Ou alors tu fomentais des plans pour te remplir les poches, pensai-je.

— Ah oui ?

— Si les choses continuent comme nous le pensons, et que les rebelles s'organisent pour fonder une armée, alors je suis bien placé pour devenir médecin-chef, Maître Kenway, dit-il, les lèvres pincées. Je crois qu'au lieu de me demander ce que je faisais sur cette île ce jour-là, vous devriez plutôt me féliciter.

Il regarda les autres à la recherche d'un soutien, et reçut des hochements de tête hésitants de Thomas et William. Tous deux me lorgnèrent du coin de l'œil par la même occasion.

— J'ai complètement oublié les bonnes manières, Benjamin, concédai-je. Effectivement, l'Ordre tirera un grand avantage de cette position.

Charles se racla bruyamment la gorge.

— Mais nous espérons aussi que notre bon Charles deviendra commandant en chef si pareille armée se crée, ajoutai-je.

Je ne pourrais l'affirmer avec certitude, tant la lumière était faible dans la taverne, mais je sentis Charles rougir.

— Nous faisons plus qu'*espérer*, déclara-t-il. Je suis le meilleur candidat. Mon expérience militaire dépasse largement celle de George Washington.

— Oui, mais vous êtes *anglais*, Charles, soupirai-je.

— Né en Angleterre, bredouilla-t-il. Mais avec un cœur de colon.

— Ce que vous avez dans le cœur risque de ne pas suffire, répondis-je.

— Nous verrons, protesta-t-il.

Nous verrons, oui, pensai-je avec lassitude, avant de reporter mon attention sur William, bien mal à l'aise jusqu'à présent, même si, étant celui qui avait été le plus touché par les événements de la Tea Party, on ne pouvait en ignorer la raison.

— Et qu'en est-il de votre mission, William ? Comment se déroulent les opérations d'achat des territoires indiens ?

Nous le savions tous, bien sûr, mais cela devait être dit. Par William, qu'il l'apprécie ou non.

— La confédération a donné sa bénédiction au marché..., commença-t-il.

— Mais... ?

Il prit une profonde inspiration.

— Bien entendu, vous n'êtes pas sans ignorer, Maître Kenway, que nos plans pour lever des fonds...

— Les feuilles de thé ?

— Et, bien sûr, vous n'ignorez rien de la Tea Party de Boston ?

Je l'arrêtai net en levant les mains.

— Le monde entier en a ressenti les répercussions. D'abord la loi sur le timbre fiscal, et maintenant ça. Nos colons se révoltent, non ?

William me lança un regard lourd de reproches.

— Je suis content que la situation vous amuse, Maître Kenway.

Je haussai les épaules.

— Ce qui est beau dans tout cela, c'est que nous avons tout prévu. Cette tablée compte des représentants des colons – je désignai Benjamin –, de l'armée britannique – je désignai John – et, bien entendu, notre propre homme de main, Thomas Hickey. Vues de l'extérieur, vos affiliations ne pourraient pas être plus différentes. Vos cœurs renferment les principes de l'Ordre. Alors, excusez-moi, William, si je reste de bonne humeur en dépit de votre contretemps. En fait, c'est parce que je n'y vois qu'un contretemps *justement*, et un léger en plus.

— Eh bien, j'espère que vous avez raison, Maître Kenway, car pour vous dire le fond des choses, la piste de la levée de fonds nous est maintenant close.

— À cause des actions des rebelles...

— Exactement. Et il y a autre chose...

— Quoi ? demandai-je, sentant tous les yeux se poser sur moi.

— Le gamin était là. C'était l'un des meneurs. Il a lancé des caisses de thé dans le port. On l'a tous vu. John, Charles, moi...

— Le même garçon ?

— J'en suis presque certain, dit William. Il avait le collier que Benjamin nous a décrit.

— Un collier ? m'étonnai-je. Quel genre ?

Je restai impassible, tentant même de ne pas avaler ma salive tandis que Benjamin décrivait le pendentif de Ziio.

Cela ne signifie rien, me dis-je. Ziio était morte. Bien sûr que le collier pouvait avoir changé de main. Si c'était bien le même.

— Il y a autre chose, n'est-ce pas ? soupirai-je en les dévisageant.

Ils hochèrent la tête comme un seul homme, mais ce fut Charles qui prit la parole.

— Quand Benjamin l'a rencontré à Martha's Vineyard, il ressemblait à un gamin comme les autres. Pendant la Tea Party, ce n'était plus le cas. Il portait les robes, Haytham.

— Les robes ?

— D'un Assassin.

C'est à cette époque, l'année dernière, que l'Histoire me donna raison plutôt qu'à Charles. George Washington devint commandant en chef de la toute récente armée continentale et Charles, major général.

Et si la nouvelle était loin de me plaire, Charles, lui, écumait de rage, et n'avait cessé de fulminer depuis. Il se plaisait à déclarer que George Washington n'était même pas capable de commander une équipe de sergents de ville. Ce qui, comme c'est souvent le cas, n'était ni entièrement vrai, ni complètement faux. Même si par certains côtés, Washington montrait de la naïveté dans son commandement, il avait aussi remporté d'importantes victoires, dont la libération de Boston en mars ne fut pas des moindres. Le peuple plaçait sa confiance en lui. Impossible de le nier, il avait de sérieuses qualités.

Mais ce n'était pas un Templier, et nous voulions l'un des nôtres à la tête de la révolution. Non seulement nous avions prévu de contrôler le camp des vainqueurs, mais nous pensions avoir plus de chances de triompher avec Charles à son commandement. De fait, nous élaborâmes un plan pour tuer Washington. C'était aussi simple que ça. Un plan pouvant se dérouler sans problème s'il n'y avait pas un léger détail : ce jeune Assassin. Celui – qu'il soit mon fils ou non – qui continuait d'être une épine dans notre pied.

Le premier fut William. Mort. Tué l'année dernière, un peu avant le début de la guerre d'indépendance. Après la Tea Party, il entama des démarches pour acquérir des territoires indiens. William rencontra une forte résistance, et notamment de la part de la confédération iroquoise, qui le rencontra dans son domaine. Tout indique que les négociations avaient bien commencé, mais, comme cela arrive souvent, une parole malheureuse fut prononcée et le ton monta.

— S'il vous plaît, mes frères, avait insisté William. Je suis sûr que nous allons trouver une solution.

Mais les Iroquois n'écoutaient pas. C'était leur pays, affirmaient-ils. Ils se fermèrent à la logique de William qui voulait que, si leurs territoires revenaient aux Templiers, alors nous pourrions les protéger des ambitions du vainqueur – quel qu'il soit – du conflit imminent.

Des dissensions apparurent au sein de la confédération indienne. Le doute les taraudait. Certains arguaient qu'ils ne pourraient jamais affronter la puissance des armées britanniques ou coloniales, d'autres pensaient que passer un marché avec William ne valait guère mieux. Ils avaient oublié comment les Templiers avaient libéré leur peuple des griffes esclavagistes de Silas deux décennies auparavant. Ils se souvenaient plutôt des expéditions organisées par William pour localiser les sites ancestraux dans les forêts, et des fouilles dans les

chambres que nous avons découvertes. Ces sacrilèges étaient encore frais dans leur mémoire et ils ne pouvaient fermer les yeux dessus.

— Paix, paix, poursuivit William. Ne vous ai-je pas toujours défendus ? N'ai-je pas toujours essayé d'empêcher qu'on vous fasse du mal ?

— Si vous voulez nous protéger, alors donnez-nous des armes. Des mousquets et des chevaux pour que nous puissions nous défendre nous-mêmes, répliqua un membre de la confédération.

— La guerre n'est pas la réponse, insista William.

— Nous nous rappelons que vous avez bougé les frontières. En ce moment même, vos hommes creusent le sol en méprisant ceux qui y habitent. Vos paroles sont de miel, mais fausses. Nous ne sommes pas là pour négocier. Ni pour vendre. Nous sommes venus vous dire de quitter ces territoires, vous et vos semblables.

Malheureusement, William se résolut à employer la violence pour se faire comprendre, et un Indien fut abattu, avec la menace qu'il y aurait plus de morts si la confédération n'acceptait pas le marché.

À leur décharge, les Indiens refusèrent. Ils refusèrent de plier devant la démonstration de force de William. Cela dut être une bien amère légitimation quand leurs hommes commencèrent à tomber, des balles de mousquets dans le crâne.

Et soudain le garçon apparut. J'ai obligé l'homme de William à me le décrire en détail. Ce qu'il m'a raconté correspond parfaitement à ce qu'avait dit Benjamin à propos de sa rencontre à Martha's Vineyard, et à ce que Charles, William, et John avaient vu dans le port de Boston. Il portait le même collier, les mêmes robes d'Assassin. C'était le même gamin.

— Ce garçon, qu'a-t-il dit à William ? demandai-je au soldat qui se tenait devant moi.

— Il a dit qu'il comptait mettre un terme aux manigances de Maître Johnson, et l'empêcher d'acquérir ces terres pour les Templiers.

— William a répondu ?

— Effectivement, seigneur. Il a répondu à son meurtrier que les Templiers avaient essayé d'obtenir ces territoires pour protéger les Indiens. Il a dit au gamin que ni le roi George ni les colons ne se sentaient assez impliqués pour défendre les intérêts des Iroquois.

Je levai les yeux au ciel.

— Un argument peu convaincant, si on se rappelle qu'il était en train de massacrer les Indiens quand le garçon est intervenu.

— C'est possible, seigneur, répondit le soldat en baissant la tête.

Si j'ai pris la mort de William avec un certain recul, j'avais des circonstances atténuantes. Aussi appliqué dans son travail et dévoué qu'il soit, William n'avait jamais été la personne la plus affable, et en

traitant par la force une situation qui demandait de la diplomatie, il avait étouffé les négociations dans l'œuf. Même si cela me chagrinerait de l'admettre, il fut l'instigateur de sa propre chute et je crains de ne jamais avoir été du genre à tolérer l'incompétence : je ne l'étais pas dans ma jeunesse, lorsque, je suppose, j'avais hérité ce trait de Reginald, et je le suis encore moins depuis que j'ai dépassé mon cinquantième anniversaire. William s'est comporté comme un sombre crétin et il l'a payé de sa vie. De même, le projet de protéger les territoires indiens, toujours important à nos yeux, ne fut désormais plus une priorité. Surtout depuis le début de la guerre. À présent, nous devons à tout prix prendre le contrôle de l'armée et, puisque la manière douce avait échoué, nous allions opter pour la manière forte en assassinant Washington.

Hélas, notre plan capota quand l'Assassin s'en prit ensuite à John, notre officier britannique, en l'attaquant suite à ses opérations d'éradication des rebelles. Une fois de plus, même s'il était irritant de perdre un homme aussi important, cela n'aurait pas affecté notre plan si John n'avait pas gardé une lettre dans sa poche. Malheureusement, cette missive expliquait notre projet de tuer Washington, citant même notre bon Thomas Hickey comme celui qui avait été choisi pour accomplir le méfait. Le jeune Assassin fila droit sur New York. Thomas était le suivant sur la liste.

Là-bas, Hickey fabriquait de la fausse monnaie. Il contribuait à lever des fonds, tout en préparant l'assassinat de Washington. Charles était déjà sur place avec l'armée continentale, aussi m'introduisis-je discrètement dans la ville et y trouvai à loger. À peine arrivé, on m'apprit la nouvelle : le garçon avait approché Thomas, mais ils s'étaient tous deux fait arrêter et avaient atterri dans la prison de Bridewell.

— On ne peut plus se permettre la moindre erreur, Thomas. Me suis-je bien fait comprendre ? lui dis-je lors d'une visite alors qu'il grelottait dans le froid.

L'odeur et le brouhaha de la prison étaient révoltants. Soudain, dans la cellule d'à côté, je le vis : l'Assassin.

Et je sus.

Il avait les yeux de sa mère, les mêmes cheveux d'un noir de jais, le menton fier. Il en était le portrait craché. À n'en pas douter, c'était mon fils.

— C'est lui, dit Charles tandis que nous quittions la prison.

Je frissonnai, mais il ne le remarqua pas. Il gelait à New York, nos respirations fumaient, et il était bien trop occupé à se tenir chaud.

— Qui, lui ?

— Le garçon.

Bien entendu, je savais exactement ce qu'il voulait dire.

— Mais de quoi parlez-vous, Charles ? dis-je sèchement en me soufflant dans les mains.

— Vous vous souvenez du gamin que j'ai rencontré en 60 quand Washington a attaqué le village indien ?

— Oui, je me rappelle. Et c'est notre Assassin, n'est-ce pas ? Le même qu'au port de Boston ? Celui aussi qui a tué William et John ? C'est le garçon qui est enfermé là-bas ?

— Il semblerait bien, Haytham, oui.

Je me retournai vers lui.

— Vous comprenez ce que ça veut dire, Charles ? Nous avons créé cet Assassin. La haine de tous les Templiers brûle en lui. Il vous a vu le jour où son village a été réduit en cendres, non ?

— Oui, oui, je vous l'ai déjà dit...

— Je suppose qu'il a vu votre anneau également. Je suppose que sa chair en a porté la marque plusieurs semaines après votre rencontre. Je me trompe, Charles ?

— Votre inquiétude pour le garçon est touchante, Haytham. Vous avez toujours soutenu les Indiens...

Les mots moururent sur ses lèvres, car l'instant d'après j'avais saisi un pan de sa cape et j'avais plaqué mon compagnon contre le mur de la prison. Je le dominais en le foudroyant du regard.

— Je m'inquiète pour l'Ordre, dis-je. Je m'inquiète *uniquement* pour l'Ordre. Et, corrigez-moi si je me trompe, Charles, mais l'Ordre ne prêche pas de massacrer des Indiens, ou d'incendier leurs villages. Si je me souviens bien, cette partie était plutôt absente de mon enseignement. Vous savez pourquoi ? Parce que c'est le genre de comportement qui suscite – comment diriez-vous – de la « rancœur » chez ceux que nous pourrions convertir. Cela pousse les neutres dans les rangs de nos ennemis. C'est exactement ce qui se passe en ce moment. Des hommes meurent et nos plans sont menacés à cause de votre comportement il y a seize ans.

— Pas le mien. C'est Washington qui...

Je le lâchai, reculai d'un pas et croisai mes mains dans le dos.

— Washington paiera pour ce qu'il a fait. Nous y veillerons. C'est une brute, c'est clair, et il n'est pas digne de commander.

— Je suis d'accord, Haytham, et j'ai déjà pris des mesures pour empêcher toute nouvelle intervention. Pour faire d'une pierre deux coups, en fait.

Je lui lançai un regard acéré.

— Continuez.

— On va pendre l'Indien pour avoir préparé l'assassinat de George Washington et pour le meurtre d'un gardien de prison. Bien sûr, Washington sera là – je vais m'en assurer – et nous profiterons de

l'occasion pour le tuer. Bien entendu, Thomas est plus que prêt à s'en charger. En tant que Grand Maître du Rite Colonial, vous n'avez plus qu'à autoriser la mission et à donner votre bénédiction.

— C'est un peu préparé au dernier moment, répondis-je en décelant le doute dans ma propre voix.

Mais pourquoi ? Pourquoi me préoccuper encore de qui vivrait ou mourrait !

— Oui, mais c'est ce qui donne parfois les meilleurs plans, rétorqua Charles en haussant les épaules.

— En effet, en effet.

— Alors ?

Je réfléchis. En quelques mots, j'allais autoriser l'exécution de mon propre fils. Quelle espèce de monstre pouvait commettre un tel acte ?

— Allez-y, dis-je.

— Très bien, répliqua-t-il en bombant soudain le torse d'un air satisfait. Alors inutile d'attendre un instant de plus. Cette nuit, nous allons répandre la rumeur dans New York qu'un traître à la révolution va mourir.

Trop tard pour exhiber une fibre paternelle à présent. Quelle que soit la part de moi-même qui aurait pu élever cet enfant, elle avait été corrompue et détruite depuis longtemps. Des années de trahison et de massacre s'en étaient chargées.

Ce matin, je m'éveillai d'un coup dans ma pension. Je m'assis dans mon lit, considérant la chambre inconnue. Dehors, les rues de New York s'agitaient. Était-ce le fruit de mon imagination ou bien l'air était-il vraiment chargé d'excitation ? Y avait-il réellement une certaine effervescence qui animait les bavardages montant jusqu'à ma fenêtre ? Et si c'était le cas, était-ce lié à l'exécution qui devait avoir lieu aujourd'hui en ville ? Aujourd'hui, on pendrait...

Connor, tel était son nom. C'était celui que Ziio lui avait donné. Je me demandai à quel point les choses auraient été différentes si nous l'avions élevé tous les deux.

S'appellerait-il Connor ?

Aurait-il quand même choisi la voie des Assassins ?

Et si la réponse avait été non, s'il n'avait pas choisi cette voie en sachant que son père était un Templier, alors qu'est-ce que ça faisait de moi, sinon une abomination, un accident, un monstre ? Un homme aux convictions divisées.

Mais un homme qui avait décidé qu'il ne laisserait pas son fils mourir. Pas aujourd'hui.

Je m'habillai, non pas avec mes vêtements habituels, mais avec une robe sombre dont je rabattis la capuche sur mon visage avant de me précipiter vers l'écurie. Je trouvai mon cheval et filai vers la place où se tiendrait l'exécution, à travers les rues boueuses et les citoyens qui s'écartaient de ma route en me menaçant du poing ou en rivant sur moi leurs yeux écarquillés sous leur chapeau à large bord. Je chevauchai comme un dément vers l'endroit où la foule se rassemblait pour assister à la pendaison.

En chemin, je me demandai ce que je faisais et je m'aperçus que je l'ignorais. Une seule chose était sûre : comment je me sentais. J'avais l'impression de me réveiller après un long sommeil.

Là-bas, sur l'échafaud, la potence était prête pour sa prochaine victime tandis qu'une foule impressionnante attendait l'attraction principale. La place était entourée de chevaux et de chariots sur lesquels des familles grimpaient pour mieux voir : des hommes à l'air misérable, de petites femmes aux traits tirés et des enfants sales. Certains spectateurs étaient assis tandis que d'autres erraient : des groupes de femmes qui jacassaient, des hommes qui buvaient de la bière ou du vin dans des outres. Tous étaient là pour assister à l'exécution de mon fils.

Une charrette entourée de soldats déboucha sur un côté et j'aperçus Connor à l'intérieur, avant qu'un Thomas Hickey ricanant surgisse et le tire hors de la charrette sans cesser de se moquer de lui.

— Tu ne croyais quand même pas que j'allais rater ta fête d'adieux,

non ? Il paraît que même Washington va y assister. J'espère que rien ne va lui arriver...

Connor, les mains attachées devant lui, lança un regard plein de haine à Thomas et, une fois de plus, je m'émerveillai de constater combien on retrouvait les traits de sa mère dans les siens. Mais, aujourd'hui, le défi et le courage s'accompagnaient aussi... de peur.

— Vous m'avez promis un procès, cria-t-il pendant que Thomas l'emmenait.

— Les traîtres n'ont pas de procès, hélas. Lee et Haytham s'en sont occupés. C'est directement la potence pour toi.

Un grand froid m'envahit. Connor allait affronter la mort en pensant que j'avais signé sa condamnation.

— Je ne mourrai pas aujourd'hui, répondit mon fils avec fierté. Je ne peux pas en dire autant pour toi.

Mais il jetait ça par-dessus son épaule, car les gardes qui escortaient le convoi à travers la place utilisaient déjà leur pique pour le pousser jusqu'à la potence. La clameur enfla quand la foule qui s'était écartée tenta de l'attraper, de le frapper et de le renverser. Je vis un homme, les yeux emplis de haine, sur le point de lui assener un coup, mais j'étais assez près pour l'en empêcher. Je lui tordis douloureusement le bras dans le dos, avant de le jeter au sol. Il leva les yeux vers moi, le regard étincelant, mais en voyant mon expression furieuse sous la capuche, il se contenta de se relever, avant d'être emporté par la foule en furie l'instant d'après.

Pendant ce temps, Connor était traîné dans ce goulet de violence revancharde, et j'étais trop loin pour arrêter un autre homme qui se jeta soudain sur lui pour le saisir – mais assez près pour reconnaître cet individu sous son capuchon, assez près pour lire sur ses lèvres.

— Tu n'es pas seul. Tu n'as qu'à crier quand tu auras besoin d'aide...

C'était Achilles, un Assassin connu.

Il était là – là pour sauver mon fils.

— Oublie-moi, répondit ce dernier. Tu dois arrêter Hickey. Il...

Mais il fut de nouveau emporté, et je finis la phrase dans ma tête :

...se prépare à assassiner George Washington.

Quand on parlait du loup. Le commandant en chef était arrivé avec une petite escorte. Pendant qu'on montait Connor sur l'échafaud et qu'un bourreau lui ajustait le nœud coulant autour du cou, l'attention de la foule se porta du côté opposé de la place. On conduisit Washington sur une plateforme en retrait, que des gardes vidèrent frénétiquement de la foule qui l'occupait. En tant que major-général, Charles était aussi avec lui, et cela me permit de comparer les deux hommes : Charles, bien plus grand que Washington, affichait un certain détachement par rapport au charisme bon enfant du

commandant en chef. En les regardant, je compris pourquoi le Congrès continental avait préféré Washington. Charles avait l'air si *britannique*.

Chartes quitta Washington et, entouré de quelques gardes, traversa la place, écartant la foule sur son passage, avant de gravir les marches de l'échafaud et de s'adresser aux gens, qui se pressèrent un peu plus près. Je me retrouvai comprimé entre des corps puant la bière et la sueur, et je jouai des coudes pour me faire un peu de place au milieu du troupeau.

— Frères, sœurs, camarades patriotes, commença Charles, et un silence impatient descendit sur la foule. Il y a plusieurs jours, nous avons découvert l'existence d'un plan si infâme, si vil, que le simple fait de le répéter me perturbe au plus haut point. L'homme devant vous a comploté pour tuer notre général tant aimé.

La populace en eut le souffle coupé.

— En effet, hurla Charles en prenant de l'assurance, nul ne sait quelle noirceur ou quelle folie l'animait. Lui-même ne présente aucun argument pour sa défense. Il ne montre aucun remords. Et malgré nos prières, nos suppliques pour qu'il dévoile ses secrets, il reste muet comme une tombe.

À ce moment, le bourreau s'avança et couvrit la tête de Connor avec un sac en toile de jute.

— Si cet homme ne veut pas s'expliquer – s'il ne veut ni se confesser ni se repentir –, quel autre choix nous reste-t-il à part la pendaison ? Il voulait nous livrer à nos ennemis. De fait, la justice nous oblige à l'envoyer dans l'au-delà. Que Dieu ait pitié de son âme.

Il avait terminé. Je regardai autour de moi pour tenter de repérer les hommes d'Achilles. S'il s'agissait d'une mission de sauvetage, c'était là le bon moment, non ? Mais où étaient-ils ? Qu'attendaient-ils, bon sang ?

Un archer. Ils devaient employer un archer. Ce n'était pas l'idéal : une flèche ne pourrait trancher complètement la corde. Au mieux, les alliés de mon fils pouvaient espérer fragiliser suffisamment les fibres pour que le poids de Connor la fasse craquer. Mais c'était le moyen le plus précis. Il pouvait se tenir...

Loin d'ici. Je me retournai pour observer les bâtiments derrière moi. Effectivement, il y avait un archer à l'endroit que j'aurais choisi, derrière une grande fenêtre à battants. Sous mes yeux, il banda la corde et visa le long de sa flèche. La trappe s'ouvrit, le corps de Connor tomba. L'archer tira.

La flèche fila au-dessus de nous, mais j'étais le seul à le savoir, et j'eus à peine le temps de me retourner vers la potence pour la voir entamer la corde et la fragiliser-comme prévu – mais pas assez pour la couper.

Prenant le risque d'être vu et découvert, je réagis quand même, par

réflexe, par instinct. Je sortis ma dague de sous ma robe et la lançai. Je la regardai fendre l'air et remerciai Dieu quand elle sectionna la corde et acheva le travail.

Tandis que le corps pris de soubresauts et – merci Seigneur – toujours bien vivant chutait par la trappe, un murmure de surprise retentit autour de moi. Pendant un moment, je me retrouvai avec un espace large d'un bras pendant que la foule s'écartait de moi, qui restais sous le choc. Au même instant, j'entrevis Achilles qui se glissait dans la fosse de l'échafaud où gisait le corps de mon fils. Puis je dus me battre pour m'enfuir, car les spectateurs hébétés s'étaient changés en une foule vindicative. Je devins la cible de coups de pieds et de coups de poings. Les gardes commencèrent à se frayer un passage vers moi. Je sortis ma lame et entaillai un ou deux individus – juste assez pour faire couler le sang et faire réfléchir mes autres adversaires. Un peu plus méfiants à présent, ils s'écartèrent enfin de moi. Je filai hors de la place et retrouvai mon cheval, les hurlements de la foule résonnant dans mes oreilles.

— Il a eu Thomas avant qu'il s'occupe de Washington, m'avoua plus tard Charles d'un air abattu.

Nous étions assis dans les ombres du *Restless Ghost* pour parler des événements de la journée. Il était inquiet et regardait constamment par-dessus son épaule. Je pouvais lire sur son visage la même émotion que celle qui m'agitait, et je lui enviais presque cette liberté d'exprimer ses sentiments. Moi, je devais dissimuler mon tourment. Et quel tourment : j'avais sauvé la vie de mon fils, mais de fait, j'avais saboté la mission de mon propre Ordre. Une opération que j'avais moi-même ordonnée. J'étais un traître. J'avais trompé mon organisation.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Connor a retrouvé Thomas. Avant de le tuer, il lui a posé des questions. Pourquoi William avait tenté d'acheter les terres de son peuple, et pourquoi nous voulions assassiner Washington.

Je hochai la tête avant de boire une gorgée de bière.

— Qu'a répondu Thomas ?

— Il a dit que Connor ne trouverait jamais ce qu'il cherchait.

Charles me regarda, les yeux écarquillés et fatigués.

— Et maintenant, Haytham ? On fait quoi ?

7 Janvier 1778

(Presque deux ans plus tard)

Charles commençait à en vouloir à Washington, et l'échec de notre tentative d'assassinat ne fit qu'augmenter sa colère. Il considérait la survie du commandant en chef comme un affront personnel – comment osait-il ? – et ne lui pardonna jamais vraiment. Peu après, New York tomba aux mains des Britanniques. Washington manqua d'être capturé, et fut tenu pour responsable, notamment par Charles bien sûr. Ce dernier resta singulièrement de marbre devant la traversée du Delaware par Washington – pourtant, la victoire de ce dernier à la bataille de Trenton raviva la confiance du peuple en la révolution. Pour Charles, tout se résumait à la défaite du commandant en chef à la bataille de Brandywine, et donc à la perte de la Philadelphie. L'attaque de Washington contre les Britanniques de Germantown avait été catastrophique. Et à présent, il y avait Valley Forge.

Après sa victoire lors de la bataille de White Marsh, Washington emmena ses troupes vers ce qu'il espérait être un endroit plus sûr pour le nouvel an. Il choisit Valley Forge, une hauteur de Pennsylvanie : douze mille continentaux si mal équipés et fatigués que les hommes sans chaussures laissèrent des empreintes sanglantes quand ils marchèrent pour établir le camp et se préparer pour l'hiver approchant.

Ce fut une vraie pagaille. Les réserves de nourriture et les vêtements étaient au plus bas, tandis que les chevaux mouraient de faim. La typhoïde, la jaunisse, la dysenterie et la pneumonie ravagèrent le camp et fauchèrent des milliers de personnes. Le moral et la discipline étaient presque inexistants.

Pourtant, malgré la perte de New York, de Philadelphie et la mort lente et glaçante de son armée à Valley Forge, Washington avait son ange gardien : Connor. Et mon fils, animé par la certitude de la jeunesse, croyait en Washington. Aucun mot de ma part n'aurait pu le faire changer d'avis, de cela j'étais certain. Rien de ce que j'aurais pu dire n'aurait pu le convaincre que Washington était le véritable responsable de la mort de sa mère. Pour lui, c'était un coup des Templiers, et qui peut le blâmer pour en être arrivé à cette conclusion ? Après tout, il avait vu Charles ce jour-là. Et pas seulement Charles, mais aussi William, Thomas et Benjamin.

Ah, Benjamin. Mon autre problème. Ces dernières années, il devint une sorte de disgrâce pour l'Ordre, pour dire le moins. Lorsqu'il tenta de vendre des informations aux Britanniques, il finit devant un tribunal en 75, présidé par nul autre que George Washington. À cette époque, comme il l'avait prévu bien des années auparavant, Benjamin était le médecin-chef et directeur général du service médical de

l'armée continentale. On le condamna à la prison pour « communication avec l'ennemi ». Contre toute attente, il y resta jusqu'à sa libération l'année dernière – et il disparut juste après.

J'ignorais s'il avait renié les idéaux de l'Ordre, comme l'avait fait Braddock bien des années avant. Mais ce que je savais, c'est qu'il était bien du genre à être responsable du vol des fournitures à destination de Valley Forge, ce qui, bien entendu, aggrava encore la situation des pauvres âmes installées là-bas. Il avait abandonné les objectifs de l'Ordre en faveur de l'enrichissement personnel. Il fallait l'arrêter, et c'était à moi de le faire. Je commençai mon enquête aux alentours de Valley Forge, et chevauchai à travers la campagne de Philadelphie couverte de neige jusqu'à l'église où Benjamin avait établi son camp.

Un ancien Templier dans une église. Elle était abandonnée. Pas seulement par sa congrégation d'origine, mais aussi par les hommes de Benjamin. Ils étaient partis depuis plusieurs jours. Il n'y avait plus rien. Pas de vivres, pas de soldats, juste des traces de feu déjà froides, et des formes irrégulières dans la boue, là où on avait planté les tentes. J'attachai mon cheval à l'arrière de l'église avant d'entrer. Le froid y était aussi mordant qu'à l'extérieur. Je trouvai d'autres restes de feu dans l'allée centrale et une pile de bois entassé près de la porte. Après plus ample inspection, je compris qu'il s'agissait des bancs coupés en morceaux. La vénération est la première victime du froid. Les bancs restants formaient deux rangées de chaque côté de l'église et faisaient face à une chaire imposante mais abandonnée aussi depuis longtemps. La poussière dansait dans les larges nappes de lumière qui traversaient les fenêtres sales enchâssées haut dans les énormes murs de pierre. Diverses caisses retournées et des vestiges d'emballage jonchaient le sol. Je furetai un moment, m'arrêtant çà et là pour examiner une caisse dans l'espoir de découvrir un indice sur la destination de Benjamin.

Soudain, un bruit – des pas Rapprochant de la porte. Je me figeai avant de me précipiter derrière la chaire au moment où les larges battants de chêne s'ouvraient dans un craquement sinistre, laissant passer une silhouette : une forme qui donnait l'impression de suivre mes propres pas, arpentant le sol de l'église exactement comme moi, retournant et inspectant les caisses, et étouffant des jurons comme je l'avais fait.

C'était Connor.

Je l'observai un moment depuis les ombres derrière la chaire. Il portait ses robes d'Assassin. Son regard était vif. J'avais l'impression de me contempler moi-même – une version plus jeune de votre serviteur, en tant qu'Assassin, la voie que j'aurais dû suivre, celle pour laquelle on m'avait entraîné, et que j'aurais empruntée, s'il n'y avait

eu la trahison de Reginald Birch. En l'observant lui – Connor –, je ressentis un mélange d'émotions, dont le regret, l'amertume et l'envie.

Je m'approchai.

Voyons s'il est si bon Assassin que cela.

Ou, pour dire les choses autrement : *voyons si je suis toujours aussi bon.*

Je l'étais toujours.

— Père, dit-il quand il se retrouva sur le dos avec ma lame contre sa gorge.

— Connor, répondis-je, sardonique. Une dernière parole ?

— Attendez.

— Choix décevant.

Il se débattit et son regard s'embrasa.

— Vous êtes venu inspecter l'église, non ? Pour vous assurer qu'il avait volé assez de marchandises pour vos frères britanniques ?

— Benjamin Church n'est pas mon frère, grognai-je. Pas plus que les tuniques rouges ou leur idiot de roi. Je m'attendais à de la naïveté. Mais ça... Les Templiers ne combattent pas pour la Couronne. Nous cherchons la même chose que toi, mon garçon. La liberté, la justice. L'indépendance.

— Mais...

— Mais quoi ? demandai-je.

— Johnson, Pitcairn, Hickey. Ils ont tenté de voler des terres. De saccager des villes. D'assassiner George Washington.

Je soupirai.

— Johnson voulait obtenir les territoires pour que nous les protégions. Pitcairn voulait encourager la diplomatie – que tu as fait foirer, suffisamment bien pour déclencher une foutue guerre. Et en ce qui concerne Hickey, George Washington est un chef minable. Il a perdu presque toutes les batailles auxquelles il a pris part. Cet homme est rongé par le doute et le manque d'assurance. Jette un coup d'œil à Valley Forge et tu sauras que je dis la vérité. Nous nous en tirerions tous bien mieux sans lui.

Mes mots l'affectaient, je le sentais.

— Écoute, même si j'adorerais discuter avec toi, la bouche de Benjamin Church est aussi grande que son ego. Manifestement, tu veux les vivres qu'il a volés. Je veux qu'il soit puni. Nos objectifs se rejoignent.

— Que proposez-vous ? demanda-t-il avec méfiance.

Qu'est-ce que je propose ?

Je vis son regard se poser sur l'amulette à mon cou, et en retour, le mien tomba sur son collier. Il ne faisait aucun doute que sa mère lui avait parlé de mon pendentif, et il ne faisait aucun doute qu'il aurait

voulu me le dérober. D'un autre côté, ces emblèmes que nous portions étaient deux souvenirs d'elle.

— Une trêve. Peut-être... *Peut-être* que passer un peu de temps ensemble nous ferait du bien. Tu es mon fils, après tout, et on peut encore te sauver de l'ignorance.

Il y eut un silence.

— Ou je peux te tuer maintenant si tu préfères, ajoutai-je en riant.

— Savez-vous où est parti Church ? demanda-t-il.

— J'ai bien peur que non. J'espérais lui tendre une embuscade quand lui ou l'un de ses hommes reviendrait ici. Mais j'ai l'impression que je suis arrivé trop tard. Ils ont déjà vidé les lieux.

— Je pourrais peut-être le pister, répondit-il avec une étrange note de fierté dans la voix.

Je reculai et l'observai tandis qu'il me donnait une démonstration un peu prétentieuse de l'entraînement d'Achilles, m'indiquant des marques sur le sol, là où on avait tiré des caisses.

— Le chargement était lourd, déclara-t-il. On l'a sûrement mis dans un chariot pour le transporter... Il y avait des vivres dans les caisses – mais aussi des médicaments et des vêtements.

Connor désigna une zone où la neige avait été retournée.

— Il y avait une carriole ici... Qui s'alourdissait lentement à mesure qu'on y chargeait les fournitures. La neige masque les traces, mais il en reste assez pour qu'on les suive. Venez...

Je récupérai mon cheval, le rejoignis et nous partîmes ensemble. Connor me montrait les sillons laissés par les roues tandis que j'essayais de cacher mon admiration. Ce n'était pas la première fois que j'étais surpris par la similitude de nos connaissances, et je remarquai qu'il agissait exactement comme je l'aurais fait dans la même situation. À une vingtaine de kilomètres du camp, il se retourna sur sa selle et me lança un regard triomphant tout en indiquant la route devant nous. Un chariot accidenté, dont le conducteur tentait de réparer la roue en maugréant. Nous nous approchâmes.

— C'est bien ma veine... Je vais crever de froid si je ne répare pas ça...

Surpris par notre approche, il releva la tête et ses yeux s'agrandirent de terreur. Son mousquet n'était pas loin, mais encore trop pour qu'il puisse l'atteindre. Je sus instantanément – au moment même où Connor lui demandait d'un air hautain s'il appartenait à la troupe de Benjamin Church – qu'il tenterait de s'enfuir, et, comme je l'avais prévu, il essaya. Les yeux fous, il se releva et s'enfuit entre les arbres, pataugeant dans la neige, courant péniblement avec l'élégance d'un éléphant blessé.

— Bien joué, dis-je en souriant.

Connor me lança un regard furieux, puis sauta de sa selle et se rua

dans la forêt à la poursuite du conducteur. Je le laissai partir et poussai un soupir avant de descendre de cheval. Je vérifiai ma lame, et écoutai le vacarme venant des bois quand mon fils rattrapa l'homme. Alors seulement, j'entrai dans la forêt pour les rejoindre.

— Ce n'était pas très sage de courir, disait Connor.

Il avait plaqué l'homme contre un arbre.

— Que... Que voulez-vous ? balbutia le misérable.

— Où est Benjamin Church ?

— Je ne sais pas. On partait pour un camp, juste au nord d'ici. C'est là qu'on décharge normalement. Peut-être que vous le trouverez là-bas.

Il me regarda, comme s'il cherchait du soutien. Je sortis donc mon pistolet et l'abattis.

— Allez, ça suffit, dis-je. On ferait mieux d'y aller.

— Vous n'étiez pas obligé de le tuer, répondit Connor en essuyant le sang de l'homme sur son visage.

— Nous savons où est le camp. Il a rempli son office.

Alors que nous retournions à nos chevaux, je me demandai quelle image je lui offrais là. Qu'essayais-je de lui apprendre ? Le voulais-je aussi fragile et usé que moi ? Tentais-je de lui montrer où sa voie le conduirait ?

Perdus dans nos pensées, nous chevauchâmes jusqu'aux abords du camp, et nous descendîmes de selle dès que nous aperçûmes les nuages de fumée révélateurs au-dessus des arbres. Nous attachâmes nos chevaux pour continuer à pied, nous glissant furtivement et silencieusement entre les arbres. Nous restâmes dans la forêt, rampant sur la neige et utilisant ma longue-vue pour observer des hommes, au loin à travers les branches et au-delà des troncs. Ils arpentaient le camp et se rassemblaient autour des feux pour se réchauffer. Connor me quitta pour s'introduire sur le site, tandis que je m'installais confortablement et hors de vue.

Enfin, c'est ce que je pensais – je me croyais caché – jusqu'à ce que je sente le chatouillis d'un mousquet contre ma nuque.

— Tiens, tiens, tiens, qu'avons-nous là ?

J'étouffai un juron alors qu'on me relevait. Ils étaient trois, et manifestement très satisfaits de m'avoir capturé. C'était mérité. J'étais très difficile à surprendre. Il y a dix ans, je les aurais entendus et j'aurais filé sans un bruit. Dix ans encore auparavant, je les aurais entendus arriver, je me serais caché, et je les aurais tous éliminés.

Deux braquaient sur moi des mousquets pendant que le troisième approchait en se passant nerveusement la langue sur les lèvres. Il émit un bruit comme s'il était impressionné et décrocha ma lame secrète avant de s'emparer de mon épée, de ma dague et de mon pistolet. Il ne se détendit qu'une fois que je fus désarmé. Il ricana, révélant ainsi un

paysage de dents noircies et pourries. Il me restait une arme secrète, bien entendu : Connor. Mais où était-il, bon sang ?

Dents Pourries avança d'un pas. Grâce à Dieu, il cachait tellement mal ses intentions que je pus me décaler légèrement quand il me donna un coup de genou dans les parties. Juste assez pour éviter de sérieux dégâts sans qu'il s'en aperçoive. Je couinai en feignant la douleur et tombai sur le sol gelé, où je restai prostré, l'air plus assommé que je ne l'étais vraiment. Je devais gagner du temps.

— Ça doit être un espion colon, dit l'un des hommes.

Il s'appuya sur son mousquet et se pencha pour me regarder.

— Non. C'est autre chose, répondit le premier, en se penchant lui aussi tandis que je me redressais sur les mains et les genoux. Quelqu'un de spécial. N'est-ce pas... *Haytham* ? Church m'a *tout* dit à ton sujet.

— Alors tu devrais te méfier un peu plus, rétorquai-je.

— Tu n'es pas vraiment en position d'nous m'nacer, grogna Dents Pourries.

— Pas encore, continuai-je calmement.

— Vraiment ? Et si on t'donnait tort ? Tu t'es déjà pris une crosse de mousquet dans la gueule ?

— Non, mais j'ai l'impression que tu sais de quoi tu parles.

— Hein ? Tu t'crois drôle ?

Je levai les yeux jusqu'à regarder dans les branches au-dessus d'eux. J'y vis Connor, accroupi, sa lame secrète sortie et un doigt sur les lèvres. Un expert dans l'art de grimper aux arbres, bien sûr. Certainement entraîné par sa mère. Une pratique qu'elle m'avait enseignée également. Personne ne se déplaçait dans les frondaisons aussi bien qu'elle.

Je dévisageai l'homme aux chicots, sachant qu'il ne lui restait plus que quelques secondes à vivre. Cela atténua l'impact de sa botte quand elle percuta ma mâchoire et que je fus projeté en arrière, atterrissant comme un pantin dans un fourré.

Il est peut-être temps d'intervenir, maintenant, Connor, pensai-je.

Ma vue troublée par la souffrance, je fus récompensé de ma peine par la vision de mon fils sautant de son perchoir, sa lame étincelant dans l'air avant de ressortir par la bouche du premier garde malchanceux. Les deux autres étaient morts avant même que j'aie fini de me relever.

— New York, dit Connor.

— Eh bien quoi ?

— C'est là qu'on trouvera Benjamin.

— Eh bien, c'est là qu'on va, alors.

New York avait changé depuis ma dernière visite. C'était le moins qu'on puisse dire : elle avait brûlé. Le Grand Incendie de septembre 1776 avait débuté dans la *Fighting Cocks Tavern*, avant de détruire plus de cinq cents maisons, laissant derrière lui un quart de la ville carbonisé et inhabitable. Résultat, les Britanniques avaient instauré la loi martiale. Les domiciles avaient été confisqués et donnés aux officiers de l'armée anglaise, les églises avaient été transformées en prisons, et les casernes en infirmeries. On avait l'impression que l'âme même de la ville s'était éteinte. À présent, c'était le drapeau de l'Union qui pendait mollement des mâts au sommet des bâtiments de brique orange. Là où auparavant la cité débordait d'énergie et d'animation – de vie sous ses auvents, sous ses porches et derrière ses carreaux –, à présent, ces mêmes lieux étaient sales et abîmés, les fenêtres noircies par la suie. La vie suivait son cours, mais les citoyens levaient rarement les yeux du pavé. Ils avançaient les épaules basses, l'air abattus.

Dans un tel climat, il ne me fut pas difficile de dénicher Benjamin. Il se trouvait dans une brasserie abandonnée, sur le port.

— On devrait avoir fini avant le lever du soleil, prédis-je assez durement.

— Parfait, répondit Connor. J'aimerais bien que ces fournitures repartent aussi vite que possible.

— Bien entendu. Je ne voudrais pas te tenir éloigné de ta cause perdue. Allez viens, suis-moi.

Nous montâmes sur les toits et, quelques instants plus tard, nous contemplâmes le paysage urbain de New York, impressionnés pendant quelques instants par sa gloire majestueuse dévastée par la guerre.

— Je voudrais vous demander quelque chose, finit par dire Connor. Vous auriez pu me tuer lors de notre première rencontre. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

J'aurais pu te laisser mourir sur l'échafaud, pensai-je. J'aurais pu laisser Thomas te tuer dans la prison de Bridewell. Qu'est-ce qui m'en avait aussi empêché lors de ces deux occasions ? Quelle était la réponse ? Est-ce que je me faisais vieux ? Sentimental ? Peut-être étais-je nostalgique d'une vie que je n'avais jamais connue.

Il n'y avait aucune de ces hypothèses que je souhaitais soumettre à Connor, cependant. Après une pause, j'éludai sa question avec un :

— La curiosité. D'autres questions ?

— Que recherchent les Templiers ?

— L'ordre, répondis-je. Un objectif. Une destinée. Rien de plus. C'est vous qui nous confondez avec toutes ces inanités au sujet de la liberté. À une époque, les Assassins poursuivaient un but bien plus sensé : la paix.

— La liberté *est* dans la paix.

— Non. C'est la porte ouverte au chaos. Regarde simplement cette petite révolution que tes amis et toi avez déclenchée. J'ai parlé devant le Congrès continental. Je les ai écoutés taper du pied et crier. Tout ça au nom de la liberté. Mais ce n'est que du bruit.

— Et c'est pour ça que vous soutenez Charles Lee ?

— Il comprend bien mieux les besoins de cette nation en devenir que ces nigauds qui prétendent la représenter.

— J'ai l'impression que vous avez goûté trop de pommes pourries, dit-il. Le peuple a choisi, et c'est Washington.

Et c'était reparti. Je lui enviais presque son regard si tranché sur le monde. Il appartenait à un univers où il ne restait aucune place pour le doute, manifestement. Quand il apprendrait la vérité sur Washington – ce qui, si mon plan réussissait, ne devrait pas tarder –, son monde volerait en éclats, et toutes ses convictions aussi. Si je lui enviais son assurance pour l'instant, je ne lui enviais sûrement pas ça.

— Le peuple n'a rien choisi, soupirai-je. C'est le choix d'un groupe de couards privilégiés qui ne cherchent qu'à s'enrichir. Ils se sont réunis en secret et ont pris une décision qui leur profitait à tous. Peut-être l'ont-ils dissimulée derrière de belles paroles, mais cela reste une mascarade. La seule différence, Connor, la seule différence entre ceux que tu aides et moi, c'est que je ne feins pas l'affection.

Mon fils me regarda. Il y a peu, j'avais prétendu que rien de ce que je pourrais dire n'aurait d'effet sur lui. Et pourtant, en ce moment même, j'essayais malgré tout. Et peut-être me trompais-je. Peut-être ce que je disais le touchait-il.

Lorsque nous arrivâmes à la brasserie, il devint évident que Connor avait besoin d'un déguisement. Ses robes d'Assassin le trahissaient un peu trop facilement. Il s'en procura un et profita de l'occasion pour se donner en spectacle une fois de plus. Mais je restai tout aussi avare de compliments. Habillés enfin pour l'occasion, nous nous dirigeâmes vers l'enceinte du bâtiment dont les grands murs de briques rouges nous dominaient, les fenêtres sombres nous transperçant de leur regard implacable. À travers les grilles, je distinguai les tonneaux et les charrettes de la brasserie, mais aussi des hommes qui allaient et venaient. Benjamin avait remplacé la plupart de ses troupes templières par des mercenaires à sa solde. L'Histoire se répétait, pensai-je en me rappelant Edward Braddock. J'espérais juste que Church serait moins difficile à tuer que mon ancien ennemi. Quelque chose me disait que oui. J'avais peu de foi dans le calibre de mes adversaires ces derniers temps.

J'avais peu de foi en quoi que ce soit ces derniers temps.

— Arrêtez-vous, étrangers ! gronda un garde en sortant des

ombres, dérangeant le brouillard qui tourbillonnait autour de ses chevilles. Vous êtes sur une propriété privée. Que venez-vous faire ici ?

Je relevai mon chapeau pour lui montrer mon visage.

— Le Père de la Compréhension nous guide, répondis-je, et l'homme sembla se détendre, même s'il regardait toujours Connor avec méfiance.

— Toi, je te reconnais, me rétorqua-t-il. Mais pas le sauvage.

— C'est mon fils.

Cette phrase me laissa un goût étrange dans la bouche.

Pendant ce temps, le garde examinait Connor avec attention puis, après un dernier coup d'œil, il me lança :

— On a goûté au fruit défendu, hein ?

Je lui laissai la vie sauve. Pour l'instant. Je me contentai de sourire.

— Allez-y, dit-il.

Une fois passé le portail de l'enceinte principale de la brasserie *Smith & Cie.*, nous nous engageâmes aussitôt dans une allée couverte, dont les portes conduisaient aux entrepôts et aux bureaux. Immédiatement, je crochetai la serrure de la première d'entre elles pendant que mon fils faisait le guet tout en discutant.

— Ça a dû vous paraître étrange de découvrir mon existence ainsi, chuchota-t-il.

— En fait, je suis plus curieux de savoir ce que ta mère t'a dit à mon sujet, répondis-je en travaillant sur le verrou. Je me suis souvent demandé à quoi aurait ressemblé la vie si nous étions restés ensemble.

Sur une impulsion, j'ajoutai :

— Comment va-t-elle, d'ailleurs ?

— Elle est morte. Assassinée.

Par Washington, pensai-je, mais je me gardai bien de dire quoi que ce soit à part :

— Je suis triste de l'apprendre.

— Vraiment ? Vos hommes sont les coupables.

À ce moment, j'avais ouvert la porte, mais au lieu d'entrer, je la refermai et me retournai pour faire face à Connor.

— *Quoi ?*

— Je n'étais qu'un enfant. Ils cherchaient les anciens. Déjà à l'époque je savais qu'ils étaient dangereux. J'ai donc gardé le silence. Charles Lee m'a frappé jusqu'à ce que je perde connaissance, à cause de ça.

J'avais donc raison. L'anneau de Templier de Charles avait bien laissé une empreinte aussi physique que psychologique sur Connor.

Je n'eus aucune peine à laisser l'horreur s'afficher sur mon visage, même si je feignais d'être choqué. Il poursuivit.

— À mon réveil, le village brûlait. Vos hommes avaient déjà disparu, comme les chances de survie de ma mère.

Là était pour moi l'occasion de lui faire accepter la vérité.

— Impossible, dis-je. Je n'ai jamais donné cet ordre. Plutôt le contraire, même. Je leur ai dit d'abandonner la recherche des sites ancestraux. Nous devons nous concentrer sur des entreprises plus profitables...

Connor eut l'air dubitatif, mais haussa les épaules.

— Ça n'a pas d'importance. C'est vieux maintenant.

Oh que si, ça avait de l'importance.

— Mais tu as grandi en me croyant – moi, ton propre père – responsable de cette atrocité. Je n'y suis pour rien.

— Peut-être que vous dites la vérité. Peut-être pas. Le saurai-je jamais ?

Nous nous introduisîmes silencieusement dans l'entrepôt, où des tonneaux empilés les uns sur les autres semblaient bloquer toute lumière. Non loin, une silhouette nous tournait le dos. Il n'y avait aucun bruit, à part le léger grattement que l'homme émettait en écrivant sur le registre qu'il avait dans les mains. Bien sûr, je le reconnus immédiatement, et je pris une profonde inspiration avant de l'interpeller.

— Benjamin Church, tonnai-je. Vous êtes accusé d'avoir trahi l'Ordre des Templiers et d'avoir abandonné nos principes pour la poursuite de l'enrichissement personnel. Pour ces crimes, je vous condamne à la peine de mort.

Benjamin se retourna. Mais ce n'était pas lui. C'était un leurre... qui se mit soudain à hurler.

— Maintenant ! Maintenant !

À ces mots, des hommes surgirent de leur cachette et remplirent la pièce, braquant sur nous leurs pistolets et leurs épées.

— Vous arrivez trop tard, ricana le leurre. Church et le chargement sont partis depuis longtemps. Et j'ai bien peur que vous ne soyez pas en état de les suivre.

Nous restâmes immobiles, nos adversaires se rassemblant devant nous, et nous remerciâmes nos mentors et leurs entraînements, car nous pensions tous deux la même chose :

Face à une force supérieure en nombre, volez-lui l'élément de surprise. Transformez la défense en attaque.

Et c'est ce que nous fîmes : nous attaquâmes. Nous accordant un bref regard, nous révélâmes nos lames en chargeant d'un bond, et les fichâmes dans les gardes les plus proches. Leurs cris résonnèrent contre les murs de l'entrepôt. D'un coup de pied, je renversai un pistolier dont la tête percuta une caisse, avant de lui sauter dessus, les

genoux sur son torse, enfonçant ma lame à travers son visage jusque dans son cerveau.

Je me retournai juste à temps pour voir Connor se baisser en faisant un large mouvement de son arme, éentrant ainsi deux autres gardes malchanceux, qui tombèrent en agrippant leur estomac béant – deux futurs cadavres qui l’ignoraient encore. Un mousquet retentit et j’entendis un sifflement dans l’air. La balle m’avait raté, et le tireur le paya de sa vie. Deux hommes se ruèrent sur moi en fauchant l’air de leurs épées. Je les éliminai en remerciant le Ciel que Benjamin ait employé des mercenaires plutôt que des troupes templières. Elles n’auraient pas été aussi faciles à vaincre.

En l’occurrence, le combat fut aussi court que brutal, et il ne resta bientôt plus que le leurre. Connor le menaçait et il tremblait comme un enfant effrayé, allongé sur le sol de brique désormais couvert de sang.

J’achevai un mourant avant de rejoindre mon fils et je l’entendis demander :

— Où est Church ?

— Je vais parler, répondit le geignard. Tout ce que vous voudrez. Promettez-moi juste de m’épargner.

Connor me regarda et, que nous soyons d’accord ou pas, il l’aida à se relever. En nous jetant des coups d’œil nerveux, le leurre poursuivit :

— Il est parti hier pour la Martinique. Il a loué un passage sur un sloop marchand baptisé *The Welcome*. Il a rempli la moitié de sa cale avec les fournitures volées aux patriotes. C’est tout ce que je sais. Je vous le jure !

Derrière lui, j’enfonçai ma lame dans sa colonne vertébrale et il posa un regard ahuri sur la pointe qui dépassait de son torse.

— Vous aviez promis..., balbutia-t-il.

— Et il a tenu sa promesse, répondis-je froidement en fixant Connor du regard, le mettant presque au défi de me contredire. Partons, ajoutai-je au moment où trois fusiliers faisaient leur apparition sur la galerie au-dessus de nous, dans un tonnerre de bottes claquant sur le bois.

Ils épaulèrent leur mousquet et ouvrirent le feu. Mais pas sur nous – sur les tonneaux à côté. Trop tard, je compris qu’ils étaient remplis de poudre à canon.

J’eus à peine le temps de pousser Connor derrière des barils de bière quand les tonneaux éclatèrent, suivis par d’autres, chacun détonnant dans un fracas assourdissant qui sembla déformer l’air et arrêter le temps. L’explosion fut si puissante que quand j’ouvris les yeux et ôtai les mains de mes oreilles, je fus presque surpris de voir l’entrepôt encore debout. La force du souffle avait soufflé tous ceux

qui ne s'étaient pas jetés au sol. Mais les mercenaires se relevaient déjà en ramassant leur mousquet et, toujours sourds, se criaient après en essayant de nous repérer à travers les nuages de poussière. Des flammes léchaient les barils et des caisses prenaient feu. Non loin, un garde se mit à courir dans l'entrepôt, ses vêtements et ses cheveux enflammés. Il hurla tandis que sa figure fondait, puis tomba à genoux avant de mourir, le visage collé à la pierre. L'incendie dévorant trouva de la bourre, qui prit instantanément feu. Nous nous tenions désormais au beau milieu d'un brasier infernal.

Les balles de mousquet se mirent à voler autour de nous. En chemin vers l'escalier menant à la galerie, nous éliminâmes deux sabreurs avant de nous frayer un passage à coups d'épée à travers quatre fusiliers. Le sinistre se répandait rapidement – même les gardes s'enfuyaient à présent – et nous dûmes monter à l'étage suivant, grimpant toujours plus haut, jusqu'à atteindre le grenier de l'entrepôt de la brasserie.

Nos adversaires étaient sur nos talons, mais pas les flammes. En regardant par une fenêtre, nous distinguâmes de l'eau en dessous de nous, et je cherchai une issue des yeux. Connor m'agrippa et nous projeta contre la vitre, nous faisant traverser les carreaux. Nous tombâmes dans l'eau avant même que j'aie eu le temps de protester.

Hors de question de laisser Benjamin s'enfuir. Subir la vie à bord de *l'Aquila* pendant près d'un mois, piégé avec les amis de Connor et Robert Faulkner, le capitaine du bateau, entre autres ; pourchasser le schooner de Church, qui était resté juste hors de portée, évitant les tirs de canon ; l'entrevoir sur le pont de son navire, lui et son visage moqueur, ce qui était tout à fait odieux... Non, il était hors de question de le laisser s'enfuir. Surtout quand nous l'approchâmes d'aussi près dans des eaux proches du Golfe du Mexique, *l'Aquila* filant à côté du schooner.

Voilà pourquoi je pris la barre des mains de Connor, avant de virer brutalement pour lancer le bateau contre celui de Church. Personne ne s'y attendait. Et sûrement pas l'équipage du schooner. Ni les hommes de *l'Aquila*, ni Connor ou Robert – juste moi. Et encore, j'eus pleinement conscience de ce que je faisais quand la proue de *l'Aquila* percuta le flanc du schooner, perforant sa coque, et projetant violemment sur le côté les membres de l'équipage qui ne s'accrochaient pas à quelque chose. C'était peut-être un peu inconscient de ma part. Peut-être devrais-je des excuses à Connor – et plus certainement à Faulkner – pour les dégâts infligés au bateau.

Mais je ne pouvais pas laisser Benjamin me filer entre les doigts.

Pendant un moment, il n'y eut qu'un silence abasourdi. Seuls résonnèrent le bruit des débris de bateau clapotant sur l'océan, et les grincements et craquements des poutres maltraitées. Une légère brise agitait les voiles au-dessus de nous, mais aucun des navires ne bougeait, comme si le choc de l'impact les avait figés.

Et tout aussi soudainement, une clameur monta. Les deux équipages avaient repris leurs esprits. J'avais devancé Connor, et filé à la proue de *l'Aquila*, avant de sauter sur le pont du schooner de Benjamin. J'atterris, la lame sortie, et tuai le premier marin qui leva une arme vers moi, l'embrochant avant de balancer son corps animé de spasmes par-dessus bord.

Je trouvai l'écoutille et m'y précipitai. J'en sortis un membre d'équipage qui tentait de s'échapper et lui enfonçai ma lame dans le torse avant de descendre les marches. Après un dernier regard au désastre que j'avais causé, aux deux bateaux bloqués qui commençaient lentement à tourner sur eux-mêmes dans l'océan, je refermai l'écoutille derrière moi.

J'entendis une cavalcade retentissante sur le pont au-dessus de ma tête, puis les cris étouffés et les détonations d'armes accompagnant une bataille, suivis du choc sourd des corps qui tombaient sur le bois. En comparaison, un silence étrange, moite, et presque inquiétant régnait sur l'entrepont. Mais venant d'un peu plus loin devant, je reconnus le clapotis caractéristique m'indiquant que le schooner

prenait l'eau. D'ailleurs, il pencha soudainement et je m'accrochai à un montant. Quelque part, le murmure de l'eau s'infiltrant devint le bruit d'un flot continu. Combien de temps le navire resterait-il à flot ?

Par la même occasion, je remarquai ce que Connor n'allait pas tarder à découvrir : les fournitures que nous poursuivions depuis si longtemps n'existaient pas, ou n'étaient pas sur ce navire en tout cas.

J'enregistrais à peine cette information quand j'entendis un bruit et me retournai pour voir Benjamin Church, tenant à deux mains un pistolet braqué sur moi, l'œil dans la mire.

— Bonjour, Haytham, grogna-t-il en appuyant sur la gâchette.

Il était bon. Je le savais. Voilà pourquoi il avait tiré immédiatement, pour m'abattre tant qu'il bénéficiait de l'élément de surprise. De même, il ne m'avait pas visé directement, mais un endroit légèrement sur ma droite, sachant que j'étais droitier et que j'esquiverais naturellement de mon côté le plus fort.

Mais bien entendu, je savais tout cela : c'est moi qui l'avais entraîné. J'esquivai sur la gauche, non sur la droite, et sa balle s'écrasa dans la coque sans causer de dégâts. Après un roulé-boulé, je me relevai et bondis. J'étais sur lui avant même qu'il tire son épée. Agrippant sa chemise d'une main, de l'autre je lui arrachai son pistolet et le jetai au loin.

— Nous avons un rêve, Benjamin, lui criai-je au visage. Un rêve que vous avez cherché à détruire. Et pour ça, mon ami déchu, vous allez payer.

Je lui donnai un coup de pied aux parties. Il se plia en deux, hoquetant de souffrance. Je le frappai au foie avant de lui donner un coup de poing dans la mâchoire avec assez de force pour envoyer deux dents sanglantes voler sur l'entrepont.

Je le laissai tomber, et il atterrit dans une flaque, son visage éclaboussé par une vague d'eau de mer. Le navire s'inclina de nouveau mais, à ce moment précis, je m'en moquais. Quand Benjamin tenta de se redresser sur ses mains et ses genoux, je lui donnai des coups de botte, lui coupant ce qui lui restait de souffle. Ensuite, j'attrapai une corde avant de le remettre debout, et de le coller contre un tonneau pour l'y attacher avec le plus grand soin. Sa tête bascula en avant, des filets de sang, de salive et de morve dégoulinant lentement jusqu'au bois à ses pieds. Je reculai, lui saisis les cheveux et le foudroyai du regard. Je le frappai au visage et j'entendis le son de son nez qui se cassait. Je reculai de nouveau, chassant le sang qui tachait mes phalanges.

— *Ça suffit !* hurla Connor derrière moi.

Je me retournai pour le découvrir qui me regardait, puis ses yeux se posèrent sur Benjamin, et une expression écœurée se peignit sur son visage.

— Nous sommes venus pour une raison..., dit-il.

— Des raisons différentes, manifestement, répondis-je.

Mais mon fils me dépassa et pataugea dans l'eau – qui nous arrivait désormais aux chevilles-jusqu'à Church, qui le toisait de ses yeux pochés et injectés de sang.

— Où sont les fournitures que tu as volées ? demanda Connor.

— Va au Diable, cracha Benjamin avant de commencer à chanter un *Rule Britannia* halluciné.

Je m'avançai.

— Fermez-la, Church.

Aucun effet. Il continua à chanter.

— Connor, dis-je. Apprends ce qu'il te faut et qu'on en finisse.

Mon fils s'approcha, la lame sortie, et la colla contre la gorge de Benjamin.

— Je repose la question, dit-il. Où est le chargement ?

Church le regarda puis lui adressa un clin d'œil. Un instant, je crus que sa prochaine action serait d'insulter Connor ou de lui cracher dessus, mais il se contenta de parler :

— Sur l'île, là-bas. Attendant d'être récupéré. Mais tu n'as aucun droit dessus. Il ne t'appartient pas.

— Non, il n'est pas à moi, répondit mon fils. Ces fournitures sont destinées à des hommes et à des femmes qui croient en quelque chose de plus important que leur petite personne. Des gens qui se battent et meurent pour qu'un jour, ils puissent vivre libérés des tyrannies comme celle que tu défends.

Benjamin sourit tristement.

— Sont-ce les mêmes hommes et femmes qui combattent avec des mousquets forgés en acier britannique ? Qui pansent leurs blessures avec des bandages cousus par des mains anglaises ? Heureusement pour eux que nous faisons tout le travail. Ils en récoltent les fruits.

— Tu inventes des histoires pour excuser tes crimes. Comme si c'était toi l'innocent et eux les voleurs, rétorqua Connor.

— Tout est une question de point de vue. Aucun chemin dans la vie n'est totalement droit et juste, sans faire de victimes. Penses-tu vraiment que la Couronne n'épouse aucune cause ? Tu devrais le comprendre mieux que personne, toi qui es si impliqué dans ton combat contre les Templiers, qui eux-mêmes voient leur œuvre comme juste. Pense à ça la prochaine fois que tu prétendras que seul ton travail contribue au bien du plus grand nombre. Tes ennemis ne seront pas d'accord, et ils n'auront pas tort.

— Tes paroles sont peut-être sincères, murmura Connor. Mais elles n'en sont pas plus vraies.

Et il l'acheva.

— Tu as bien agi, dis-je alors que le menton de Church retombait

sur son torse et que son sang gouttait dans l'eau qui continuait à monter. Sa mort est une bénédiction pour nous deux. Allez viens, je suppose que tu vas vouloir de l'aide pour récupérer tout ce qui se trouve sur l'île...

Cela faisait des mois que je ne l'avais pas vu, et pourtant je ne pouvais nier le fait que je pensais souvent à lui. Lorsque cela m'arrivait, je me disais qu'il n'y avait aucun espoir pour nous. Moi, un Templier – forgé dans le creuset de la trahison, mais un Templier malgré tout – et lui un Assassin, créé par la boucherie de notre Ordre.

Autrefois, des années auparavant, j'avais rêvé d'unir les Assassins et les Templiers, mais j'étais plus jeune et idéaliste à l'époque. Le monde ne m'avait pas encore révélé son vrai visage. Celui-ci était implacable, cruel et sans pitié. Il ne laissait aucune place aux rêveurs.

Cependant, il était revenu vers moi, et bien qu'il ne m'ait rien dit – pas à haute voix en tout cas –, je me demandais si l'idéalisme que j'avais autrefois ressenti ne se cachait pas dans son regard, et si ce n'était pas ce qui l'avait amené à New York, devant ma porte, pour chercher des réponses ou mû par le désir de mettre fin aux doutes qui le rongeaient.

Je me trompais peut-être. Il était possible que l'incertitude habite cette jeune âme, après tout.

New York était toujours à la merci des escouades de soldats anglais qui patrouillaient dans les rues. Personne n'avait été tenu pour responsable de l'incendie qui avait eu lieu il y a quelques années et qui avait plongé la ville dans une dépression aussi noire que la suie. Certains quartiers restaient d'ailleurs inhabitables. Sous la loi martiale, la domination anglaise était rude et le peuple de plus en plus aigri. N'étant pas d'ici, j'avais pu étudier d'un œil cynique les deux groupes : les citoyens opprimés au regard haineux et les soldats brutaux et indisciplinés. Je continuais à faire mon devoir : tenter de remporter cette guerre, briser l'occupation et trouver la paix.

J'étais en train d'interroger l'un de mes indics, un misérable nommé Tremblote – à cause d'un mouvement qu'il faisait avec son nez –, lorsque j'aperçus Connor du coin de l'œil. Je levai la main pour l'arrêter tout en continuant ma conversation avec mon informateur. Que me voulait mon fils ? Que pouvait-il espérer de l'homme soi-disant responsable d'avoir donné l'ordre d'assassiner sa mère ?

— Nous devons connaître les plans des loyalistes si nous voulons mettre fin à cette situation, annonçai-je à mon homme de main tandis que Connor nous écoutait – non pas que cela ait la moindre importance.

— J'ai essayé, répondit Tremblote en jetant un coup d'œil au nouvel arrivant, mais même les soldats ne savent plus rien. On leur dit juste d'attendre les ordres d'en haut.

— Continue à fouiner, alors, et reviens me voir quand tu auras quelque chose d'intéressant à raconter.

Mon informateur acquiesça avant de s'éloigner furtivement, et

j'inspirai profondément puis fis face à Connor. Nous nous jaugeâmes du regard l'espace d'un instant, et je l'observai de haut en bas. Les habits d'Assassin semblaient jurer avec le jeune Indien qui les portait, avec ses longs cheveux bruns et ses yeux perçants – les yeux de Ziio. Je me demandai ce qui pouvait bien se cacher derrière.

Au-dessus de nous, une volée de corbeaux s'installa sur le rebord d'un immeuble en croassant bruyamment.

Non loin, des soldats anglais adossés à un chariot reléquaient les femmes en route vers la laverie tout en leur faisant des propositions obscènes et en menaçant quiconque osait les regarder de travers.

— La victoire est proche, annonçai-je à mon compagnon en le prenant par le bras pour l'éloigner des Anglais. Encore quelques attaques bien placées et nous remporterons la guerre civile. Nous serons enfin débarrassés de la Couronne.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? me demanda-t-il alors que son demi-sourire trahissait une satisfaction certaine.

— Rien pour l'instant, puisqu'on ignore tout de leurs plans.

— Je pensais que les Templiers avaient des yeux et des oreilles partout, répliqua-t-il avec une pointe de cynisme, tout comme l'aurait fait sa mère.

— C'était le cas, jusqu'à ce que tu commences à les couper.

— Selon votre contact, les ordres viennent d'en haut. On sait donc ce qu'il faut faire : traquer les derniers commandants loyalistes.

— Les soldats obéissent aux Jaegers, et les Jaegers aux commandants, ce qui signifie que l'on doit remonter les échelons un par un.

Je levai les yeux. Non loin, les Anglais, toujours aussi obscènes, ne faisaient pas honneur à leur uniforme, ni à leur drapeau ou au roi George. Les Jaegers formaient la liaison entre les hauts gradés et la simple piétaille. Ils étaient censés surveiller les soldats et les empêcher d'énervé une population déjà hostile. Mais ils montraient rarement le bout de leur nez, sauf en cas de réel problème. Le meurtre d'un fantassin ou deux, par exemple.

Je tirai le pistolet de mes robes et le pointai vers l'autre côté de la rue. Du coin de l'œil, je vis Connor ouvrir grand la bouche tandis que je visais les soldats indisciplinés près du chariot. J'en choisis un qui venait tout juste de faire une remarque déplacée à une femme qui le dépassait tête baissée.

J'appuyai sur la détente.

Le coup de feu retentit dans la rue. Ma victime tituba, du sang brun suintant déjà du trou de la taille d'un penny qui se trouvait entre ses yeux. Il lâcha son mousquet avant de s'affaler raide mort contre le véhicule.

Encore sous le choc, ses collègues mirent un moment à réagir. Ils

fouillèrent les environs du regard pour trouver la source du tir tout en saisissant leur fusil.

Je commençai à traverser la rue.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Connor derrière moi.

— Si on en tue assez, les Jaegers vont venir. Ils nous mèneront tout droit aux commandants...

Et tandis qu'un fantassin se tournait vers moi et tentait de m'embrocher de sa baïonnette, j'abattis ma lame sur son torse, tranchant à travers ses ceintures blanches entrelacées, sa tunique et son estomac.

Je m'occupai en vitesse du suivant, tandis qu'un autre soldat, qui reculait pour avoir assez de place pour tirer, percutait Connor et se retrouvait au sol en un instant, d'un coup de poignard.

La bataille s'acheva aussi vite qu'elle avait commencé. La rue qui regorgeait d'activité quelques minutes auparavant était désormais vide. J'entendis soudain les cloches sonner, et je fis un clin d'œil à mon compagnon.

— Tu vois, les Jaegers arrivent. Je te l'avais bien dit.

À présent, il fallait en capturer un, et j'étais ravi de laisser cette tâche à Connor. Il ne me déçut pas. En moins d'une heure, nous avions récupéré une missive, et tandis qu'un groupe de Jaegers et de soldats couraient dans tous les sens à la recherche de deux assassins qui avaient décimé sans merci l'une de leurs patrouilles – « Ce sont des Assassins, je vous dis. Ils ont utilisé la lame des Hashashin » –, nous filâmes vers les toits pour la lire.

— La lettre est codée, me révéla mon camarade.

— Ne t'inquiète pas. Je connais la clé. Après tout, c'est une invention des Templiers. (Je la lus avant de lui en expliquer le contenu.) Le commandement britannique est en déroute. Les frères Howe ont démissionné, et Cornwallis et Clinton ont quitté la ville. Le reste des officiers doit se réunir dans les ruines de l'Église de la Trinité. Voilà où nous devons nous rendre.

L'Église de la Trinité se trouvait à l'intersection de Wall Street et de Broadway. Enfin, je devrais plutôt dire que ses ruines se dressaient à cet endroit. Elle avait brûlé lors du Grand Incendie de septembre 1976, et les dommages avaient été si grands que les Anglais n'avaient même pas tenté de la convertir en caserne ou en prison. Ils avaient préféré ériger une clôture autour, et ils s'en servaient pour des occasions telles que celle d'aujourd'hui – la réunion des officiers à laquelle Connor et moi avions bien l'intention d'assister.

Wall Street et Broadway étaient plongées dans l'obscurité. Les allumeurs de réverbères ne venaient pas jusqu'ici parce qu'il n'y avait aucun lampadaire en état de marche. Ils étaient tous recouverts de

suie et leurs vitres étaient brisées, à l'instar de tout ce qui se trouvait dans un rayon d'un kilomètre et demi de l'église. Et qu'auraient-ils bien pu éclairer ? Les fenêtres grises et fracassées des immeubles environnants ? Ce n'étaient que des carcasses vides, faites de bois et de pierres tout juste bonnes à abriter des chiens errants et de la vermine.

La flèche de la Trinité dominait le quartier, et c'était là que nous nous rendions. Après avoir escaladé l'un des murs de l'église pour prendre position, je me rendis compte que le bâtiment me rappelait une version agrandie de ma maison de Queen Anne's Square, après l'incendie. Et tandis que nous attendions, accroupis, l'arrivée des Anglais, je me souvins du jour où j'étais retourné chez moi avec Reginald. Tout comme celui de l'église, le toit de la maison familiale avait été emporté par les flammes. La demeure n'était plus qu'une coquille vide, l'ombre de sa gloire passée. Au-dessus de nous, les étoiles brillaient dans le ciel, et je les observai un moment à travers la charpente brisée avant qu'un coup de coude dans le flanc me tire de ma rêverie. Connor m'indiqua que les officiers et les soldats approchaient entre les ruines désertées de Wall Street. À l'avant du groupe, deux hommes tiraient un chariot et accrochaient des lanternes aux branches noircies des arbres pour éclairer le chemin. Une fois arrivés à destination, ils suspendirent davantage de fanaux. Ils se déplacèrent rapidement entre les colonnes tronquées du bâtiment où les mauvaises herbes avaient commencé à pousser – la nature réclamant ses droits sur les ruines – et posèrent des lampes sur les fonts baptismaux et le lutrin. Ils se placèrent ensuite chacun d'un côté tandis que la délégation entrait : trois commandants et une escouade de soldats.

Nous tentâmes sans succès d'écouter leur conversation. À la place, je comptai les gardes : douze – un nombre encore gérable.

— Ils se sont placés en cercle pour parler, chuchotai-je à mon compagnon. Nous n'apprendrons rien en restant là-haut.

— Que proposez-vous ? De débouler devant eux pour exiger des réponses ?

— Eh bien, oui, répliquai-je en souriant.

L'instant d'après, je descendis en rappel puis sautai au sol, surprenant les deux sentinelles à l'arrière. Elles moururent la bouche grande ouverte.

— Une embuscade ! cria quelqu'un tandis que je fonçais sur deux autres soldats.

Au-dessus de moi, j'entendis mon camarade jurer avant de bondir de son perchoir pour me rejoindre.

J'avais raison, les fantassins n'étaient pas trop nombreux. Comme d'habitude, ils comptaient trop sur leurs mousquets et leurs

baïonnettes, efficaces sur un champ de bataille mais pas en combat rapproché, domaine où Connor et moi excellions. Nous nous complétions bien à présent, presque comme des partenaires. Rapidement, le sang de nos ennemis recouvrit la mousse qui avait envahi l'église. Les douze gardes étaient morts, et seuls restaient les trois officiers terrifiés, qui tremblaient dans un coin et murmuraient une dernière prière dans l'attente de leur mort.

Mais j'avais autre chose en tête. Un voyage à Fort George, pour être plus précis.

Fort George se trouvait à la pointe sud de Manhattan. Vieux de plus de cent cinquante ans, il offrait à la mer un paysage de flèches, de tours de garde et de casernes qui semblaient recouvrir l'ensemble du promontoire, tandis qu'à l'intérieur des remparts protégeaient des camps d'entraînement, des dortoirs et des bâtiments administratifs, tous fortifiés et lourdement défendus. L'endroit parfait pour y installer la base des Templiers. Et c'était là que nous emmenions nos trois commandants loyalistes.

— Que préparent les Anglais ? demandai-je au premier après l'avoir attaché à une chaise dans une salle d'interrogatoire du bâtiment nord-est, où l'odeur de moisissure était intenable et où l'on pouvait entendre le grattement des rats si on tendait assez l'oreille.

— Pourquoi je te répondrais ? ricana-t-il.

— Parce que je te tuerai si tu ne le fais pas.

— Tu me tueras si je te réponds, répliqua-t-il en indiquant la pièce du menton.

J'esquissai un sourire.

— Il y a quelques années, j'ai rencontré un homme appelé Cutter, un maître de la torture et de la douleur, qui était capable de garder ses victimes en vie pendant des jours, malgré la souffrance, avec seulement...

J'appuyai sur le mécanisme de ma lame et elle apparut, luisant cruellement à la lumière de la torche.

— Promets-moi une mort rapide si je te réponds.

— Tu as ma parole.

Il s'exécuta, et je tins ma promesse. Quand tout fut fini, je sortis dans le couloir, ignorant le regard inquisiteur de Connor, et je récupérai le second prisonnier. De retour dans la cellule, je le ligotai à la chaise et l'observai tandis qu'il avisait le corps du premier homme.

— Ton ami a refusé de me dire ce que je voulais savoir, déclarai-je, ce qui explique que je lui aie tranché la gorge. Es-tu prêt à me dire ce que je veux savoir ?

— Écoute, lâcha-t-il en écarquillant les yeux. Quoi que ce soit, je ne peux pas te le dire... Je ne suis même pas au courant. Peut-être que

le commandant...

— Oh, ce n'est pas toi qui décides ? répliquai-je d'un ton froid en faisant apparaître ma lame.

— Attends une minute, bafouilla-t-il alors que je m'approchais de lui. Il y a une chose que je sais...

— Continue, ordonnai-je en m'arrêtant.

Il me déballa tout ce qu'il savait. Lorsque ce fut fini, je le remerciai et lui tranchai la gorge. À sa mort, je me rendis compte que je n'étais pas animé par le feu du juste qui agit pour le bien du plus grand nombre, mais que je ne ressentais qu'une sorte de fatalité cynique. Dans ma jeunesse, mon père m'avait enseigné la clémence, et désormais je massacrais des prisonniers comme du bétail. Voilà à quel degré de corruption j'étais arrivé.

— Que se passe-t-il à l'intérieur ? me demanda Connor d'un ton suspicieux quand je le croisai de nouveau pour chercher le dernier détenu.

— Cet homme est le commandant. Amène-le-moi.

Quelques instants plus tard, la porte de la salle d'interrogatoire se ferma derrière nous, et pendant quelques secondes, on n'entendit rien à part le sang des victimes qui gouttait sur le sol. Le prisonnier se débattit en voyant les cadavres jetés dans un coin de la cellule, mais je le plaquai sur la chaise désormais poisseuse et l'attachai avant de me dresser devant lui. Je fis apparaître ma lame d'un « clic ».

Le regard de l'officier passa de l'arme à mon visage. Il tenta d'afficher une expression courageuse, mais il ne put masquer le tremblement de sa lèvre inférieure.

— Que préparent les Anglais ? lui demandai-je.

Connor me fixait du regard. Le détenu aussi. Voyant qu'il ne répondait pas, je levai légèrement la lame pour qu'elle luise à la lueur de la torche. Les yeux du prisonnier se portèrent de nouveau sur mon épée, et il craqua...

— Ils... ils vont quitter Philadelphie. Cette ville est finie. New York est la clé. Ils vont doubler nos effectifs pour repousser les rebelles.

— Quand se mettront-ils en marche ?

— Dans deux jours.

— Le 18 juin, calcula Connor derrière moi. Je dois prévenir Washington.

— Tu vois, annonçai-je au commandant. Ce n'était pas si dur, pas vrai ?

— Je vous ai tout dit. Laissez-moi partir.

Mais je n'étais toujours pas d'humeur à me montrer clément. Je passai derrière lui et lui tranchai la gorge sous le regard horrifié de mon camarade.

— Les deux autres m'ont dit la même chose. Ça doit être vrai.

— Vous l'avez tué, dit-il d'un air méprisant. Vous les avez tous tués. Pourquoi ?

— Ils auraient prévenu les loyalistes, répondis-je simplement.

— Vous auriez pu les garder prisonniers jusqu'à ce que la bataille soit finie.

— Non loin d'ici se trouve Wallabout Bay, où mouille le navire-prison HMS *Jersey*. Les prisonniers de guerre patriotes meurent par milliers. Ils finissent dans des tombes creusées sur la côte ou dans la mer. C'est ainsi que les Anglais traitent leurs détenus, Connor.

Il acquiesça mais ajouta :

— C'est pour ça qu'on doit se libérer de leur tyrannie.

— Ah, la tyrannie. N'oublie pas que ton chef George Washington pourrait sauver ces hommes sur les navires-prisons, s'il lui en prenait l'envie. Mais il ne veut pas échanger des captifs anglais contre des Américains, et donc les Américains sont condamnés à pourrir sur les vaisseaux de Wallabout Bay. Voilà l'œuvre de ton héros George Washington. Quelle que soit la manière dont se terminera cette révolution, Connor, je peux t'assurer que ce seront les hommes qui possèdent les richesses et les terres qui vont en bénéficier. Les esclaves, les pauvres, les conscrits... on les laissera tous pourrir.

— George est différent, répliqua-t-il, avec cependant une pointe de doute dans la voix.

— Tu découvriras bientôt son vrai visage, Connor. Une fois qu'il te sera révélé, tu pourras prendre ta décision. Tu pourras le juger.

Même si j'avais beaucoup entendu parler de Valley Forge, je n'avais jamais vu ce camp de mes propres yeux.

Jusqu'à ce matin.

Les choses s'étaient nettement arrangées, c'était certain. La neige avait fondu ; le soleil était de sortie. Tandis que nous marchions, je vis une escouade dirigée par un homme à l'accent prussien. Il s'agissait du fameux baron Friedrich von Steuben si je ne me trompais pas. Le chef d'état-major de Washington, qui l'avait aidé à remettre son armée d'aplomb. Le résultat était indiscutable. Là où les hommes avaient autrefois manqué de moral et de discipline, souffert de maladies et de malnutrition, ils formaient désormais des troupes robustes et bien nourries qui avançaient d'un pas déterminé dans un joyeux cliquetis d'armes et de gourdes. Parmi eux, les aides de camp portaient des paniers de fournitures, de vivres ou de linge, ainsi que des marmites et des bouilloires. Même les chiens qui chassaient et jouaient en bordure du camp semblaient plus énergiques qu'auparavant. Je me rendis compte que c'était là que l'indépendance pouvait naître : dans un esprit de coopération et de courage.

Cependant, tandis que Connor et moi traversions le camp, je fus frappé par l'influence des Assassins et des Templiers sur cette amélioration générale. Nous avons récupéré les fournitures et empêché les vols. On m'avait même dit que mon jeune compagnon avait sauvé la vie de von Steuben. Qu'avait fait Washington, leur glorieux chef, à part les plonger dans cette pagaille en premier lieu ?

Pourtant, ils croyaient toujours en lui.

Raison de plus pour que ses mensonges soient révélés au grand jour. Raison de plus pour que Connor voie son vrai visage.

— Nous devrions révéler ce que nous savons à Lee, pas à Washington, m'emportai-je.

— Vous semblez penser que je le préfère, répliqua mon camarade d'un ton aimable.

Il avait baissé sa garde, et ses cheveux noirs étincelaient au soleil. Ici, loin de la ville, son côté indien paraissait s'épanouir pleinement.

— Mais mon ennemi est une notion, pas une nation. C'est mal de forcer les gens à obéir – que ce soit à la Couronne anglaise ou à la Croix des Templiers. J'espère que les loyalistes s'en rendront compte un jour, car ce sont aussi des victimes.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu t'opposes à la tyrannie. À l'injustice. Mais ce sont des symptômes, mon garçon. Leur véritable source est la faiblesse humaine. Pourquoi crois-tu que je continue à essayer de t'ouvrir les yeux ?

— Vous parlez beaucoup, c'est vrai. Mais vous ne m'avez rien

montré.

Non, pensai-je, parce que tu n'entends pas la vérité qui sort de ma bouche, pas vrai ? Il faut qu'elle vienne de la personne même que tu idolâtres. Il faut que tu l'entendes de la bouche de Washington.

Nous trouvâmes le général dans une cabane en bois, où il s'occupait de sa correspondance. Une fois passé le garde à l'entrée, nous fermâmes la porte, abandonnant derrière nous la clameur du camp, les ordres du sergent instructeur, les bruits de la cuisine et le grincement des chariots.

Washington leva les yeux vers nous, puis sourit et hocha la tête en direction de Connor. Il se sentait tellement en sécurité en sa présence qu'il était ravi de laisser les gardes dehors. Quant à moi, il m'adressa un regard froid et calculateur avant de lever une main pour qu'on le laisse retourner à ses papiers. Il trempa sa plume dans son encrier puis, tandis que nous attendions patiemment debout, signa un document d'un geste théâtral. Il rangea sa plume, sécha la lettre et se leva pour nous accueillir, Connor plus chaleureusement que moi.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? nous demanda-t-il.

Tandis que les deux amis se donnaient l'accolade, je m'approchai du bureau de Washington. Gardant un œil sur les deux hommes, je fouillai son plan de travail du regard afin de trouver quelque chose, quoi que ce soit, que je puisse utiliser dans ma déposition contre lui.

— Les Anglais ont rappelé leurs hommes de Philadelphie, lui répondit Connor. Ils s'apprêtent à avancer sur New York.

Le général acquiesça d'un air grave. Même si les Anglais contrôlaient New York, les rebelles tenaient encore certaines sections de la ville, qui restait un point déterminant de la guerre. Si nos ennemis s'en emparaient une bonne fois pour toutes, cela leur donnerait un avantage crucial.

— Très bien, déclara Washington, dont la propre percée à travers le Delaware pour reprendre des terres dans le New Jersey constituait l'un des tournants du conflit. Je vais déplacer des troupes à Monmouth. Si nous pouvons les mettre en déroute, nous renverserons enfin la vapeur.

Tandis qu'il parlait, je tentai de lire le document qu'il venait de signer. Je tendis la main pour le voir plus clairement. Puis, avec une exclamation de triomphe silencieuse, je le ramassai et le tins devant les deux hommes.

— Et qu'est-ce donc ? demandai-je.

Interrompu en pleine conversation, Washington se retourna pour voir ce dont je parlais.

— Correspondance privée, siffla-t-il en s'approchant pour me l'arracher des mains.

Cependant, je l'esquivai et m'écartai de son bureau.

— Oh, j'en suis certain. Aimerais-tu en connaître le contenu, Connor ?

La confusion se lut sur le visage de mon fils, tiraillé entre ses différentes loyautés. Il remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit, et son regard passa de moi au général tandis que je poursuivais :

— Il semblerait que ton cher ami vienne juste d'ordonner une attaque sur ton village. Bien que le terme « attaque » soit peut-être un peu faible. Dites-lui, commandant.

— Nous avons reçu des rapports indiquant que des Indiens travaillaient avec les Anglais, répliqua-t-il, indigné. J'ai demandé à mes soldats d'y mettre fin.

— En brûlant leurs villages et en salant leurs terres. En exigeant leur extermination, d'après ces ordres. (Je tenais enfin ma chance de révéler la vérité à Connor.) Et ce n'est pas la première fois que cela se produit, ajoutai-je en levant les yeux vers Washington. Dites-lui ce que vous avez fait il y a quatorze ans.

Pendant un moment, un silence pesant régna dans la cabane. À l'extérieur résonnaient toujours le bruit des cuisines, le grincement des chariots, la voix de stentor du sergent instructeur et le claquement rythmé des bottes des soldats. À l'intérieur, le commandant en chef, rouge de honte, contemplait Connor. Il avait sans doute fait le lien dans sa tête et compris les conséquences de ce qu'il avait commis de nombreuses années auparavant. Il ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois, comme s'il avait du mal à trouver ses mots.

— C'était une autre époque, coassa-t-il enfin. (Charles aimait dire de lui que c'était un imbécile bégayant et indécis, et pour la première fois je m'en rendis compte personnellement.) La guerre de Sept Ans, ajouta-t-il comme si tout était enfin clair.

Je jetai un coup d'œil à Connor, qui s'était figé. Il semblait vouloir penser à n'importe quoi d'autre plutôt que de se confronter à ce qui se passait dans la pièce.

— Et maintenant, déclarai-je, tu comprends, mon garçon, la façon dont procède ce « grand homme » sous la contrainte. Il se trouve des excuses. Il accuse les autres. Il fait beaucoup de choses, en fait... à part assumer ses responsabilités.

Blême, Washington baissa les yeux au sol, signe évident de sa culpabilité.

Je me tournai d'un air suppliant vers mon compagnon, qui se mit à respirer bruyamment avant de laisser exploser sa colère.

— Assez ! hurla-t-il. Qui a fait quoi et pourquoi, ce sont des questions qui devront attendre pour l'instant. Mon peuple est plus important.

Je tendis la main vers lui.

— Non, recula-t-il. Nous en avons fini, vous et moi.

— Mon fils..., commençai-je.

— Me croyez-vous si influençable que m'appeler votre fils puisse me faire changer d'avis ? s'emporta-t-il. Depuis combien de temps êtes-vous au courant ? Ou dois-je croire que vous venez de le découvrir ? Le sang de ma mère souille peut-être d'autres mains, mais Charles Lee n'en est pas moins un monstre, et tout ce qu'il fait, il le fait parce que vous le lui ordonnez.

Il se tourna ensuite vers Washington, qui recula, soudain effrayé par l'ampleur de la rage de Connor.

— Je vous préviens tous les deux, grogna le jeune Indien. Si vous décidez de me suivre ou de vous opposer à moi, je vous tue.

Sur ces mots, il disparut.

Lors de la bataille de Monmouth en 78, Charles cessa l'offensive, malgré l'ordre que lui avait donné Washington de poursuivre les Anglais en fuite.

J'ignorais ce qui avait bien pu lui passer par la tête. Peut-être était-il en infériorité numérique – ce fut la raison qu'il donna – ou peut-être espérait-il qu'une telle retraite donnerait une mauvaise image de lui au commandant en chef et au Congrès, et qu'on le relèverait enfin de son commandement. Pour une raison ou pour une autre, je ne lui ai jamais demandé pourquoi il avait agi ainsi – non que cela ait encore la moindre importance.

Ce que je savais, c'est que Washington lui avait ordonné d'attaquer, et qu'il avait désobéi. La situation s'était alors rapidement transformée en déroute. On m'avait révélé que Connor avait participé à la bataille qui s'était ensuivie, aidant les rebelles à éviter la défaite, tandis que Charles filait droit chez le général. Des paroles avaient été échangées, et mon ami en particulier avait utilisé un langage assez fleuri.

Je me représentais facilement la scène. Je repensai au jeune homme que j'avais rencontré pour la première fois de nombreuses années auparavant dans le port de Boston, et à la façon dont il m'avait regardé, avec une telle admiration, alors qu'il méprisait tous les autres. Depuis que le commandement central de l'armée continentale lui avait été refusé, son ressentiment envers Washington avait grandi et, comme une plaie ouverte, s'était aggravé sans jamais guérir. Non seulement il critiquait son rival à la moindre occasion, que ce soit à propos de sa personnalité ou de ses capacités, mais de plus il s'était embarqué dans une série de correspondances destinée à rallier des membres du Congrès à sa cause. Il était vrai que sa ferveur était en partie due à sa loyauté envers l'Ordre, mais elle était aussi alimentée par sa propre fureur d'avoir été écarté personnellement. Charles avait peut-être démissionné de l'armée britannique pour devenir un citoyen américain à part entière, mais il gardait un sens de l'élitisme typique de son pays d'origine, et pensait sincèrement que la position de commandant en chef lui revenait de plein droit. Je ne pouvais le blâmer d'avoir laissé ses sentiments l'emporter. Qui ne l'avait pas fait, parmi tous ces Chevaliers qui s'étaient rassemblés pour la première fois à la *Green Dragon Tavern* ? Certainement pas moi. J'avais haï Washington pour ce qu'il avait fait au village de Ziio, mais sa conduite de la révolution, parfois impitoyable, n'avait pourtant pas été ternie par la cruauté, pour autant que je le sache. Il avait remporté bon nombre de succès, et à présent que nous vivions sans doute les derniers instants du conflit, et que nous étions à deux doigts de l'indépendance, comment aurait-on pu le considérer autrement que

comme un héros de guerre ?

Je n'avais pas vu Connor depuis trois ans, lorsqu'il nous avait laissés seuls dans cette fameuse cabane, Washington et moi. Complètement seuls. Bien que plus vieux, plus lent, et souffrant d'une douleur quasi permanente au niveau de ma blessure au flanc, j'avais enfin eu l'occasion de me venger de ce qu'il avait fait à Ziio, de le « relever de son commandement » pour de bon. Mais je l'avais épargné. Je commençais déjà à me demander si je ne m'étais pas trompé sur lui. Il était sans doute temps d'admettre que c'était le cas. C'est un défaut bien humain que de voir les changements qui s'opèrent en nous sans remarquer ceux qui apparaissent chez les autres. Cela avait peut-être été mon erreur avec Washington. Il avait peut-être changé. Je me demandais si Connor avait raison à son sujet.

Quant à Charles, il fut arrêté pour insubordination après l'incident durant lequel il s'était emporté contre Washington. Il passa en cour martiale et fut finalement relevé de ses fonctions. Il trouva refuge à Fort George, qu'il n'a pas quitté depuis.

— Le garçon va bientôt arriver, annonça Charles.

J'étais assis à mon bureau dans ma chambre située dans la tour ouest de Fort George, face à l'océan. Grâce à ma longue-vue, j'avais remarqué des navires à l'horizon. Se dirigeaient-ils par ici ? Connor se trouvait-il à bord de l'un d'eux ? Ou bien certains de ses associés ?

Je tournai mon siège pour faire signe à mon ami de s'asseoir. Il semblait flotter dans ses habits ; ses cheveux grisonnants tombaient sur son visage décharné. Il était agité, et si Connor venait, alors, en toute honnêteté, il avait toutes les raisons de l'être.

— C'est mon fils, Charles, lui dis-je.

Il acquiesça avant de regarder au loin, les lèvres pincées.

— Je me le suis toujours demandé, me répondit-il. Il y a un air de famille. Sa mère est la femme mohawk avec qui vous vous êtes enfui, pas vrai ?

— Oh, je me suis enfui avec elle, hein ?

Il haussa les épaules.

— Ne m'accusez pas d'avoir négligé l'Ordre, Charles. Vous n'en êtes pas moins coupable que moi.

Ma remarque amena un long silence, et, quand il porta de nouveau le regard sur moi, ses yeux avaient repris de leur éclat.

— Vous m'avez autrefois accusé d'avoir créé l'Assassin, déclara-t-il amèrement. Cela ne vous semble pas ironique – non, hypocrite – étant donné que c'est votre enfant ?

— Peut-être. Je n'en suis plus très sûr moi-même.

Il éclata d'un rire sans joie.

— Vous ne vous souciez plus de rien depuis des années, Haytham. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai vu autre chose que de la faiblesse dans votre regard.

— Ce n'est pas de la faiblesse, Charles. C'est du doute.

— Du doute, alors, cracha-t-il. Cela ne sied pas beaucoup au Grand Maître des Templiers, vous ne croyez pas ?

— Peut-être. Ou peut-être ai-je compris que seuls les enfants et les imbéciles ne doutent pas.

Je regardai par la fenêtre. Je pouvais désormais distinguer les navires à l'œil nu.

— Foutaises, répliqua mon ami. C'est du discours d'Assassin. La foi est l'absence de doute. C'est tout ce que nous attendons d'un chef : la foi.

— Je me souviens d'une époque où vous aviez besoin de mon parrainage pour nous rejoindre. Désormais, vous voudriez ma place. Pensez-vous que vous auriez fait un bon Grand Maître ?

— L'avez-vous été ?

Je mis un moment à répondre.

— Voilà qui est blessant, Charles.

Il se releva.

— Je m'en vais. Je n'ai aucun désir de me trouver ici quand l'Assassin – votre fils – lancera son attaque. (Il tourna les yeux vers moi.) Vous devriez m'accompagner. Au moins, nous aurions une longueur d'avance sur lui.

— Je ne pense pas, Charles, répondis-je en secouant la tête. Je vais rester et livrer mon dernier combat. Vous avez peut-être raison, je n'ai sans doute pas été le plus efficace des Grands Maîtres. C'est l'heure de changer cela.

— Vous avez l'intention de l'affronter ?

Je hochai la tête.

— Quoi ? Vous pensez pouvoir le faire changer d'avis ? Le rallier à notre cause ?

— Non, avouai-je avec tristesse. Je crains de n'avoir aucune chance d'y parvenir. Même lorsqu'il a appris la vérité sur Washington, il n'a pas changé d'affiliation. Vous l'apprécieriez, Charles, il a « la foi ».

— Que comptez-vous faire, alors ?

— Je vais l'empêcher de vous tuer, Charles. (Je tendis la main à mon cou pour retirer mon amulette.) Prenez ceci, je vous prie. Je ne souhaite pas qu'il l'obtienne, si jamais il parvient à me vaincre. Nous avons trop souffert pour l'arracher aux Assassins ; je ne veux pas qu'ils le récupèrent.

— Je refuse de l'emporter, rétorqua-t-il en s'écartant.

— Vous devez la mettre en sécurité.

— Vous êtes tout à fait capable de le faire vous-même.

— Je suis un vieil homme, Charles. Il vaut mieux prendre nos précautions, vous ne croyez pas ?

Je pressai le bijou dans ses mains.

— Je vais détacher quelques gardes à votre sécurité, m'annonça-t-il.

— Comme vous voulez, répondis-je en regardant de nouveau par la fenêtre. Mais vous feriez mieux de vous dépêcher. J'ai l'impression que l'heure du jugement est proche.

Il acquiesça et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta sur le seuil.

— Vous avez été un bon Grand Maître, Haytham, déclara-t-il. Je suis désolé si je vous ai donné l'impression que je pensais le contraire.

— Et je suis désolé de vous avoir donné des raisons de le penser.

Il ouvrit la bouche pour parler, se ravisa, puis quitta la pièce sans un mot.

Lorsque le bombardement débuta et que je commençai à prier pour que Charles ait eu le temps de s'enfuir, je fus frappé par l'évidence – telle est peut-être la dernière note de mon journal, et tels sont peut-être mes derniers mots. J'espère que Connor, mon propre fils, lira ce carnet et, lorsqu'il en saura plus sur les épreuves que j'ai moi-même traversées, peut-être pourra-t-il me comprendre, et même me pardonner. Mon chemin fut pavé de mensonges ; ma méfiance naquit des trahisons. Mais mon propre père ne m'a jamais menti et, avec ce journal, je perpétue cette tradition.

Voici la vérité, Connor. Fais-en ce que bon te semblera.

ÉPILOGUE

— Père ! criai-je.

Le bombardement était assourdissant, mais je parvins à me frayer un chemin jusqu'à la tour Ouest où se trouvaient ses quartiers. Je tombai enfin sur lui dans le couloir menant aux chambres du Grand Maître.

— Connor, me répondit-il.

Il affichait une expression dure et indéchiffrable. Il tendit le bras et sortit sa lame secrète. Je l'imitai. Venant de l'extérieur, nous entendions le fracas des canons, les souffrances de la pierre et les cris des mourants. Lentement, nous nous rapprochâmes. Nous avions souvent combattu côte à côte, mais jamais l'un contre l'autre. Je me demandai si, tout comme moi, il était curieux de connaître l'issue du duel.

Une main placée derrière son dos, il me présenta son épée. Je l'imitai.

— Au prochain coup de canon, m'annonça-t-il.

Lorsqu'elle se produisit, la déflagration parut faire trembler les murs, mais nous n'y accordâmes aucune importance. Notre combat avait commencé, et le fracas de nos armes retentit dans le couloir, ainsi que nos grognements d'effort. Tout le reste – la destruction du fort autour de nous – n'était qu'un bruit de fond.

— Allons, me provoqua-t-il. Tu ne peux espérer m'égaliser, Connor. Malgré ton talent, tu n'es encore qu'un enfant. Il te reste beaucoup à apprendre.

Il ne me montra aucune pitié. Quels que furent alors ses sentiments et ses pensées, il faisait danser sa lame avec sa précision et sa férocité habituelles. S'il était désormais un guerrier au crépuscule de sa vie, en proie aux faiblesses de l'âge, alors je n'aurais pas voulu l'affronter à son apogée. Et si c'était un test qu'il voulait me faire passer, c'était réussi.

— Livrez-moi Lee, exigeai-je.

Mais Lee était parti depuis longtemps. Il ne restait plus que Père à présent. Il frappa, vif comme un cobra, son épée manquant de m'ouvrir la joue. Je décidai que la meilleure défense restait l'attaque et je répondis avec la même vivacité, virevoltant dans tous les sens. J'attrapai son bras, y plantai ma lame et détruisis l'attache de son arme.

Il recula avec un grognement. Je vis l'inquiétude s'immiscer dans ses yeux, mais je le laissai récupérer et l'observai tandis qu'il déchirait sa robe pour bander sa blessure.

— Nous avons enfin l'occasion de briser le cycle et d'en finir avec cette guerre ancestrale, le pressai-je. Je le sais.

Je décelai quelque chose dans son regard. Était-ce l'étincelle d'un

désir depuis longtemps abandonné, d'un rêve depuis longtemps oublié ?

— Je le sais, répétais-je.

Il secoua la tête, le bandage toujours coincé entre ses dents. Retaille si désabusé ? Son cœur s'était-il endurci à ce point ?

Il finit son pansement avant de me répondre.

— Non, tu veux que ce soit le cas. Tu veux que ce soit vrai, ajouta-t-il avec tristesse. Autrefois, j'étais comme toi. Mais c'est un rêve impossible.

— Nous sommes du même sang, vous et moi, insistai-je. Je vous en prie...

Je crus un moment l'avoir convaincu.

— Non, mon garçon. Nous sommes ennemis. Et l'un de nous doit mourir.

Dehors, une autre volée de canons retentit. Les torches vacillèrent dans leur socle, faisant danser la lumière sur les murs de la pièce et pleuvoir des particules de poussière.

Ainsi soit-il.

Nous nous affrontâmes lors d'un duel éprouvant. Ce n'était pas toujours une question de technique. Il m'attaqua avec son épée, ses poings et même parfois sa tête. Son style de combat différait du mien ; il semblait plus primitif et manquait de finesse, mais il était tout aussi efficace et douloureux.

Nous nous écartâmes l'un de l'autre, haletants. Il s'essuya la bouche du revers de la main puis s'accroupit en faisant jouer les doigts de sa main blessée.

— Tu agis comme si tu avais le droit de juger, déclara-t-il. De voir en moi et les miens une mauvaise influence pour le monde. Et pourtant, tout ce que je t'ai montré – tout ce que j'ai dit, et tout ce que j'ai fait – devrait te prouver le contraire. Nous n'avons pas attaqué ton peuple. Nous n'avons pas soutenu la Couronne. Nous avons tenté d'unifier ces terres et de ramener la paix. Si nous étions au pouvoir, tous seraient égaux. Les patriotes promettent-ils la même chose ?

— Ils offrent la liberté, répondis-je en l'observant avec prudence et en me souvenant de quelque chose qu'Achilles m'avait appris : chaque mot, chaque geste fait partie du combat.

— La liberté ? ricana-t-il. Cette notion est dangereuse, je te l'ai répété des centaines de fois. Il n'y aura jamais de consensus parmi ceux que tu as aidés à accéder au pouvoir, mon garçon. Chacun aura sa propre vision de la liberté. La paix que tu recherches avec tant d'ardeur n'existe pas.

Je fis « non » de la tête.

— Vous vous trompez. Ensemble, nous forgerons quelque chose de nouveau, meilleur qu'avant.

— Ces hommes ne sont unis que par une cause commune, poursuivit-il en faisant un grand geste du bras pour nous désigner... mon armée et moi, je suppose – la révolution. Mais quand cette escarmouche sera finie, ils recommenceront à se battre entre eux pour reprendre le contrôle. Avec le temps, cela mènera à la guerre. Tu verras.

À cet instant, il bondit en avant et frappa de son épée, visant non mon corps mais ma main qui tenait l'arme. Je parai, mais il était rapide. Il passa au-dessus de mon bras et vint frapper mon arcade sourcilière de la garde de son arme. Ma vision se brouilla. Je chancelai en arrière, forcé de continuer à me défendre tandis qu'il pressait son avantage. Par chance, je parvins à atteindre son bras blessé, ce qui lui arracha un cri de douleur et provoqua une nouvelle pause dans notre duel.

Un autre coup de canon retentit. Davantage de poussière tomba des murs, et je sentis le sol trembler. Du sang coulait de ma blessure à l'arcade ; je l'essuyai du revers de la main.

— Les dirigeants des patriotes ne cherchent pas le pouvoir, lui assurai-je. Il n'y aura pas de roi ici. Le peuple régnera, comme il se doit.

Il soupira lentement, d'un air plein de tristesse. Son geste condescendant était censé m'apaiser, mais il eut l'effet inverse.

— Le peuple ne tiendra jamais les rênes, lâcha-t-il avec lassitude. Il croira juste le faire. Mais voilà le véritable secret : il ne veut pas. La responsabilité est trop lourde à porter. C'est pour cela qu'il retourne dans le rang dès que quelqu'un prend le pouvoir. Il veut qu'on lui dise quoi faire. Il en a besoin. Ce n'est pas étonnant, puisque l'humanité a été créée pour servir.

Nous reprîmes notre duel. Chacun avait fait couler le sang de l'autre. En le regardant, voyais-je celui que j'allais devenir ? Après avoir lu son journal, je comprends désormais que lui en tout cas me voyait comme l'homme qu'il aurait dû être. À quel point les choses auraient-elles été différentes si j'avais su alors ce que je sais maintenant ?

Je n'ai toujours pas trouvé de réponse à cette question.

— Alors, parce que notre nature nous pousse à être contrôlés, qui, mieux que les Templiers, pourrait s'en charger ? dis-je avec un rictus de dédain. Quelle générosité.

— C'est la vérité, s'exclama Haytham. Les principes et la réalité sont deux créatures complètement différentes. Je vois le monde tel qu'il est, non tel que je souhaiterais qu'il soit.

J'attaquai et il se défendit. Pendant quelques minutes, le fracas de nos coups retentit dans le couloir. Nous fatiguions tous les deux, désormais ; il n'y avait plus ce sentiment d'urgence que nous avions

ressenti au début. Je me demandai l'espace d'un instant si nous pouvions mettre fin à ce duel et partir simplement chacun de notre côté. Mais non. Nous devions en finir maintenant. J'en avais conscience, et je vis dans son regard qu'il était d'accord. Nous devions en finir.

— Non, Père... vous avez laissé tomber, et vous voudriez que nous fassions tous de même.

Soudain, un boulet éclata près de nous. De la pierre s'effrita des murs. Le coup était proche. Si proche. Un autre allait sûrement suivre.

Ce fut le cas. Subitement, un trou gigantesque apparut dans le couloir.

Repoussé par l'explosion, je fus projeté douloureusement au sol, semblable à un ivrogne qui a glissé le long du mur de la taverne. Ma tête et mes épaules formaient un angle étrange avec le reste de mon corps. La fumée et les débris se dissipèrent tandis que le bruit de l'explosion s'amenuisait peu à peu. Je me redressai difficilement puis plissai les yeux. Je vis mon père allongé dans la même position que celle où je m'étais trouvé quelques secondes auparavant, mais de l'autre côté du trou créé par l'explosion. Je boitai vers lui, m'arrêtai et jetai un coup d'œil dans la brèche. Je fus surpris de voir la chambre du Grand Maître, dont la paroi extérieure avait été détruite, ouvrant à travers la pierre une vue sur l'océan. Il y avait là quatre navires ; de la fumée s'élevait de chacun de leurs canons et un autre coup retentit au moment où je les observais.

Je claudiquai jusqu'à Père, qui leva les yeux vers moi et bougea légèrement. Il tendit la main vers son épée, qui se trouvait juste hors de sa portée, et je la repoussai du pied. Avec une grimace de douleur, je me penchai vers lui.

— Rendez-vous et je vous épargnerai, déclarai-je.

Je sentis soudain la brise sur ma peau, et la lumière du soleil envahit le couloir. Il avait l'air si vieux, son visage était si abîmé. Pourtant, il me sourit.

— Ce sont des mots bien courageux pour un homme sur le point de mourir.

— Vous n'êtes pas en meilleur état.

— Ah, répliqua-t-il avec un sourire sanglant, mais je ne suis pas seul...

Je me retournai pour voir deux des gardes du fort courir vers moi, mousquet à la main, et s'arrêter juste devant nous. Mon regard s'attarda sur eux avant de revenir sur mon père, qui se relevait lentement en ordonnant d'un geste à ses hommes de ne pas me tuer.

Il s'appuya contre le mur, toussa, cracha puis releva les yeux vers moi.

— Même quand les gens de ton espèce semblent triompher... Nous

revenons toujours. Sais-tu pourquoi ?

Je fis « non » la tête.

— C'est parce que l'Ordre est né d'une prise de conscience. Nous n'avons pas besoin de credo, ni de l'endoctrinement d'une bande de vieillards. Nous avons juste besoin que le monde soit tel qu'il est. C'est la raison pour laquelle les Templiers ne pourront jamais être détruits.

Et maintenant, bien sûr, je m'interroge. L'aurait-il fait ? Les aurait-il laissés me tuer ?

Mais je n'aurai jamais la réponse. Car soudain des coups de feu retentirent, et les gardes tombèrent au sol, abattus par des tireurs embusqués de l'autre côté du mur. L'instant d'après, je fonçai et, avant qu'il puisse réagir, je plaquai mon père contre la paroi, le dominant une fois de plus, mon arme tirée.

Puis, poussé par quelque chose qui s'apparentait à de la vanité, et dans un bruit qui, je ne le compris que plus tard, était mon propre sanglot, je le poignardai au cœur.

Son corps tressauta lorsque ma lame s'enfonça, puis il se relâcha. Alors que je retirais mon couteau, je le vis sourire.

— Ne crois pas que j'ai l'intention de te caresser la joue et de te dire que j'avais tort, murmura-t-il tandis que je regardais la vie s'échapper de lui. Je ne pleurerai pas en imaginant ce que j'aurais pu faire de différent. Je suis sûr que tu me comprends.

J'étais accroupi à présent, et je m'approchai pour l'enlacer. Je ne ressentais... rien. Une grande lassitude s'était emparée de moi à l'idée que tout se termine ainsi.

— Pourtant, poursuivit-il alors que ses paupières tremblaient et que son visage semblait se vider de son sang, je suis fier de toi d'une certaine façon. Tu as fait preuve de conviction, de force, de courage. Ce sont de nobles attributs.

Avec un sourire sardonique, il ajouta :

— J'aurais dû te tuer il y a bien longtemps.

Et il mourut.

Je cherchai l'amulette dont Mère m'avait parlé, mais elle n'était plus là. Je fermai les yeux de Père, me redressai et quittai le fort.

Enfin, lors d'une nuit glaciale à la frontière, je le trouvai à la *Conestoga Inn*, assis dans l'ombre, les épaules voûtées et une bouteille à portée de main. Vieux et débraillé, les cheveux en bataille, sans aucune trace de l'officier qu'il avait été – mais c'était bien lui : Charles Lee.

Tandis que j'approchais de sa table, il se tourna vers moi, et je fus frappé par la sauvagerie de ses yeux rougis. Toute folie était cependant réprimée ou cachée, et il n'afficha aucune émotion lorsqu'il me vit, à part quelque chose que je supposai être du soulagement. Cela faisait un mois que je le pourchassais.

Sans un mot, il m'offrit une gorgée de sa boisson. J'acquiesçai, bus un peu d'alcool et lui rendis la bouteille. Nous restâmes longtemps assis tous les deux à observer les autres clients de la taverne, à écouter leurs conversations, leurs jeux et leurs rires.

À la fin, il me regarda et, même s'il ne prononça pas une parole, ses yeux le firent pour lui. Je sortis silencieusement ma lame et, quand il referma les paupières, je la lui enfonçai droit dans le cœur. Il mourut en silence. Je l'installai sur la table, comme s'il s'était évanoui après avoir trop bu. J'arrachai l'amulette à son cou et la plaçai autour du mien.

Elle sembla luire doucement pendant un instant. Je la dissimulai sous ma chemise, me relevai et partis.

Les rênes de mon cheval à la main, je traversai, incrédule, mon village natal. En arrivant, j'avais vu des champs bien entretenus, mais le village lui-même était désert, la maison longue abandonnée, les feux de cuisine froids, et la seule âme en vue était un chasseur grisonnant – un Blanc, et non un Mohawk – assis sur un seau retourné face à un feu, en train de rôtir quelque chose qui dégageait une odeur délicieuse.

Il m'observa attentivement tandis que je m'approchais. Il jeta un coup d'œil vers le mousquet qui se trouvait près de lui, mais je fis un geste pour lui signifier que je ne lui voulais pas de mal.

Il hocha la tête.

— Si tu as faim, j'en ai d'autres, déclara-t-il.

L'odeur était vraiment appétissante, mais j'avais autre chose en tête.

— Savez-vous ce qui s'est passé ici ? Où sont les habitants ?

— Ils sont partis à l'ouest il y a quelques semaines. Apparemment, le Congrès a accordé ces terres à un gars de New York. J'imagine qu'ils ont décidé qu'ils n'avaient pas besoin de demander leur avis à ceux qui vivaient déjà ici.

— Quoi ?

— Ouai. Ça arrive de plus en plus souvent. Les Indiens sont expulsés toujours plus loin par les marchands et les propriétaires de ranch qui veulent prospérer. Le gouvernement a annoncé que les terrains qui appartenaient déjà à quelqu'un ne seraient pas accaparés mais... tu peux voir ici la preuve du contraire.

— Comment cela a-t-il pu arriver ? demandai-je.

Je me retournai lentement et ne vis que le vide là où se trouvaient autrefois les visages familiers de mon peuple – les gens avec qui j'avais grandi.

— On doit se débrouiller seuls maintenant, poursuivit-il. Il n'y a plus d'argent ni de travailleurs anglais. On doit tout faire nous-mêmes. On doit aussi tout payer nous-mêmes. Ça va vite de vendre des terres, et ça fait moins mal que les taxes. D'ailleurs, certains disent que c'est les impôts qui ont provoqué cette guerre, donc j'imagine qu'ils sont pas pressés de nous en refaire payer. (Il éclata d'un rire rauque.) Ils sont malins, nos nouveaux dirigeants. Ils savent qu'il faut pas trop en demander maintenant. C'est trop tôt. Trop... anglais. (Son regard se perdit dans les flammes.) Mais ça viendra. Comme d'habitude.

Je le remerciai avant de le quitter pour me rendre à la maison longue. En chemin, je me rendis compte que j'avais échoué. Mon peuple était parti, chassé par ceux qui auraient dû les protéger – ou du moins, c'était ce que je croyais à l'époque.

L'amulette autour de mon cou se mit à briller, et je la retirai pour

l'observer. Il y avait peut-être une dernière chose que je pouvais faire : sauver cet endroit de tout le monde – des patriotes comme des Templiers.

Accroupi dans une clairière à l'intérieur de la forêt, j'étudiai ce que je tenais dans mes mains : le collier de ma mère dans l'une, l'amulette de mon père dans l'autre.

Je commençai à me parler à moi-même.

— Mère. Père. Je suis désolé. Je vous ai déçus tous les deux. Mère, j'ai promis de protéger notre peuple. Je pensais que si je pouvais arrêter les Templiers, si je pouvais les empêcher d'influencer la révolution, alors ceux que je soutenais agiraient de manière juste. Ils l'ont fait, je suppose... ce qui était juste pour eux. Et vous, Père, j'ai cru que je pourrais nous unifier, que l'on pourrait oublier le passé et forger un avenir radieux. Je pensais qu'avec le temps, vous pourriez voir le monde de la même manière que moi. Mais ce n'était qu'un rêve. Ça aussi, j'aurais dû le savoir. N'étions-nous pas faits pour vivre en paix, alors ? Est-ce donc la réponse ? Sommes-nous faits pour nous disputer ? Pour nous battre ? Il y a tant de voix différentes, et chacune réclame quelque chose de différent des autres.

» Les choses ont parfois été difficiles, mais pas autant qu'aujourd'hui. De voir tout ce pourquoi j'ai œuvré perverti, abandonné, oublié. Vous diriez que je suis en train de résumer l'histoire de l'humanité, Père. Est-ce que vous souriez, désormais, en espérant que je prononce les mots que vous rêviez d'entendre ? Que je vous dise que vous aviez raison sur toute la ligne ? Je ne le ferai pas. Même maintenant, face à la cruelle vérité que vous m'aviez décrite, je refuse. Parce que je crois encore que les choses peuvent changer.

» Je ne réussirai peut-être jamais. Les Assassins lutteront peut-être encore un millier d'années en vain. Mais nous ne nous arrêterons pas.

Je commençai à creuser.

— Les compromis. Tout le monde a insisté sur ce point, et je dois apprendre à en faire. Mais pas de la même manière que les autres, je pense. Je comprends maintenant que les choses prennent du temps, que la route est longue et voilée de ténèbres. Elle ne me mènera pas toujours là où je désire aller – et je doute d'en voir un jour le bout. Mais je l'emprunterai quand même.

Je creusai jusqu'à ce que le trou soit assez profond – plus que ce qui aurait été nécessaire pour enterrer un cadavre, assez grand pour que j'y descende moi-même.

— Parce que l'espoir ne m'a pas déserté. Même si tout me pousse à renoncer, je continue : voilà mon compromis.

Je lâchai l'amulette dans le trou et, tandis que le soleil commençait à se coucher, je le rebouchai jusqu'à ce que toute trace de mon passage disparaisse.

Puis je partis, rempli d'espoir pour le futur, pour m'en retourner auprès de mon peuple, les Assassins.

C'était l'heure d'amener du sang neuf.

LISTE DES PERSONNAGES

As'ad Pasha al-Azm : gouverneur ottoman de Damas, mort en 1758

Jeffrey Amherst : commandant britannique, 1717-1797

Tom Barrett : garçon voisin de Haytham à Queen Anne's Square

Reginald Birch, Templier et administrateur principal d'Edward Kenway

Edward Braddock, le Bulldog : général britannique et commandant en chef des colonies, 1695-1755

Benjamin Church : médecin et Templier

Connor : Assassin

Cutter : tortionnaire

Betty : domestique de la Maison Kenway

Mlle Davy : gouvernante de Mme Kenway

Geoffrey Digweed : majordome de M. Kenway

Edith : nourrice d'Haytham

Emily : femme de chambre de la Maison Kenway

James Fairweather : connaissance d'Haytham

Le vieux Fayling : précepteur d'Haytham

John Harrison : Templier

Thomas Hickey : Templier

Jim Holden : soldat britannique

William Johnson : Templier

Kaniehti : io, femme mohawk, connue aussi sous le nom de Ziio ; mère de Connor

Edward Kenway : père de Haytham

Haytham E. Kenway

Jenny Kenway : demi-sœur de Haytham

Tessa Kenway, née Stephenson-Oakley : mère de Haytham

Catherine Kerr et Cornélius Douglas : propriétaires du *Green Dragon*

Charles Lee : Templier

Grand vizir Raghib Pasha, premier ministre du Sultan

John Pitcairn : Templier

Mme Searle : domestique de la Maison Kenway

M. Simpkin : membre du personnel d'Edward Kenway

Slater : bourreau et lieutenant de Braddock

Silas Thatcher : esclavagiste et commandant dans les troupes

du roi. En poste au fort de Southgate.

Tremblote : informateur

Juan Vedomir : traître à la cause des Templiers

George Washington : aide de camp du général Braddock ;

commandant en chef de la toute nouvelle armée continentale ;

Père fondateur et futur Président, 1732-1799

Table of Contents

PROLOGUE

EXTRAITS DU JOURNAL DE HAYTHAM E. KENWAY

PREMIÈRE PARTIE

6 décembre 1735

7 décembre 1735

8 décembre 1735

9 décembre 1735

10 décembre 1735

11 décembre 1735

DEUXIÈME PARTIE

10 juin 1747

11 juin 1747

18 juin 1747

20 juin 1747

2-3 juillet 1747

14 juillet 1747

15 juillet 1747

16 juillet 1747

17 juillet 1747

TROISIÈME PARTIE

7 juin 1753

25 juin 1753

12 août 1753

18 avril 1754

8 juillet 1754

10 juillet 1754

13 juillet 1754

14 juillet 1754

15 novembre 1754

8 juillet 1755

9 juillet 1755

10 juillet 1755

13 juillet 1755

1er août 1755

4 août 1755

17 septembre 1757 (Deux ans plus tard)

21 septembre 1757

25 septembre 1757

8 octobre 1757

9 octobre 1757

27 janvier 1758

28 Janvier 1758

QUATRIÈME PARTIE

12 Janvier 1774

27 Juin 1776 (Deux ans plus tard)

28 Juin 1776

7 Janvier 1778 (Presque deux ans plus tard)

26 Janvier 1778

7 Mars 1778

16 juin 1778

17 juin 1778

16 septembre 1781 (Trois ans plus tard)

ÉPILOGUE

16 septembre 1781

2 octobre 1782

15 novembre 1783

LISTE DES PERSONNAGES